

Anecdotes historiques, littéraires et critiques, sur la médecine, la chirurgie, et la pharmacie. Première [seconde] partie / [P. Sue].

Contributors

Sue, P. 1739-1816.

Publication/Creation

Bruxelles : La veuve Dujardin, 1789.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/fxsgx3eu>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

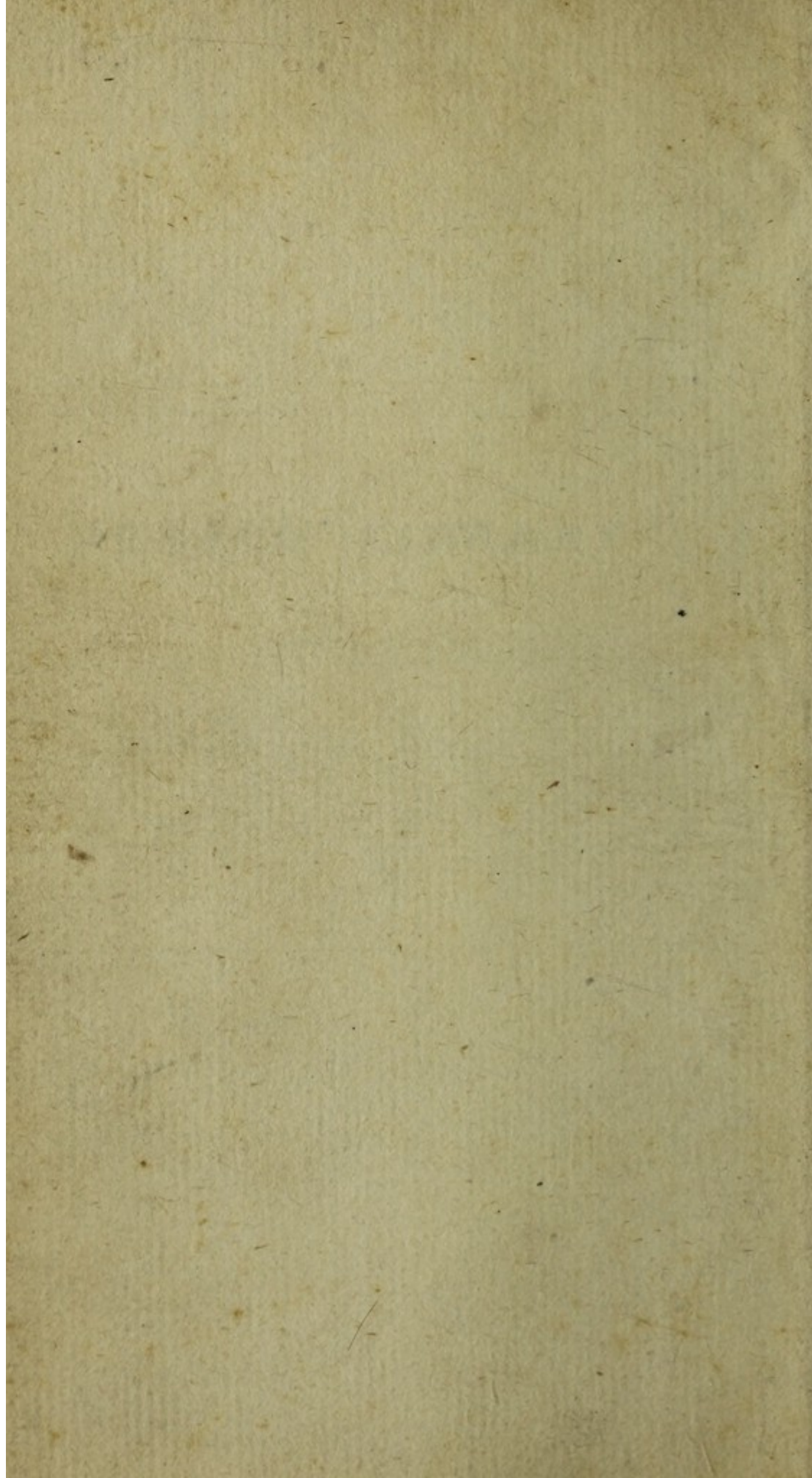


A. XXXV.
50230/B 18/5

DEBACQ LIBRARY

By Pierre Sue

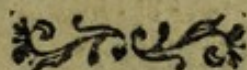




ANECDOTES HISTORIQUES, LITTÉRAIRES ET CRITIQUES, SUR la Médecine, la Chirurgie, & la Pharmacie.

Il en est des Livres comme du feu dans nos foyers :
on va prendre ce feu chez son voisin ; on l'allume
chez soi ; on le communique à d'autres , & il ap-
partient à tous. *V O L T.*

P R E M I E R E P A R T I E.



A BRUXELLES,

Chez la Veuve DUJARDIN, Libraire de
la Cour.

Et se trouve à Paris ,

Chez MARADAN , Libraire , rue Saint
André-des-Arts, Hôtel de Château-Vieux;

ANALOGUES

HYPEROXYD

THEORY OF THE

3rd Edition

by J. H. H. H. H.

THEORY OF THE

THEORY OF THE

THEORY OF THE

THEORY OF THE

THEORY OF THE

THEORY OF THE

THEORY OF THE

THEORY OF THE



AVERTISSEMENT.

L'AUTEUR de cet Ouvrage ne se nomme point, parce qu'il n'y attache aucune prétention. Quoiqu'il y ait plusieurs articles qui lui appartiennent, tels que cautere, 2^e. Partie, pag. 126, le Cat, idem pag. 214, Levret, idem pag. 216, la Martiniere, idem pag. 70, Dumoulin, idem pag. 104, Houstet, idem pag. 3; quoiqu'il y en ait un plus grand nombre, tels que saignée, accouchemens, grossesse, lavemens, mélancolie, qu'il a augmenté, & qui voient le jour pour la première fois, il avoue que cet Ouvrage n'est en grande partie qu'une compilation de faits & d'anecdotes, sur lesquels

iv AVERTISSEMENT.

il s'est permis de temps en temps quelques reflexions. Il a plus cherché à amuser qu'à instruire ; il croira n'avoir pas travaillé inutilement , s'il a rempli l'objet qu'il s'est proposé.

Les deux premieres Parties qu'on livre aujourd'hui au Public , seront suivies bientôt de deux autres.



ANECDOTES
HISTORIQUES,
LITTÉRAIRES ET CRITIQUES,
SUR la Médecine, la Chirurgie,
& la Pharmacie.

SAGE-FEMME. La Demoiselle de G***
fille d'honneur de la Reine Anne d'Au-
triche, ayant été renvoyée de la Cour pour
une intrigue de galanterie, dont la suite
fut une grossesse, une sage-femme, dans le
dessein de la faire avorter, lui ordonna des
remedes qui la firent périr. Ce fut sur
cette aventure que *Hesnaut*, fils d'un
Boulangier de la rue S. Honoré, composa
ce fameux sonnet de l'avorton, qui peut

n'être ni régulier , ni correct , mais qu'on lira cependant avec plaisir , malgré la vive critique qu'en a faite le Pere *Bouhours* , appelé par l'Abbé de la Chambre l'*Empereur des Muses*.

Le jour que l'on pendoit à la Grève la sage-femme qui avoit voulu faire avorter la fille d'honneur , le Comte de Grammont fut à Versailles , où il se trouva au coucher du Roi ; le Monarque lui demande ce qu'il avoit appris de nouveau à Paris. *Pas autre chose , Sire* , répondit le Comte , *sinon que j'ai vu pendre la sage-femme des filles d'honneur de la Reine*.

ASTRAGALE. Tel est le nom d'un des os qui composent ce qu'on appelle vulgairement le *cou de pied*. Voici probablement quelle est l'étymologie de ce mot. Les anciens Gentilshommes portoient sur leurs souliers un demi-croissant , à l'endroit où nous attachons nos boucles. Il étoit d'ivoire , pour le distinguer de

celui que portoient les roturiers, qui étoit de fer ou d'acier. *Cælius Rhodiginus*, célèbre Professeur en Grec & en Latin à Milan dans le quinzieme siècle, appelle ces especes de boucles *astragales*. Le mot Latin *astragalus* signifie cet osselet qui est au bout du manche d'un gigot de mouton, lequel ressemble à un talon, d'où est venu cet ancien adage, *noble au talon*. On pourroit presque en dire autant de notre Noblesse, que les talons rouges semblent distinguer.

GROSSESSE. I. On ignore encore le motif pour lequel quelques Eglises refuserent long - temps la sépulture aux femmes qui mouroient enceintes, ou pendant les douleurs de l'enfantement : peut-être ces Eglises prétendoient-elles par cette espece de punition ecclésiastique redoubler le zele & l'attention des meres pour éloigner de leur fruit tout danger, & se précautionner contre des accidens qui privoient leurs enfans du Sacrement

de baptême. Mais comme il arrive souvent des cas fortuits & malheureux que toute la tendresse d'une mere , unie à la prévoyance la plus exacte , ne peut écarter , on a changé la sévérité de cette injuste discipline , & un Concile tenu à Rouen en 1074 a ordonné que la sépulture en terre sainte ne seroit plus refusée aux femmes enceintes ou mortes pendant leur accouchement.

II. Livie , femme de Tibere , avant de l'être d'Auguste , étoit enceinte , & désiroit ardemment d'avoir un fils. Pour découvrir si ses vœux seroient accomplis , elle eut recours à toutes les superstitions qui étoient alors accréditées : elle imagina en conséquence de couvrir & de faire éclore dans son sein un œuf , augurant du sexe de son enfant par celui du poussin qui en viendrait. Ce fut un mâle qui naquit , avec une belle crete , & le hasard voulut qu'elle accouchât ensuite d'un garçon , qui fut l'Empereur Tibere. Les Augures ne manquerent pas de publier

par-tout ce fait pour prouver leur art.

Nous avons vu la même chose arriver à Paris, il y a quelques années, c'est-à-dire, un poulet provenu d'un œuf couvé dans le sein d'une Demoiselle. C'est dans celui de Mademoiselle B. . . qui a épousé depuis M. F. Graveur. Le Journal encyclopédique de l'année 1776, tome III, part. II, fait mention de cette anecdote.

III. Dans une lettre qu'une Dame de Province écrivoit à son mari, qui étoit à Paris depuis quelques mois, après lui avoir parlé d'affaires, elle finissoit ainsi : *Je te dirai pour nouvelles que Mesdames une telle & une telle sont grosses, que Mesdames telle & telle se vantent de l'être, & que Mesdemoiselles telle & telle craignent de l'être. Il n'y a que moi qui ne le suis point : tu devrois mourir de honte.*

IV. Lorsque la Reine Anne d'Autriche devint enceinte, après une stérilité de vingt années, le Curé de Saint-Germain-l'Auxerrois, qui étoit un homme simple, monta en chaire pour annoncer dans son

prône la grossesse de la Reine, il dit :
*Mes Freres , si la Reine nous donne une
 Princesse , nous n'en serons gueres plus
 avancés , à cause de la Loi Salique : ainsi
 prions Dieu qu'Elle ait un Prince : cepen-
 dant , mes Freres , ajouta-t-il , il y a ce
 qu'il y a , prions Dieu pour son ame.*

V. Nicolas de trop près ayant vu Jacqueline,
 Il en parut soudain un tendre fruit d'amour.
 Leur Curé, soit par zele ou par humeur chagrine,
quelle honte ! dit-il , enfans du noir séjour :
C'est ainsi qu'on se livre à l'éternelle flamme.
 Quoi ? reprit Nicolas , *j'en aurois du remords ?*
Ma Jacqueline & moi n'avons fait que le corps,
Et si cela étoit un mal , Dieu n'eût pas bouté
l'ame.

VI. Une fille de Strasbourg , devenue
 mere, feignit d'être toujours affligée d'une
 tumeur considérable : peu - à - peu elle
 l'augmenta pour exciter la compassion
 & vivre oisivement des aumônes qu'elle
 recevoit. Elle en imposa ainsi pendant
 39 années à toute la Ville. Le contenu
 d'une tumeur si prodigieuse , & que la

décence , disoit la prétendue malade , ne lui permettoit point de laisser visiter , intriguoit beaucoup les Médecins , de même que les Chirurgiens. Celle fille meurt : on accourt aussi-tôt chez elle , on trouve le ventre applati , & rien que de très-ordinaire : mais dans un coin de la chambre on découvre un sac rempli de vieux linge , & pesant près de 20 livres. La supercherie fut par-là mise au jour. Cette fille favoit si bien adapter ce paquet à son ventre , que tout le monde en avoit été la dupe : ce fait est rapporté par M. Plenck dans une brochure de 184 pages in-8°. qu'il a publiée d Vienne en 1782. *Elementa Medicinæ & Chirurgiæ Forensis , &c.*

ANDRÉ RUDIGER, Médecin à Leipfick, s'avisa étant au College de faire l'anagramme de son nom en latin : il trouva de la maniere la plus exacte dans *Andreas Rudigerus* ces mots , *arare rus Dei dignus* , qui veulent dire , *digne*

de labourer le champ de Dieu. Il conclut de-là que sa vocation étoit pour l'état ecclésiastique, & se mit à étudier la Théologie. Peu de temps après cette belle découverte, il devint précepteur des enfans du célèbre *Thomasius*. Ce Savant lui dit un jour, qu'il croyoit qu'il feroit mieux son chemin en se tournant du côté de la médecine. Rudiger avoua que naturellement il avoit plus de goût & d'inclination pour cette science ; mais qu'ayant regardé l'anagramme de son nom comme une vocation divine, il n'avoit pas osé passer outre. *Que vous êtes simple*, lui dit *Thomasius* ! *c'est justement l'anagramme de votre nom qui vous appelle à la médecine.* *Rus Dei, n'est-ce pas le cimetiere, & qui le laboure mieux que les Médecins ?* Rudiger ne put résister à cet argument, & il se fit Médecin.

CHIRURGIE. I. Lors du fameux procès entre les Médecins & les Chirurgiens, procès qui fixa pour ou contre l'attention

des différens ordres des citoyens , M. de la Peyronie sollicitant en faveur des Chirurgiens la protection de M. le Chancelier d'Aguesseau , lui dit un jour : *Il faut élever entre ces deux Corps un mur de séparation , de façon qu'ils n'aient plus ensemble de communication.* Fort bien , reprit M. d'Aguesseau : *mais de quel côté mettra-t-on le malade ?* Voici comme M. Villemain d'Ablancourt a mis en vers ce bon mot (*Merc. de France* , fév. 1777) :

Deux bourreaux de l'humanité ,
 L'altière médecine & l'humble chirurgie ,
 Tous deux en bonne fanté ,
 Plaidoient pour une minutie ,
 La médecine prétendoit
 Que son vénérable bonnet
 Devoit avoir la préséance.
 La chirurgie à son tour soutenoit
 Qu'étant sœurs , la prééminence
 A personne n'appartenoit.

Elle n'avoit pas tort. Fourré comme une hermine
 Le Doyen de la Faculté
 S'en va trouver le Juge : il entre en qualité de
 député

De Messieurs de la médecine :

Monseigneur , lui dit-il , il faut absolument ,
 Pour éviter toute incartade ,
 Qu'un mur d'airain . . . C'est penser sagement ;
 Mais , Monsieur le Docteur , reprit le Président ,
 De quel côté mettra-t-on le malade ?

II. M. de Voltaire , après avoir parlé dans son siècle de *Louis XIV* , de toutes les sciences , de tous les arts qui illustrerent ce regne à jamais mémorable , dit : « Ne
 » passons pas sous silence le plus utile
 » de tous les arts , celui dans lequel les
 » François surpassent toutes les Nations du
 » monde , je veux parler de la Chirurgie ,
 » dont les progrès furent si rapides & si
 » célèbres dans ce siècle , qu'on venoit
 » à Paris des extrémités de l'Europe pour
 » toutes les cures & les opérations qui
 » demandoient une dextérité non com-
 » mune. Non-seulement , ajoute-t-il , il
 » n'y avoit gueres d'excellens Chirur-
 » giens qu'en France , mais c'étoit même
 » dans ce seul pays qu'on fabriquoit par-
 » faitement les instrumens nécessaires à

» cette science. Il en fournissoit tous les
 » voisins , & je tiens du célèbre *Che-*
 » *selden* , que ce fut lui qui commença
 » en 1715 à faire fabriquer à Londres
 » les instrumens de son art ». Ce qu'il y
 a encore de certain , c'est qu'en 1725
 les principaux Chirurgiens de Londres
 étoient François ; c'est du moins ce qu'af-
 fure M. *Rouquet* , dans un livre intitulé :
Etat des Arts en Angleterre , pag. 207.
 L'établissement de l'Académie Royale de
 Chirurgie & les travaux de ses Membres
 ont porté la Chirurgie à un degré de
 perfection , qu'on n'eût pas même osé
 soupçonner.

Cependant on trouve *dans les recher-*
ches sur l'origine des découvertes attri-
buées aux modernes , tom. II , pag. 60 ,
 l'extrait d'un mémoire de M. Ber-
 nard , premier Médecin du Roi d'Angle-
 terre , sur la chirurgie des anciens , dans
 lequel cet Auteur prétend que le mérite
 des Chirurgiens modernes consiste plutôt
 à avoir renouvelé les découvertes des

anciens , & à les avoir exposées sous un meilleur jour , qu'à en avoir fait réellement de nouvelles. L'Auteur examine en général toutes les opérations qu'on pratique de nos jours , & s'efforce de démontrer que presque toutes étoient connues des anciens , & qu'il y en a qu'ils pratiquoient qui nous sont inconnues , en sorte qu'il conclut que la seule supériorité des Chirurgiens modernes , c'est d'avoir inventé nombre d'instrumens différens pour une même opération , c'est d'avoir ajouté quelques perfections aux différentes méthodes opératoires des anciens , & d'en avoir corrigé quelques-unes.

Ce mémoire de M. Bernard , vrai à bien des égards , mais rempli de partialité dans beaucoup d'endroits , demande à être lu avec précaution.

III. Chez les Ostrogots ou anciens Goths , la Chirurgie étoit très-cultivée & la Médecine très-négligée : ils employoient de préférence les remèdes extérieurs

térieurs dans toutes les maladies, & sur-tout dans les externes auxquelles les différens exercices les expofoient bien davantage, leur frugalité éloignant d'eux les internes, si communes parmi nous. Ils avoient une maniere de panfer les plaies que certainement nos militaires n'approuveroient pas : voici ce que dit à ce fujet *Saxon* le Grammairien. Un brave Fermier, nommé *Stackobd*, ayant eu dans un combat le ventre tellement fendu, que les inteftins en sortoient, fon Chirurgien les remit en place, & fit la future avec une branche de faule. Il eft fâcheux que cet Auteur ne foit pas entré dans de plus grands détails fur cette finguliere opération.

IV. Le bon fens feul fuffit pour affurer que la Chirurgie doit être le plus ancien de tous les arts. Les chûtes, les rixes même ont dû donner lieu à des fractures ou à des luxations qu'il a fallu réduire, & on peut regarder comme le premier

Chirurgien celui qui le premier s'est fait une étude de secourir ses semblables dans ces circonstances malheureuses. Moïse est peut-être le plus ancien Auteur qui fasse mention de la Chirurgie & des Chirurgiens, lorsqu'il ordonne que celui qui frappera ou blessera un autre, paiera au blessé son temps, & le salaire dû au Chirurgien qui l'aura guéri. Homere parle de plusieurs Princes & Chefs d'armées qui panserent les blessés pendant la guerre de Troye. Nous lisons dans Tite-Live, que Massinissa, Roi de Numidie, guérissoit les blessures, pendant les guerres de Carthage, avec quelques simples. Denis, tyran de Sicile, a aussi exercé la Chirurgie, & pansoit les plaies. Josine, Roi d'Ecosse, pendant qu'il s'étoit sauvé en Irlande, apprit la Chirurgie, &, pour imiter son exemple, toute la Noblesse d'Ecosse étudia cet art, en sorte que cent ans après il n'y avoit point de Gentilhomme Ecossois qui ne fût Chirurgien, ainsi que nous l'apprend Boece dans son Histoire d'Ecosse.

HERMAPHRODITE. Qu'il n'y ait jamais eu d'hermaphrodite parfait, c'est ce dont personne actuellement ne doute ; mais qu'il se soit trouvé des sujets chez lesquels ont ait remarqué exérieurement quelques parties de l'un & de l'autre sexe, c'est ce qui est arrivé assez fréquemment, & ce qui prouve les écarts de la nature dans la formation des êtres. Pour constituer un véritable hermaphrodite, il faudroit trouver un sujet qui eût les qualités des deux sexes, ou qui pût *tanquam mas generare in alio*, & *tanquam fœmina generare in seipso*. Or c'est ce qui ne s'est jamais vu, & ce qui probablement ne se verra jamais. Cependant Jean Molinet, Chanoine de Valence, au quinzieme siècle, a dit en avoir vu un, sur lequel même il a fait les vers suivans, qui sont rapportés dans un ouvrage publié après sa mort, & intitulé : *Faits & dits de feu de bonne mémoire Jehan Molinet*. Fol. 229, édit. de Paris, 1540, in-8. Voici comme il s'exprime :

J'ai vu en vif sans fantôme
 Un jeune Moine avoir
 Membre de femme & d'homme ,
 Et enfant concevoir
 Par lui seul , en lui-même
 Engendrer , enfanter
 Comme font autres femmes ,
 Sans outils emprunter.

Admiron's la bonhomie du Chanoine
 de Valence ; mais que sa crédulité nous
 apprenne à douter encore , lors même
 que quelqu'un comme lui dit : *J'ai vu.*

Le sujet dont nous nous occupons, bien
 loin de mériter d'être approfondi , doit
 plutôt pour nous être matière à plaisan-
 terie, & c'est pour l'égayer que nous allons
 rapporter le conte suivant, tiré des poésies
 diverses de M. Pons de Verdun.

Hermaphrodite m'embarasse :
 J'ai lu ce mot dans un Roman ;
 Disoit Brigitte à sa maman :
 Ah ! je vous le demande en grace ,
 Dites-moi quel en est le sens ?
 --- Hermaphrodite signifie
 Une fillette de quinze ans

Qui n'est ni laide ni jolie.
 --- Bon , voilà mon doute éclairci.
 Grand merci , maman , grand merci ,
 Repart notre aimable ignorante.
 Un beau blondin , trois jours après ,
 lui disoit : Vous êtes charmante :
 Tout doit céder à vos attraits :
 Moins que vous Venus est touchante.
 --- Si j'avois plus de vanité ,
 Je vous croirois , répond Brigitte ;
 Mais je ne suis en vérité
 Tout au plus qu'une hermaphrodite.

HERMANT... C'étoit un célèbre Médecin du commencement de ce siècle , qui vivoit avec plusieurs gens de lettres , & entr'autres avec M. Crebillon le pere. Celui-ci étant attaqué d'une maladie très-fâcheuse , plusieurs années avant d'avoir achevé sa Tragédie de Catilina , M. Hermant qui le traitoit , le pria de lui faire présent des deux premiers Actes qui étoient faits. M. de Crebillon , quoique presqu'à l'agonie , eut encore assez de présence d'esprit pour lui répondre par

ce vers de sa Tragédie de Rhadamiste :

Ah ! doit-on hériter de ceux qu'on assassine !

MÉDECIN. I. M. G * * * , Médecin de réputation , mais malheureux dans sa pratique , tombe malade , & veut se traiter lui - même , malgré les représentations de ses amis , qui craignent qu'il ne lui arrive le même malheur qu'à ses malades : il persiste , se traite lui - même , & meurt. On lui a fait cette épitaphe :

Fidèle à la loi des Apôtres ,
Qui nous prescrit l'égalité ,
Il a toujours traité les autres
Comme lui-même il s'est traité.

II. Asclepiade disoit que le devoir de l'excellent Médecin étoit de guérir les malades *tutò* , *celeriter* & *jucundè* , sûrement , promptement & agréablement. Nos *antimoniaux* , dit à ce sujet le fameux Guy Patin , nous envoient en l'autre monde *tutò* & *celeriter* : ajoutons que les Médecins de nos jours y joignent le *jucundè*.

III. Michel de Bonzi , Italien , vint en France , où il fut fait Archevêque de Narbonne , premier Aumônier de la Reine , & même Cardinal , à la nomination du Roi de Pologne. Un jour qu'il passa par Montpellier , la Faculté de Médecine l'alla saluer , & le Doyen lui fit cette harangue : *Italia te fecit Nobilem , Gallia potentissimum , Polonia eminentissimum , ô utinam ! Roma sanctissimum , & nostra Facultas incolumem.* L'Italie vous a fait Noble , la France très-puissant , la Pologne éminentissime , plaîse à Dieu que Rome vous fasse très-saint , & notre Faculté toujours bien portant ! Si toutes les harangues faites à des Rois , des Princes , ou autres personnes de considération , eussent été aussi laconiques , notre bon Henri IV , fatigué & pressé par la faim , n'eût pas été obligé de quitter brusquement les maudits harangueurs de Chartres & d'Amiens , qui vinrent l'entretenir

de Scipion & d'Annibal , lorsqu'il n'aspiroit qu'à manger & qu'à se reposer.

IV. Une singularité remarquable , & qui prouve que dans chaque pays les meilleures choses n'ont pas leur destination naturelle , c'est qu'il se trouve dans l'Orient d'excellentes drogues pour la médecine , & de très-médiocres Médecins , des couleurs merveilleuses pour la peinture , & de misérables Peintres ; tandis que dans l'Occident , où les couleurs sont foibles & les drogues peu efficaces , on a de très-habiles Peintres & de fort bons Médecins. D'après cette observation aussi exacte que curieuse , on demande quels sont les plus heureux ou les plus malheureux des Orientaux ou de nous : quant à la peinture , la question est aisée à résoudre. L'est-elle également pour la médecine ? C'est ce que nous ne croyons pas.

V. Nous ne garantissons pas l'anecdote suivante , que nous certifions cependant
avoir

avoir lu quelque part. Dans le Duché de Wirtemberg le bourreau n'est point regardé comme infame : on boit, on mange, on commerce avec lui. Chaque exécution qu'il fait, lui acquiert un titre d'honneur, & lorsqu'il en a fait un certain nombre, il est honoré du grade de Docteur en médecine. S'il est vrai que dans tous les pays les bons Médecins ne se forment qu'à force de tuer les hommes, au moins n'est ce pas en les pendant. Plaisante façon, pour obtenir des grades en médecine, que celle de pendre & de rouer les voleurs de grands chemins !

VI. La belle Austrigilde, femme de Gontran, Roi de Bourgogne & d'Orléans, fils de Clotaire, exigea en mourant de son mari, qui eut la foiblesse de le lui promettre, & la cruauté de tenir sa parole, (voyez Hist. de France de Velly, tom. I, pag. 146), que les deux Médecins qui l'avoient traitée dans sa maladie, & dont les remedes, à ce qu'elle prétendoit, avoient causé sa perte, fus-

sont enterrés avec elle. Ce sont peut-être les seuls Médecins, depuis que le monde existe, qui aient eu l'honneur de la sépulture dans le tombeau des Rois.

BOUDOU. Il étoit Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu & le prédécesseur de M. Moreau. L'anecdote suivante qui le concerne, mérite d'être conservée. Le Cardinal Dubois étoit attaqué d'une maladie dangereuse, pour laquelle il ne s'agissoit de rien moins que de lui faire une amputation des plus douloureuses : il manda à cet effet M. Boudou. Dès que le Cardinal le vit entrer, il lui dit : *J'espère au moins, Monsieur, que vous ne me traiterez pas comme vos gueux de l'Hôtel-Dieu !* Monseigneur, répondit M. Boudou, *tous ces gueux-là sont des Ministres pour moi.*

PTISANNE. Dans une maladie qu'eut M. l'Abbé de Voisenon, son Médecin lui ordonna expressément de boire, dans

l'espace d'une heure , une pinte de ptifanne. Le Docteur étant revenu le lendemain , demanda à l'Abbé quel effet avoit produit la ptifanne. Aucun, répondit-il. — Avez-vous tout pris ? — Je n'ai pu en prendre que la moitié. Comme le Médecin paroissoit fort mécontent , & prêt à se fâcher , l'Abbé lui dit d'une voix douce & languissante : *Eh ! mon ami, comment voulez-vous que j'avale une pinte en une heure ? je ne tiens que chopine.* Ceux qui ont connu l'Abbé de Voisenon , savent qu'il étoit de très-petite stature.

ACCOUCHEMENT. I. Il s'est passé en 1777 à Padoue un événement assez extraordinaire. Une sage-femme enceinte & à terme assistoit une Dame de cette Ville , qui étoit en travail d'enfant. Elle fut surprise elle-même par les douleurs de l'enfantement. La servante de la maison , fille d'un certain âge , guidée par la sage-femme , reçut comme elle put les deux

enfans, tous deux mâles, & les mit dans le même berceau, sans distinguer la place qu'elle donna à chacun. L'un des deux étant mort, quelques minutes après sa naissance, le survivant fut réclamé par les deux meres, qui s'adresserent à la Justice : nous ignorons à laquelle des deux il fut adjugé. Un second Salomon eût peut-être été plus embarrassé que le premier, les deux meres étant également de bonne foi.

II. Corneille le Bruyn, fameux voyageur, dit qu'entr'autres curiosités qui se trouvent dans le cabinet du Grand Duc de Florence, il y a une chaise toute garnie de pierreries, laquelle servoit autrefois aux accouchemens, & avoit été construite en conséquence.

III. La Reine mere de Louis XIV disoit à une Dame grosse : Mon Dieu, que vous me feriez grand plaisir d'accoucher ce mois d'août, afin que vous puissiez venir à Bourbon avec moi ! La Dame, de retour chez elle, dit à son mari qu'il

falloit envoyer chercher la sage-femme , parce qu'elle vouloit accoucher dès la nuit suivante , pour ne pas désobliger une aussi bonne Princesse que la Reine.

IV. A Madagascar , quand les femmes accouchent , elles disent à leurs maris si elles ont eu affaire à d'autres hommes , nomment ceux avec qui elles ont eu affaire , & déclarent toutes les circonstances. Elles sont si persuadées que si elles en omettoient quelqu'une , elles mourroient en travail , qu'il n'en est aucune qui dans cet état ne fasse sa confession. Celles qui meurent en travail sans avoir rien révélé , coupables ou non , sont déshonorées dans la mémoire des autres femmes. Ne fût-ce que pour le repos des familles , & sur-tout celui des maris , la galanterie Françoisse n'admettra jamais une pareille loi : nous en avons une bien opposée ; c'est celle qui dit ; *Pater ille est quem nuptiæ demonstrant.*

V. L'Empereur Joseph I, n'étant encore que Roi des Romains , reprochoit à son

épouse , qui n'étoit accouchée jusqu'alors que de filles , qu'elle ne faisoit que des Archiduchesses. « Sire , lui répondit cette » Princesse, si Votre Majesté avoit donné » en dépôt à quelque personne de sa Cour » une caisse remplie de creutzers , pour- » riez-vous exiger qu'il vous la restituât » remplie de ducats d'or ? Je vous rends » le dépôt dont je n'ai été que la dépo- » sitaire ; il n'étoit pas en mon pouvoir » de le changer ».

VI. Lorsque Madame la Duchesse de la Valliere accoucha du premier enfant qu'elle eut de Louis XIV, on prit les plus grandes précautions pour cacher cet accouchement. L'Accoucheur *Clément* fut conduit dans une maison où Madame de la Valliere étoit voilée , & où on prétend que le Roi étoit , mais caché dans les rideaux du lit. Il en fut de même pour le premier accouchement de Madame la Marquise de Montespan. Ce fut le même Accoucheur qui , à ce que rapportent les mémoires du tems , arriva dans la chambre

les yeux bandés, & se douta ensuite si peu de la qualité de l'enfant, qu'ayant extrêmement soif, il se fit verser à boire par le Roi présent. Cet Accoucheur a acquis de grands biens dans l'exercice de son art, & a laissé des descendans qui occupent un rang très-distingué dans des Cours souveraines. C'est sans doute par allusion à ses richesses, qu'on a fait sur lui ce distique Latin.

Quas bona pars hominum muliebri condit in
antro ,

Ex illo Demas eruit unus opes.

GORGE. Pline attribue à la chair de l'Ange, poisson de mer, une singulière vertu : *appliquée fraîche*, dit-il, *sur la gorge des femmes*, elle l'empêche de trop grossir. On peut, sans passer pour incrédule, douter de ce fait. Ce qu'il y a de sûr au moins, c'est que les Dames Romaines faisoient un grand usage de la chair de l'Ange; ajoutez qu'elles regardoient comme un grand défaut d'avoir

beaucoup de gorge , leurs habits n'étant point , comme ceux de nos femmes , propres à la soutenir. Je ne crois pas qu'il prenne envie à aucune des nôtres d'user de ce secret.

ABSINTHE. I. On donnoit autrefois à boire de l'eau d'absinthe à ceux qui avoient remporté le prix de la course dans le cirque. Quelle en peut être la raison , me demanda un jour une Dame ? Voici celle que je lui donnai , & que je crois la meilleure. On fait que l'absinthe en infusion dissipe les vertiges , les éblouissemens. Ces vertiges , ces éblouissemens n'étoient que trop ordinaires à ceux qui avoient fait le tour du cirque avec la vitesse nécessaire pour remporter le prix. C'étoit donc pour appaiser ces vertiges qu'on leur faisoit boire de l'eau d'absinthe.

II. On compare l'amertume de l'absinthe aux situations tristes & fâcheuses de l'ame : ne pourroit-on pas , par la raison contraire , comparer la rose , à cause de

la douceur de son parfum , aux situations gaies & agréables de l'ame ? En procédant de cette maniere on trouveroit dans tout ce qui est inanimé des figures parlantes de toutes nos sensations.

MACHA. Tel est le nom d'une plante fort célèbre au Pérou par la vertu que lui attribuent les Indiens de rendre leurs femmes fécondes. Des expériences sans nombre ne permettent pas , dit-on , de révoquer en doute ses effets merveilleux dans le cas de sterilité ; sa racine est un oignon semblable aux nôtres , d'un goût exquis & d'une qualité extrêmement chaude. Combien de nos femmes auroient besoin de prendre un peu de cette racine ? Reste à savoir si elle produiroit ici les mêmes prodiges. Que de ménages seroient plus tranquilles & plus heureux par les succès de cette plante !

BLESSURE. En Hollande , où chaque citoyen naît Prince & soldat , dans une

république plus commerçante que guerrière , tout est calculé. Chaque goutte de sang versée pour la patrie est évaluée , & dans le Recueil des Ordonnances pour le service de mer , on trouve un tarif du prix pour les différentes especes de blessures. Ceux qui sont blessés en faisant leur service , ou dans un combat , sont pansés aux dépens de la république. S'ils restent hors d'état de gagner leur vie , ils ont à leur choix ou une somme une fois payée , ou un ducaton par semaine , lequel vaut à peu près six livres dix-huit sols de notre monnoie ; s'ils sont estropiés pour toujours , on les paye à raison de l'importance du membre ou de la partie qu'ils ont perdu. Ainsi ils ont pour la perte

des deux yeux , . . .	1500 florins.
d'un seul œil ,	350
des deux bras ,	1500
du bras droit ,	450
du bras gauche ,	350
des deux mains ,	1200

de la main droite, . .	350 florins.
de la main gauche, .	300
des deux jambes, . .	700
d'une seule jambe, . .	350
des deux pieds, . . .	450
d'un seul pied, . . .	200

& ainsi de suite à proportion, pour la privation des autres parties.

Os. L'esprit de superstition avoit fait imaginer qu'il y avoit dans l'homme un os d'une nature toute particuliere, qui n'avoit aucun poids, qui étoit incorruptible & incombustible, quelque violent que fût le feu auquel on l'exposât. C'étoit par cet os que la résurrection, lors du jugement dernier, devoit s'opérer, & un tel usage le faisoit respecter. Mais quel étoit cet os privilégié ? C'est ce que personne n'avoit encore pu découvrir. Chaque Anatomiste avoit cherché envain à le trouver. Le célèbre Vesale, plus sage & plus instruit, se contenta de dire qu'il laissoit sur l'existence de cet os la ques-

tion à décider aux Théologiens, offrant de leur faire un cours d'ostéologie pour les mettre à portée de parvenir à cette belle découverte. Cette conduite, très-louable, étoit en outre très-prudente. D'un côté le bruit des chaînes des cachots, où l'inquisition avoit fait languir l'immortel Galilée, pour avoir réformé le système de Copernic sur la terre, retentissoit encore à ses oreilles ; d'un autre côté, en adoptant le préjugé qui régnoit, il sentoît que c'étoit donner une preuve de sa foiblesse & de son ignorance. Il prit donc le parti le plus sage, en laissant la fusée à devider aux Théologiens.

Pourquoi Riolan, venu long-temps après lui, & dans un siècle plus éclairé, dans un temps & dans un pays où il eût pu s'expliquer librement & sans risque sur le ridicule de ce préjugé, se conduisit-il bien différemment ? Pourquoi eût-il la foiblesse de consulter le bourreau pour savoir de lui, si quand un criminel étoit brûlé, il ne restoit pas quelque

partie de son corps sans être consumée par le feu ? La réponse fut affirmative, comme on s'en doute bien, & Riolan n'eut rien à répliquer. Au surplus, en lisant les ouvrages anatomiques de ce Médecin, on voit qu'il étoit en général fort crédule, &, par une conséquence nécessaire, fort superstitieux ; car la superstition est une suite naturelle de la trop grande crédulité.

VIOLETTE. Cette plante, très-com-mune dans les bois, est employée utilement en médecine. Poterius assure qu'un gros de ses fleurs purge. On prépare aussi avec elles un ratafiat qui lâche le ventre. En Normandie on se purge avec la décoction d'un pied de violette, en forme de bouillon ; c'est sur cette plante qu'ont été faits les quatre vers suivans, où l'Auteur (Chapelain) fait parler la violette, qui s'adresse à Mademoiselle Julie d'Angenes de Rambouillet, épouse depuis de l'austere Duc de Montausier.

Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour,
 Reptile végétant, je me cache sous l'herbe :
 Mais si sur votre sein je puis me voir un jour,
 La plus humble des fleurs fera la plus superbe.

ABAISEUR, MUSCLE. C'est ainsi qu'on appelle le second des muscles des yeux, qui sert à faire baisser la vue. La fille ingénue le met souvent en mouvement ; mais la fille coquette ne s'en sert qu'à propos. Il donne à un œil, dont le trouble s'empare, le tems de se remettre & de méditer un nouvel artifice. Que la nature est prévoyante ! Cette bonne mere a sçu placer dans le même organe les armes offensives & défensives. *Nuits peruv.*

PROCOPE, MÉDECIN. S'il est quelque Médecin qui doive figurer dans ce recueil d'anecdotes, c'est sans doute celui-ci. Son humeur enjouée & plaisante, sa facilité à faire des vers, ceux qu'on a faits sur lui-même, tout contribue à lui assurer un rang distingué dans les faceties médicales. Tout le monde ne fait pas que c'est lui qui est l'Auteur d'un livre assez

rare & curieux , intitulé : *L'Art de faire des garçons*. On lit, dans les mémoires pour servir à l'histoire des gens de lettres , qu'étant à Londres peu de temps après la querelle suscitée à l'occasion des fameux couplets attribués à Rousseau , il assura qu'il en feroit d'aussi mordans , sans être aussi grand Poëte que Rousseau : on ajoute qu'il tint parole. Ce fut sur le Dentiste Carmeline , son beau-pere , qu'il exerça sa verve satyrique. Les couplets qu'il fit étoient si sanglans , qu'ils n'ont jamais été rendus publics.

Procope est Auteur de plusieurs pièces de théâtre : il a donné aux François l'*Assemblée des Comédiens* , & aux Italiens *la Gageure* , & en société avec Romagnesi *les Fées & Pigmalion* , & avec Guyot de Merville *le Roman ou les deux Basiles*. Il avoit publié long-tems auparavant en 1719 *les Amans brouillés* , Comédie en cinq actes & en prose. C'étoit une piece Italienne sous le titre de *Li Sdegni* , dont il fit une Comédie Françoisse , qui fut

jouée sur le théâtre de Hay-Markuet , en présence de Sa Majesté Britannique. Procope l'avoit composée pour se distraire de la consommation , mal endémique qu'il avoit gagné , & dont elle le guérit , sans faire passer son mal aux spectateurs.

C'est l'occasion de placer ici les noms des Médecins que nous avons pu découvrir , qui ont joint aux talens d'Esculape ceux de Thalie.

I. *Jacques Grevin* , né à Clermont en Beauvoisis en 1538 , & qui fut Médecin de la Duchesse de Savoye , est Auteur d'un théâtre composé de *la Thrésoriere* , Comédie , de *la mort de César* , Tragédie , & des *Ebahis* , Comédie. On lui attribue encore une piece intitulée : *La Maubertine*. Mais cet Auteur Médecin est moins renommé par ses pieces de théâtre , que par ses pieces galantes , qui l'ont même fait passer pour l'Anacreon de son siecle. Un fait remarquable , c'est que ses Comédies , quoique licentieuses & contre les mœurs , ont été jouées dans les Colléges de

de l'Université. Apparemment qu'alors nos Peres, moins scrupuleux que nous, croyoient qu'il étoit utile que la jeunesse eût la théorie avant la pratique, afin de se soustraire plus sûrement aux dangers de celle-ci.

II. *Jean Michel* naquit à Angers, où il étudia la Médecine, qu'il exerça ensuite avec tant de réputation, que Charles VIII passant par cette Ville voulut l'avoir auprès de lui, & le nomma son premier Médecin. Peu de tems après, il l'honora d'une charge de Conseiller au Parlement, dont il prit possession en 1491. Il mourut deux ans après, très-regretté du Roi. On lui attribue *le mystere de la résurrection en trois journées*, qui fut représenté à Angers devant *René le Bon*, Roi de Sicile. Ce Spectacle dura quatre jours de suite, & l'on rapporte que Michel joua le rôle du Lazare, dont il s'acquitta très-bien. Il ne faut pas, comme a fait l'Auteur de l'abrégé de l'Histoire du Théâtre François, *M. le Chevalier de Mouhy*, le con-

fondre avec un autre du même nom , qui fut Evêque d'Angers , & qui mourut en 1449.

III. *Bertrand Hardouin de Saint-Jacques*, surnommé *Guillot George*, duquel on a dit que la farce descendit du théâtre quand il en descendit, avoit étudié la médecine dans sa jeunesse : aussi lorsqu'il jouoit la Comédie, son personnage ordinaire étoit de contrefaire le Médecin ridicule, & il le faisoit si bien, que les Médecins eux-mêmes ne pouvoient s'empêcher de l'applaudir. Comme il avoit en outre une mémoire très-heureuse, il nommoit avec une rapidité incroyable, & sans jamais se tromper, les simples & les drogues des Apoticaire, les instrumens des Chirurgiens, &c. Il est mort à Paris en 1643.

IV. *Jules Hyppolite Pillot de la Mesnardière*, né à Loudun, fut Médecin de Gaston, Duc d'Orléans, frere de Louis XIII. Le Cardinal de Richelieu le prit en amitié, & lui fit du bien. Il fut reçu

à l'Académie Françoisé en 1655, & mourut huit ans après. Il avoit composé deux Tragédies, intitulées, l'une *Alinde*, & l'autre la *Pucelle d'Orléans*. On l'accuse de n'y avoir pas suivi les règles qu'il a tracées dans une Poétique de sa composition, où il traite particulièrement du Poëme dramatique.

V. *Claude Pontoux* de Châlons en Bourgogne a donné en 1584 une piece intitulée : *La Scène Françoisé*.

VI. *Julien Offroy la Mettrie*, ce Médecin si connu par plusieurs Ouvrages impies & satyriques, & sur-tout par la haine qu'il a toujours manifestée contre la Faculté de Médecine de Paris, a fait une Comédie intitulée : *La Faculté vengée*, qui est une satyre outrée de cette même Faculté.

VII. *Antoine le Camus*, Médecin de la Faculté, mort en 176.. a laissé une Comédie intitulée : *L'Amour & l'Amitié*, laquelle n'a point été représentée.

VIII. *Nicolas de Pechantré*, fils d'un Chirurgien de Toulouse, après avoir exercé

pendant quelque tems la Médecine dans cette Ville , vint à Paris, où il travailla pour le Théâtre. Sa premiere Piece fut la Tragédie de *Geta*. Il donna ensuite *Jugurtha & la mort de Néron*. Il fit aussi pour le Collège d'Harcourt les Tragédies de *Joseph vendu par ses freres*, & du *sacrifice d'Abraham*. Il venoit d'achever l'Opéra d'*Amphion & Parthenopé*, à la réserve du Prologue, lorsqu'il mourut en 1708.

IX. *Michel Thiphaigne*, né à Chartres, a fait imprimer une Comédie des Enfans.

X. M. *Marc-Antoine P...*, Médecin très-renommé de la Faculté, passe pour être l'Auteur du *Miroir* & du *Bacha de Smyrne*.

XI. C'étoit un Médecin nommé *Mauvilain*, ami de Moliere, qui fournissoit à ce Poëte les termes de l'art dont il avoit besoin, & c'est de lui qu'on rapporte l'anecdote suivante. Louis XIV voyant un jour à son dîner Moliere avec ce Médecin, lui dit : Vous avez un Mé-

decin ; que vous fait-il ? *Sire* , répondit Moliere , nous raisonnons ensemble ; il m'ordonne des remedes ; je ne les fais point , & je guéris.

XII. Un certain *Delisle* , Médecin de Liége , avoit composé un Ouvrage sur les différentes propriétés des eaux : le Médecin Procope dont nous avons parlé plus haut le critiqua ; ce qui piqua tellement *Delisle* que pour se venger il composa & fit imprimer en 1732 une Comédie en prose & en trois actes , intitulée : *Le Docteur Fagotin* ; c'est une satire infâme contre Procope.

XIII. M. *Bertin* , Auffonnois & Docteur en médecine , a traduit en François la Tragédie de Podagrie , imprimée en 1582.

XIV. M. *Colet* , Médecin , est Auteur du *Bacha de Smyrne* , en prose.

XV. M. *Dubois* , Médecin Picard , a donné *le Jaloux trompé*.

XVI. M. *Lefebvre* , soi-disant *Baron de S.-Ildefont* , Médecin connu par l'annonce de différens secrets , & sur-tout par

celle d'un chocolat antivénérien , a aussi publié une Comédie en trois actes, intitulée : *Le Connoisseur* , qui fut jouée en 1772 sur le Théâtre de Rouen. Il a encore composé une Comédie en cinq actes , dont le titre est : *Sophie ou le Triomphe de la Vertu*.

XVII. M. de Cezan, Docteur-Régent de la Faculté, est Auteur des *Commeres de Windsor* , Comédie en trois actes, traduite de l'Anglois.

Bien d'autres Médecins ont composé des Comédies ou Tragédies ; l'énumération en seroit trop longue ; il suffit d'avoir donné ici une esquisse de ceux qui ont le plus travaillé en ce genre.

Par la même raison nous ne parlerons pas de tous les Médecins Poètes , parce que le nombre en est infini : on pourroit leur appliquer à tous l'épigramme qu'adressa à un d'eux *Jacques de Cailly* , plus connu sous le nom de d'*Aceitly* , & que voici :

Roch , Médecin peu docte & Poète savant ,
Fait des épitaphes souvent ,

Où des morts il conte l'histoire :

Les maux que fit un art, l'autre art fait les guérir,
Roch, Poète, fait vivre au temple de mémoire
Ceux que Roch, Médecin, vient de faire mourir.

CŒUR. *Description du cœur d'une coquette.* Il n'y a rien dans notre art de plus difficile que d'exposer fidèlement toutes les parties du cœur d'une coquette, à cause d'une infinité de labyrinthes & de replis qu'on y trouve, & qu'on ne rencontre pas ordinairement dans celui de l'homme. En examinant l'enveloppe extérieure, qu'on appelle *Pericarde*, j'y apperçus, à la faveur du microscope, des millions de petites cicatrices. La liqueur qui enduit cette membrane avoit toutes les qualités de l'esprit de vin, & étoit assez abondante. J'en remplis un tuyau semblable à celui des thermomètres : l'ayant suspendu dans une chambre, je remarquai que la liqueur montoit ou descendoit, suivant les personnes qui entroient. Ainsi elle montoit à l'approche d'un jeune

homme fort & vigoureux, & descendoit presque jusqu'en bas à l'approche d'un vieillard. La surface extérieure de ce cœur étoit si polie & sa pointe si froide, que lorsque je voulus le saisir, il m'échappa des mains comme une anguille. Les fibres en étoient beaucoup plus entrelacées qu'à l'ordinaire, au point de former un véritable nœud gordien.

Quelque attention que j'aie apporté à suivre le cours des vaisseaux qui en sortoient ou qui y aboutissoient, je n'ai jamais pu découvrir aucune anastomose ou communication avec ceux de la langue. Plusieurs des nerfs qui contribuent à faire sentir les fortes passions, telles que l'amour, la jalousie, la haine, ne descendoient pas du cerveau, mais des muscles des yeux. Je voulus juger du poids de ce cœur : je le pris dans ma main : je le trouvai si léger, que je n'eus pas beaucoup de peine à conclure qu'il y avoit beaucoup de vuide. Ne sachant trop à quoi m'en tenir sur la nature d'un cœur si différent de celui des autres femmes,

femmes , je crus devoir tenter quelque épreuve pour en découvrir la substance : je le mis sur des charbons ardens ; mais ô prodige ! Bien loin d'être consumé par le feu , il n'en reçut pas la moindre atteinte. Il falloit donc qu'il fût bien froid , lorsqu'il exerçoit ses fonctions vitales.

CRANE. *Description du crane d'un petit maître.* Quelque temps après , le hasard me fit naître l'occasion de faire une autre dissection qui m'amusa beaucoup ; ce fut celle de la tête d'un petit maître ; quoiqu'elle parût d'abord comme celle d'un autre homme , je fus bien étonné de voir que ce que j'avois pris pour de la cervelle , n'étoit qu'un amas de matieres étrangères , empaquetées ensemble avec un art merveilleux dans les différentes cavités du crane. Si Homere a eu raison de dire que le sang des Dieux n'est pas du véritable sang , mais quelque chose d'analogue ,

on peut dire avec encore plus de fondement, que la cervelle d'un petit maître n'en est réellement pas, & n'en a que l'apparence.

La glande pinéale, que je n'ai trouvée qu'avec beaucoup de peine, avoit une odeur très-forte d'essence & d'eau de fleurs d'orange; elle paroissoit d'une substance qui approchoit de la corne, & étoit taillée en mille petites facettes qui sembloient former autant de miroirs, en forte que l'ame, si jamais il y en avoit eu une, devoit avoir été toujours occupée à s'admirer elle-même: la peau du front étoit d'une épaisseur & d'une dureté extraordinaires: n'ayant pu y découvrir ni arteres ni veines, j'en conclus que cette peau n'avoit jamais rougi. L'os cribleux ou ethmoïde étoit presque entièrement bouché par un amas en poudre de tabac d'Espagne. Ce petit muscle qui sert à tirer le nez en haut, lorsqu'on veut témoigner du mépris, étoit très-remarquable. Les muscles lorgneurs de

l'œil étoient tout-à-fait usés , & les éleveurs , qui font tourner l'œil vers le ciel , paroïssent avoir été paralysés , faute de service.

La préparation des vaisseaux de cette tête étoit incomparablement plus facile que celle d'une autre , parce qu'ils étoient très-apparens , étant remplis d'une espece de mercure , ou plutôt de vif-argent , dont le mort avoit fait usage pendant sa vie.

SOURCILS. I. Qui croiroit qu'il y a eu un siècle & même plusieurs , dans lesquels on louoit comme une perfection chez les femmes d'avoir les deux sourcils joints ensemble ? C'est cependant un fait réel , attesté par Anacréon , qui vante cet agrément dans sa maîtresse ; par Théocrite , Petrone & par beaucoup d'autres anciens. Ovide assure que de son temps les Dames Romaines se peignoient l'entre-deux des sourcils , pour qu'ils parussent n'en faire qu'un. Cette mode étoit aussi en usage chez les Hébreux. Jezabel , épouse d'A-

chab, & mere de Joram, Roi d'Israël, ayant appris l'arrivée de Jehu, se farda les yeux avec de l'antimoine, ou, selon l'Hébreu, *se mit les yeux dans l'antimoine.* Voyez Antimoine.

II. J'ai fait à l'égard des sourcils une remarque, qui peut-être a été faite par bien d'autres; c'est que personne ne fait froncer le sourcil comme une jolie femme, lorsqu'elle voit quelqu'un qui vient à une heure incommode, ou qui lui déplaît. J'en appelle à l'expérience des Dames.

SENSITIVE. I. C'est une plante fort connue, par la propriété qu'elle a de donner des marques de sensibilité & presque de vie, quand on la touche. MM. Dufay & Duhamel se sont livrés à une étude particulière des phénomènes de cette plante, & ont consigné dans les Mémoires de l'Académie Royale des sciences, pour l'année 1736, la suite curieuse des expériences qu'ils ont faites à ce sujet; c'est sans doute ce qui a fait dire à Voltaire :

Le sage *Dufay* parmi ses plans divers ,
 Végétaux rassemblés de tout l'univers ,
 Me dira-t-il pourquoi la tendre sensitive
 Se flétrit sous nos mains honteuse & fugitive.

II. Une Princesse qui connoissoit la vertu de cette simple , se promenant dans un jardin où il y en avoit , fit accroire à ses filles d'honneur qui l'accompagnoient , que cette herbe ne se retiroit que lorsqu'une femme , ou une fille qui n'étoit pas vierge , en approchoit. Pour preuve de ce que je vous dis , ajouta cette Dame , c'est qu'elle va se retirer de moi qui suis mariée , si j'en approche ; ce qui arriva en effet , & étonna beaucoup les filles. Mais elles le furent bien plus , lorsqu'une d'elles s'étant approchée par l'ordre de la Princesse , elles virent la plante se retirer. On se doute bien qu'aucune des autres ne voulut tenter l'expérience.

III. Il y a dans les Indes une espece de sensitive , qui non-seulement s'incline , quand on approche d'elle quelque corps étranger , mais fuit encore exactement

avec sa tige le cours du soleil, comme les Heliotropes. Un Philosophe du Malabar devint fou, pour n'avoir pu expliquer les singularités de cette merveille végétale, trait qui rappelle le conte qu'on a fait sur Aristote, qui se précipita, dit-on, dans l'Euripe, parce qu'il ne put pas expliquer le flux & le reflux. Le Précepteur d'Alexandre étoit trop éclairé & trop sage pour se tuer de chagrin de n'être pas aussi instruit que la nature elle-même sur les premières causes.

LE LAIT. I. Le lait aujourd'hui en usage chez presque toutes les nations, étoit dans les premiers siècles l'aliment le plus ordinaire. Pline & quelques Historiens font mention de certains peuples qui ne vivoient que de lait. Mais l'art de la cuisine n'a fait qu'un ingrédient de ce qui étoit la base de la nourriture de l'homme, tandis que la médecine en a tiré une ressource utile & salutaire, dans ces cas desespérés où l'épuisement des malades

les met hors d'état de prendre aucune nourriture solide. Il n'y a presque point d'abattement, selon le Docteur Cheyne, dont cette liqueur ne puisse relever le corps.

II. Le célèbre Tissot, en ordonnant le lait de femme aux hommes dont les forces sont perdues, veut qu'il soit pris immédiatement au mamelon qui le fournit ; mais n'est-il pas à craindre que le vase n'excite des desirs que l'on cherche à amortir, & ne s'exposeroit-on pas à voir renouveler l'aventure du Prince dont Capiavaccio nous a conservé l'histoire ? On lui avoit donné deux nourrices : leur lait produisit en lui un si bon effet qu'il les mit en état au bout de neuf mois de lui en fournir de plus frais.

III. Un Auteur moderne a dit que la nature avoit attribué la couleur blanche au lait des nourrices, pour ne point accoutumer les enfans au sang : si cette réflexion étoit vraie, il faudroit en conclure que les nourrices de Néron, de Pierre le

Cruel & de tant d'autres Princes inhumains , ne leur avoient fait sucer que du lait rouge.

IV. On auroit beaucoup de peine à croire , si les Auteurs n'en fournissoient pas nombre d'exemples , qu'il y ait eu des hommes , dont les mamelles se soient remplies de lait. Thomas Bartholin parle d'un homme dont les mamelles fournissoient une si grande quantité de lait , qu'on le tira par curiosité , & qu'on en fit un fromage. Scholzius , Santorelli , Deries , Jean Schimd , Professeur de Physique à Dantzick , rapportent des faits à peu près semblables.

V. Mais s'il est contre l'ordre ordinaire de la nature qu'un homme ait du lait , il ne l'est pas moins d'en trouver dans les mamelles d'une vierge ; cependant ce dernier fait est encore moins rare que le précédent. On lit plusieurs observations de ce genre dans les ouvrages de Schenk-kius , Christophe Avega , Rodrigue de Castro , Pierre Castel.

VI. Il n'est pas moins extraordinaire qu'une femme ait du lait , lorsqu'elle n'est plus propre à engendrer , & cependant ce phénomène se fait remarquer quelquefois. L'Auteur d'un très-bon ouvrage, intitulé : *Dictionnaire des Merveilles de la Nature* , en cite plusieurs exemples , attestés par différens Auteurs dignes de foi. Les affiches de Montauban , de l'année 1776 , contiennent un fait pareil.

VII. Les Arabes font un usage continuél du lait des chameaux , qui est apéritif ; c'est même de cet usage que leur vient l'exemption de plusieurs maladies , telles que les dartres , la gale , la lepre. Ce lait étant propre , par sa qualité douce & balsamique , à chasser , par la voie des urines , les impuretés du sang ; il peut certainement avoir la vertu préservative qu'on lui attribue. Mais le climat & le genre de vie dur & toujours actif , que menent les peuples qui l'habitent , n'y contribuent-ils pas pour quelque chose ?

VIII. Les Sauvages de la Louiziane

appellent l'eau-de-vie de *l'eau-de-feu*, ou le *lait des François*. Je me ressouviens, dit M. Bossu, *nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale*, p. 222, que lorsque les Sauvages venoient voir M. de Macarty, notre Commandant chez les Illinois, ces Indiens disoient : nous allons voir notre pere, & en même temps pour tetter de son lait.

IX. Il se fait dans l'Islande une grande consommation du lait de vache. Les insulaires en composent une boisson, qu'ils nomment *fyre*, & qu'ils préparent de la manière suivante. Ils font d'abord du beurre de crème douce, puis ils mêlent le lait qui reste avec celui qui a été écrémé; on chauffe le tout ensemble, & l'on y jette de la présure pour le faire cailler : on le passe dans un linge, on met à part ce qui est congelé, & le petit lait est le *fyre* dont nous parlons. C'est une liqueur aigre, dont on fait une ample provision, parce qu'elle se conserve toute l'année. Plus elle vieillit, plus elle s'aigrit & se

clarifie. On met du lait nouveau sur l'ancien , & quand on craint de n'en point avoir assez pour en vendre aux voyageurs, on le falsifie avec de l'oseille , & on y met de l'eau pour en augmenter la quantité. On fait mariner la viande dans le fyre, comme nous dans le vinaigre.

LAIT D'ANESSE. I. Ce lait n'est en réputation en France que du regne de François I, & voici comme on l'y a connu, suivant l'illustre Auteur des *Mélanges*, tirés d'une grande Bibliothèque A a, p. 276. « François I, dit l'Auteur, je ne » sçais pas dans quelle année, se trouvoit » très-foible & très-incommodé: les Médecins François ne trouvoient aucun » moyen de le rétablir. On parla au Roi » d'un Juif de Constantinople, qui avoit » la réputation d'être un très-habile homme. François I. ordonna à son Ambassadeur en Turquie, de faire venir à Paris » ce Docteur Israelite, quoi qu'il dût » coûter. Le Médecin Juif arriva, & n'or-

» donna pour tout remede que du lait
 » d'ânesse. Ce remede doux réussit très-
 » bien au Monarque, & tous les courti-
 » sans des deux sexes s'empressèrent à
 » suivre le même régime, pour peu qu'ils
 » crussent en avoir besoin ».

II. Le lait d'ânesse est aujourd'hui recom-
 mandé plus que jamais par nos Médecins.
 Cela viendrait-il de ce que l'incontinence
 & la débauche étant portées à leur plus
 haut degré, les Médecins ne trouvent pas
 de meilleur remede, pour rétablir les tem-
 pérans affoiblis & les organes presque
 détruits ? Ou ne seroit-ce qu'une affaire
 de mode ? Car il faut en convenir, la
 médecine a réellement subi son joug.
 Quoiqu'il en soit, dans les fauxbourgs de
 Paris, il y a des troupeaux d'ânesses, &
 l'on mène chaque matin la nourrice à
 l'hôtel de Monsieur dont la poitrine est
 délabrée, &c. &c.

RHUME. Mademoiselle de L*** étoit
 attaquée depuis quelque tems d'un rhume

opiniâtre , pour lequel son Médecin lui ordonna du syrop de Capillaire. Un jeune homme qui lui faisoit la cour , lui fit tenir avec la bouteille de syrop ces vers :

Heureux syrop , qu'Iris destine
A guérir la maligne humeur
Qui la picote & la chagrine ,
Si jusqu'au fond de sa poitrine
Tu parviens un jour par bonheur ,
Il te reste une cure à faire ,
Qui te feroit un immortel honneur ,
Cure que pas , soins , vive ardeur ,
Soupirs , sermens , n'ont pu parfaire.
Fais un effort , & si près de son cœur
Adoucis-en , si tu peux , la rigueur.

MAIGREUR. I. Une dévote, telle qu'il ne s'en trouve gueres heureusement , s'étoit mis dans l'esprit , que pour plaire à Dieu elle devoit tellement mortifier son corps , qu'elle n'eût , comme on dit , que la peau collée sur les os. Cette pensée tyrannisoit son imagination au point , que son directeur même n'avoit pu la déraciner. Elle la croyoit une inspiration di-

vine qu'elle devoit remplir dans toute son étendue. Elle appartenoit à des personnes de distinction , qui regardoient cette idée comme une véritable folie dont ils vouloient la guérir ; ils lui envoyèrent en conséquence un Médecin , homme d'esprit , & en état de trouver un moyen capable de rétablir cette imagination blessée. Voici le stratagême dont il se servit , & qui lui réussit. Il dit à cette Dame , que dans l'état de maigreur où elle étoit déjà , il étoit impossible que plus maigre elle pût plaire à Dieu , qui vouloit des victimes grasses , & qui avoit réprouvé celles de *Cain* , à cause qu'elles étoient maigres , & agréé celles d'Abel , dont l'embonpoint faisoit le mérite. Ce raisonnement , mais sur-tout l'Ecriture sainte qu'on lui cita , changerent l'imagination de cette femme , en sorte qu'elle travailla ensuite autant à devenir grasse , qu'elle avoit fait d'efforts pour devenir maigre.

— II. Un particulier passant à côté d'une Demoiselle qui étoit fort maigre , dit assez

haut pour qu'elle l'entendît : *Avec un tel fuseau, il ne faudroit plus que du lin.* Elle répliqua sur le champ : *Un aiguillon, quoique très-délié, ne laisse pas de faire aller un âne.*

DENTISTE. I. Un arracheur de dents, qui prétendoit ne mentir jamais, exerçoit depuis quelque tems son art dans la ville de Rouen ; il parloit haut, & toujours vantoit sa dextérité & ses prouesses ; il aimoit son métier jusqu'à la fureur, & regardoit les dents qu'il avoit arrachées comme autant d'escadrons renversés, & de trophées élevés à sa gloire. Il avoit commencé par distribuer pendant trois jours force billets imprimés, où il affuroit, avec autant de vérité que tous les autres confreres, qu'il arrachoit sans douleurs toutes les dents, tant grosses que petites. Sa gloire aussi brillante, mais aussi fragile que le cristal, est venu échouer contre un chicot obstiné. Voici le fait.

Le laquais d'un de nos Magistrats vint chez notre artiste pour se plaindre d'un reste de dent qui le gênoit beaucoup, sur-tout lorsqu'il mangeoit. L'examiner, offrir ses services, manquer la dent une fois, deux fois, & même jusqu'à trois fois, tout cela fut l'affaire d'un moment. Le laquais qui saignoit fort, avoit de l'humeur, & la témoignoit en termes énergiques : l'opérateur tout en rougissant accusoit tantôt ses instrumens, tantôt l'impatience du patient. Les assistans haussaient les épaules & rioient. Cependant le dentiste, qui s'aperçut de ce ris, dit : Vous riez, Messieurs, eh bien ! apprenez qu'après moi il n'y a point en France de dentiste capable de tirer ce chicot ; je parie tout-à-l'heure..... Tout beau, Monsieur, ne pariez pas, lui répondit un des assistans : car si M. la Fleur le permet, avant deux minutes je tire ce malheureux chicot. Aussi-tôt dit, aussi-tôt fait, & d'un coup de main, aussi léger que prompt, la dent sort de la bouche

che avec l'instrument. La vue du chicot enfanglanté, le regard malin des spectateur, la joie de la Fleur, pétrifierent le pauvre dentiste, mais sans lui faire perdre la tête. Je vois bien, Monsieur, dit-il au nouvel Opérateur, que vous êtes du métier; mais le diable me damne, si jamais vous eussiez tiré cette dent, avant que je l'eusse ébranlée. L'élève en Chirurgie (car c'en étoit un) piqué de cette rodomontade, repliqua : Asseyez-vous là, & si je ne vous arrache pas toutes les dents les unes après les autres, sans en manquer une seule, je consens... Il n'est pas nécessaire, reprit le dentiste; je vois que vous êtes un habile homme, & le seul que j'aie rencontré ici en état de me tenir tête.

II. Il y avoit anciennement des gens préposés pour arracher les dents à quiconque étoit accusé ou convaincu, d'avoir mangé de la viande en carême, *St. Foix, Essais Histor. sur Paris, tom. I, pag. 168.* Si cette loi étoit aujourd'hui en vigueur,

les trois quarts des habitans de Paris n'auroient plus de dents.

III. Les grandesmystifications du célèbre Poinfinet sont connues; chacun fait comment on lui grilla les mollets, en lui faisant faire l'apprentissage d'Ecran du Roi, comment il passa la nuit dans une baignoire, comment il tua d'un coup d'épée un Officier, étant à la portée du pistolet, comment il fit la conquête d'une Naïade sur le Pont - Royal, comment il devint invisible, puis cuvette, &c. Mais l'histoire de la dent arrachée n'est pas aussi publique, & mérite bien de trouver place ici.

Un de ces personnages enjoués, qui faisoient leur joujou du grand Poinfinet, va un après dîner chez un arracheur de dents, qu'il savoit qu'on ne trouvoit pas chez lui à cette heure-là : il entre un mouchoir sur la bouche, & jettant les hauts cris : Une dent, dit-il à l'épouse du dentiste, me fait souffrir comme un damné : ah ! quel malheur, Madame, que votre

mari ne soit point ici. J'étois décidé à faire arracher ma dent; une autrefois je ne le voudrai peut-être pas. Priez au moins M. B.... de venir demain matin chez moi; je m'appelle Poinfinet, & voici mon adresse; mais sur-tout que M. votre époux ne parle point d'arracher ma dent; qu'il ne me montre point ses outils; qu'il tâche de me la tirer par surprise. La mauvaise nuit que je vas passer! Il dit, & part.

Le lendemain matin le Dentiste arrive chez M. Poinfinet, ne décline ni son nom, ni sa qualité: mais il complimente l'Auteur sur ses Ouvrages: autre compliment sur la beauté de ses dents. Le petit homme, amateur de sa figure, les montre avec complaisance. Le Dentiste, sous prétexte de les examiner, le prie d'ouvrir la bouche, approche la main droite qui receloit un outil. Crac... aie... la voilà, Monsieur; vous devez être bien content; la voilà cette malheureuse dent qui vous faisoit tant souffrir. Coups de pieds de la part de l'édenté, coups

de poing du Dentiste. On arrive au bruit. L'arracheur repete aux survenans , *mais la voilà....* Poinfinet le chasse dans l'escalier : il repetoit encore , *mais la voilà, mais la voilà.* Cette anecdote est tirée d'une brochure qui a paru en 1770, intitulée : *L'ombre de Poinfinet.*

GLANDE PINÉALE. I. On lit dans les lettres de Broffette à Racine le trait suivant. Après une union paisible & heureuse pendant dix ans avec Marguerite Chavigny , Broffette eut le malheur de la perdre. Il crut ne pouvoir mieux témoigner combien la défunte lui étoit chere , qu'en portant toujours sur lui une partie d'elle-même. Pour cet effet , il fit tirer de son cerveau la glande pinéale , la fit encadrer dans le chaton d'une bague d'or , & la porta à son doigt le reste de sa vie. Il ordonna même par son testament , qu'elle fût enterrée avec lui. On peut faire ici la remarque , que Broffette est peut-être le premier mari qui ait con-

servé des reliques de sa femme. On ne voit plus d'Orphée courir jusqu'aux enfers pour chercher son Eurydice.

II. On a observé que dans l'élan, animal du genre des cerfs, & que l'on regarde comme l'alcée des anciens, la glande pinéale est d'une grandeur extraordinaire, puisqu'elle a plus de trois lignes de long, ainsi que celle du dromadaire.

« Cette observation, remarque à ce sujet
 » M. *Valmont de Bomare*, est favorable à
 » ceux qui attribuent, à la différente con-
 » formation des organes du cerveau, les
 » diverses opérations des sens intérieurs ;
 » car on remarque, ajoute-t-il, que les
 » lions, les ours, le loup & les autres
 » bêtes courageuses & cruelles ont cette
 » partie si petite, qu'elle est presque im-
 » perceptible ; au lieu qu'elle est fort
 » grande chez les animaux qui, comme
 » l'élan, sont timides ».

III. On fait que *Descartes* logeoit l'ame dans la glande pinéale. « Cette idée
 » bisarre exerçoit l'imagination des Phi-

„ philosophes, dit à ce sujet M. Laffue dans
 „ son *excellent Discours histor. & crit.*
 „ *sur l'anatomie*, lorsque le Professeur
 „ Nuck crut devoir la tourner en ridi-
 „ cule, en composant l'épitaphe de cette
 „ glande, comme *Bartholin* avoit com-
 „ posé celle du foie. La voici telle qu'elle
 „ est tirée de son *Adenographia*, p. 152 :

Viator,

Gradum siste.

Omni que conatu Conarium

Respice sepultum,

Partem tui corporis primam,

Ut olim volebant

Animæ primam,

Glandulam pinealem

Hoc sæculo natam & extinctam

Cujus majestatem splendoremque

Fama firmarat,

Opinio conservarat,

Tamdiu vixit,

Donec divinæ particulæ aura

Avolaverit tota,

Lymphaque limpida

Locum suppleret.

Abi sine glande viator,

Lymphamque , ut aliis , conario concede ,

Ne tuam posterì

Mirentur ignorantiam (1).

On voit par cette épitaphe , que Nuck prétend que la glande pinéale fert à la production de la lymphe ; mais il ne le prouve pas mieux , que Descartes n'a prouvé qu'elle étoit le siége de l'ame. Convenons de bonne foi que nous ignorons le véritable usage de cette glande. Cet usage

(1) Voicila traduction littérale de cette épitaphe. Arrête - toi , voyageur , & regarde très-attentivement la glande pinéale ensevelie , la principale partie de ton corps , la première de l'ame , comme on vouloit autrefois , la glande pinéale , née & morte dans ce siècle , dont la renommée avoit établi , l'opinion conservé la majesté & la splendeur. Elle a vécu jusqu'à ce qu'une partie du souffle divin se soit entièrement dissipé , & ait été remplacée par une Lymphe limpide. Va-t-en , voyageur , sans glande , & accorde à la glande pinéale , comme aux autres , une Lymphe , crainte que la postérité n'admire ton ignorance.

bien connu ne nous rendroit d'ailleurs ni plus sains , ni plus heureux ; c'est le cas de se taire , & d'admirer.

APOPLEXIE. I. Un homme d'esprit a dit qu'une légère attaque d'apoplexie étoit un brevet de retenue. Un autre a dit que c'étoit un ajournement personnel à la mort. Quand on demandoit au Marquis de la Fare , dont nous avons des poésies si légères & si délicates , comment il se portoit , il répondoit toujours , *j'attends l'apoplexie* ; il mourut effectivement de cette maladie.

II. Le Pere Malebranche a dit à l'Académie des Sciences , qu'un homme tombé en apoplexie en avoit été tiré par plusieurs lavemens de café.

III. Un homme dans cet état fit son testament ; il entendoit bien ; mais il ne pouvoit dire que oui & non , ce qu'il répondoit à toutes les questions du Notaire. Il comptoit avec des jetons les legs à mesure qu'il les faisoit. Des héritiers

tiers attaquèrent ce testament, comme fait dans un état de démence : mais il fut confirmé par Arrêt du Parlement, du 9 Août 1683.

IV. Si l'anecdote que l'on rapporte au sujet de la mort de *Lely*, fameux Peintre, mort à Londres en 1680, est vraie, il faut avouer que la médecine n'est pas toujours un art conjectural. Un célèbre Médecin de Londres, ami de ce Peintre, étoit, dit-on, venu le voir dans son atelier. Après l'avoir envisagé, il le conjura de quitter promptement son ouvrage, l'assurant que sa santé étoit en très-grand danger. *Lely* se moqua des conseils du Médecin : mais il mourut d'apoplexie une heure après. Pourquoi n'a-t-on pas conservé le nom du Médecin ?

APOTHICAIRES. I. L'apothicairerie de Moscow est un des plus beaux, des plus riches & des plus utiles établissemens de l'Europe. Ce bâtiment est vaste & élevé ; d'un côté est la pharmacie ; de l'autre

l'appartement de celui qui y préside & ses différens bureaux. Deux autres pieces servent de laboratoire & de bibliotheque , avec un Cabinet d'Histoire Naturelle. Le Président a sous lui divers Officiers , qui sont eux-mêmes à la tête de plusieurs Commis. Son pouvoir s'étendoit autrefois jusqu'à faire punir de mort ceux qui étoient sous sa direction. Tous les Médecins , Chirurgiens , Apothicaires & Droguistes reçoivent leur salaire de ces bureaux. Le nombre de ceux qui sont occupés au service de cette Maison , est très-considérable, *Voyageur François, tom. VII, pag. 473.*

II. L'apothicairerie de la Maison des Feuillans à Paris est la plus propre & la plus ornée du Royaume. Elle fut commencée en 1637 par le Frere Christophe de S. François , Religieux de cet Ordre. Le vaisseau n'a que trois toises de long sur deux toises deux pieds de large. Sur les volets de chaque armoire , il y a des bas reliefs qui représentent les guerisons

miraculeuses dont il est parlé dans le nouveau Testament. Une plus longue description de ce bâtiment feroit ici déplacée, tout le monde pouvant s'en procurer la vue.

APOTICAIRE. I. *Guy Patin* a défini un Apoticaire : *Animal benè faciens partes , & lucrans mirabiliter*. Il disoit aussi qu'ils n'étoient autrefois que les valets des Médecins ; mais que c'étoient des maîtres valets qui doroient la pilule pour eux-mêmes, & en laissoient l'amertume aux Médecins.

II. Dans le grand Empire du Monomotapa, il faut, si l'on en croit un Voyageur moderne, être de la plus haute naissance pour obtenir la place de premier Apoticaire de la Cour.

III. Un Apoticaire ayant demandé dans une compagnie de gens choisis, à un Poète célèbre, quelle épitaphe on pourroit mettre sur sa tombe, le Poète lui fit sur le champ celle-ci :

Ci gît qui pour un quart d'écu
S'agenouilloit devant un cu.

IV. Ce fut un Apoticaire, à la tête d'une troupe de séditieux, qui arrêta & prit par un petit toupet de barbe, qu'il conservoit toujours au menton, le premier Président *Molé*, lorsqu'il revenoit du Palais-Royal, où il avoit été pour demander la liberté de M. *Broussel*, Conseiller.

V. On lit dans les Causes amusantes & connues, tome I, pag. 358, un Mémoire curieux en forme de Précis, fait par M. *Coqueley de Chauffe-Pierre*, Avocat, pour le sieur B***, Peintre, contre le sieur C***, Apoticaire, au sujet d'un portrait que celui-ci avoit commandé à l'autre, & qu'il ne vouloit pas payer, parce qu'il ne le trouvoit pas assez ressemblant. Ce Mémoire est écrit avec une légèreté & une finesse sans égale, avec un enjouement, une simplicité naïve & en même temps plaisante, qui en fait le principal mérite. L'Apoticaire finit par s'accommoder avec le Peintre.

VI. Il y a dans ce même Ouvrage, tom. II, page 196, un autre Mémoire de M. Janvier de Flainville Avocat, pour les Apoticaire de Chartres, qui en 1757 plaiderent avec la Communauté des Merciers de la même Ville, pour savoir laquelle des deux Communautés auroit des vains honneurs, du pas, le frivole avantage, c'est-à-dire, si l'on mettroit sur la porte du Bureau : *Bureau des Marchands Apoticaire, Merciers, &c.* ou *Bureau des Marchands Merciers, Apoticaire, &c.* Cette affaire, comme tant d'autres, ne méritoit gueres de fixer les regards de la Justice ; car, au fond, il n'importe gueres que Paschal soit devant ou Paschal soit derriere. Quoi qu'il en soit, par Sentence du 8 Août 1757, il a été ordonné que l'inscription placée sur la porte du Bureau, fera en ces termes : *Bureau des Marchands Apoticaire, Merciers, Epiciers ;* & ceux-ci ont été condamnés aux dépens envers les Apoticaire.

VII. Un homme qui avoit passé sa vie & dépenfé une partie de sa fortune , à former une riche & curieuse collection de médailles , mourut à Marfeille. Son héritier , Apothicaire , qui ne connoiffoit rien hors la casse & le fené , & qui , de crainte d'être dissipé de son application à sa profession , n'avoit jamais voulu rien fçavoir autre chose , trouva fort fingulier que son cher parent eût rassemblé une si grande quantité de *liards* , n'ayant plus de cours ; pour s'en débarrasser , il imagina de faire fondre tout ce cuivre & d'en faire fabriquer un superbe mortier , qui , suivant lui , décore bien plus utilement sa boutique.

VIII. Le 12 Août 1776 , un Arrêt du Parlement de Provence a condamné un Apothicaire à une amende de mille livres , & à tenir sa boutique fermée pendant trois mois , pour avoir vendu des drogues à une fille , qui est morte , après s'être empoisonnée. Il seroit à désirer , pour empêcher ces abus fréquens , qui naissent de la

vente en détail des drogues nuisibles, que les moindres quiproquo fussent toujours punis avec la plus grande sévérité; c'est ce qui nous a engagé à rapporter l'Arrêt ci-dessus.

IX. Il n'est pas rare de voir différens particuliers, même d'un rang distingué, s'adresser aux Apothicaires, pour les maux dont ils sont attaqués. Il est peut-être encore moins rare de rencontrer des Apothicaires, qui se font un mérite & même un lucre de cette confiance aussi dange-reuse qu'abusive. Si on ne leur paie pas leur visite, ils ne perdent rien pour cela : les drogues qu'ils fournissent, les dédom-magent au centuple & de leurs peines & de leurs consultations. L'Anecdote sui-vante prouve au moins que tous, ni ne pensent, ni n'agissent de même.

Un des plus célèbres Apothicaires de Paris, membre de plusieurs Académies, M. B... étoit occupé dans son laboratoire à des opérations essentielles. On le fait venir dans sa boutique pour une personne

qui demandoit à lui parler. Cette personne après lui avoir appris fort au long le commencement, les progrès & l'état de son mal, finit par lui demander ce qu'il falloit qu'elle fît. M. B. . . qui, pendant que le particulier lui parloit, étoit plus inquiet de ce qui se passoit dans son laboratoire que des maux qu'on lui détaillait, répondit brusquement : *il faut Monsieur, il faut que vous preniez un Médecin ou un Chirurgien.* Le particulier étonné de cette réponse vive & à laquelle il ne s'attendoit pas, regarde fixement M. B. . . & lui replique avec autant de vivacité, *est-ce en infusion ou en décoction ?*

X. Les vieux Apothicaires de Vienne en Autriche, irrités contre les jeunes, qui avoient offert de donner à moitié du prix ordinaire toutes leurs drogues, représenterent, il y a deux ans, à l'Empereur, dans une audience qu'il voulut bien leur accorder, que ces jeunes pharmacopoles se ruineroient ou tromperoit le public. « Dans le premier cas, c'est leur

affaire , répondit Joseph II ; dans le second cas , c'est la vôtre. *Voyez l'art. Lavement.*

ALIBOUR. Il étoit premier Médecin d'Henri IV , & n'est gueres connu que par l'anecdote suivante. Le Roi l'envoya visiter la belle Gabrielle d'Estrées , mariée depuis peu à M. de Liancourt , en face d'église seulement. Elle avoit mal passé la nuit. Alibour vint dire au Roi qu'il avoit trouvé un peu d'émotion chez la malade ; mais que la fin de sa maladie feroit bonne. Ne comptez-vous pas la saigner , dit le Roi ? Je m'en donnerai bien de garde , répondit ingénument le vieillard , avant qu'elle soit à mi-terme. Comment , reprit le Roi , que voulez-vous dire , bon homme ? Alibour appuya son sentiment , que le Prince crut bien détruire , en lui apprenant plus particulièrement à quel point il en étoit avec la Dame. Je ne fais , dit le Médecin , ce que vous avez fait ou point fait : mais je vous renvoie à six ou sept mois d'ici.

pour connoître la vérité de ce que je dis. Le Roi quitta son Médecin, & fort en colere fut chez la belle malade, qui apparemment trouva moyen de s'excuser; car la Chronique dit qu'il n'y eut entre lui & elle aucune mesintelligence, quoique la prédiction du Médecin se fût accomplie; & le Roi, loin de défavouer l'enfant, le reconnut pour sien, & le nomma *César*. La mort d'Alibour, qui arriva quelque tems après, à la suite d'une violente colique, fit soupçonner qu'il avoit été empoisonné, pour le punir de sa prophétie & des propos qu'il ne cessoit de tenir, tant contre la favorite, que contre le nouveau César. Les Médecins de nos jours sont plus discrets; aussi ne courent-ils pas les mêmes risques.

FESSES. I. Athenée raconte qu'il y avoit deux belles filles à Syracuse qui ne trouvoient point de parti, parce qu'elles étoient pauvres; mais qu'il arriva que deux jeunes freres, de bonne maison, les

ayant vues à la promenade , s'apperçurent aux plis de leurs robes qu'elles avoient de fort belles fesses , ce qui leur donna le desir de les épouser , & de se contenter pour toute dote de cette beauté secrete. L'Auteur ajoute que ces deux filles se voyant bien pourvues , firent bâtir en reconnoissance un Temple à Vénus , sous le titre de *Vénus aux belles fesses*.

II. Quelque teins avant l'arrivée de Charles II à Londres , cinq ivrognes , dans les premiers transports de leur zele , convinrent de boire à la santé du Roi avec leur sang , & de couper pour cela chacun un morceau de leurs fesses. Quatre de ces zélés Royalistes exécuterent cet hardi projet. Mais la femme du cinquième étant entrée dans la chambre , lorsque son mari étoit prêt de subir la même opération , elle prit des pincettes qu'elle trouva sous sa main , & s'en escrima si bien , qu'elle empêcha la découpe des fesses de son mari. Cette scene

tragi-comique se passa en 1658 dans le Comté de Bercks.

III. Parmi les choses rares qui se conservent dans la bibliothèque du palais de Lambeth, construit sur la Tamise vis-à-vis de Westminster, la résidence ordinaire des Archevêques de Cantorbery, on montre un missel qui porte la date de 1415, & dont les marges sont ornées d'arabesques & de grotesques, des plus singulieres. La plus remarquable de toutes ces figures, soit par l'idée qu'elle présente, soit par la place qu'elle occupe, est celle de deux fesses d'un homme, perchées sur deux jambes & surmontées d'une tête. Cette bizarre & indécente représentation est placée au bas du canon; c'est-à-dire, dans l'endroit précisément, où s'ouvroit le missel, lorsqu'on le portoit à baiser, suivant la lithurgie Romaine.

MÉLANCOLIE. I. Si l'on veut lire un portrait très-bien fait du mélancolique, qu'on ouvre un livre intitulé : *Nouvelle*

Théorie sur les Maladies cancéreuses, &c. fait, dit-on, par un Abbé, quoique le frontispice porte un autre nom. Il est impossible de mieux peindre que ne l'a fait l'Auteur, & les travers de l'homme mélancolique, & les tristes effets de cette fâcheuse maladie.

II. Un Auteur estimé, M. Maillet, ancien Consul de France au Caire, dit que mille ans avant l'Ere Chrétienne il y avoit aux deux extrémités de l'Egypte des Temples dédiés à Saturne, où les mélancoliques accouroient de tous les lieux voisins. Des Poètes rusés profitant de la crédulité de ces tristes malades, associoient aux prétendus miracles de leurs Divinités impuissantes & à des mystères stériles, des moyens naturels, par lesquels ils soulageoient toujours les malades, & les guérissoient même quelquefois, lorsque leur maladie étoit légère & récente.

C'étoient des jeux, des exercices recreatifs de toute espece, auxquels les malades étoient religieusement assujettis. C'étoient

des peintures voluptueuses , des images séduisantes qu'on exposoit à leurs yeux. C'étoient des chants agréables , des sons mélodieux dont on charmoit leurs oreilles. Des jardins fleuris , des bosquets ornés leur offroient des promenades amusantes & des parfums délicieux ; enfin tous leurs momens étoient consacrés à quelque scène divertissante , à des danses grotesques , à des plaisirs toujours variés , mêlés de cérémonies hyéroglyphiques & dévotement réjouissantes ; un régime assorti & scrupuleusement observé venoit à l'appui de ce traitement si méthodique.

Mille attentions , mille complaisances étudiées , de la part des religieux administrateurs , rendoient ces agrémens encore plus sensibles & plus vifs. Tout cela formoit des diversions favorables dans les esprits malades , suspendoit le sentiment de la douleur , calmoit les inquiétudes , dissipoit la tristesse , & opéroit souvent des changemens salutaires , qu'on avoit soin de faire valoir , pour inspirer la confiance &

établir le crédit des Divinités tutélaires ; les malades fortoient pour la plupart de ces asyles fortunés , dans la ferme persuasion d'une guérison radicale ; c'étoit tout ce qu'ils pouvoient espérer de mieux.

Les Médecins Egyptiens aidoient quelquefois à accréditer les nouveaux moyens curatifs : ne connoissant souvent ni la vraie nature du mal , ni le remede approprié , pour se débarrasser des malades , ils leur conseilloient de se rendre à ces Temples fameux , comme les Médecins de nos jours envoient leurs malades aux eaux de Plombieres , de Spa , de Balaruc , &c. *non propter salubritatem aquarum , sed propter longinquam peregrinationem.*

III. On ne se douteroit jamais que dans une collection d'anciens cantiques, réimprimés à Paris en 1731, on trouve une généalogie en vers de la mélancolie. Cette Piece est bizarre & écrite d'un style singulier. Elle est suivie d'une autre qui n'est pas moins bizarre , intitulée : *Médecine pour guérir la mélancolie & autres maladies intérieures.*

Ces deux Pieces sont du Pere *Surin* , Jé-
suite.

IV. M. *Boule* , Professeur de Rhéto-
rique au College de Ville-Franche en
Beaujolois , a fait insérer dans le *Mercure*
de France , Mai 1742 , une Ode qu'il
adresse à la Mélancolie , il l'appelle :

Délicieuse revêrie ,
Source de cent plaisirs réels ,
Charme du cœur , &c.

Il paroît , heureusement pour lui , qu'il
n'a jamais éprouvé cette cruelle maladie ,
qui fait souvent le plus grand tourment
des mortels.

V. Aristote prétend que les mélanco-
liques sont spirituels , qu'un esprit lourd ,
tardif ou naturellement imbécille , est un
préservatif certain contre la mélancolie.
Si on l'en croit , les Héros & les grands
hommes ont presque tous été d'une com-
plexion atrabilaire : il assure que c'étoit
celle de Socrate , de Platon & d'Hercule. Si
cette observation est vraie , cette maladie

a donc bien dégénérée depuis le siècle d'Aristote : car l'expérience journaliere semble prouver le contraire de ce qu'il avance. En effet, quelles faillies, quels traits d'esprit, peut-on attendre de ceux qui toujours pensifs, toujours rêveurs, font voir que chez eux, le commerce intérieur de l'ame avec le corps n'est pas libre, est même en souffrance ? il est vrai que l'esprit taciturne a je ne fais quelles marques, qui le font confondre avec le profond jugement : mais le jugement & l'esprit sont bien différens l'un de l'autre, se rencontrent même rarement ensemble dans le même individu.

VI. Il est une espece de mélancoliques, que j'appellerois volontiers périodiques, chez lesquels le délire ne porte que sur un objet. Si l'on traite avec eux de toute autre chose que de ce qui fait leur folie, on les trouve raisonnables, quelquefois même gens d'esprit ; mais si vous touchez la corde qui les blesse, tout est perdu : leur raison est en fuite, & vous les voyez

bientôt donner dans les plus ridicules & les plus absurdes idées.

VII. Il y eut un tems, dit Plutarque, que les filles des Milésiens furent frappées d'une mélancolie terrible, en sorte qu'il leur prenoit à toutes une envie subite de mourir, & que plusieurs s'étoient déjà étranglées elles-mêmes. Les sages remontrances, les menaces même, les remèdes les mieux administrés, tout étoit employé inutilement pour guérir cette cruelle phrénésie, & la dépopulation des filles de Milet alloit devenir générale, lorsqu'un citoyen, dont Plutarque ne dit pas le nom, conseilla de publier un Edit qui déclarât que toute fille qui se pendroit, feroit traînée toute nue dans les rues jusqu'à la grande place. La pudeur fit ce que n'avoient pu faire tous les autres moyens employés, & la crainte de paroître nues, même après leur mort, suffit pour rétablir la raison des Milésiennes.

VIII. Galien rapporte qu'un mélan-

colique s'imaginoit être transformé en coq, en forte qu'il chantoit à toutes les heures, & remuoit les bras, comme les coqs battent des aîles. Un autre étoit persuadé qu'on lui avoit coupé & enlevé la tête. Son Médecin, nommé Philotime, le guérit, en lui mettant sur le crane un casque de fer très - pesant, qui par son poids l'obligea de convenir qu'il avoit une tête.

IX. Boerhaave parle d'un de ces fous à qui un jour il passa par la tête de ne plus uriner, pour ne pas inonder la ville où il demeuroit. Il seroit mort de cette folie, si un Médecin n'avoit imaginé de faire crier autour de lui que le feu étoit dans la Ville, & qu'elle alloit être consumée, s'il n'avoit pas la bonté de rendre son urine, pour éteindre l'incendie. Cette raison parut si bonne au mélancolique, qu'il urina, & fut guéri.

X. Voilà les remèdes qu'il faut mettre en usage dans le traitement de ces sortes de malades; convenir de tout ce qu'ils

veulent , & les tromper , c'est en quoi consiste toute la cure. Qu'auroient fait les remedes ordinaires sur un mélancolique qui s'imaginoit avoir toujours froid , qui durant les plus grandes chaleurs de l'été se faisoit allumer dans sa chambre un grand feu , dont il s'approchoit tellement , qu'on étoit obligé de l'enchaîner pour l'empêcher de s'y jeter tout-à-fait ?

Au défaut de remedes , voici le moyen qu'employa avec succès pour le guérir un Médecin Portugais. Il convint d'abord avec son malade , qu'il faisoit horriblement froid , qu'il avoit une grande raison de se bien chauffer , & que c'étoit fort mal fait que de l'empêcher de s'approcher du feu autant qu'il désiroit. Mais , lui dit-il , puisqu'on s'obstine à ne pas vous laisser chauffer à votre volonté , je vous conseille de vous revêtir depuis la tête jusqu'aux pieds d'une bonne fourrure , qui vous échauffera beaucoup mieux & plus également que le feu. Le malade trouva cette idée excellente. On l'affuble

donc de peaux de mouton qu'on avoit auparavant bien imbibées d'esprit de vin , & quand il en fut bien affublé , on y mit le feu. Il se vit bientôt couvert d'une robe de chambre de feu : mais bien loin que les flammes lui fissent peur , il fautoit de joie , à mesure qu'elles faisoient des progrès ; & après quelques momens , il cria qu'enfin il avoit chaud. Il fut dépouillé promptement , & ne s'est pas plaint depuis d'avoir froid.

XI. Le fameux Dominique , Arlequin de la Comédie Italienne , vint consulter le célèbre Sylva , qui ne le connoissoit pas. Je n'ai pas d'autre remede à vous indiquer , lui dit le Docteur , que d'aller souvent voir jouer Arlequin ; son jeu naïf dissipera votre mélancolie. Ce remede ne me convient pas , répondit Dominique ; je suis même le seul homme dans Paris qui ne puisse en faire usage. Pourquoi cela ? C'est que je suis Arlequin.

XII. Albert Durer , Peintre & Graveur du seizieme siecle , a représenté la mé-

lancolie sous la figure d'une femme assise, qui a la tête appuyée sur une main, & tient de l'autre un compas : elle est vêtue, & a des aîles aux épaules : auprès d'elle est un chien qui dort, & au-dessus de la tête, on voit des balances, une clochette & une horloge de fable. Un autre Graveur Thomassin, mort à Paris en 1741, a aussi composé, sous le titre de *Mélancolie*, une estampe qui est son chef-d'œuvre. Elle représente une femme méditant sur une tête de mort ; elle est gravée d'après le Fety.

VAPEURS. I. Après la mélancolie, la maladie qui en approche le plus, est celle des vapeurs, avec cette différence pourtant, qu'elle n'est pas, comme l'autre, une espèce de folie, qu'elle est moins bizarre dans ses effets, & plus réfléchie dans ses crises. Aussi a-t-on défini les vapeurs une maladie sans maladie, qui fait l'exercice des gens oisifs, & la fortune de ceux qui les traitent. Dans le fait, ce mal, si peu

connu des malades eux-mêmes , & peut-être encore moins des Médecins , n'est autre chose qu'une inactivité de l'ame , si on peut parler ainsi. On ne la guérit que par l'exercice & la dissipation : il faut donner à l'ame des secousses qui la tirent de l'engourdissement où elle languit. Quand on n'a pas chez soi assez de puissance pour se procurer ces secours salutaires , il faut chercher ailleurs de quoi les exciter. Il faut imiter nos voisins , qui , attequés du spleen , maladie à peu près semblable aux vapeurs , abandonnent leur Isle , & vont courir les pays étrangers.

II. Les vapeurs ne sont connues parmi nous , que depuis le commencement du dernier siècle. Il est écrit, Dict. Hist. 8 vol. *in-8°*. que ce fut l'Abbé Ruccellai , Gentilhomme Florentin , qui en apporta la mode en France. Il étoit en effet d'une délicatesse de nerfs sans égale ; un rien le bleffoit ; le soleil , le ferein , le chaud , le froid ou la moindre intemperie de l'air , altéroient sa constitution : il ne buvoit

que de l'eau , mais d'une eau qu'il falloit aller chercher bien loin , & choisir , pour ainsi dire , goutte à goutte. On servoit sur sa table des bassins de vermeil , tout chargés d'essence , de parfums , &c. & dans lesquels il y avoit des gants & des évantails pour les convives. Le Maréchal d'Ancre fut son principal protecteur à la Cour ; & le Vasseur dit , dans son Histoire de Louis XIII , que le Roi ayant cru être attaqué de vapeurs , tous les courtisans , jusqu'aux Bourgeois même , crurent aussi en être attaqués : cependant le Commentateur de Despreaux assure dans ses Notes , sur la huitieme Satyre de ce Poëte célèbre , que lorsqu'elle fut composée , il n'y avoit alors que les femmes qui se plaignoient d'avoir des vapeurs. Voici un fait qui semble prouver le contraire.

III. Le Comte de Buffy étant un jour entré aux Petites-Maisons , trouva dans la cour un homme qui lui parut moins fou que les autres : il lui demanda quelle étoit

Étoit la folie de la plupart des gens qui étoient là. Ma foi , Monsieur , lui répondit cet homme , c'est bien peu de chose. On nous fait passer pour fous , parce que nous sommes misérables : si nous étions des gens de qualité , on diroit que nous avons des vapeurs , & on nous laisseroit courir les rues.

IV. L'homme le plus sujet aux vapeurs , que j'aie connu , dit un Auteur moderne (l'Abbé Leblanc , lettres sur les Anglois , tom. I, Lettre 27) n'en avoit de violens accès , que lorsqu'il étoit sans argent. Son mal augmentoit ou diminuoit , suivant que sa bourse étoit plus ou moins vuide , en sorte qu'elle étoit le thermometre infailible de sa maladie. La veille de l'attaque la plus vive qu'il ait eue , il avoit perdu deux cents louis au pharaon.

V. Monsieur , me disoit un jour un vapoureux des mieux conditionnés , vous avez comme moi des vapeurs ; mais vous ne voulez pas en convenir , parce que vous n'y comprenez rien : eh bien ! sa-

chez, Monsieur, qu'Hippocrate n'y comprenoit pas plus que vous, & ne laissoit pas d'y croire : mon Médecin m'a assuré qu'il disoit dans un endroit de ses Ouvrages, qu'il y avoit dans cette maladie quelque chose de divin, ΔΕΙΟΥ ΤΙ. Telles furent ses expressions. Elles ne sortiront jamais de ma mémoire, ajouta-t-il.

Je me donnai bien de garde de chercher à désabuser mon homme; j'aimai mieux lui laisser croire que j'étois entiché du même mal que lui : c'est une si douce consolation pour les malheureux de trouver des semblables ! Comment d'ailleurs prouver à un aveugle qu'il fait jour en plein midi ? ne fait-on pas que la plupart des gens à vapeurs, semblables à celui que Moliere a peint dans le malade imaginaire, se fâchent quand on ne veut pas ajouter foi à leur maladie ? n'en voit-on pas qui, quand on leur dit qu'ils ont l'air de se bien porter, entrent dans une aussi grande fureur, que si on leur disoit qu'ils sont des coquins ? C'est de ces gens-là que

Montagne a dit : *Ils se font saigner , purger & médeciner pour des maux qu'ils ne sentent qu'en leurs discours.*

VI. Chirac , ce grand Médecin , aussi incapable de flatter la manie d'un homme , que de prendre un travers de l'esprit pour une maladie du corps , se trouvoit un jour pressé par un vapoureux de lui indiquer un remede pour son mal. Après bien des refus , Chirac , poussé à bout , lui répondit avec une dureté qui étoit assez dans son caractère , que le seul remede qu'il eût à lui indiquer , étoit d'aller assassiner quelqu'un sur le grand chemin , & de prendre ensuite la poste pour sortir du Royaume , si bon lui sembloit.

VII. Celui qui faisoit monter à cheval un prétendu vapoureux , & l'envoyoit , à trois lieues de Paris, boire de petites bouteilles d'eau de la Seine, qu'il lui déguisoit avec soin , & qu'il lui vantoit comme une eau merveilleuse contre sa maladie , ne le traitoit-il pas comme on traite les enfans qu'on amuse & qu'on trompe sur

la nature des remedes qu'on veut leur faire prendre ?

VIII. M. Falconnet , plus connu en littérature qu'en médecine , quoiqu'il fût Médecin , fut mandé auprès d'une Dame , qui ne put jamais venir à bout de lui rendre compte de sa maladie. A toutes les questions qu'il lui faisoit , elle répondoit toujours un oui , qui dénotoit la meilleure santé. 'Avez - vous appétit ? Oui. Dormez-vous bien ? Oui. Faites - vous bien toutes vos fonctions ? Oui. Etes-vous gaie ? Oui. M. Falconnet , qui dans toutes ces réponses ne voyoit qu'une santé bien conditionnée , se leva , & dit à la Dame en se retirant : Oh bien , Madame , laissez - moi faire , je vous donnerai [des remedes qui vous ôteront tout cela.

Voici comme M. Villemain d'Ablancourt a redigé en vers cette historiette.
Merc. de France, Juillet 1777, 2^{er}. v. p. 9.

De petites vapeurs quelquefois tourmentée ,
(C'est un mal fort en vogue & tout-à-fait joli

Qui sied à la beauté dont il est accueilli)
 Une femme à grands tons s'en fut trouver P....
 Esculape fameux , consommé dans son art.

» Des plus sombres ennuis j'ai la tête affectée,
 » Luidit-elle , & je viens implorer vos secours :
 » Si j'en crois le public , toujours juge équi-
 » table ,

» Vous êtes en mérite un homme incomparable:
 » Je me jette en vos bras : rendez-moi mes
 » beaux jours ,

» Et débarrassez-moi du fardeau qui m'accable.
 Madame , assurément je ferai trop heureux
 De pouvoir vous guérir ; la cure est agréable ,
 Donnez-moi votre poulx : il est fort bon... les
 yeux

Me semblent assez clairs... Dormez-vous ? A
 merveille.

Avez - vous appetit ? . . . Oui , la faim me
 reveille.

Vous déjeûnez ? --- Je dîne & je soupe encore
 mieux.

L'estomac ? --- Excellent. --- Symptômes
 dangereux !

Marchez-vous ? --- Fort long-tems & sans faire
 de pause.

Allons , allons , demeurez-là ,
 Je vais ordonner quelque chose
 Qui vous ôtera tout cela.

XI. Pope a composé , comme tout le monde fait , un petit Poëme en cinq chants , intitulé : *La Boucle de cheveux enlevée*. Ce Poëme , plus galant & plus enjoué que notre lutrin , est pour les Anglois ce que Vert-Vert est pour nous. On y trouve le portrait de la Déesse des vapeurs : nous en donnons ici avec d'autant plus de plaisir la traduction en vers , qu'elle est de l'Apollon de la France , & du Nestor de notre littérature :

Umbriel à l'instant , vieux gnome rechigné ,
Va d'une aîle pesante & d'un air refrogné ,
Chercher en murmurant la caverne profonde ,
Où loin des doux rayons que répand l'œil du monde ,

La Déesse aux vapeurs a choisi son séjour.
Les tristes Aquilons y sifflent à l'entour ,
Et le souffle mal sain de leur aride haleine
Porte aux environs la fièvre & la migraine.
Sur un riche sofa , derrière un paravent ,
Loin des flambeaux , du bruit , des parleurs &
du vent ,

La quinteuse Déesse incessamment repose ,
Le cœur gros de chagrin , sans en savoir la cause.

N'ayant jamais pensé , l'esprit toujours troublé ,
 L'œil chargé, le teint pâle & l'hypoconde enflé :
 La médifante envie est assise auprès d'elle.

• • • • •
 Sur un lit plein de fleurs négligemment penchée,
 Une jeune beauté non loin d'elle est couchée ;
 C'est l'affectation qui grasse en parlant ,
 Ecoute sans entendre & lorgne en regardant ,
 Qui rougit sans pudeur & rit de tout sans joie ,
 De cent maux différens prétend qu'elle est la proie,
 Et pleine de santé, sous le rouge & le fard ,
 Se plaint avec adresse , & se pare avec art.

X. M. Pomme, Médecin , a écrit avec succès & élégance , sur l'espece de maladie dont nous parlons. Son Ouvrage , imprimé depuis peu à l'Imprimerie Royale , renferme tout ce qu'il y a de mieux sur cette matiere. Cependant avec toute son habileté , M. Pomme a échoué dans le traitement de la maladie qu'il a si bien décrite. Qu'on en juge par l'extrait d'une lettre d'un de ses malades qu'il a traité pendant quatre ans & cinq mois , tant par lettres que sous ses yeux.

» J'ai tenu , dit ce malade , un journal

„ exact de tout ce que j'ai fait & pris
 „ pendant ce long espace de tems , & le
 „ résultat est que j'ai bu quinze mille
 „ pintes d'eau , tant de veau que de pou-
 „ let , & quatorze cent pintes de petit
 „ lait ; que j'ai pris douze mille lavemens ,
 „ deux cent soixante & cinq bains , &
 „ autant de fomentations sur la tête : ce-
 „ pendant j'ai toujours été à peu-près
 „ dans le même état , & j'y suis encore.
 „ Je meurs continuellement sans cesser
 „ de vivre. Si j'étois le maître de ma vie ,
 „ il y a long-tems que je ne mourerois
 „ plus „.

Que prouve cette lettre ? Rien autre
 chose , sinon que ce n'est pas la faute
 du Médecin , s'il n'a pas guéri son ma-
 lade , mais celle de la maladie qui est un
 prothée , se déguisant & se transformant
 sous mille faces différentes , en sorte
 qu'on peut la comparer à une hydre , dont
 les têtes toujours renaissantes pullulent
 de nouveau , à mesure qu'on les abat.

ARISTON. Tel est le nom d'un Médecin

Chrétien qui vivoit sous le regne de Dioclétien , vers l'an 303. Les *actes sinceres* rapportent qu'il avoit toujours un bistouri tout prêt pour couper la langue à ceux qu'on condamnoit à ce supplice. Le Prêteur Romain l'ayant ordonné pour un petit enfant nommé *Romain* ; Ariston fit cette opération , & les mêmes *actes* rapportent qu'elle n'empêcha pas l'enfant de parler avec une volubilité merveilleuse. Ce miracle ayant été rapporté à l'Empereur , il fit venir le Médecin , & lui en demanda la cause. Celui-ci jura que l'opération avoit été faite suivant toutes les regles de l'art ; il montra même la langue de l'enfant qu'il avoit conservée. Au surplus , dit-il , faites venir le premier esclave , je lui couperai la langue en présence de Votre Majesté , & Elle verra s'il pourra parler. Le Médecin fut pris au mot : on fit venir un pauvre homme , à qui il coupa juste autant de langue, qu'il en avoit coupé au petit enfant. Qu'en résulta-t-il ? C'est que

l'homme mourut sur le champ. *Œuvres de Voltaire, Mél. tom. I, pag. 373, édit. de Genève.*

THESES DE MÉDECINE. I. Les theses de la Faculté de Médecine de Paris méritent à juste titre la célébrité dont elles jouissent en France & chez l'Etranger. Elles forment un Corps de doctrine suivi & très-intéressant; le style en est tel, qu'il joint à la précision de *Terence* l'élégance de *Celse*. Leur origine est fort antérieure à l'invention de l'art de l'Imprimerie. La première notion que les Médecins en aient, est de 1396; on les distribuoit alors manuscrites au Doyen & aux Argumentans. En 1640 on mit aux theses une épigraphe & une consécration religieuse à la Trinité, à la Sainte Vierge, & à S. Luc, Patron des Médecins orthodoxes. Cette consécration déplut à quelques Médecins hétérodoxes, & donna lieu à des contestations sous le Décanat de *Guillaume Duval*. C'est en 1662 que

les theses de médecine ont pris la forme *in-4°*. qu'elles ont encore maintenant. Mais ce n'est que depuis 1724, sous le Décanat de M. *Philippe Caron*, qu'on sou-tient à la Faculté des theses de chirurgie, & c'est un procès entre les Médecins & les Chirurgiens qui y a donné lieu. L'uti-lité de cet établissement n'est pas encore bien prouvée. Le champ de la médecine proprement dite n'est-il donc pas assez vaste, pour occuper ceux qui entrepren-nent de le défricher, sans qu'ils portent la faux dans celui d'autrui ?

II. Charles Delorme, Médecin de Pa-ris, mort à Moulins en 1678, âgé de 24 ans, a publié en 1608 un Livre *in-4°*. intitulé : *Laureæ Apollinares* ; c'est un recueil de theses dont il est Auteur, & qui la plupart roulent sur des sujets sin-guliers & intéressans. Il y en a une en-tr'autres où il examine, *si les animaux & les foux peuvent être guéris par les mêmes remedes*, & il conclut pour l'affir-mative.

III. Le 8 janvier 1733 on soutint aux Ecoles de médecine, sous la présidence de M. de Lepine, une these dont la question étoit : *An à functionum integritate mentis sanitas*. Cette these, où l'Auteur traite de l'ame, donna lieu à des bruits contre lui sur sa religion, & ce fut pour les refuter, qu'il adressa à M. Baron, alors Doyen, une lettre dans laquelle il répond aux objections qu'on lui faisoit, & établit la pureté de sa croyance, contre les atteintes qu'on vouloit lui porter. Cette lettre est insérée dans un des *Mercur*es de cette année.

IV. Le 29 février 1736, il y eut dans l'Université de Bologne un acte célèbre de médecine, dans lequel la Demoiselle *Laure Bussi*, âgée de 32 ans, & agrégée de cette Faculté, fit un discours latin, & argumenta ensuite avec l'applaudissement d'une illustre & nombreuse compagnie, sur l'anatomie, & en particulier sur l'ossification. Le Cardinal Légat, l'Ar-

chevêque, le Gonfalonier, le Vice-Légat, &c. étoient présens.

V. Il paroît que dans les Ecoles de médecine en Espagne on occupe les aspirans à mille questions frivoles & ridicules; car l'Auteur d'un Voyage d'Espagne, traduit de l'Italien, dit avoir assisté à une these publique de médecine, & que la question principale qu'on agita, fut de savoir, *de quelle utilité ou de quel préjudice seroit à l'homme d'avoir un doigt de plus ou un doigt de moins.* On discuta aussi, ajoute l'Auteur, *si pour jouir d'une bonne santé, il falloit, en se coupant les ongles, commencer par la main droite ou par la main gauche, par le pouce ou par le petit doigt.*

EAUX MINÉRALES. I. *Fraylope*, Médecin, appelle les eaux minérales un remede empyrique, qui fait, dit-il, plus de cocus, qu'il ne guérit de malades. *Pierre Dumoulin* dit, dans ses prophéties, que lorsqu'une fontaine, si petite

qu'elle soit, a quelque vertu diuretique , désopilative ou confortative des nerfs & de l'estomac , on met aussi - tôt un petit saint auprès.

II. On a joué à Toulouse , en 1763 , une Comédie qui n'a pas été imprimée , intitulée : *Les Eaux de Bagnères* , piece en un acte , en prose , avec un divertissement , par M. l'Abbé *Sabathier de Castres* , l'Auteur des *trois Siècles de la Littérature*. Cette piece donna lieu à une anecdote assez plaisante , insérée dans les anecdotes dramatiques , tom. II , pag. 361. Comme elle n'a pas trait à notre sujet , nous la rapporterons seulement en note (1).

(1) Après la premiere représentation de cette Piece , les Capitouls , irrités d'un trait satyrique , qui faisoit allusion aux mœurs dépravées de quelques notables de la Ville , envoyerent chercher l'Auteur , pour lui faire de vifs reproches. Celui - ci se défendit , en soutenant qu'il n'avoit eu personne en vûe. Comme on ne goûtoit pas ses raisons , il se

III. *Guillaume Rondelet*, fameux Médecin de Montpellier, a beaucoup contribué à accréditer les eaux de *Balaruc*. On lit dans l'Histoire Naturelle de Languedoc, que Guillaume de la Chaume de Poussans fut le premier qui usa de ces eaux par le conseil de Rondelet. Voici un exemple singulier de la vertu de ces eaux. M. *Diffes*, Médecin à Villefranche en Rouergue, envoya en 1718 à l'Académie des Sciences l'histoire d'une Dame, qui, à la suite d'une incision faite au muscle crotaphite gauche, voyoit les objets plus de dix pas à côté qu'ils n'étoient, & qui

rejetta sur la finesse du trait, & prétendit qu'en supposant qu'il fût applicable à quelqu'un, peu de spectateurs étoient capables de le saisir. Un de ces Messieurs, qui ne passoit pas pour avoir beaucoup d'esprit, lui dit : « Apprenez, jeune » homme, que toutes les personnes qui vont à » la Comédie, sont instruites & éclairées ». Je vous y ai pourtant vu quelquefois, répliqua l'Auteur, qui par cette repartie fit rire l'assemblée, & mit fin aux reprochés.

fut guérie par l'usage des eaux de Balaruc.

IV. Les eaux de Bath sont très accréditées en Angleterre pour plusieurs maladies. Des Médecins, dans un cas très-pressant, vouloient y envoyer un riche particulier. Le malade prit de l'humeur contr'eux, les traita d'ignorans, trouvant ridicule qu'on le fît aller aux eaux dans une saison où il n'y avoit plus de compagnie, comme si c'eût été la compagnie qui eût dû le guérir.

V. Le sonnet suivant peint au naturel la vie que menent à Bourbon ceux qui y vont prendre les eaux :

Toujours boire sans soif, faire mauvaise chere,
Du Médecin *Griffet* demander le conseil,
Voir de mille perclus le funeste appareil,
Se trouver avec eux compagnon de misere ;

Sitôt qu'on a dîné ne savoir plus que faire,
Eviter avec soin les rayons du soleil,
Se garder du ferein, résister au sommeil,
Et voir pour tout regal arriver l'ordinaire ;

Quoiqu'on meure de faim, n'oser manger son sou,
Tendre

Tendre docilement les mains , les pieds , le cou
 Dessous un robinet aussi chaud que braise ;

Ne manger aucun fruit , ni pâté ni jambon ,
 S'ennuyer tout le jour assis dans une chaise ,
 Voilà , mes chers amis , les plaisirs de *Bourbon* :

VI. On lit dans les mémoires de l'Académie de Dijon , tom. I , pag. 355 , l'épigraphe suivante , faite par M. Juvet pour le bâtiment de la fontaine minérale de Bourbon-les-Bains.

Auriferas dives jactet Pactolus arenas :

Ditior hæc volvit mortalibus undâ salutem.

VII. *Dancourt* a fait une Comédie en un acte en prose , intitulée : *Les Eaux de Bourbon*. Dans le ballet de cette petite piece deux personnages équipés en malades , buveurs d'eau , paroissent danser dans des fauteuils , ce qui fait une singularité réjouissante.

VIII. M. de Boissy , Auteur de plusieurs Comédies , en a fait une entr'autres , intitulée : *Le Mari garçon* , en trois actes , en vers libres , & représentée aux

Italiens le 10 février 1742 , dont il établit la Scène aux eaux de Forges. Voici comme Finette , suivante de la Comtesse , fait le portrait du Médecin qui préside à ces eaux.

L'aimable homme : c'est un modele
Que devroient suivre ses rivaux.

Il veut que les buveurs respirent
Le plaisir en tout tems , la joie à tout propos.
Plus on a soin , dit-il , de tracaſſer ces eaux ,
Plus elles font de bien , & plus elles transpirent.
Comme elles font d'ailleurs naître un grand
appetit ,

Il les exhorte , il leur preſcrit
De faire ſur-tout bonne chere,
Et de ne dormir que de nuit.

Ce Médecin s'appelle *de la Joye* ; c'est , ſuivant l'Auteur , un Médecin d'une nouvelle eſpece , & ſur-tout un grand ivrogne. Il vient lui - même faire l'étaſage de ſes rares qualités , & dit :

Un Médecin rasſemble
Toutes les qualités & tous les arts enſemble.
J'entends par arts ceux qui par leur gaieté
Ont mérité le nom de talens agreables ,

Et concourent à la santé ,
 Comme au délassement de tous les gens aimables.
 Il est tout-à-la-fois Musicien , Gourmet ,
 Poëte, cuisinier & maître de ballets.

De toute façon il s'escrime.
 Il change comme il veut de ton & de maintien ,
 Tantôt vif & badin , tantôt grave & sublime ;
 Tout digne enfant de Galien
 Doit être né Comédien.

Notre profession n'est qu'une pantomime ;
 Adieu ; je suis forcé de finir l'entretien :
 Car l'heure du dîner approche ,
 Et je suis sur-tout ponctuel ,
 Quand il faut ordonner un repas solennel.

Cette Comédie eut beaucoup de succès ; mais on peut reprocher avec raison à l'Auteur d'avoir trop ridiculisé & rendu trop vil le caractère du Médecin qu'il met en scène ; il pouvoit le rendre joyeux & comique , sans le dégrader à ce point.

ORVIÉTAN. Un vendeur d'orviétan avoit épousé une femme qui à un grand air de beauté séduisante joignoit un fond d'esprit très-agréable. Comme sa conduite

n'étoit pas fort régulière , son mari en porta ses plaintes au Magistrat. Il étoit si animé en contant son malheur , qu'il trancha le mot , & dit que sa femme avoit toujours été une p..... Elle étoit présente , & répondit sans s'émouvoir : *Rendez-vous justice ; si je n'eusse pas été p..... est-ce qu'une femme comme moi eût épousé un homme comme vous ?*

PILULES. I. *Moliere* disoit que le mépris étoit une pilule qu'on pouvoit bien avaler , mais qu'on ne pouvoit gueres mâcher sans faire la grimace.

II. On lit dans les Ouvrages du célèbre *Pogge* le conte suivant. Un Charlatan n'avoit qu'une espece de pilules pour toutes les maladies. Un payfan vint le prier de lui faire retrouver son âne qu'il avoit perdu. L'empyrique voulant paroître ne rien ignorer , lui fit avaler la pilule , & l'affura que bientôt il retrouveroit sa monture. Notre idiot reprend le chemin de sa maison , comptant bien sur la promesse du Charlatan : mais l'opé-

ration du remede se faisant bientôt sentir , il s'écarte du chemin pour en aller porter les effets dans un champ , où le hazard veut qu'il retrouve son âne. Voilà , s'écriait-il , un grand Médecin.

III. Guillaume Pellissier , Evêque de Montpellier , mourut dans cette ville en 1568 d'un ulcere dans les entrailles , causé par l'ignorance d'un Apothicaire qui lui fit prendre des pilules de coloquinte mal broyées.

IV. Quelquefois , pour décider une affaire, les Siamois ont recours à des pilules faites exprès , & sur lesquelles ils prononcent certaines imprécations. On fait avaler , aux deux parties qui contestent , quelques-unes de ces pilules , qui sont de véritables vomitifs. Celui , dont l'estomac plus vigoureux peut conserver plus longtemps ces pilules, sans les rejeter , a gagné sa cause.

V. Au printems de l'année 1776 , M. Paulin , Médecin de l'Evêque & Prince de Munster , fut consulté par un homme

de considération , qui depuis cinq à six jours souffroit des douleurs vagues à l'estomac & aux hypocondres. Il vouloit absolument prendre des *pilules de Francfort* , dont on attribue la composition à *Beier* , persuadé qu'il n'y avoit que ces pilules seules qui pussent le guérir , en sorte qu'il se refusoit opiniâtement à tout autre remede.

M. Paulin , surpris d'une fantaisie aussi singuliere , qui n'avoit nul fondement, lui promit de le satisfaire , & de composer lui-même les pilules. Mais ne les jugeant nullement convenables à l'état du malade , il fit avec de la mie de pain frais & de la salive dix-huit petites boules en forme de pilules , qu'il lui envoya après les avoir bien dorées. Le malade les prit avec avidité dès le point du jour , & vint sur le soir trouver M. Paulin , à qui il dit qu'il avoit vomi une fois , évacué cinq fois par le bas & abondamment , qu'en un mot il étoit parfaitement guéri. Le Médecin n'ayant pas voulu croire à ces

déjections spontanées , qu'il savoit bien ne pouvoir être l'effet des pilules qu'il avoit données au malade , se transporta chez lui , où il trouva en effet une très-grande quantité de matieres pituiteuses épaissies.

Attribuera - t - on cette purgation à la disposition du corps du malade , ou à son imagination frappée ? Il est probable qu'on la regardera plutôt comme l'effet de l'imagination , actuellement sur - tout qu'on lui fait jouer un si grand rôle dans l'économie animale , & qu'on prétend qu'elle opere des cures merveilleuses.

VI. Au surplus , si on peut attribuer à la disposition du corps du malade l'effet des pilules dont il est parlé ci - dessus , en voici qui ont produit leur effet par la seule irritation que leur vue a occasionnée.

Un homme des plus distingués de Copenhague (dit *Olaus Borrichius* , dans les actes de Copenhague pour l'année 1678) que j'avois guéri & purgé après

sa maladie , me pria d'ordonner aussi un doux purgatif pour son épouse. Je prescrivis seulement cinq pilules purgatives, Cette Dame , un peu délicate , fit beaucoup de façon pour les avaler en présence de son mari. Celui-ci , qui prenoit assez bien les médicamens liquides , avoit une espece d'horreur pour les pilules. Celles-ci lui frapperent tellement l'imagination , qu'il pria instamment son épouse de les avaler promptement , sans quoi il se sentoît sur le point de vomir : mais le coup étoit porté , & il fut purgé beaucoup plutôt que sa femme , & même plus qu'elle ; car il vomit deux fois , outre trois selles abondantes qu'il rendit comme elle.

RAVE. Il n'est personne qui ne connoisse cette plante. *Athenée* dit que le Général Romain *Curius* , que des Ambassadeurs trouverent faisant cuire des raves , ne mangea jamais d'autres racines. *Pappius* assure , d'après *Vincent de Beauvais* ,

vais, que qui mange souvent des raves, court risque que son estomac ne s'enfle. D'autres Auteurs pensent que les raves excitent à la concupiscence. Pour ce dernier effet, s'il est réel, il ne pouvoit gueres embarrasser le Général Romain, car il avoit sa femme avec lui, puisque Plutarque nous apprend que, tandis qu'il faisoit cuire ses raves, sa femme, de son côté, paétrissoit le pain.

TENDON. Rufin, Ministre de l'Empereur Théodose, ayant été tué, parce qu'il vouloit s'emparer du trône, un soldat coupa une de ses mains; & comme les tendons des muscles qui font mouvoir les doigts, étoient pendants, il s'avisa d'aller avec cette main, dont en tirant les tendons, il ouvroit & fermoit les doigts à volonté, demander l'aumône au nom de Rufin.

TESTICULES. I. Sébastien Rouillard plaident pour un Gentilhomme que sa

femme poursuivoit en Justice , à l'effet de faire casser son mariage, sous prétexte qu'il n'avoit point de testicules , fit imprimer un Ouvrage d'abord *in 8°.* & ensuite *in-12.* sous ce titre : *Capitulaire auquel est traicté qu'un homme né sans testicules apparens, & qui a néanmoins toutes les autres marques de virilité, est capable des œuvres du mariage.* L'édition *in-12.* faite à Paris en 1604 , est beaucoup plus ample & meilleure que la premiere. M. Portal n'en parle pas dans son Histoire de l'anatomie ; il ne cite que celle *in-8°.* Rouillard gagna sa cause.

II. Cabrol , Chirurgien qui a joui d'une réputation distinguée dans le seizieme siecle , rapporte qu'un homme ayant été pris dans le moment qu'il vouloit violer une fille , & ayant été sur le champ pendu, par ordre du Connétable de Montmorency , on le porta à l'amphitéâtre de Montpellier , où Cabrol le disséqua , & fut fort étonné de ne rencontrer aucun testicule ni en dedans ni en dehors. Il trouva

cependant les vessicules féminales remplies de semence. Cabrol s'appuya du témoignage de MM. *Saporta*, *Feynes*, *Joubert* & *d'Affas*, Médecins, qui assisterent à l'ouverture, & furent témoins de ses recherches. Quelles que soient ces autorités, un fait aussi surprenant aura toujours des incrédules.

III. C'est une coutume religieuse chez les Hottentots, ou une espece de circoncision en usage, de retrancher aux enfans mâles, vers l'âge de huit à neuf ans, le testicule gauche. Ces peuples ont une loi très - sévère, qui défend à tout homme d'avoir commerce avec une femme, avant qu'on lui ait fait cette opération. Quiconque violeroit cette loi, seroit puni de mort, & les autres femmes mettroient en pieces celle qui auroit connu cet homme, persuadées qu'elles sont que tout homme qui a deux testicules, & qui voit une femme dans cet état, ne produit jamais que des enfans jumeaux ; ce qui est

chez ces peuples un grand deshonneur pour une femme.

VESSICULE DU FIEL. Parmi les habitans du Royaume de Laos dans la presqu'Isle au-delà du Gange , il y en a plusieurs qui sont persuadés qu'en frottant la tête de leur éléphant avec du fiel humain , ils inspirent à cet animal une force & un courage extraordinaires , qui se transmettent jusqu'à eux , & les rendent invincibles ; ce sont sur-tout les grands qui sont entêtés de cette opinion extravagante : ils donnent une somme d'argent à quelques scélérats , qui tuent dans les bois la premiere personne qu'ils rencontrent , lui ouvrent le ventre , en tirent la vessicule du fiel , & l'apportent à celui qui doit les payer , avec la tête de celui qu'ils ont tué , comme une preuve que cette vessicule vient d'un homme.

ABCÈS. I. Un Cardinal étoit réduit presque à l'extrémité par un abcès à la

gorge , qui ne pouvoit crever. Un singe qui étoit dans sa chambre se faisoit de sa calotte rouge qu'il mit sur sa tête , & se présenta ainsi coiffé devant son éminence ; le Cardinal fit un si grand éclat de rire , que l'abcès creva , & qu'il guérit.

II. On raconte la même chose d'Erasmus. Ce savant lisoit les petites lettres , bien connues sous le titre : *Epistolæ obscurorum virorum* , qui parurent de son temps , & où l'ignorance , la présomption des Moines & des Théologiens d'alors sont dépeintes avec beaucoup de naïveté & d'enjouement , écrites d'ailleurs dans le jargon barbare des Théologiens Scholastiques ; il prit tant de plaisir à cette lecture , qu'un éclat de rire qui lui échapa , fit crever un abcès qu'il avoit au visage. C'est à ce sujet que Bayle demande si on ne doit pas mettre cette anecdote entre les exemples du profit de la lecture.

CÉPHALALGIE. I. Mezerai dit dans sa grande Histoire , que les Chirurgiens

qui ouvrirent le corps de la Reine Jeanne d'Albret, Mere d'Henri IV, ne touchèrent point à la tête. M. de Voltaire prétend que cela n'est pas vrai, & dit qu'elle avoit recommandé expressement avant sa mort, qu'on visitât cette partie avec exactitude, parce qu'elle avoit été tourmentée toute sa vie de grandes douleurs de tête : elle avoit en conséquence ordonné qu'on cherchât soigneusement la cause de ce mal, afin qu'on pût le guérir dans ses enfans, s'ils en étoient atteints.

La *Chronologie novenaire* rapporte formellement que Caillard son Médecin & Desnoëud son Chirurgien disséquèrent son cerveau, qu'ils trouverent très-sain, qu'ils apperçurent seulement des bubes d'eau logées entre le crane & la pellicule qui enveloppe le cerveau, ce qu'ils jugerent avoir été la cause des maux de tête dont la Reine se plaignoit. Ils attestèrent d'ailleurs, qu'elle étoit morte d'un abcès formé dans la poitrine.

Il est à remarquer que le Médecin & le

Chirurgien qui firent cette ouverture, étoient Huguenots. Desnoëud écrivit même dans le tems des libelles contre la Cour.

II. Voici la cure domestique que les Arabes emploient pour appaiser le mal de tête. Ils rasent cette partie, & font plusieurs incisions autour de la future coronale, laissant couler le sang jusqu'à ce que la douleur soit apaisée. Cette saignée locale en vaut bien une autre, si elle ne vaut pas mieux.

OISEAU. *Oiseau* est un des Historiens de la Faculté de médecine à Paris. C'étoit un de ces hommes bouffons, qui se rendent fameux par de froides plaisanteries ou de prétendus bons mots. C'est aussi lui qui est Auteur de cette harangue ridicule, qu'il prétend que les Barbiers tinrent à la Faculté en 1606, & qui est telle : « On vous a rapporté que disions » par la ville de Paris que n'estions vos » escoliers ne sujets : sachez, Messieurs, » que jamais nous ne pensâmes nier que

» nous fussions vos escoliers , & si aviemes
 » songé le dire , nous irions coucher pour
 » le désonger ». Cette plate plaisanterie
 appartient de plein droit à maître Oiseau.
 Car , si l'on en croit Bernier , Essais de
 médecine , pag. 174 & 175 , édition de
 1689 , il étoit de si belle humeur , qu'on
 le représenta en ce tems-là dans une ta-
 pisserie avec un malade & un tiers-collo-
 cuteur , ces vers en la bouche :

Le malade. Quand je vois maître Jean Avis ,
 Je n'ai ni fièvre ni frisson :

Le Médecin. Guéri êtes à mon avis ,
 Puisque vous trouvez le vin bon.

L'interlocu- La peinture de votre Avis
teur à J. Avis. A plus coûté que la façon.

SAIGNÉE. I. Un Chirurgien , après
 avoir soigné pendant plus de deux mois ,
 & guéri la femme d'un berger , qui avoit
 une maladie très - dangereuse , n'exigea
 rien pour ses soins , ni même pour les
 remedes qu'il avoit fournis , parce qu'il
 connoissoit l'état de misere où étoit ré-
 duite cette famille : cependant le berger

desiroit bien exprimer sa reconnoissance ; il se rappella que son bienfaiteur usoit du tabac. Il acheta une tabatiere de buis, & grava sur le couvercle la figure d'une Demoiselle assise , qu'un Chirurgien faignoit , avec cette légende autour : *Je te blesse pour te guérir.* Il offrit ensuite la tabatiere à son Esculape , qui la reçut avec beaucoup de plaisir. Plusieurs personnes qui l'ont vu , ont jugé cet ouvrage digne de nos meilleurs Artistes. Affiches de Montpellier, 1774.

II. Le Maréchal de étant en voyage se trouva incommodé au point d'être obligé de s'arrêter dans un village pour se faire saigner : on avertit le Chirurgien du lieu , dont l'air embarrassé n'inspiroit pas beaucoup de confiance au malade. Cependant le Maréchal donne son bras , qu'il retira un peu , lorsqu'il étoit sur le point d'être piqué. *Il me semble ,* dit le Chirurgien , *que Monseigneur craint la saignée. Non pas la saignée , mais le Saigneur ,* répondit le Maréchal.

III. Beautru étant tombé malade , de la maladie dont il mourut , & ses Médecins ayant opiné pour la saignée , il ne voulut jamais la laisser faire. Le Roi , qui l'aimoit , ayant appris sa résistance , lui fit dire qu'il l'exhortoit très-fort à se laisser saigner. Beautru répondit à celui qui étoit envoyé par le Roi : *Je n'aime pas les saignées de par le Roi.*

IV. Un payfan condamné à être pendu & prêt à subir sa sentence , envoya chercher un Chirurgien , à qui il dit : « Je » n'ai jamais été saigné , Monsieur ; mais » ayant entendu dire que la première » saignée fauvoit la vie , je vous prie de » me la faire.

V. « Il est d'usage en Savoye , dit » *Menage* , que celui qui est saigné re- » çoit des présens. Un jeune homme qui » s'étoit fait saigner , en ayant reçu un de » sa maîtresse , lui écrivit : *Je vous re- » mercie de votre présent pour la plaie de » mon bras ; mais celle du cœur !* »

VI. Le Roi de Boutan , dit Voltaire

dans ses Mélanges , chap. XIII , eut un jour besoin d'être saigné. Un Chirurgien Gascon , qui étoit venu à sa Cour , dans un vaisseau de notre Compagnie des Indes , fut nommé pour tirer cinq onces de ce sang précieux. L'Astronome du quartier cria que la vie du Roi seroit en danger , si on le saignoit dans l'état où étoit le Ciel. Le Gascon pouvoit lui répondre qu'il ne s'agissoit que de l'état où étoit le Roi de Boutan ; mais il attendit prudemment quelques minutes , & prenant ensuite son almanach , *vous avez raison , grand homme* , dit-il à l'Astronome , *le Roi seroit mort si on l'avoit saigné dans l'instant où vous parliez : le Ciel a changé depuis ce tems-là , & voici le moment favorable.* L'Astronome en convint , & le Roi fut saigné & guéri. Peu à peu on s'est accoutumé à saigner les Rois comme leurs sujets , quand ils en ont eu besoin.

VII. Un Chirurgien , en saignant une Dame de qualité , eut le malheur de

piquer l'artere , d'où résulterent des accidens qui firent périr la malade. En faisant son testament , elle eut la générosité de laisser à ce Chirurgien extrêmement affligé , comme on s'en doute bien , huit cent livres de pension viagere , tant pour le consoler , est-il dit dans le testament , que pour l'obliger à ne plus saigner de sa vie.

VIII. Il y a un trait presque semblable dans le Journal encyclopédique du 15 Janvier 1773. Une Princesse Polonoise ayant éprouvé le même malheur , deux jours avant sa mort elle fit insérer dans son testament ce qui suit : « Persuadée
 » du tort que mon malheureux accident
 » fera au Chirurgien malheureux , qui est
 » la cause de ma mort , je lui legue sur
 » mes biens la somme de deux cent ducats
 » de rente viagere , & lui pardonne de
 » tout mon cœur sa méprise ; je souhaite
 » ardemment qu'il soit indemnisé par-là du
 » discrédit que pourra lui causer ma funeste catastrophe ».

IX. M. Theveneau, Seigneur de Pal-mery, Docteur en medecine, demeurant à Saint-Sauge, ville du Nivernois, traita la femme d'un Huissier, nommée Gignault, âgée de 24 ans, qu'il fit saigner depuis le 6 Septembre 1726, jusqu'au 3 Juin 1727, c'est-à-dire, en neuf mois, trois mille neuf cent quatre fois; au 15 Juillet de la même année, les saignées montoient à quatre mille cinq cent cinquante-cinq; il n'y avoit que la saignée qui pût soulager cette femme, dans la maladie dont on trouve le détail, Mercure de France, Avril 1728, & Décembre 1729. Enfin, toutes les saignées depuis le 6 Septembre 1726, jusqu'au premier Décembre 1729, montoient à vingt-six mille deux cent trente.

X. Monsieur, Frere de Louis XIV, avoit une extrême aversion pour la saignée. En 1701, il eut des saignemens de nez, qu'il cachoit aux Medecins, crainte qu'ils ne le fissent saigner. Etant un jour à Marly, à table avec le Roi, il lui prit un sai-

gnement de nez si considérable , que toute l'assemblée fut alarmée. On envoya chercher M. Fagon , premier Medecin , à qui une longue expérience avoit acquis le droit de parler aux Princes avec une dureté salutaire. Il lui dit , après l'avoir examiné : vous êtes menacé d'apoplexie & vous ne sçauriez vous faire saigner trop promptement. Le Roi se joignit à diverses reprises au Medecin , pour vaincre la résistance que son frere opposoit à la saignée ; mais n'ayant jamais pu l'obtenir , il lui dit à la fin : vous verrez ce que votre opiniâtreté vous coutera : on nous éveillera une de ces nuits pour nous dire que vous êtes mort. La prédiction ne s'accomplit que trop bien ; car au bout de quelque temps , après avoir soupé très-gaiement à S. Cloud, Monsieur étoit sur le point de se retirer , lorsqu'il tomba mort , en demandant à M. de Ventadour, qui étoit auprès de lui , d'une liqueur que le Duc de Savoie lui avoit envoyée.

XI. Dans un concile tenu en Dauphiné

dans le neuvième siècle, il fut ordonné, sur les représentations de l'Archevêque de Narbonne, que dans cette partie de la France, on observeroit la Loi des Visigots, qui défend de saigner une femme, si ce n'est en présence de ses parens. *Nullus medicus, sine præsentia patris vel matris... mulierem phlebotomare præsumat.*

XII. L'imbécillité désigna, pendant plus de six cent ans, sous le nom burlesque de *minution*, la saignée périodique que chaque religieux essuyoit forcement, aux quatre saisons de l'année. Malade ou sain, aucun n'étoit à l'abri du coup de lancette : le sang devoit même couler, jusqu'à ce que le Supérieur fût appliquer la compresse. C'est ainsi que du temps de St. Louis les saignées étoient très-fréquentes, au point que ce Prince fut obligé d'imposer des loix aux Religieuses de l'Hôtel-Dieu de Pontoise, par lesquelles il ne leur fût permis de se faire saigner dorénavant que six fois par an; sçavoir, à Noël, au commencement du Carême, à Pâques, à la St.

Pierre, dans le mois d'Août & à la Toussaint. On trouve les mêmes Ordonnances dans les Statuts des Chartreux, faits par le vénérable *Guigne*, leur cinquième Prieur.

Il y a encore des Ordres religieux, si on en croit l'Auteur des *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, A a, pag. 207, dans lesquels c'est une règle & une discipline du Cloître de se faire saigner tous les ans au moins une fois ; c'est une fête pour le Couvent, lorsque l'époque de la saignée arrive. On convient du jour où l'on saignera la moitié de la Communauté : cette moitié est dispensée pendant trois jours de toute assistance aux Offices, & on lui donne double pitance. Les trois jours étant expirés, elle reprend ses fonctions, & le tour de l'autre moitié arrive, dont les trois jours se passent aussi gaiement.

Il s'en faut certainement beaucoup que les saignées soient maintenant aussi communes dans les Communautés religieuses : cependant l'expérience prouve qu'elles le
font

sont encore beaucoup trop , sur-tout dans les Couvens cloîtrés des Religieuses. En vain leur fait-on à ce sujet des représentations , elles sont en pure perte ; ces bonnes Religieuses regardent les saignées comme un besoin indispensable de leur état ; au surplus , il y a apparence qu'elles ne leur font pas grand tort, puisque la plupart parviennent à une extrême vieillesse , sans être sujettes à aucune des maladies , qui sont pour l'ordinaire la suite des fréquentes saignées.

XIII. Vers la fin du siècle dernier, les Médecins voulant que la chirurgie fût entièrement assujettie à la médecine , exigèrent qu'aucun Chirurgien ne saignât un malade , sans être muni de l'ordonnance d'un Médecin. Ils poursuivirent en Justice les Chirurgiens , à l'effet de les soumettre à cette loi tyrannique. Le Sueur (1), Chirurgien , alla avec plu-

(1) Il y a apparence qu'il n'étoit que privilégié ; car *Devaux* ne fait aucune mention

seurs de ses Confreres, la veille du jugement que devoit rendre à ce sujet le Parlement, trouver M. de Novion, qui étoit alors premier Président; & afin que l'audience ne lui fût pas refusée, il se fit annoncer comme ayant à communiquer au premier Président une affaire, dans laquelle il avoit lui-même le plus grand intérêt.

M. de Novion étoit encore au lit; il se leva promptement, & parut en robe de chambre. Lorsqu'il vit tant de monde, il dit : Qu'allez vous dire, Messieurs, de voir un premier Président donner audience en robe de chambre? Monseigneur, répondit le Sueur, vous devez être en robe; vous y êtes; il n'y a de différence que dans la couleur; il ne nous appartient pas de chicaner notre Juge là-dessus; daignez seulement nous écouter.

de lui dans son *Index funereus*; il n'est d'ailleurs connu que par l'anecdote que nous rapportons.

Le Sueur , après avoir expliqué son affaire , finit par dire : Supposons , Monseigneur , que vous soyez subitement attaqué d'une apoplexie ; Dieu néanmoins vous en préserve ; mais cet accident peut vous arriver comme à tout autre ; votre Médecin demeure au Marais , votre Chirurgien est dans la cour du Palais , à côté de chez vous , ne courera-t-on pas d'abord au Chirurgien ? Mais si la prétention des Médecins a lieu , & est autorisée par un Arrêt , le Chirurgien en vain se présentera ; il aura les mains liées ; il n'osera vous saigner ; il faudra courir après le Médecin , & pendant ce tems-là Monseigneur passera la barque à Caron.

Cet éloquent & court plaidoyer frappa vivement le Magistrat. Le lendemain , l'affaire fut rapportée , & d'une voix unanime la prétention des Médecins fut rejetée , & les Chirurgiens furent autorisés à saigner dans les cas urgens , lorsqu'ils le jugeroient nécessaire.

XIV. M. de Maupertuis dit dans ses

Lettres avoir connu un Médecin fameux qui avoit calculé mathématiquement tous les effets des différentes sortes de saignées, les nouvelles distributions du sang qui doivent se faire , & les différens degrés de vitesse qu'il acquiert ou perd dans chaque artere & dans chaque veine ; son Livre alloit être donné à l'Imprimeur , lorsque , sur quelque petit scrupule , l'Auteur pria M. de Maupertuis de l'examiner. Celui-ci s'en excusa , & remit la commission à un grand Géometre , qui venoit de publier un Ouvrage excellent sur le mouvement des fluides. Le Géometre lut le Livre sur la saignée ; il y trouva résolus une infinité de problèmes, dont l'Auteur n'avoit pas soupçonné la difficulté , & démontra qu'il n'y avoit pas une proposition qui pût subsister. Le Médecin jetta son manuscrit au feu , & n'en continua pas moins de faire saigner ses malades , suivant sa théorie.

XV. Les saignées ne sont gueres en usage dans le Tong-King. Nos Médecins,

qui les recommandent avec tant de soin , feroient bien furpris , fi on leur difoit que dans ce pays c'est la derniere reffource de l'art. A la vérité les Tong-Kinois ne doivent pas avoir un besoin fi fréquent de la faignée , que les Européens ; leur fang eft naturellement plus pur , leur nourriture plus faine , leurs exercices plus violens & plus multipliés : d'ailleurs ils font un fi grand ufage des racines & des fimples , qu'ils font beaucoup moins fujets aux maladies, qu'occasionnent en Europe l'abondance & la corruption des humeurs. Outre cela , quand les Tong-Kinois fe fentent oppreffés ou engourdis, ils fe fervent d'un remede dont l'effet eft auffi prompt que falutaire. Voici en quoi l'on fiste.

Il y a dans la mer qui baigne l'Ifle de Haynan une efpece de cancre , dont la vertu eft de purifier la maffe du fang. Cet animal étant jetté par les flots fur le rivage , s'y pétrifie à la longue , fans rien perdre de fa figure naturelle. Lorsqu'il eft parvenu à ce degré de du-

reté, qu'on remarque dans les pierres ordinaires, on le réduit en poudre, & on le fait prendre au malade avec de l'eau, du vin ou de l'huile, suivant le cas plus ou moins pressant où il se trouve; on en use aussi avec succès pour les blessures dangereuses, pour les fièvres & les dysenteries.

SENIERGUES, Chirurgien. Deux circonstances conserveront à la postérité le nom de ce Chirurgien malheureux; la première est qu'il accompagna les Académiciens qui allèrent au Pérou pour fixer la méridienne: la seconde est qu'il y finit sa vie d'une manière tragique. On pourroit en citer une troisième, savoir, le procès que soutint à ce sujet M. de la Condamine, qui vouloit tirer vengeance de ce meurtre. Voici comme il arriva. Il y avoit à Cuença dans la place publique un combat de taureaux. M. Seniergues, qui étoit tranquillement assis dans une loge, fut assailli par une po-

pulace armée & furieuse , animée par celui dont le devoir étoit de la réprimer. Le Chirurgien se voyant attaqué , descend de sa loge l'épée à la main , fait face à cette multitude , la contient quelque tems , mais est bientôt obligé de céder au nombre qui le poursuit , l'enveloppe , le défarme , & le perce de mille coups. On a dit aussi qu'une affaire de galanterie fut la cause de cette querelle, Seniergues ayant entrepris de défendre les droits d'une jolie femme, contre un amant qui l'avoit trompé. Quoi qu'il en soit , il mourut au bout de quatre jours de ses blessures , dans la maison des Jésuites.

Les Académiciens , pour honorer la mémoire du défunt , se crurent obligés d'intenter & de soutenir contre les meurtriers un procès qui dura plus de trois ans. Les coupables furent condamnés à un bannissement qu'ils n'ont point gardé , à une amende qu'ils n'ont pas payée ; & même après le départ des François , ayant fait entendre de nouveaux témoins , ils

furent entièrement absous ; le plus criminel d'entr'eux se fit Prêtre.

VISCERES. I. Athenius , Professeur de belles-lettres à Urbin , & Bibliothécaire du Duc Guido Ubaldo , sous le Pontificat d'Alexandre VI , prétend que le cœur est le principe de la sagesse ; le poumon , le principe de la parole ; le fiel , le principe de la colere ; la ratte , le principe des ris ; & le foye , le principe de l'amour : il exprime ainsi sa pensée dans ces deux vers ;

Cor sapit, & pulmo loquitur: fel commovet iras,
Splen ridere facit: cogit amare jecur.

Un autre a dit: Pour moi je me contente de croire que le cœur est le principe & le siege de la chaleur naturelle , que le poumon fait respirer , que le fiel est l'excrément du sang & du foye , que la ratte attire l'humeur mélancolique , & que le foye forme le sang.

II. *André Lacuna* , Médecin Espagnol
du

du seizieme siecle, a fait un Ouvrage d'anatomie rempli de réflexions morales & politiques, où il compare la plupart des visceres aux différens Royaumes qui vivent en bonne intelligence pendant la paix, & qui tâchent de se détruire pendant la guerre. C'est ainsi, dit-il, que dans l'état de santé, qui est la paix, tous les visceres, remplissant bien leurs fonctions, concourent à prolonger la vie de l'homme; au lieu que dans l'état de maladie, qui est la guerre, ces mêmes visceres ne remplissant pas leurs fonctions, ou les remplissant très-mal, ils se détruisent peu à peu, & font perdre la vie à la machine animale. Il compare les vaisseaux mesenteriques aux Isles que la Seine forme auprès de Rouen. On m'a dit que M. *Petit*, aussi savant Médecin qu'habile Anatomiste, se servoit souvent de cette comparaison, lorsqu'il faisoit des cours particuliers d'anatomie.

ANATOMIE. I. Le célèbre Anatomiste

N

Duverney venoit quelquefois voir madame la Duchesse du Maine à Sceaux : le bon homme cherchoit à rendre service dans cette Cour à madame Staal, alors demoiselle de Launay, qui avoit fait sous lui un cours d'anatomie. Sa passion pour cette science lui persuadant qu'elle fondoit le vrai mérite, il dit un jour en grande compagnie, croyant faire un grand éloge de sa protégée, que *cette demoiselle étoit la fille de France qui connoissoit le mieux le corps humain.*

II. L'Empereur de la Chine *Cang-hi* chargea en 1722 le P. *Perennin*, Jésuite, de traduire en Tartare Mant-cheou une anatomie complete de quelqu'Auteur François. Le Jésuite choisit celle de *Dionis* : il eût sans doute pu faire un meilleur choix. Quoi qu'il en soit, l'Empereur lui fit donner pour l'exécution de cet Ouvrage trois Mandarins, deux Ecrivains & deux Peintres des plus habiles pour les figures, avec des Tireurs de ligne, des Cartonniers, &c. L'Ouvrage fut exé-

cuté ; mais l'Empereur étant mort l'année suivante , le P. Perennin , qui demeura en possession de l'Ouvrage , l'a envoyé à l'Académie Royale des Sciences de Paris , pour orner sa bibliotheque. Quoique tout le travail en ce genre de l'Empereur eût consisté dans l'ordre qu'il avoit donné , cependant un jour qu'on lui rendoit compte d'un point d'anatomie , il dit : « J'ai tant travaillé sur cette matiere , » que je dois bien la savoir ». Ce qui prouve que , lorsqu'il est question d'Ouvrages d'esprit , un Empereur Chinois ne met point de différence entre ce qu'il fait faire & ce qu'il fait lui-même.

III. Le Paresseux , ou *Ai* ou *Hai* , quadrupede de l'Amérique , & particulièrement du Ceylan , est remarquable par plusieurs singularités anatomiques qu'on ne rencontre pas dans les autres animaux. 1°. Il est sans queue , & n'a que deux doigts aux pieds de devant & trois à ceux de derriere. 2°. Les femelles ont deux mamelles entre les pieds de devant. 3°. Ses

dents ne sont point à lobes , comme celles des autres quadrupedes , mais cylindriques , & terminées par un bout arrondi. 4°. Il a bien quatre estomacs , comme tous les animaux ruminans ; mais ses intestins , au lieu d'être longs , comme ils le sont dans ceux-ci , sont au contraire très-petits & plus courts que ceux des autres animaux carnivores. 5°. Au lieu de deux ouvertures au dehors , l'une pour l'urine & l'autre pour les excréments ; au lieu d'un orifice extérieur & distinct pour les parties de la génération , ces animaux n'en ont qu'un seul , au fond duquel est un égoût commun , un cloaque , comme dans les oiseaux. 6°. Leur insensibilité est démontrée , en ce qu'en les fouettant au scalpel , après leur avoir arraché le cœur & les intestins , ils ne meurent pas à l'instant. Pison , qui a fait cette cruelle expérience , dit que le cœur , séparé du corps , battoit encore vivement une demi-heure après , & que l'animal remuoit toujours les jambes , comme s'il n'avoit

été qu'assoupi. Au surplus, il y a plusieurs fortes de paresseux, dont chacun présente des différences marquées. On peut consulter à ce sujet l'Histoire naturelle de M. le Comte de Buffon.

IV. Le Cabinet d'anatomie de Leyde est moins remarquable par sa structure, que par les pieces qu'il renferme. Il est construit en amphithéâtre pour donner aux spectateurs la facilité de voir toutes les parties de l'homme ou de l'animal, dont on fait la dissection. Ce lieu est orné de squelettes humains de toutes les tailles, des deux sexes, de tous les âges, qui garnissent le tour du Cabinet. On montre dans une autre piece des squelettes d'animaux, mêlés avec ceux de quelques criminels punis pour leurs forfaits, la vessie d'un homme contenant seize pintes d'eau, la peau d'un autre préparée en façon de parchemin, des boyaux dont on a fait une chemise, un Prince d'Egypte embaumé depuis deux mille ans, un squelette de baleinon bien entier, de vingt

pieds de long , la tête d'une baleine beaucoup plus grande , un singe des Indes avec des aîles , une main de Nymphe marine , & le squelette d'un jeune homme qui avala un couteau pour se défaire d'une arête de poisson qui l'étrangloit. On lui ouvrit , dit-on , l'estomac , & il vécut trois ans après l'opération. *Credat Judæus Apella , non ego.*

V. Il y a à Bologne des Professeurs pour toutes les Facultés , & un théâtre d'anatomie , où parmi d'excellentes statues on en voit deux qui représentent des hommes écorchés , qu'on regarde comme des chef-d'œuvres. On dit qu'on peut venir masqué aux démonstrations ; cela est très-commode pour les femmes , qui croiroient ne pouvoir s'y montrer avec bienséance , à visage découvert.

VI. Le Prince - Evêque de Wilna a fondé dans cette Ville , en 1776 , une chaire d'anatomie. C'est un Chirurgien François (M. *Regnier*) qui a été le premier Professeur. Il a ouvert ses leçons

en présence du Prince - Evêque , d'une nombreuse Noblesse , & d'une affluence extraordinaire d'auditeurs de tous les rangs , pour lesquels c'étoit un spectacle tout-à-fait nouveau.

ASTHME. I. L'asthme est une maladie fâcheuse , mais qui communément n'est pas mortelle , à moins qu'elle ne dégénere en hydropisie de poitrine. Ses accès souvent sont terribles , & ceux qui en sont témoins pour la première fois , croient que le malade va être suffoqué : cependant avec une saignée ou deux , il revient promptement & aisément à son premier état.

II. On fait l'histoire de cet asthmatique que l'on crut à l'extrémité , au milieu d'un violent accès, si bien que l'on courut à la paroisse pour lui procurer les derniers secours spirituels ; l'église étant assez éloignée , le Curé n'arriva que plus d'une heure après qu'on l'eut été chercher ; il fut fort étonné de ne plus trouver son

moribond. Celui-ci , revenu de son attaque , étoit allé prendre l'air dans son jardin , & étoit sorti par une porte qui donnoit dans la campagne. La cérémonie fut renvoyée à une autre occasion , & l'on se permit seulement de dire que le bon Dieu s'étoit fait écrire à la porte du malade.

III. Je viens vous conter mon chagrin ,

Dit Perrette à son Médecin :

Mon mari devient asthmatique.

Notre Esculape lui réplique :

Rassurez-vous : on voit cette espece de gens

Souffrir beaucoup , mais vivre très-long-tems.

Pour se débarrasser il faut qu'on les assomme.

Perrette aussi-tôt s'écrie :

Monsieur , faites que mon pauvre homme

Souffre le moins qu'il se pourra.

THOMÉ, *Médecin*. Tel est le nom d'un Médecin de la Faculté de Montpellier , établi à Lyon ; il vint jouer à Paris , le siècle dernier , un rôle fort extraordinaire , qui lui a fait trouver place dans les Causes célèbres. Il demanda au Parlement la

liberté d'épouser Marie Joifel, veuve du sieur Gars, Procureur du Roi au siege de Meulan, laquelle, par Arrêt du 9 Mars 1673, avoit été condamnée, pour crime d'adultere, à être mise dans un Couvent où elle feroit rasée. L'Arrêt porte encore qu'elle sera recluse le reste de ses jours. M. Fournier, Avocat du sieur Thomé, dit à la Cour que le sieur Thomé étoit un des Médecins les plus employés, & de l'une des meilleures familles de Lyon, qu'il se présentoit pour exercer la plus haute charité chrétienne qui eût jamais paru dans un Tribunal de Justice, &c.&c.

Après les plaidoieries respectives des parties, & celle de M. Talon, Avocat-Général, la Cour rendit l'Arrêt qui suit : « Ayant égard à la requête du sieur
 » Thomé, permet aux deux parties de
 » contracter mariage, à cet effet ordonne
 » que les articles du contrat de mariage
 » seront signés à la grille du Refuge, où
 » est Marie Joifel, laquelle, après la
 » publication des trois bans, fera con-

» duite du Refuge en la paroisse dudit lieu
 » par Dumur , Huissier en la Cour , qui
 » s'en chargera , pour en sa présence être
 » procédé à la célébration dudit mariage ;
 » ce fait , être remise entre les mains de
 » son mari ; quoi faisant , la Supérieure
 » en demeurera bien & valablement dé-
 » chargée. Fait en Parlement le 29 Jan-
 » vier 1684 ».

Les parens paternels formerent oppo-
 sition à cet Arrêt , ce qui obligea le sieur
 Thomé de plaider encore contr'eux , &
 il gagna complètement son procès le 21
 Juin suivant. Le procès-verbal qui fut fait
 par l'Huissier , en exécution des deux
 Arrêts , est singulier ; on n'en avoit pas
 encore vu d'exemple. Il paroît que M.
 Thomé étoit bien au-dessus de ces dis-
 graces du ménage , qui brouillent si sou-
 vent les maris avec leurs femmes.

PRIX de l'Académie de Chirurgie. En
 1744 , un Médecin de Lisbonne répandit

une espece de manifeste dans lequel il se plaignoit de l'injustice qu'il prétendoit lui avoir été faite par l'Académie royale de Chirurgie , dans la distribution du prix promis à celui qui auroit fait le meilleur mémoire *sur la nature & la méthode de la curation du cancer*. Après avoir exposé son âge de 73 ans , ses études & son expérience , le nombre & la réputation de ses Élèves , ses titres de Docteur en l'Université de Lerida , de Lecteur royal en Anatomie dans l'hôpital de tous les Saints , & de Maître en Chirurgie , Physique , Anatomie , Médecine , &c. ; il ajoute que pour mettre le public instruit en état de juger ce procès , il a fait imprimer son discours rejeté par l'Académie , & il la prie de faire pareillement imprimer celui qu'elle a jugé digne du prix , & de lui en adresser un exemplaire.

» Si l'on me refuse cette grace , dit-il ,
 » je proteste que je me tiendrai pour
 » vainqueur , que je ne cesserai de de-
 » mander justice , & que je l'attendrai de

» la postérité ». Il est allé chez les morts
apprendre le jugement de la postérité.

PURGATION. I. On dit que M. le
Président de B... portoit à la garderobe
les livres dont il ne faisoit aucun cas.
La colère, dans laquelle il entroit en les
lisant, étoit chez lui un vehicule merveil-
leux pour la nature, lorsqu'elle avoit
besoin d'être aidée par des secours étran-
gers.

II. Un Médecin ayant ordonné à
M. *Cocquard* qui étoit malade, une pur-
gation, le disciple d'Apollon lui envoya
le soir une épître, dont voici quelques
fragmens :

Docteur, qu'Esculape illumine,
Si j'ai mis en lambeaux l'ordonnance latine,
Que je t'ai vu pour moi griffonner ce matin,
Faut-il que ton courroux toane, éclate, fulmine,
.
A plus forte raison mon ame se mutine,
Quand le féné, la casse unis au tamarin,
A la manne, à la barbotine,
Doivent par mon gosier se frayer un chemin,

Au canal où du dos vient aboutir l'épine.
 Toutefois , puisqu'il faut que je m'y détermine ;
 Plus docile à tes loix , demain sur mon coussin
 Je soulèverai mon échine
 Pour sabler la boisson que ton art me destine ;
 Duffai-je , empaqueté dans quatre ais de sapin ,
 Devenir plutôt le bûtin
 Du sombre époux de Proserpine !

.
 Si tu peux par tes soins empêcher ma ruine ,
 Je chanterai ta gloire & mon plus doux destin ,
 Tant que pour moi Clotho tournera sa bobine ,
 Sera d'aimer , j'en jure , autant mon Médecin ,
 Que je hais une médecine.

III. On trouve dans l'histoire des Ordres monastiques, à l'article de celle des Franciscains , cette question avec la réponse : un Minime peut-il quelquefois se purger dans l'année par précaution , & pendant la purgation se servir d'alimens gras ? La réponse est moitié négative & moitié affirmative. Ce n'est pas la première fois qu'on s'est occupé dans les cloîtres des discussions aussi minutieuses & aussi frivoles.

IV. *Stava bene , per esser meglio , sto*

qui : j'étois bien , pour avoir voulu être mieux , je suis ici. On fit cette épitaphe à un Gentilhomme Italien qui se portant bien avoit été conduit au trépas par une purgation, qu'il avoit prise vraisemblablement par précaution. Que la liste de ceux qui sortent de ce monde par cette même porte seroit longue , si elle étoit connue !

V. Il est rapporté dans les éphémérides d'Allemagne, cent. 1 & 2, obs. 129, qu'une femme voyant apporter une médecine à son mari , elle en fut tellement frappée , qu'elle commença par vomir , puis alla à la selle si copieusement qu'elle en pensa périr , & fut très - longtems à recouvrer sa santé. ---- On lit dans le même journal , décad. 1 , an. 3 , obs. 234, que la fille d'un Consul d'Hanovre , âgée de dix-huit ans , ayant à prendre une médecine pour le lendemain , & cette médecine étant composée d'extrait de rhubarbe qu'elle détestoit , elle rêva qu'elle l'avoit prise. Les tranchées qu'elle

sentit l'éveillerent & lui procurerent cinq à six selles copieuses.

VI. M. Lebrun a adressé l'épigramme suivante à une malade qui aimoit son médecin, mais qui répugnoit à prendre une médecine, qu'il lui avoit ordonnée :

Pourquoi faites-vous tant la mine ?

Buvez , buvez , belle catin :

Doit-on haïr la médecine ,

Quand on aime le Médecin ?

HEMOPTYSIE, *ou crachement de sang.*

I. C'est un commun proverbe, dit Albert
 „ le grand , dans ses *admirables secrets* ,
 „ que le porc n'a rien de mauvais que
 „ sa fiente ; mais ce proverbe est faux ,
 „ si on l'expérimente , comme je l'ai fait
 „ plusieurs fois , puisqu'il n'y a rien de
 „ meilleur dans l'animal. Peut - être ne
 „ voudra-t-on pas croire ce que j'avance ,
 „ ne l'appuyant d'aucune autorité ; mais
 „ je le montrerai par une expérience
 „ manifeste. Il y avoit dans cette Ville ,
 „ un homme qui crachoit continuellement

„ du sang : on appelle les Médecins &
 „ les Chirurgiens les plus experts qui
 „ employerent inutilement tous les remé-
 „ des qu'ils purent imaginer.

„ La mere de cet homme voyant
 „ qu'ils n'avançoient rien , me fit prier
 „ de voir son fils ; je lui répondis qu'a-
 „ près tant d'habiles gens je ne pouvois
 „ rien faire. Cependant, j'ajoutai, en lui
 „ ferrant le doigt, que tous les secrets
 „ n'étoient pas dans une tête , & que
 „ souvent Dieu donnoit aux ignorans des
 „ talens qu'il cachoit aux plus savans.
 „ Elle comprit d'abord ce que je voulois
 „ dire , & elle insista davantage , en me
 „ promettant une grande récompense, si
 „ je venois à bout de cette cure. Je pré-
 „ parai donc aussitôt le remède suivant.
 „ Je pris de la fiente de porc : je la fri-
 „ cassai avec autant de crachats de sang
 „ du malade , y ajoutant un peu de beure
 „ frais , & la fis manger à son fils. Le
 „ croirez - vous ? c'est une chose prodi-
 „ gieuse. Le lendemain les Médecins, qui
 a voien

» avoient abandonné le malade , furent
 » fort étonnés de le voir marcher dans
 » les rues sain & fauf.

Nous ne craignons pas d'être taxé d'incrédulité , en aflurant que le malade eût tout auffi bien guéri , quand il n'auroit pas pris le remede prefcrit par Albert le grand. On fait aujourd'hui à quoi s'en tenir fur le compte de ce Moine , dont les ouvrages forment 21 gros vol. in-fol. , enforte qu'on pourroit bien lui appliquer avec jufteffe ce que Cicéron difoit d'un Auteur volumineux , *qu'on auroit pu brûler fon corps avec fes feuls écrits.*

II. Pline , le Naturalifte , dit que pour fe guérir d'un crachement de fang , *Meliffus* , célèbre Poëte latin tragique , garda trois ans le filence. Peu de gens feroient capables d'ufer d'un tel remede.

DEMOCIDES , *Médecin*. Il étoit de Crotone , fils de Calliphron & ami de Polycrate , tyran de Samos ; impatient

des caprices de son pere , il le quitta & se retira dans l'Isle d'Egine , où il donna de si grandes preuves de sa science , qu'on lui fit une pension. Les Athéniens informés de sa grande réputation , le prièrent d'en accepter aussi une de leur part. Son nom se répandit bientôt dans toute la Grece. Tous les Princes aspirerent au bonheur de l'avoir à leur Cour , & lui firent les offres les plus flatteurs. Il donna la préférence à Polycrate , Souverain de l'Isle de Samos , qui le reçut avec le plus grand accueil. Mais il ne jouit pas longtems des bienfaits de ce Prince. Oretes ayant fait une invasion dans l'Isle , tua Polycrate , chargea de chaînes tous ceux qui étoient à sa Cour , & les emmena en captivité à Sardis : de ce nombre étoit Democides. Son nom , ses talens ne lui servirent d'aucune recommandation auprès du barbare Oretes.

Cependant Darius , Roi de Perse , s'étant démi un pied en descendant de cheval , ne trouva dans ses vastes états aucun

Médecin assez habile pour le guérir. Un de ses Officiers se souvint d'avoir entendu vanter la science de Democides : il en parla à Darius qui fit aussitôt chercher ce Médecin ; on apprit bientôt qu'il étoit à Sardis. Darius le fit demander à Oretes, qui n'eut garde de le refuser.

Democides ayant guéri le Roi, il fut très-richement récompensé, acquit tout-à-fait les bonnes grâces de Darius, qui le fit même manger à sa table : on ne pouvoit obtenir de grâce à la Cour, que par son canal. Mais le désir de revoir sa chère patrie le tourmentoit, enforte qu'il s'ennuyoit à la plus brillante Cour; il attendoit quelque occasion favorable de satisfaire ses desirs, lorsqu'une nouvelle guérison la lui procura, comme on le verra dans l'article suivant, n°. IV.

ULCERE. I. Les Athéniens n'ayant point reçu avec le respect convenable les mystères de *Bacchus*, lorsqu'ils leur furent apportés de la *Beotie*, ils furent frappés

d'ulceres secrets. Ne trouvant aucun remede qui les soulageât , ils consulterent l'oracle qui leur répondit qu'ils ne seroient guéris de ces ulceres , qu'après avoir consacré à *Bacchus* les figures des parties malades. Peut-être est-ce-là l'origine de l'ancien usage de couvrir les murs des Temples d'*Ejculape* , des figures des différens Membres , que la reconnoissance faisoit offrir par ceux qui avoient été guéris de quelque maladie de ces membres.

II. Piurachs, un des premiers Souverains de la premiere dynastie des Rois de Perse , faisoit mettre sur deux ulceres , qu'il avoit aux épaules, de la cervelle humaine encore chaude ; pour cela on sacrifioit journellement un grand nombre de ses sujets. Croyons , pour l'honneur de l'humanité & des maîtres de la terre, que cette histoire n'est pas plus vraie, que celle qui occasionna dans Paris il y a plusieurs années une révolte , dont le prétexte , quoique erronné , avoit pour base la tendresse paternelle.

III. Un homme âgé de 40 ans, avoit des ulcères au front, au nez, au menton & dans la gorge, qui lui avoient fait perdre la voix. Il étoit alors en Egypte. Un Gentilhomme Anglais qui voyageoit, ayant eu occasion de le voir & s'étant rappelé qu'on employoit avec succès en pareil cas l'eau de goudron, pria M. Burton, Consul d'Angleterre, de voir si l'on ne pourroit pas venir à bout de guérir ce malheureux par le même moyen. Il acheta du goudron d'un Capitaine Suédois, prépara l'eau & en fit boire au malade environ une pinte & demie par jour. Au bout d'un mois la voix lui revint & les ulcères guériront tous en peu de tems. C'est M. *Halffesquit*, Médecin, qui rapporte ce fait, dont il a été témoin, dans ses *Voyages au levant*, tom. 3, p. 117.

IV. Voici comme un ulcere, au fein d'une femme, fut cause d'une guerre injuste & funeste à celui qui l'entreprit.

Atosa, fille du grand Cyrus, femme

de Darius , Roi de Perse , avoit depuis quelque tems un ulcere au sein , que la pudeur l'empêchoit de montrer : elle n'osoit même se plaindre. La violence des douleurs fit enfin taire le scrupule : elle consulta Démocides , Médecin de son pere , dont il a été question plus haut , & lui montra son sein. Il lui promit de la guérir , & lui demanda pour prix du service qu'il se flattoit de lui rendre , qu'elle engageât le Roi à faire la guerre aux Grecs , espérant par-là trouver l'occasion de retourner dans sa patrie , qu'il n'avoit quitté qu'à regret.

Il tint parole à la Reine , & la guérit. Elle la lui tint aussi & détermina Darius à lever une armée de sept cent mille hommes , & à équiper une flotte de six cent vaisseaux qu'il envoya contre les Grecs. C'est dans cette guerre que fut donnée la célèbre bataille de Marathon , où les Perses furent tout-à-fait mis en déroute. Quant à Démocides , ayant été envoyé comme espion dans la Grece , il

y fut à peine arrivé , qu'il s'enfuit à Cro-
tone , où il épousa une fille du fameux
Lutteur *Milon* , vers l'an 520 avant J. C.

MARTEL. C'étoit un Chirurgien d'Henri
IV , qui suivit ce Prince dans les guerres
du Dauphiné , de Savoye , de Languedoc
& de Normandie. Il eut le bonheur de
sauver la vie à son Roi à la *Mothe-Frelon* ,
& voici comment.

Henri avoit secouru une place de son
parti, appelée la *Ganache*, que ses ennemis
assiégeoient ; il essuya tant de fatigue , que
le soir il eut une fièvre , avec un point
de côté , & une grande difficulté de res-
pirer. Ses Médecins étoient alors éloignés
de sa personne. Martel ayant été appelé ,
le Roi lui dit : *Martel, je n'en puis plus ;*
n'attendez point les Médecins ; ouvrez-
moi le côté que je sens plein d'apostumes ,
ou tirez-moi tout-à-l'heure du sang. Mar-
tel saigna sur le champ le Roi , ce qui le
soulagea beaucoup. Il acheva de traiter
Henri de sa maladie , le guérit , & gagna
sa confiance.

Il étoit avec lui à la prise du Château de *Montmelian*. Il raconte lui-même cette prise avec le plus grand détail dans un Ouvrage intitulé : *Apologie pour les Chirurgiens contre ceux qui publient qu'ils ne doivent se mêler que de remettre les os rompus & démis*.

Il a écrit en outre des paradoxes sur la pratique de la Chirurgie , où l'on trouve beaucoup de choses que des Chirurgiens modernes ont données comme de nouvelles découvertes , tels que les pansemens à froid , l'abus des futures , les bandages , &c. Ses Œuvres sont imprimées avec la Chirurgie de *Philippe de Flesselles*, Médecin à Paris, in-12. 1635. M. *Portal* ne fait aucune mention de ce Chirurgien dans son Histoire de la Chirurgie ; il n'en parle pas même à l'article du Médecin *Flesselles*, quoiqu'il cite les Ouvrages de ce Médecin.

BEGAYEMENT. I. *François d'Estampes*, Marquis de Mauny, entrant dans
le

le Cabinet de Louis XIII, où étoit le Cardinal de Richelieu , le Roi lui demanda en begayant : Que voulez-vous , Marquis de Mauny ? Ce Marquis , qui begayoit encore plus que le Roi , fans que le Prince le fçût , répondit : *Sire , je je vi viens di di dire , &c.* Louis XIII. croyant que Mauny le contrefaisoit , entra dans une furieuse colere, le prit rudement par le bras , & le vouloit faire tuer par ses gardes ; mais le Cardinal apaisa le Roi , en lui disant : Sire, Votre Majesté ne sçait donc pas que Mauny est né begue ? Le Roi fut le premier à blâmer sa vivacité, & rendit aisément au Marquis ses bonnes graces.

II. Voici un autre trait de ce Prince , qui a rapport au même sujet. *Louis le Fevre de Caumartin* , qui fut Chancelier de France en 1622, n'obtint , dit-on , cette dignité , que par le crédit du Maréchal de Bassompierre. Louis XIII. la lui accorda avec répugnance. Caumartin est begue , disoit le Monarque , je le suis

aussi : mon Chancelier doit porter la parole pour moi , & comment le pourra-t-il faire , s'il ne peut dire quatre mots de suite sans se répéter ? M. de Caumartin fut au surplus très-peu de temps en place , car il mourut l'année d'après sa nomination.

GOETRE. I. Tout le monde sait qu'il y a dans les montagnes des Alpes un village , où tous les habitans sont atteints du goëtre ou gouëtre , mot corrompu du mot latin *guttur* , gorge , maladie au surplus qui est une tumeur mobile , laquelle a son siége au devant du col , sans changer la couleur de la peau.

Un étranger entra dans l'église de ce village , lorsque le Curé faisoit le prône. Tous les paroissiens le regarderent d'abord avec étonnement , parce qu'il n'avoit point de goëtre ; ils se mirent bientôt à sourire , & même à faire du tumulte ; ce qui ne put arriver , sans que

le Curé s'en apperçût. Alors il interrompit son discours , & leur dit : « Hé !
 » Messieurs , où est donc la charité chrétienne ; croyez-vous que cet étranger ,
 » parce qu'il lui manque un goëtre , soit
 » moins agréable que vous aux yeux de
 » Dieu ? Ne vaudroit-il pas mieux aller
 » en paradis sans goëtre , que d'aller en
 » enfer avec le goëtre le plus beau ?
 » &c. &c. »

II. M. *le Marquis de Maugiron* , dans un mémoire lu à l'Académie de Lyon en 1750 , sur quelques découvertes faites en Suisse & dans le Valois , parle d'un genre de goëtre , ou plutôt d'une espece d'hommes fort singuliere qui naît à Sion , Capitale de ce dernier pays. On les appelle *Cretins*. Ils sont fourds , muets , imbécilles , & presque insensibles. Ils ont des goëtres qui leur pendent jusqu'à la ceinture ; on n'apperçoit en eux aucune trace de raisonnement ni d'intelligence : cependant on les regarde comme les Anges tutélaires des familles , & celles qui n'ont

pas de cretins se croient disgraciées du ciel.

III. Dans la Stirie, aujourd'hui Province Allemande, qui a joué autrefois un grand rôle dans l'Histoire, sous les noms de Pannonie & de Norique, presque tous les habitans sont fujets au goëtre. On est assez d'accord d'attribuer cette maladie aux neiges fondues & aux sources froides qui servent de boisson aux montagnards. Les goëtres des Stiriens sont très-gros, peut-être aussi parce qu'ils font beaucoup d'usage de graisse, qu'ils mêlent à tous leurs alimens.

IV. Au Nord d'Aracan, où est situé le Royaume de Tipra, les femmes y ont des goëtres qui leur pendent jusques sur les mamelles, & les habitans sont si fujets à cette tumeur, que quelques-uns en ont jusqu'à deux, de la grosseur du poing : mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que les femmes sont venues à bout de faire de leurs goëtres un sujet de coquetterie. C'est bien ici le cas de dire :

Où la vanité va-t-elle se nicher ? Elles disputent entr'elles de beauté , suivant la disposition plus ou moins régulière du goëtre qu'elles portent au col , & suivant la manière de le parer. Ce seroit leur rendre un bien mauvais service , que de chercher à les détromper sur cet objet , & de vouloir leur démontrer le ridicule de leurs prétentions.

GOMPHOSE. On appelle ainsi une articulation sans mouvement , qui a lieu , lorsqu'un os est enfoncé dans une cavité , à peu près comme un clou dans un trou. Les dents fournissent un exemple de cette articulation. On donnoit un jour une représentation *du Siège de Calais* ; on étoit fort pressé au parterre , ce qui chagrinnoit beaucoup un jeune garçon , élève en Chirurgie , qui venoit à la Comédie pour la première fois. La pièce étoit prête à commencer , lorsqu'il apperçut , du milieu du parterre où il étoit , un de ses camarades qui faisoit tout ce qu'il pouvoit

pour le joindre. *Hé ! cadédis* , dit celui-ci à l'autre , *fais en sorte que je parvienne jusqu'à toi. Cela ne se peut* , répondit l'autre ; *je suis articulé par gomphose.*

JAUNISSE. I. Une Dlle. de qualité, également recommandable par ses vertus personnelles & par un nom cher à la patrie , devint , presque dans un clin d'œil , icterique , à l'occasion d'une fâcheuse nouvelle , qui l'affecta vivement ; son Médecin , M. *Morin* , Docteur en médecine à Avranches , lui en témoignoit sa surprise. « Rassurez-vous , lui dit-elle , » ce n'est qu'un peu de chagrin qui cherche à se dissiper par tous mes pores ; » je suis accoutumée à ces especes de » crises ». En effet , au bout de quelques jours , à l'aide d'une ptisane légère de patience sauvage & d'un minoratif , cette jaunisse se dissipa totalement.

II. Glycere , qu'affligeoit une vieille jaunisse ,
Avec un vrai teint de souci ,
Comptoit au Médecin son langoureux supplice ,
Quand le Médecin dit ainsi :

Glycere , en pareils maux , la principale chose

C'est d'aller tout droit à la cause ,

Ou ce n'est point guérir , ce n'est que pallier.

« En usez-vous ainsi , lui répondit Glycere ?

» Allez donc tout droit à mon pere ,

» Qui ne veut point me marier ».

C'est ce qu'expriment très-bien ces deux vers de M. de la Monnoye :

Ainsi que les épis , quand les filles jaunissent ,

c'est le vrai tems de la moisson.

INDIGESTION. I. Un particulier , après avoir mangé beaucoup d'écrevisses , eut une très-forte indigestion. Lorsqu'il eut considérablement vomi , se sentant soulagé , il dit à quelqu'un : Cela m'étonne bien , car je n'ai jamais eu d'indigestion. *Ne savez-vous pas* , lui répondit celui à qui il parloit , *que ces sortes d'animaux ne vont jamais qu'à reculons ?*

II. Seroit-on aujourd'hui plus gourmand qu'on ne l'étoit autrefois ? ou nos estomacs sont-ils plus délabrés que ne l'étoient ceux de nos ayeux ? L'un & l'autre est très-possible. On ne peut douter

en effet qu'on ne mange plus de nos jours qu'on n'a jamais fait, ou au moins des mets plus indigestes. Leur quantité, leur qualité produisent très-certainement des excès fréquens. D'un autre côté, la différence de notre régime & de notre maniere de vivre a fait éclore des maladies ou des infirmités qui prêtent aux vices de la digestion. Il paroît donc qu'il doit y avoir de nos jours plus d'indigestions, qu'il n'y en avoit dans ces siècles heureux, où un exercice salutaire étoit joint à une honnête frugalité. Aussi le Docteur Dumoulin disoit-il qu'on ne l'avoit jamais appelé la nuit, pour quelqu'un qui n'eût pas soupé.

OCULISTE. I. Il n'étoit pas étonnant de voir autrefois les Ecclésiastiques se mêler de guérir les maladies du corps, conjointement avec celles de l'ame, parce qu'originellement les Médecins étoient Clercs. Mais aujourd'hui que chaque profession a son district, même le Clergé, puisqu'on dit avec raison que *le Prêtre vit*

de l'autel ; n'est-il pas bien singulier de voir des Ecclésiastiques professer une science particuliere à des corps , & vendre des drogues , à la distribution desquelles ils n'ont aucun droit ? C'est ainsi qu'on a vu , vers 1739 , un certain Abbé *Candide* courir le Royaume , à peu près comme font les charlatans de nos jours , pratiquant sur les yeux toutes les opérations de chirurgie , aux malades qui se présentoient à lui.

N'avons - nous pas encore vu tout récemment un Abbé D. . . . qui jouissoit d'une cure honnête , où il pouvoit faire beaucoup plus de bien qu'il n'en a fait ici , la quitter pour venir à Paris traiter les maladies des yeux ; non par une méthode particuliere & nouvelle ; (car il n'en a aucune ,) mais en administrant, suivant les maux, tous les remèdes décrits çà & là dans les livres de médecine ?

Il est vrai qu'il a dit , dans une mauvaise brochure répandue avec profusion dans le public , qu'il |guérit les maladies

des yeux avec le baume de sa grand-maman : mais que répondra-t-il , lorsqu'on lui prouvera , par des malades qu'il a traités , qu'il ne leur a jamais fait user que des remèdes décrits dans les Auteurs, qui ont écrit sur les maladies des yeux ? que de choses il y auroit encore à dire ici , s'il étoit permis de tout dire ! contentons-nous de faire remarquer , que ni la religion ni la morale ne s'accordent nullement avec une pareille conduite ; on se persuadera aisément de cette vérité, si l'on réfléchit un moment, qu'autant l'abbé D... traite des malades, autant il fait de tort à ceux qui ont acquis le droit en payant de traiter ces malades.

II. *Sigillum medici ocularii Romani nuper in agro Jenensi repertum, &c.* c'est-à-dire , cachet d'un ancien Oculiste romain, trouvé récemment dans le territoire de la ville d'Iene, avec les remarques & les observations de Jean-Ernest Walch, Professeur d'éloquence & de poésie , & Directeur de l'Académie latine d'Iene.

A Ienè, chez Haller 1764, seconde édition augmentée.

Ce cachet, qui est une pierre, est gravé au frontispice de l'ouvrage, dans sa véritable forme, avec l'inscription qu'il porte & l'explication du Professeur. Les anciens avoient comme nous des Médecins pour les yeux, des Médecins pour les dents & pour les oreilles, des Médecins pour les maladies de la tête, pour celles du ventre, pour les maladies cachées &c. Il y avoit à la Cour impériale de toutes ces sortes de Médecins, & en charge un décurion des Médecins, nommé sur les antiques *Archiaters*. Ce dernier titre fut dans la suite donné par honneur à quelques-uns de ceux qui embrassoient toutes les parties de la médecine, & qu'on nommoit simplement *Medici*.

Mais de toutes ces classes de Médecins, les Oculistes étoient les plus considérés, & ce sont ceux qui sont nommés le plus fréquemment dans les inscriptions. Ils n'étoient pas tous de race servile, com-

me l'ont prétendu bien des savans. Quelques - uns descendoient d'anciennes familles Romaines. Le médecin *Phronime*, Oculiste, dont il est question ci-dessus, vivoit, comme le conjecture l'Auteur, dans les premiers siècles de notre ère, puisqu'il avoit un cachet pour en apposer l'empreinte sur les boîtes qui contenoient ses remèdes ; ces pierres n'étoient donc pas, comme a prétendu *Spon*, des couvercles de boîtes à drogues, mais de véritables cachets. Elles étoient toutes de couleur verte & de véritables jaspes. Le grand nombre d'abréviations qu'on voit sur la pierre d'Iene, prouve son antiquité, en ce qu'elles sont toutes semblables à celles qui se trouvent sur les marbres antiques.

VESSIE. I. Voici ce que dit M. l'abbé Coyer, de Foki, son philosophe chinois, dans une brochure intitulée, *plaisirs pour le peuple*. « Il donnera l'expérience des » vessies malabares : ce sont dix beautés » de la cour du Samorin qui les ont gon-

„ flées de leur souffle : ces vessies ont la
 „ vertu de donner une maladie précieuse
 „ qui distingue les Sultanes en Orient.
 „ Il invitera les dames de Paris à pré-
 „ senter leurs bouches au tuyau placé à
 „ l'orifice , & par le moyen d'une clef
 „ mobile , on leur inspirera de cet air
 „ de cour un quart , un tiers , une moitié ,
 „ à volonté. C'est alors qu'on verra des
 „ changemens de couleur , des baillemens ,
 „ des attitudes violentes , des suffocations.
 „ On verra des vaporeuses , incertaines entre
 „ les ris & les pleurs , s'acquitter des
 „ deux à la fois. On avertit les bourgeois
 „ de respirer une dose plus forte , afin
 „ d'aider le peu de disposition qu'elles ont
 „ aux vapeurs. On leur apprendra même
 „ à les placer. Il sera libre aux jeunes Sei-
 „ gneurs , & à tous ceux qui visent au
 „ titre d'agréables , de participer à la dis-
 „ tribution .

II. Les Hottentots ont institué une
 espece de chevalerie qu'ils appellent *l'Or-
 dre de la vessie ou de l'urine* , & qu'ils

regardent comme très-honorable. Il n'est composé que de ceux qui , dans un combat particulier , ont tué un lion , un tigre , ou un léopard , &c. L'installation du héros se fait en s'accroupissant au milieu d'un cercle d'hommes , dont le plus vieux pisse sur lui , depuis la tête jusqu'aux pieds , en prononçant certaines paroles. Si le vieillard est ami du récipiendaire , il l'inonde d'un déluge d'urine , & l'honneur augmente à proportion de la quantité qu'il en répand. Le monument de la gloire du nouveau chevalier , ou le cordon de l'ordre est la vessie de l'animal qu'il a tué , & il la porte suspendue à sa chevelure comme une marque de distinction ; *verroit-on* , dit M. l'abbé de la Porte qui rapporte cette anecdote dans son *voyageur François* , tom. 14 , p. 87 , *tant de cordons en Europe , s'ils ne se donnoient qu'à pareil prix ?*

GADESSEN (Jean de) , Médecin Anglois & membre du College de Marton à Oxford , savoit flatter ses malades , &

ne s'embarraſſoit pas que leur état devînt pire , pourvu qu'il maſquât ſon empiriſme ſous des dehors trompeurs , & qu'il ſatisfît leur goût ; c'eſt ſur-tout par ſes lâches complaiſances qu'il devint le Médecin des Dames. Il avoit grand ſoin de ne leur preſcrire que des remedes agréables au goût ; il leur promettoit tout ce qui pouvoit les flatter , les odeurs , les eſſences , & tous ces petits riens , dont l'interdiſtion eſt un chagrin véritable pour cette eſpece de femmes que l'on nomme *petites maîtresſes* , & dont les maladies ſont ou de mode ou de bienſéance. Gadefden faiſoit cependant ſon profit de la crédulité de ceux qui avoient recours à lui ; il avoit des remedes pour chaque maladie , & comme il ne manquoit pas de les donner pour des ſecrets importants , il les vendoit auſſi fort chers. Il fit un profit immense en vendant aux Barbiers l'emplâtre de grenouilles. Il parloit de tout , & ſe donnoit également pour Médecin , Chirurgien , Apoticaire , homme de let-

tres , & sur-tout bon Poëte ; car dans le seul Ouvrage qu'on ait de lui , qui est intitulé, *Rosa Anglica* , & qui dans son tems fut aussi célèbre que le *Lilium* de Gordon , on trouve à peine une page où il n'y ait quelque citation en vers, & fort souvent il affecte d'y mettre les siens propres.

Il fut le premier , comme le remarque M. Freind , qui fut employé à la Cour d'Angleterre comme Médecin : avant lui on faisoit venir des Médecins étrangers pour le Roi. Le fils d'Edouard II ayant été attaqué de la petite - vérole , il fit garnir le lit du jeune Prince d'écarlate , & ordonna que tout ce qui l'environnoit , fût de la même couleur. Il faisoit aussi le métier de servir les femmes enceintes : son style sur ce sujet est non - seulement libre & galant , mais même obscene en certains endroits. Il prétendoit avoir un secret pour faire concevoir , & il dit dans son Livre qu'il étoit accablé d'une multitude de femmes de toute espece , qui venoient chercher la fécondité dans la
profondeur

profondeur de sa science. On ne sera pas surpris d'apprendre , d'après tout ce que nous venons de dire , que ce fameux charlatan débitoit aussi des maximes de gourmandise ; ce fut peut-être un des meilleurs moyens qu'il imagina pour se faire un nom parmi les grands & les femmes du bel air. Quels rôles pour un Médecin !

FR I C T I O N S. Les Romains faisoient beaucoup plus d'usage que nous des frictions, dans les maladies tant internes qu'externes. On les faisoit seches ou humides, selon les circonstances. Asclepiade , qui les avoit mis en usage à Rome , osoit s'en dire l'inventeur , quoique , suivant Celse , il n'eût rien dit qu'Hippocrate n'eût dit avant lui en peu de mots. On y lit en effet que la friction forte durcit la peau ; que la friction douce la relâche ; que celle qui est long-tems continuée maigrit , & que celle qui dure peu engraisse. De-là Celse concluoit que la friction devoit différer en raison de l'indication, qu'on se proposoit de remplir. On faisoit des

frictions tantôt sur l'habitude du corps , comme lorsqu'on vouloit donner de l'embonpoint à une personne maigre , tantôt sur une partie , lorsque la foiblesse de cette partie ou de quelque partie voisine l'exigeoit, tantôt sur les membres paralysés pour y rappeler la vie ; mais leur usage le plus ordinaire étoit sur les parties qui n'étoient point malades : ainsi on faisoit des frictions sur les parties inférieures, lorsqu'on vouloit dégorgé les parties moyennes ou supérieures. Le nombre des frictions dépendoit des forces du malade. Cinquante , suivant Celse , suffisoient à une personne foible , tandis qu'une plus forte pouvoit en supporter deux cents , &c. &c.

FINES , *Chirurgien*. On lit dans la gazette d'agriculture de l'année 1771 , n°. 99 , un trait qui fait beaucoup d'honneur à ce Chirurgien. » Le public , y est-il dit , a » bien regretté un ami des pauvres , » M. *Fines* , Chirurgien major du Régiment de *Welsh* Irlandois. Ce généreux » citoyen se noya en passant au gué la

„ riviere de Drac , afin de fecourir
 „ plus promptement un de fes malades.
 „ Ce digne homme que l'on avoit vu
 „ en Allemagne fe dépouiller de fa che-
 „ mise , pour en revêtir un malheureux ,
 „ traitoit ici (à Grenoble ,) les pauvres
 „ *gratis* , leur donnoit même quelque
 „ fois de l'argent , & méritoit de plus
 „ en plus l'estime publique par de nou-
 „ veaux exemples d'humanité & de bien-
 „ faifance. *De tels hommes* , ajoute le
 „ Rédacteur de la gazette , *ne devroient*
 „ *jamaïs mourir.*

CHIRURGIEN. I. Les Chirurgiens en
 Angleterre ne font pas, comme en France,
 appellés les premiers auprès des malades.
 Ce font les Apothicaires qu'on fait venir
 d'abord , qui faignent , purgent , appli-
 quent les vefsicatoires , font en un mot
 ce que nous appellons ici assez impropre-
 ment *la petite chirurgie*. L'usage de l'An-
 gleterre , dans le commerce des grandes
 Indes , est bien digne de louange. Le
 Chirurgien de chaque navire reçoit avec

ses appointemens une liv. sterling de gratification , pour chaque homme de l'équipage qu'il ramene en Europe.

II. Presque tous les Auteurs qui ont traité de la chirurgie , ont aussi traité des qualités qui sont nécessaires au Chirurgien. Il seroit fastidieux de nous en occuper ici : nous nous bornerons à une seule , à cause de sa singularité. Elle aura l'avantage d'apprendre quel étoit l'état de la médecine & de la chirurgie vers 1250 , tems où vivoit Guillaume de Salicet qui nous fournit cette anecdote. » Le Chirurgien , dit cet Auteur , ne doit pas se familiariser avec les Laïques ; ils ont coutume de détracter les Médecins : d'ailleurs la familiarité engendre le mépris , & fait que le Chirurgien n'ose pas demander avec autant de hardiesse le prix de son travail. Il est néanmoins important de se bien faire payer , puisque c'est un des meilleurs moyens pour acquérir de la célébrité & s'attirer la confiance des malades «. Aucun Chirurgien n'ose-

roit aujourd'hui tenir un pareil langage : mais plusieurs le mettent en pratique, & ils s'en trouvent bien.

III. Il y a dans un livre intitulé : *le comte de Cabalis ou entretiens sur les sciences secrettes*, 2^e. partie, p. 136, une conversation singuliere d'un Chirurgien, avec un cabaliste. Cette conversation roule sur l'ame des bêtes & sur la philosophie de Descartes : l'Auteur, que tout le monde fait être l'abbé *de Villars*, eût dû prêter au Chirurgien, qu'il fait parler, des raisonnemens plus méthodiques & mieux suivis.

IV. Hauteroche a peint dans sa comédie des *Nobles de Province*, acte 2, scene 10, un Chirurgien de campagne, qui fait le docteur & qui étant le seul de sa profession, dans le village où il demeure, devient facilement pédant & charlatan. Il lui donne le nom de *Chiros*. Cela me rappelle une belle estampe de M. Lebas, graveur du cabinet du Roi, intitulée *le Chirurgien de campagne*, & qu'il dédia en 1747 à M. le comte d'Ar-

genfon, Ministre d'état. On voit dans la salle d'une vieille mazure le Chirurgien qui panse un payfan d'une blessure au pied : dans cette chambre très-mal meublée , on aperçoit par terre des vases d'argile & des instrumens de chirurgie , un bassin à barbe sur un banc , des bouteilles sur des planches , un finge sur le haut d'une séparation de boiserie , un hibou perché sur un bout de bois , un monstre marin suspendu au plancher , un squelette à côté , enfin tout ce qui peut donner une idée convenable du maître de la maison. Cette estampe fait pendant à une autre intitulée le *chymiste*.

V. Un homme de condition étoit tombé malade en Auvergne, dans une terre éloignée de tout secours : on lui proposa d'envoyer chercher le Médecin de Clermont. Je n'en veux point, répondit-il, qu'on aille plutôt chercher le Chirurgien du village; il n'aura peut-être pas la hardiesse de me tuer.

VI. C'est à Jacques Cretenet, Chirurgien de Champhite en Bourgogne , que les Prêtres-missionnaires de S. Joseph de

Lyon doivent leur institution. Il consacra à leur fondation le bien qu'il avoit gagné à la chirurgie ; il la quitta , pour entrer dans l'état ecclésiastique , lorsqu'il eut perdu sa femme. Il est mort âgé de 63 ans , le 3 septembre 1666 ; sa Congrégation est peu répandue.

VII. L'Opéra-comique a joué en 1736 une piece intitulée *Arlequin, Chirurgien de Barbarie* , dont voici le canevas : deux hommes amènent Scaramouche , officier françois , blessé à la bataille de Parme d'un coup de fusil , dont la balle est restée dans le corps. Dans quel endroit , demande Arlequin ? dans le bras droit , répond Scaramouche. Arlequin , sans hésiter , lui coupe entièrement le bras droit *pour extirper* , dit-il , *la cause du mal*. Scaramouche se plaint alors que la balle est passée dans le bras gauche : Arlequin ne balance pas & fait une nouvelle amputation : enfin , il lui coupe successivement les deux cuisses , où la balle s'étoit réfugiée. Lorsque Scaramouche est ainsi mutilé , on l'emporte & la parade finit.

Si la bale se fût avisée de se réfugier dans la tête , sans doute qu'Arlequin l'auroit aussi amputée.

VIII. Dans une épître adressée à un Chirurgien par *Habicot* , il raconte la conversation qu'il eut devant la Reine mère avec la duchesse de Nemours. Cette dame lui demanda un jour quel étoit le meilleur Chirurgien de Paris. La question étoit embarrassante. Habicot y répondit avec esprit , en disant qu'il n'y en avoit qu'un , savoir celui qu'on affectionnoit.

IX. On lisoit chez madame de Mazarin un libelle en vers , où les courtisans étoient turlupinés. Le cercle étoit composé de plusieurs personnes , tant Seigneurs qu'autres , parmi lesquelles étoit un Chirurgien. On lut un trait contre le Duc de Candale , exprimé ainsi :

Le vieux Duc de Candale au teint havre & plombé.

Le Chirurgien interrompit le lecteur pour dire que le teint de M. le Duc de Candale prendroit une autre forme , quand on auroit saigné & purgé sa personne ,

ce

ce qui fit rire tout le monde. C'est M. de S. Evremont qui rapporte cette anecdote.

X. Les Rois de France ne sont pas les seuls qui honorent de lettres de noblesse les Chirurgiens qui se distinguent dans leur profession. En 1729, *Dom Jérôme-Simon de Cœur*, Chirurgien-Accoucheur, obtint du Roi d'Espagne des lettres de noblesse pour lui & ses descendans avec les mêmes honneurs & prérogatives, dont jouissent les titrés de Castille.

X. M. Petit, un des plus fameux Chirurgien de ce siècle, fut mandé en 1734, pour faire une opération au Prince des Asturies. Lorsqu'il fut guéri, le Roi, la Reine, le Prince & la Princesse le comblèrent de présens. Ils lui donnerent 40000 liv., outre 8000 l. qu'il avoit reçus en partant de Paris : la Reine lui fit présent en outre d'une montre d'or à répétition garnie de diamans & de deux beaux cachets; le Prince des Asturies, d'une autre montre d'or qui répétoit les heures, les quarts & les minutes, & de la chaîne d'or, à laquelle pendoit un

brillant estimé 12000 liv. , avec un cachet d'une belle caroline sur laquelle étoit gravée une tête antique ; la Princesse des Asturies , d'une canne à pomme d'or garnie de diamans & d'un ruban auquel étoit attaché un brillant , pareillement estimé 12000 liv.

XI. M. le Marquis de Gontaut ayant été guéri en 1749 , d'une blessure dangereuse par les soins de M. *Taranger* , Chirurgien en chef des hôpitaux de Tournay , le chevalier de C.... s'exprima ainsi sur ce Chirurgien dans une piece de vers qu'il adressa au marquis de Gontaut :

Le savant *Taranger* t'a rendu la santé :

Tes jours sont un présent de son art salutaire,

Et par lui de nouveau ton bras si nécessaire

Va t'ouvrir un chemin à l'immortalité.

XII. Il y a quelques années qu'un Chirurgien vint à une thèse qui étoit soutenue aux Écoles de médecine ; il monta aux degrés où se placent les Docteurs Régens de la Faculté. Un Médecin lui dit : vous ne pouvez rester là , Monsieur , c'est la place des Docteurs. --- Où donc est la

place des doctes , répondit le Chirurgien
 ---Si vous l'eussiez demandé d'abord , on
 vous auroit montré les anneaux où jadis
 on les attachoit. On fait qu'autrefois les
 Médecins faisoient leurs visites montés sur
 des mules , & l'on voit encore aux an-
 ciennes Ecoles l'anneau qui servoit à atta-
 cher la monture du fameux docteur *Hamon*.

XIII. Des François & des Hollan-
 dois s'étant établis dans la petite isle de
 S. Martin , aux Antilles , les premiers
 choisirent parmi eux, pour leur Comman-
 dant , un Chirurgien de profession , qui
 faisoit aussi l'office de Curé. C'étoit lui
 qui assembloit le peuple à l'Eglise , qui
 faisoit le prône , récitoit les prieres , don-
 noit avis des Fêtes & des jeûnes. Aux fonc-
 tions de Chirurgien , de Pasteur & de
 Commandant , il joignoit aussi celle de
 Juge , assisté du Maître d'Ecole & de son
 Frater, qui lui tenoient lieu , l'un d'As-
 seffeur , l'autre de Greffier.

XIV. Il y a un oiseau qu'on appelle le
 Chirurgien ou *le Jacana armé* ; pour le

distinguer des deux autres especes , qui toutes fréquentent les marais du nouveau continent. Celui dont il est ici question , est ainsi nommé , parce qu'il porte à la partie antérieure de chaque aîle , une maniere de lancette ou d'éperon jaunâtre , grisâtre , fort aigue , d'une substance de corne , & dont il se sert pour se défendre. Il se trouve au Bresil. Le Chirurgien brun armé , ou le Jacana brun armé , autre especes qui ne differe guères de celle-ci , se trouve au Mexique , à Cayenne & à Saint-Domingue. Il y en a encore une troisieme especes qui est le Chirurgien varié , ou la Foule épineuse , *Fulca spinosa* de Linnæus. On trouve cet oiseau dans le pays de la nouvelle Carthagene , dans l'Amérique méridionale. Il faut observer qu'on voit quelquefois aussi des Jacanas armés en Afrique.

Il y a encore un poisson qu'on appelle *Chirurgien* , & qu'on rencontre à la Martinique. Il est ainsi nommé , parce qu'il porte vers sa queue deux petites pointes fermées & aigues comme une lancette.

Le *Thalitron*, plante qui croît sur les vieux murs & parmi les décombres des bâtimens, est appelé *Sophia Chirurgorum*, la science des Chirurgiens, parce qu'étant pilée & appliquée sur les blessures & les ulceres, elle les guérit en très-peu de tems.

XV. Un Chirurgien de Syracuse avoit épousé à l'âge de vingt-cinq ans une femme qui lui avoit apporté une dot assez considérable; après être resté trois ans avec elle, il s'en alla à Naples où il se maria avec une courtisane, qui lui donna dix mille écus. Le Chirurgien passa quelques années avec elle. Après avoir dissipé sa fortune, il fut à Venise, où il eut l'adresse de se faire aimer de la veuve d'un Tailleur riche, de lui voler son argent, & de se retirer à Rome, où régnoit alors le Pape Sixte V. Il se fit passer pour un empirique célèbre: il changea de nom & épousa une quatrième femme qui lui apporta une dot de vingt mille livres; mais lorsqu'il étoit sur le point de recevoir la bénédiction nuptiale, il fut reconnu par

un frere de sa femme de Venise , qui sur le champ porta sa plainte au Gouverneur de Rome. Le Pape ayant été instruit de cette aventure , fit arrêter le Chirurgien & voulut l'interroger lui-même. « Sçachez , » T. S. P. répondit le coupable , qu'ayant » pris ma premiere femme à Syracuse , » sans la bien connoître , je l'abandonnai » à cause de son humeur : celle que je pris » à Naples , me deshonorant par ses dé- » bauches , je la quittai pareillement ; » le hafard m'en fit prendre une autre à » Venise , dont les caprices m'ont fait » désertter : je viens d'en épouser une » quatriéme que je connois fort peu & » que je ne crois pas garder longtems ».

Le Pontife lui répondit en plaisantant :
 « puisque vous ne pouvez trouver en ce » monde de femme qui vous accommode , » il faut espérer que vous en trouverez » dans l'autre. Aussi-tôt il ordonna au » Gouverneur de Rome de le faire pendre , » ce qui fut exécuté sur le champ ».

Diâ. des Tribunaux, tom. V I, p. 212.

VANS-WIETEN. I. La mémoire du

célebre Baron Wanf-wieten , premier Médecin de leurs Majestés Impériales, est encore trop récente dans l'histoire de la médecine, pour que nous croyons devoir entrer dans de grands détails sur cet illustre Médecin. Nous nous contenterons de rapporter ici un service qu'il a rendu aux Lettres & que bien des gens ignorent. C'est à lui que les Libraires de Vienne ont dû la liberté de vendre l'esprit des Loix, dont l'introduction avoit été défendue à Vienne. C'est aussi à lui que M. de Voltaire a dû que son histoire universelle fût, contre toute attente, entre les mains de tout le monde dans ce pays là. Il est étonnant après cela que ce Poëte célèbre ait fait contre M. Wanf-wieten, une Satyre dans *ses dialogues*, où il le badine sur ce qu'il étoit en même tems premier Médecin de la Cour & Président de la censure des livres & des études du pays.

En 1763, L. M. I. ont fait mettre dans une des Salles de l'Université de Vienne son portrait, avec cette inscription au bas :

Franciscus I. & Maria-Theresa Augg.

Hanc effigiem

Gerardi L. B. Van-Swieren ,

Ob studium Medicum ab ipso

Feliciter emendatum

In auditorio hujus Facultatis publico ,

Appendi jusserunt ,

Die XXX, Decemb. M. DCC. LXIII.

II. Dix ans après, en 1773, on adécouvert le mausolée que l'Impératrice Reine lui a fait élever dans l'Eglise des Augustins de Vienne , qui est celle de la Cour. Le buste en marbre de carrare est placé dans une grande niche de marbre noir, sur un piédestal à la grecque , aux côtés duquel sont en bronze doré des livres , des plantes , &c. & la masse de la Faculté de Médecine. A la droite de la niche est un génie tenant d'une main la baguette d'Esculape entortillée d'un serpent , & montrant de l'autre le buste. A la gauche est un autre génie représentant la botanique. Le monument est couronné par une corne de bronze dorée, surmontée d'un

serpent. On lit au bas de la niche, qui pose sur son socle de marbre gris, l'épithaphe suivante.

Maria-Theresia

Aug. memoriæ

Gerard. L. B. Van-Swieten

Or. S. Step. Comment. Consiliar. Aul. Archiatrorum,

Comitis studii restauratoris,

Rei med. bibliot. Palat. ac lib. cens. præsid.

Paris. Petrop. variarumque Academ. membri,

Nat. VII. Maii M. DCC.

Christianè & heroïcè

Vitâ funct. XVIII. Jun. M. DCC. LXXII.

Ob laborem indefessum, eminentem doctrinam,

Integritatem, sinceritatem, constantiam,

Poni iussit.

COCHEMAR. I. On appelle ainsi un embarras dans la poitrine & une difficulté de respirer qui attaquent ceux qui dorment, sur-tout pendant la nuit, & sont accompagnés de rêves fatiguans. Dans les siècles d'ignorance, le peuple croyoit qu'*Incube*, démon familier, s'emparoit du corps d'une femme pour jouir avec

elle des plaisirs de l'amour. Les plus adroites, entre les femmes, profiterent de l'opinion populaire pour vivre avec d'autres incubes que ceux de l'autre monde. On a depuis reconnu que l'incube des anciens n'étoit rien autre chose que le cochemar. On est en vérité devenu trop savant.

II. Dans la parodie de Médée & Jason, jouée aux Italiens le 28 Mai 1727, *Creuse* apprend à *Cleone* sa confidente, qu'elle est toute épouvantée d'un rêve qu'elle a fait, & elle chante sur cet air : *ma mere, mariez-moi, &c.*

J'ai rêvé toute la nuit
Qu'on faisoit trembler mon lit.
J'ai vu luire des flambeaux.
Médée en fureur tiroit mes rideaux,
Tenant en main un poignard.

Cléone lui répond. --- *Bon, c'étoit le cochemar.*

COLIQUE. I. Bousquet qui se signala dans l'emploi de *fou du Roi*, sous les regnes de Henri II, François II, & Charles IX, se méloit aussi de faire la médecine. Etant allé voir par l'ordre de

François II, un Ambassadeur qui avoit une violente colique , il lui dit , qu'étant lui-même fort sujet à cette maladie , il ufoit alors d'un remede qui le soulageoit très-promptement. « Quand la colique me » tient, dit-il , je mets le doigt d'une » main par le bas , & le doigt de l'autre » main par le haut , c'est-à-dire , l'un » dans la bouche , & l'autre dans l'endroit » opposé , & les changeant de tems en » temps pendant l'espace d'une demi- » heure , les vents se dissipent par les deux » endroits , & je suis soulagé ».

Brantome, qui a donné sur ce fou un Mémoire fort étendu, dans la seconde partie de ses *capitaines étrangers*, dit que l'Ambassadeur le crut , & en fit l'essai une bonne demi-heure à bon escient, & qu'il en fit le conte dans la chambre du Roi où il en fut ri.

II. Le même Auteur rapporte que M. d'Imbercourt , de la famille de Brimeu , dans les pays bas , étoit attaqué, dès qu'il se voyoit sur le point de com-

battre , d'une violente colique d'entrailles, qui le forçoit de descendre de cheval, pour aller dans un coin satisfaire un besoin naturel. Il ne faut pas , dit Brantome , inférer de-là , que M. d'Imbercourt eût quelque crainte : il étoit très-brave ; mais l'ardeur avec laquelle il se portoit à combattre , occasionnoit en lui cette révolution , dont les Médecins peuvent rechercher la cause.

III. Il y a dans le Mercure de France , Juillet 1727 , une Ode sur la colique : une chose bien étonnante , c'est que la même Ode se trouve répétée mot pour mot dans le Mercure de France , Octobre 1738. Ainsi le même Auteur ou un autre n'a pas craint , au bout de douze ans , de faire reparoître le même Ouvrage sous la même forme , & le rédacteur du Mercure ne s'est pas apperçu du plagiat. Quoi qu'il en soit , voici quelques vers de cette Ode , qui nous ont paru pouvoir trouver place ici :

Cruel bourreau de ma famille,
Tyran fougueux , hydre intestin ;

Colique , inexorable fille
 De la tristesse & du chagrin ,
 Faut-il qu'une innocente vie ,
 Sans cesse à ta rage asservie ,
 Succombe enfin sous tes efforts ?

.
 A peine je vis la lumière ,
 Que j'éprouvai tes trais perçans :
 Barbare , tu fus la première
 Pour qui j'eus un corps & des sens.

.
 Quel bras contre moi se déploie ?
 Quel Dieu s'arme contre mes jours ?
 Mes flancs deviennent-ils la proie
 Ou des corbeaux ou des vautours, &c. &c.

QUEUE HUMAINE. Est-il bien vrai ,
 demande M. de Voltaire , *singularités de*
la nature , pag. 208 , que dans quelques
 Isles des Philippines & Mariannes , il y a
 des familles qui ont des queues , comme
 on peint les satyres & les faunes ? Des
 Missionnaires Jésuites l'ont assuré. Plu-
 sieurs voyageurs n'en doutent pas. Maillet
 dit qu'il en a vu. Des Domestiques Negres
 de feu M. de la Bourdonnois, le vainqueur

de Madras & la victime de ses services, m'ont juré qu'ils en avoient vu plusieurs. Dans le fait, il ne seroit pas plus étrange que le croupion se fût allongé & relevé dans quelques familles, qu'il ne l'est d'en voir qui ont six doigts aux mains ou aux pieds. Au surplus, qu'il y ait eu, qu'il y ait encore, ou qu'il n'y ait jamais eu des hommes à queue, cela est fort peu important : il faudra toujours ranger ces queues dans la classe des monstruosités.

RAGE. I. Voici un avis sur la rage du fameux *M. Petit*, Chirurgien. Lorsqu'on aura été mordu, dit-il, d'un chien qu'on soupçonnera être enragé, comme il arrive souvent que le chien est tué, avant qu'on se soit assuré de son état, il faut, pour ne pas rester dans l'incertitude, frotter la gueule, les dents, les gencives du chien mort avec un morceau de viande que l'on jettera ensuite à un chien vivant. Si celui-ci refuse de le manger, criant & heurlant, ce sera une preuve que le chien mort étoit

enragé , pourvu cependant qu'il n'y eût point de sang à sa gueule. Si la viande est bien reçue & mangée , il n'y a rien à craindre , & le chien mort n'est pas enragé.

II. Après cette remarque utile , dont on fera le cas que l'on jugera convenable , nous allons récréer l'esprit de nos lecteurs par l'extrait d'une piece de l'Opéra comique intitulée : *les Enragés*. La scene se passe à Dieppe , & le théâtre représente la Mer dans le fond , & sur le devant , une hôtellerie qui a pour enseigne *le chien verd*. M. *Gabbanon* , célèbre Médecin Anglois , qui vient s'y établir , se donne pour très-habile à guérir toutes les rages du corps & d'esprit. On lui amene des filles possédées de la rage d'amour , & des maris attaqués de celle de la jalousie : il guérit les derniers avec du vin , & les premieres en les mariant. On amene dans une cage de fer un Poëte furieux qu'on a été obligé d'enfermer ainsi , parce qu'il mordoit tout le monde. M. *Gabbanon*, qui désespere de le guérir , dit qu'il n'y a pas d'autre remede

que de l'étouffer : le Poëte qui entend cette Sentence , brise les barreaux de sa cage & se sauve. Une fille que son pere refuse de marier , feint aussi d'être enragée , & le Médecin qui est d'intelligence avec elle , trouve le moyen de lui faire épouser celui qu'elle aime. Cette piece est terminée par une danse de matelots & par un vaudeville , sur ce que chacun a sa rage.

III. Un Particulier que des affaires importantes appelloient à Versailles , prit une voiture de la Cour & se trouva à côté d'un Chanoine , dont l'embonpoint étoit énorme , & qui l'enveloppoit , pour ainsi dire , dans sa vaste rotondité ; ne sachant comment se délivrer de cet incommode voisin , le Particulier , homme d'esprit , s'avisa d'amener la conversation sur le motif qui conduisoit les deux voyageurs.

--- Pour moi , dit le gros Chanoine , en prenant de plus en plus ses aises , au risque d'étouffer son malheureux compagnon ; je vais passer une quinzaine de jours chez

un

un Prieur de mes amis, où je compte m'amuser délicieusement... Hélas ! reprit le Particulier, en poussant un profond soupir, on m'a conseillé les bains de mer pour achever de me guerir, des attaques de rage, qui me prennent encore quelquefois, malgré tout ce qu'ont pu faire les plus habiles Médecins de Paris. Dès que je serai à Versailles, je louerai une voiture pour gagner le premier port de Normandie. --- O ciel ! vous êtes enragé, s'écria le Chanoine. Cocher, arrête, arrête, que je descende. On eut beau dire, il voulut absolument descendre, & fit le reste de la route à pied, laissant son compagnon de voyage fort à l'aise dans la voiture, & se félicitant beaucoup de sa ruse.

IV. Boerrhaave parle d'un Médecin Hollandois qui guérissoit ceux qui avoient été mordus par un chien enragé, en appliquant sur la morsure, pendant vingt-quatre heures, des harengs salés, qu'il faisoit renouveler, lorsqu'ils commen-

çoient à se corrompre. Quelle explication satisfaisante peut-on donner d'un pareil fait , qui n'est rien moins que vraisemblable ?

RÉGIME. I. On peut assurer que le régime a plus guéri de malade , que toutes les Médecines. Un fameux Médecin ayant demandé au pere Bourdaloue quel régime de vie il suivoit. Ce pere lui répondit qu'il ne faisoit qu'un repas dans la journée. Gardez-vous , lui dit le Médecin , de rendre public votre secret ; car vous nous ôteriez toutes nos pratiques.

II. Le bon régime de vivre est bien décrit dans les vers suivans :

Quiconque a tant soit peu d'envie
De régler comme il faut le cours de sa vie ,
Doit fort exactement cet ordre bien garder ,
Une fois tous les jours le ventre se vider ,
Ainsi qu'une fois la semaine
Faire débauche à panse pleine ;
Une fois chaque mois sa femme caresser ,
Dût-elle du trop peu se plaindre & s'offenser ,
Une fois tous les ans purger sa conscience
Par la confession & par la pénitence ,

Après un fort long-tems enfin se souvenir
Qu'une fois en sa vie il faut aussi mourir.

Il y a bien des articles de cette recette qui ne feroient pas du goût de tout le monde , sur-tout le deuxième.

III. L'Idée du Madrigal suivant , intitulé : *les deux régimes* , est assez ingénieuse : c'est dommage que la chute en soit un peu Profaique. Il est de M. de Marvielles.

Le Dieu du vin , le Dieu des vers
Ont par deux régimes divers
Conservé leur teint frais & leur air de jeunesse ,
Phébus en barbotant dans les eaux du Permesse ,
Bacchus en buvant son vin pur :
Du premier le système est fort sage ;
Mais l'autre me plaît davantage ,
Et je le crois beaucoup plus sûr.

RENOUEUR. Il n'est point d'art dans la fociété , qui ne dégénere quelquefois en pur métier. L'homme du peuple , sans s'embarasser de la théorie , débute hardiment par la pratique. Cette audace présumptueuse est le premier caractère des

charlatans: il n'est guere de village qui n'ait son payfan empirique, son docteur, &c. La Chirurgie n'est point à l'abri de ce brigandage, elle regarde avec raison, comme de son reffort, les fractures, & le talent de rétablir les os dans leur position naturelle, paroît, aux yeux de tout homme sensé, inséparable des connoissances les plus exactes & les plus sûres en anatomie. Cependant il est rare que chaque village n'ait pas son Renoueur ou Rebouteur, & c'est à lui, à un homme grossier, sans lumieres, sans jugement même, que le payfan confie le sort d'un membre estropié, plutôt qu'à l'homme de l'art, qui a fait des études suivies & positives sur cet objet.

Il faut pourtant convenir que, si le plus souvent le peuple est dupe de son aveugle confiance & en reste puni, quelquefois aussi ces artistes grossiers, à force de mensonge, de hardiesse, de bonheur même, viennent à bout de guerir les blessés qu'ils traitent. Un cas semblable a donné lieu

à un procès, dont on lit le précis dans le troisième volume du *Journal des Causes Célèbres*, p. 206, & dont voici le sujet.

Un sieur *Objois* exerçoit dans la province de Mons-en-Chaussée le talent de *Renoueur*, pour lequel même il avoit été reçu maître, par lettres du 5 Janvier 1747, à la charge de garder les statuts de la chirurgie. On l'accusa d'avoir violé cette condition, & d'être contrevenu aux statuts dans une guérison, qui, d'un côté, ajouta à sa réputation, & de l'autre, lui valut un procès.

Un Laboureur d'une paroisse voisine reçoit un coup de pied de cheval dans les côtes. Il appelle deux Chirurgiens, qui, après avoir visité sa blessure, décident qu'il a deux côtes cassées, le traitent en conséquence & appliquent un appareil convenable. Au bout de quelques jours le malade souffrant toujours, s'adresse au *Renoueur* du village de Mons. Pressé par les instances du malade & de sa famille, le *Renoueur* leve l'appareil appliqué par

les Chirurgiens , dont il dit avoir avant fait avertir un , qui ne se trouva pas chez lui ; il leve donc seul l'appareil , reconnoît que les Chirurgiens se sont trompés , dit qu'il n'y a point de fracture aux côtes , mais seulement une dislocation , ôte les bandages comme inutiles & même dangereux , & les remplace par un autre procédé , qui fut suivi d'une prompte guérison.

Cependant les deux Chirurgiens font assigner le Renoueur au Bailliage de Peronne , en condamnation de l'amende portée par leurs statuts , contre ceux qui levent un appareil , sans avoir appelé leur confrere , même par sommation judiciaire. Le Bailliage rendit une Sentence , qui déchargea le Renoueur de l'accusation , & débouta les deux Chirurgiens de leurs demandes. Il y eut appel au Parlement , qui confirma la Sentence. Cependant le Renoueur étoit dans son tort , puisqu'il étoit soumis aux statuts de Chirurgie , & qu'il les avoit violés en levant l'appareil

des deux Chirurgiens, sans la présence au moins d'un : il ne suffisoit pas de l'avoir averti : il falloit attendre qu'il vînt.

RÉTENTION D'URINE. I. Une des cruautés de *Tibere* étoit de faire boire abondamment ceux qu'il vouloit faire mourir, & quand ils avoient bien bu, il leur faisoit lier étroitement la verge, & les laissoit ainsi, jusqu'à ce que des douleurs cruelles les eussent fait mourir.

II. Un malade étoit réduit à la dernière extrémité, par une rétention d'urine. Il fit appeller deux Médecins en consultation. Après avoir délibéré ensemble sur la maladie, l'un des deux approche gravement du lit du malade, & lui dit :
 « Monsieur, nous avons murement réflé-
 » chi sur les causes de votre maladie :
 » nous avons trouvé qu'il faut vous com-
 » parer à un tonneau. Tant qu'il est
 » exactement plein, la liqueur ne coule
 » jamais par en bas, & il faut de néces-
 » sité lui donner de l'air par en haut, pour

» qu'elle sorte ensuite par la route ordi-
 » naire. Cela posé, il est démontré que
 » la saignée seule pourra vous tirer d'af-
 » faire , & que vous urinerez , dès que
 » par ce moyen nous aurons donné de
 » l'air à votre corps. Ce qui fut dit fut
 » fait ». Mais le sang eut beau couler , la
 nature se mocqua de la démonstration
 du Médecin, qui vit avec étonnement
 partir son malade pour l'autre monde ,
 & , qui pis est , sans avoir uriné.

ACHE. I. Cette sorte d'herbe , qui est
 assez méprisée parmi nous , étoit fort esti-
 mée des anciens. Ils s'en servoient pour
 faire des couronnes , non-seulement dans
 leurs cérémonies religieuses , & dans
 leurs jeux solennels , comme le prouve
 une ode de *Pindare* à *Xenocrate d'Agri-
 gente* , vainqueur à la course des chars ;
 mais encore dans leurs repas de plaisir &
 dans leurs fêtes galantes. Horace , prépa-
 rant un festin pour l'heureux retour d'un
 de

de ses amis , ordonne que les roses , l'ache
& les lys n'y manquent pas :

Neu desint epulis rosæ ,
Neu vivax apium , &c.

Le même Poëte , dans une occasion à
peu près semblable , s'écrie , transporté de
joie , qu'on lui fasse au plus vite des
couronnes d'Ache ou de Myrthe.

Quis udo
Deproperare apio coronas
Curat-ve myrtho ?

II. Les anciens employoient encore
l'Ache à des usages fort différens : Sui-
das nous apprend qu'ils s'en servoient dans
les obseques , qu'ils en répandoient sur
les tombeaux , & qu'ils croyoient qu'elle
étoit extrêmement du goût des morts ;
jusques-là , qu'au rapport de Plutarque , on
disoit proverbialement : δεισδαι σελινον *avoir*
besoin d'Ache , à peu près dans le sens que
nous disons , *sentir le sapin* , ou *avoir un*
pied dans la fosse.

AMPUTATION. I. M. Sabatier, Professeur Royal des Ecoles de Chirurgie, Chirurgien Major de l'Hôpital Royal des Invalides, &c. fit l'amputation de la cuisse à un Soldat, qui depuis long-temps demandoit qu'on lui donnât une peau de mouton, ainsi qu'on a coutume d'en accorder l'hiver dans cet hôtel à ceux qui ont eu un membre coupé, pour envelopper leur moignon. Aussi-tôt que sa jambe fut coupée, pendant laquelle opération ce Soldat ne dit pas un mot, il s'écria : *j'aurai donc enfin une peau de mouton.*

II. M. Faber, Maréchal de France, ayant été grièvement blessé à la cuisse, au siège de Turin, tous les Chirurgiens conclurent à faire sur le champ l'Amputation : mais il ne voulut jamais y consentir, malgré les pressantes sollicitations de M. de Turenne & du Cardinal de la Vallette, il leur dit pour toute réponse : *je ne veux pas mourir par piece ; la mort m'aura tout entier, ou elle n'aura rien.* Elle n'eut effectivement rien, car il guérit

de sa blessure , contre toute espérance. Si M. *Bilguer* , qui a fait une dissertation sur l'inutilité des Amputations , & son Traducteur , M. *Tiffot* , eussent connu ce fait , ils en eussent sans doute tiré bon parti en faveur de leur opinion.

III. *Dominique de Vic* , Gouverneur d'Amiens & de Calais , & Vice-Amiral de France , ayant eu , en 1586 , tout le mollet de la jambe droite emporté d'un coup de fauconneau , & ne pouvant plus monter à cheval , sans ressentir les plus vives douleurs , fut obligé de quitter le service ; il vivoit dans ses terres , en Guyenne , depuis trois ans , lorsqu'apprenant la mort d'Henri III , les embarras où se trouve Henri IV , il prend aussi-tôt la résolution de se faire couper la jambe , ce qu'il exécute , vend une partie de son bien , & va trouver son Roi , auquel il rendit des services signalés en plusieurs occasions ; c'est le même , qui , deux jours après l'assassinat de ce bon Roi , passant dans la rue de la Feronnerie , & regardant l'endroit où

avoit été commis cet horrible crime, fut si saisi de douleur, qu'il tomba sur le champ presque mort, & mourut effectivement le lendemain.

IV. Un Créole habitant au loin dans les terres, auprès du Cap-de-bonne-Espérance, avoit la gangrene à une main, par la suite d'une blessure négligée; ayant jugé qu'il n'y avoit pour lui d'autre ressource que l'Amputation, & étant trop éloigné de la Ville, pour faire venir ou aller trouver un Chirurgien, il se décida à se faire lui-même l'Amputation. Après avoir préparé en conséquence des herbes & des remedes pour la suite de l'opération, d'un coup de hache il amputa sa main, au-dessus du poignet. Il ne prit d'autre précaution, que celle de faire tenir son bras fixe par un aide; il appliqua ensuite les remedes qu'il avoit préparés & guérit parfaitement. Je l'ai vu, dit M. de Pages, qui rapporte ce fait dans son voyage autour du monde, tom. II, p. 31. Je l'ai vu très-bien portant à Simons-Bay, où il

étoit venu avec ses Esclaves & des charriots chargés du beurre qu'il retiroit de ses troupeaux.

V. Le trait suivant n'est pas moins courageux. A la bataille d'Aberdeen en Ecosse, en 1644, où commandoit le Marquis de Montrose, un Irlandois eut la jambe presque entierement emportée par un boulet de canon, enforte qu'elle ne tenoit plus que par un reste de chair; il prend son couteau, se coupe lui-même ce reste de chair, puis donne sa jambe à un de ses camarades pour la faire enter- rer. Il guérit de sa blessure & fut fait cavalier.

VI. En 1781 ou 82, un Anglois va trouver un Chirurgien habile de cette ville, dont le nom ne nous est pas par- venu. --- Monsieur, vous voyez cette bourse; elle contient cent guinées, & sera le salaire de l'opération dont je vais vous charger, si vous la faites avec suc- cès: dans le cas contraire, ce pistolet punira votre refus ou votre maladresse.

--- De quoi s'agit-il ? --- Il me faut couper cette jambe. --- Mais, Monsieur, elle est saine, dans le meilleur état : je ne puis ni ne veux vous faire , sans nécessité quelconque , une opération aussi cruelle. --- Ne balancez pas un instant à me satisfaire , ou votre vie. Je n'ai ni instrumens ni bandages préparés. --- J'ai prévu cette objection , & je me suis muni de tout ce qui est nécessaire : vous n'avez donc point de prétexte ; operez. Il fallut que , malgré lui , le Chirurgien séparât du corps , une jambe qui y convenoit très-bien ; mais qu'une fantaisie singulière avoit proscrire. L'Anglois guérit & retourna dans sa patrie avec une jambe de bois.

On assure que le Chirurgien , quelques temps après , reçut de cet original une lettre conçue en ces termes : « recevez ,
 » Monsieur , pour témoignage de ma vive
 » reconnoissance , la lettre de change
 » incluse de deux cent cinquante guinées ,
 » sur M. Ponchaud ; vous m'avez rendu

„ le plus heureux de tous les hommes ,
 „ en m'ôtant un membre qui mettoit à
 „ mon bonheur un obstacle invincible.
 „ Ce langage vous paroîtra celui d'un fou,
 „ & vous aurez raison de me juger tel , si
 „ l'homme le plus passionné mérite cette
 „ épithete. J'aime , que dis-je ? j'adore
 „ une femme charmante , sans laquelle
 „ l'existence m'étoit à charge , & dont
 „ le sacrifice d'une jambe pouvoit seul
 „ m'obtenir la main. Je m'y suis déter-
 „ miné , dès le moment que j'ai sçu le
 „ motif de sa résistance. Elle n'avoit qu'une
 „ jambe , & ne vouloit pas que j'eusse de
 „ ce côté sur elle une supériorité , qu'elle
 „ croyoit me mettre dans le cas de lui
 „ faire des reproches. Injuste qu'elle étoit !
 „ tant d'autres avantages affuroient son
 „ empire sur l'amant le plus tendre !
 „ Enfin , monsieur , de retour à Lon-
 „ dres , ma situation l'a subjuguée : nous
 „ nous sommes unis , & je trouve une
 „ consolation bien puissante , de la priva-
 „ tion à laquelle j'ai consenti , par la res-

» semblance qu'elle me donne avec l'objet
 » de tous mes vœux. Qu'est - ce , après
 » tout , que cette privation , au prix de
 » la jouissance qu'elle m'a procurée , &
 » quel est l'homme qui ne s'y résoudroit
 » pas , pour la possession d'une épouse ,
 » qui doit faire son bonheur » !

VII. Il y avoit autrefois à S. Pétersbourg
 une sorte d'accusation , que l'on appelloit
crier le mot ; elle consistoit à prononcer
 quelques paroles qu'on ne peut traduire
 que par ceux de *paroles & faits* , & qui
 ont à peu près cette signification : *J'ai*
à porter quelque plainte contre tel & tel ,
il a commis des crimes capitaux. Ces cris
 étoient autrefois si sacrés & si effrayans ,
 que quand ils se faisoient , on voyoit pâlir
 ceux qui étoient présens , & se retirer en
 faisant des signes de croix. Voici à ce sujet
 une anecdote qui doit trouver place ici.

Un Chirurgien major d'hôpital trouva
 nécessaire de faire l'amputation du bras
 à un malade : celui-ci protesta long-tems
 contre cette opération , & dit qu'il ne la

souffriroit pas. Le Chirurgien, qui ne l'écoutoit pas, ordonna de le tenir, & se mit en devoir d'opérer. Le patient, parmi les cris horribles qu'il faisoit, menaçoit le Chirurgien de *crier le mot*, si on ne le lâchoit pas. Ceux qui étoient présens, pâlissoient, & vouloient quitter prise. Le Chirurgien, qui ignoroit la langue Russe, & en conséquence ce que disoit le malade, alloit toujours son train, & finit l'opération, pendant laquelle celui-ci cria effectivement le mot. On mit au fait du mot le Chirurgien, qui, sans l'intervention du corps des Médecins, eût été mis en prison, & essuyé un procès très-fâcheux & très-dispendieux.

VERRUE. I. Les Anglois du commun prétendent que c'est un signe heureux d'avoir une verrue au visage, & attachent beaucoup d'importance à la conservation des poils qui naissent ordinairement sur ces sortes d'excroissances.

II. Dans une certaine ville de Province assez considérable , l'usage est de dire que l'on guérit les verrues , en les frottant à l'habit d'un cocu. Un étranger qui passoit par cette ville se plaignoit à un habitant de plusieurs verrues qu'il avoit aux mains : l'habitant lui conseilla de les frotter à l'habit du Marquis de. . . . dont la femme étoit une célèbre coquette , lui faisant entendre que ce Marquis avoit une vertu particulière pour guérir les verrues. L'étranger croit ce qu'on lui dit , & exécute de bonne foi le conseil qu'on lui a donné. *Que faites-vous là* , lui dit en se tournant le Marquis ? *Ce n'est rien* , répondit l'étranger : *je veux seulement faire passer mes verrues*. Le Marquis , piqué , lui réplique par un soufflet. Les deux champions mettent l'épée à la main , se battent , & après que l'un des deux a été blessé , ils s'expliquent mutuellement.

VÉROLE. I. Qui n'a pas lu l'ingénieux badinage de M. Linguet sur cette hon-

teuse maladie ? La brochure qu'il a composée à ce sujet, est intitulée : *La Cacomonade*, dans laquelle l'Auteur examine la nature du mal vénérien, ses principes, les maux qu'il cause, si les anciens l'ont connu, si *Job* en a été attaqué, si la lepre étoit la même maladie, ses différens voyages, ses préservatifs, ses remèdes, &c. &c. Cet Ouvrage est plein d'esprit & de sel, & il a dans son genre cet ascendant supérieur, qui caractérise tout ce qui sort de la plume de M. *Linguet*.

II. Un autre Ecrivain, recommandable sur-tout par les agrémens de son style & par sa manière intéressante de raconter les faits, M. l'Abbé de la Porte, a très-bien décrit l'origine & les progrès de ce mal funeste dans le tome XI de son *Voyageur François*, à l'article de S. Dominique. Il nous apprend, tome XII, que les maladies vénériennes sont si communes au Pérou, que très-peu de personnes en sont exemptes, & qu'à *Lima*, la Capitale, le libertinage est porté à un tel excès,

qu'on ne voit souvent par-tout que des vérolés. Le mal est d'autant plus difficile à déraciner , qu'il y a peu de Médecins pour le traiter ; que l'unique ressource est dans le secours de quelques vieilles femmes, qui traitent ces maladies avec des ptisannes & par des cauteres, que portent également presque toutes les personnes des deux sexes. M. l'Abbé de la Porte ajoute que les Dames font si peu de mystere de cette maladie , que dans leurs visites elles se demandent des nouvelles de leurs véroles, & se pansent réciproquement leurs ulceres.

III. Le trait suivant est tiré d'Emile , édit. in-12. tom. II , pag. 163. Un vieux militaire , dit J. J. Rousseau , qui s'est distingué par ses mœurs autant que par son courage , m'a raconté que dès sa premiere jeunesse , son pere, homme de sens , mais très-devot , voyant son tempéramment naissant le livrer aux femmes, n'épargna rien pour le contenir ; mais enfin , malgré tous ses soins, le sentant

prêt à lui échaper , il s'avisa de le mener dans un Hôpital de vérolés , & , sans le prévenir de rien , le fit entrer dans une salle , où une troupe de ces malheureux expioit , par un traitement effroyable , le désordre qui les y avoit exposé. A cet hideux aspect qui révoltoit tous les sens à la fois , le jeune homme faillit à se trouver mal : va , misérable débauché , lui dit-il alors d'un ton véhément , fuis le vil penchant qui t'entraîne : bientôt tu seras trop heureux d'être admis dans cette salle , où , victime des plus infâmes douleurs , tu forceras ton pere à remercier Dieu de ta mort. Ce peu de mots , joints à l'énergique tableau qui frappoit le jeune homme , lui firent une impression qui ne s'effaça jamais. Condamné par son état à passer sa jeunesse dans des garnisons , il aima mieux essuyer toutes les railleries de ses camarades , que d'imiter leur libertinage. J'ai été homme , me dit-il , j'ai eu des foiblesses ; mais , parvenu

jufques à mon âge , je n'ai jamais pu voir une fille publique fans horreur.

IV. On trouve dans un Ouvrage moderne ce diftique latin fur la paffion des François pour les voyages , comparée à celle qu'ils ont , pour les voyages dans l'ifle de Cythere.

Nullibi flat Gallus , totidem percurrere gaudet
Quot peragrat morbus gallicus ipfe plagas.

Voici la traduction : c'eft le mot *plagas* qui en fait tout le fel : le François n'eft ftable nulle part. Il aime à parcourir autant *de pays* qu'en parcourt le *mal françois*.

V. L'épigramme fuivante ne fera pas déplacée ici.

Pendant le Jubilé Lyfandre fit deffein
De quitter le péché , d'en faire pénitence :
Il avoit réfolu de vivre comme un Saint,
Et commençoit déjà d'entrer dans la fouffrance.
Pour gagner les pardons , il hantoit les saints
lieux :

Il viſitoit déjà la quatrieme église :

Il rencontre Phylis : quelle fut fa furprife !

Il ne peut résister au pouvoir de ses yeux.
 Il quitte son salut pour suivre son idole ,
 Il perd son jubilé , & gagne la vérole.

VI. On lit dans Horace , Juvenal , Martial , Petrone , &c. une infinité de passages , qui sous différens noms , font connoître que la maladie vénérienne n'est pas si nouvelle qu'on le croit ; combien de gens dont on peut dire ce que disoit Juvenal de ceux de son tems, *morbum vultu incessuque fatentur* , ils font voir sur leur visage & dans leur marche la maladie ! Les bains particuliers qu'on apprêtoit à Auguste , la retraite de Tibere dans l'Isle de Caprée , ne prouvent-ils pas de reste que la débauche étoit suivie de maladies , si non pareilles à celles de nos jours , au moins aussi cruelles & aussi rebelles à traiter ? Un Auteur dans les vers suivans , inséré dans le Mercure de France , Août 1729 , fait remonter encore plus haut l'origine du mal vénérien :

Que maudit soit presqu'autant que Pandore ,
 Diomedes qui put blesser Vénus !

Elle éprouva l'art du Dieu d'Epidaure ,
 Et maux cuifans de-là nous font venus ;
 Car Vénus est Déesse rancuniere.
 Elle jura , prenant Stix à témoin ,
 Que nul mortel ne suivroit fa baniere ,
 Qui d'Esculape à son tour n'eût besoin.

VII. Ce que nous appellons mal Napolitain , les Italiens l'appellent mal François. Avons-nous raison ? Ont-ils tort ? Je n'en fais rien. Tout ce que je fais , c'est que ce mal , qu'on regardoit autrefois comme une infamie , est presque devenu à la mode , malgré qu'il y ait beaucoup à perdre & rien à gagner. Quand on y a été pris , on en est quitte pour s'excuser , comme le Cardinal *Cascia* , qui vint un jour trouver le Pape Benoît XIII , & lui dit qu'il avoit gagné le mal françois pour s'être effuyé les mains avec une serviette , dont s'étoit servie avant lui une personne vérolée. Le bon Pape le crut , & tous ceux qu'il voyoit , il les avertissoit charitablement de bien prendre garde de gagner de la même maniere le même mal ,
 leur

leur citant pour exemple le Cardinal *Casica*.

VIII. Ce mal terrible, dit M. de Saint-Foix, *essais historiques sur Paris*, tom. 4, pag. 184, dont notre bon Roi François I, auroit pu dire,

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend pas les Rois,

lui fut donné par la femme d'un Marchand de fer nommé *Lunel*. Un Moine, Aumônier dans les troupes de *Charles Quint*, passant par Paris pour se rendre en Flandres, se trouva plusieurs fois avec ce *Lunel*, & à force de le prêcher, il parvint enfin à en faire un fanatique. Votre Roi, lui disoit-il, protege le Luthéranisme en Allemagne, & il ne tardera pas à l'introduire en France: servez, en vous vengeant de lui & de votre femme dont vous vous plaignez, servez la Religion: communiquez à votre femme ce mal auquel on n'a pas encore trouvé de remede véritable. *Louis Gayot*, *Mezeray*, *Legendre*, & autres Historiens disent que *Lunel* alla lui-même

s'infecter dans un mauvais lieu , qu'il communiqua son mal à sa femme , laquelle le rendit à François I, qui l'aimoit.

IX. Il y a eu dans le seizieme siecle un certain *Maynard* de Verone , qui a écrit sur la maladie vénérienne : il la faisoit venir d'une constellation particuliere , qui avoit fait depuis peu une révolution dans l'orbe céleste , & il prétendoit que lorsque cette constellation s'éloigneroit du globe de la terre , la vérole disparoîtroit avec elle : il prédit même que ce changement, utile & agréable à l'un & l'autre sexe , ne tarderoit pas à arriver. Mais il mourut sans avoir vu accomplir sa prophétie , qui ne l'est pas encore depuis deux siècles , & qui probablement ne le fera jamais.

X. Thierry de Hery , Chirurgien de Paris , mort en 1599, dans un âge fort avancé, étudia à fond les maladies vénériennes : il traita à Rome, dans l'Hôpital S. Jacques-le-Majeur , par la méthode des frictions , beaucoup de personnes attaquées de cette maladie , & on assure qu'il y gagna plus

de 50000 écus. Il eut sans doute pu, à plus juste titre , faire devant la statue de Charles VIII, la même priere que faisoit à genoux un Chirurgien du dernier siècle. Comme on lui faisoit remarquer qu'il se méprenoit , & que ce n'étoit point là une statue de Saint , je ne me méprends pas , répondit-il , c'est bien là le moindre hommage, que je puisse rendre à celui qui a apporté en France un mal, dont le traitement a guéri & guérira éternellement les Chirurgiens de la pauvreté.

XI. Un particulier , dont le corps étoit abîmé de vérole & prêt à se séparer de l'ame , répétoit souvent dans les dernières heures de sa vie , ces paroles tirées du premier livre des Rois : *gustans , gustavi parumper mellis in summitate virgæ , & ecce ego morior. J'ai goûté en goûtant un peu de miel sur l'extrémité de ma verge , & voilà que je meurs.*

XII. Un jeune homme , nommé Adam, venu à Paris pour étudier, eut le malheur de gagner la vérole. Un de ses amis le

plâça chez un Chirurgien célèbre , qui faisoit sa principale occupation de retirer chez lui en pension , pendant quelque temps , les martyrs de Vénus , & qui en conséquence avoit dans sa maison plusieurs chambres séparées , donnant toutes sur le même corridor , & numérotées comme celles des auberges. L'ami d'Adam l'étant venu voir un jour dans ce réduit , & ne sachant pas quel étoit le n°. de sa chambre , cria de loin : *Adam , ubi es ? Adam , où êtes-vous ?* Celui-ci , qui reconnut la voix de son ami , lui répondit : *Domine , mulier quam dedisti mihi sociam , peccare me fecit : Seigneur , la femme que vous m'avez donné pour compagne , m'a fait pécher.* Cette réponse convenoit d'autant mieux dans ce cas , que c'étoit cet ami qui avoit conduit Adam chez les filles.

XIII. Lors du siege de la ville de Madrid par les Portugais , sous le regne de Philippe IV , les filles publiques , qui étoient en grand nombre dans cette Ville ,

arrêterent , après avoir tenu conseil ensemble , que toutes celles d'entr'elles qui étoient le plus affectées du mal vénérien , passeroient pendant la nuit dans le camp des Portugais , & feroient tout ce qu'elles pourroient pour leur communiquer leur mal ; ce qui fut exécuté avec autant d'exactitude que de succès : bientôt toute l'armée Portugaise fut infectée , & en conséquence presque tous les soldats & même les Officiers hors d'état de continuer le siege ; ce qui obligea de le lever.

XIV. Croiroit-on qu'un des chefs d'accusation intentés contre le Cardinal Wolse Ministre d'Henri VIII, Roi d'Angleterre, & mort dans les fers en 1533 , fut de ce qu'ayant le mal de Naples, ainsi qu'on s'exprimoit alors, il avoit eu l'insolence de prendre son haleine trop près du Roi ?

XV. Lorsque M. de Crebillon donna en 1715 sa Tragédie de Xerxès, elle fut mal reçue, & n'eut qu'une représentation, ce qui décida l'Auteur à retirer aux Acteurs leurs rôles, & à les jeter au feu.

Comme dans la Tragédie il faisoit mourir presque tous les personnages, une Actrice, qui avoit la réputation d'avoir empoisonné plusieurs personnes de ses faveurs, voulant se moquer de notre Poëte, lui demanda la liste des morts. Et vous, mademoiselle, reprit Crebillon, donnez-moi la liste de tous ceux que vous avez blessés.

XVI. On parloit devant Monsieur A. M. P. d'un méchant homme qui avoit la vérole. *Ah !* dit-il, *son sang circule dans son ame.*

XVII. *Raoul Spifame*, Avocat, mort en 1563, est Auteur d'un Ouvrage devenu assez rare, intitulé : *Dicrarchiæ Henrici Regis christianissimi, Progymnasmata*, in-8°. M. Auffray a publié en 1775 aussi in-8°. un Ouvrage intitulé : *Vues d'un Politique du XVI^e. siècle.* Ce n'est, pour ainsi dire, qu'un extrait de celui de Spifame, auquel M. Auffray a ajouté des réflexions très-judicieuses. C'est ainsi que Spifame ayant dit que les femmes

vérolées doivent être poursuivies comme meurtrieres, « qu'il doit être enquis & » informé contre toutes femmes vérolées, andables & infectées de ladite » maladie de grosse galle de Naples, & » toutes celles qui auront par telle voie » de rencontre charnelle infecté aucune » personne, soit en Bourdeau ou ailleurs, » seront constituées prisonnières, & leur » procès criminel fait & parfait comme » à meurtrieres & homicides ; & celles » qui seront trouvées auxdicts Bourdeaux » jurés, malades de telles maladies, seront à présumer ainsi criminelles, veu » qu'elles se sont exposées à congression » depuis la cognoissance qu'elles ont de » leur ditte maladie contagieuse ». Si cette loi, dit à ce sujet M. Auffray, est beaucoup trop sévère, elle présente aussi des vûes de la plus grande sagesse. Il est certain que l'on ne devroit pas attendre que ces femmes se présentassent à la guérison, parce qu'elles ne le font, qu'après avoir infecté un grand nombre d'hommes,

& qu'elles font dans un état déplorable. En informant contre celles qui seroient tarées, jusques dans leur domicile, & en leur infligeant des peines sévères, lorsqu'elles seroient trouvées gâtées, on étoufferoit dans son berceau un monstre bien nuisible à la population, puisqu'on les forceroit à se présenter aussi-tôt qu'elles seroient infectées. C'est peut-être, ajoute M. Auffray, un des moyens les plus efficaces pour détruire cette affreuse maladie, bien digne de l'attention de tout bon gouvernement.

XVIII. M. Mercier a fait dans son *Tableau de Paris*, tom. VIII, pag. 18, une peinture affreuse, mais vraie à bien des égards, du traitement des vérolés à Bicêtre. Il a trempé sa plume dans les couleurs les plus noires & les plus infectes. Mais ceux qui ont parcouru cette maison, ceux sur-tout qui ont assisté à ce qu'on appelle *la coupe*, les jours marqués pour cette cruelle & horrible cérémonie,

monie , avoueront que le tableau de M. Mercier est dessiné d'après nature.

XIX. L'établissement formé à Vaugirard d'un Hôpital , où tous les enfans attaqués du mal vénérien sont traités avec leurs meres, ainsi que les nourrices trompées , & qui , pour prix d'une fonction naturelle , ont reçu dans leurs veines un trépas commencé ; cet établissement , dis-je , qui suffiroit seul pour immortaliser le nom de son Fondateur, est dû à l'Administration toujours attentive & vigilante de M. Lenoir. Chez les Romains , tout citoyen qui avoit sauvé du trépas son semblable , recevoit pour récompense une couronne civique : si avoir formé un établissement, tel que celui dont nous venons de parler , c'est réellement avoir rendu la vie à une multitude d'infortunés , qui sans lui seroient périés ; que de couronnes civiques il faudroit donner à son Auteur !

PETITE VÉROLE. I. Le jeune Duc d'Antin se rendoit à Brême , qui venoit

d'être prise par nos troupes. Il rencontre sur sa route un Médecin de sa connoissance, auquel il demande d'où il venoit : celui-ci lui répond ingénument qu'il vient de donner ses soins à un malade du voisinage, attaqué de la petite Vérole. Cette parole fut un coup de foudre pour le jeune Duc. Il quitte brusquement le Médecin, l'imagination frappée que le mal va s'emparer de lui, il arrive en hâte à Brême, se met au lit & dit à tout le monde qu'il a la petite Vérole. La suite ne justifia que trop bien son pressentiment ; car dès le lendemain l'éruption se fit : mais la mort enleva en peu de jours ce jeune Seigneur. Cette histoire tragique est arrivée en 1759 à l'armée d'Hanovre.

II. Madame *Dumontier*, écrivant à sa fille, rapporte un fait singulier sur la petite Vérole, dont elle a été témoin. Elle dit qu'une Jardiniere fut prise de cette maladie le lendemain de ses couches. Elle étoit toute couverte de boutons, lorsque s'étant échappée des mains de ceux qui la

gardoient , elle courut au bout du jardin & fut se jeter dans un puits , où elle resta assez long - temps ; on l'en retira sans connoissance : une Sœur Grise qui se trouva-là fit venir deux sceaux d'eau-de-vie , dans lesquels elle mit tremper deux draps , dont elle fit envelopper la Jardiniere. Peu de temps après elle reprit ses sens , en disant qu'elle étoit dans un feu. Au bout d'une demi - heure la petite Vérole reparut , & trois heures après cette femme se trouva dans la même situation où elle étoit avant de se jeter dans le puits.

III. Une dame de la Cour venoit de mourir ; quelqu'un dans une compagnie dit qu'elle étoit morte de la petite vérole. *Pas tant petite* , reprit un particulier qui avoit connu cette dame. C'est à peu-près dans le même sens que quelqu'un disant à M. de Fontenelle , qu'une femme de théâtre venoit mourir de la petite vérole , il répondit : *cela est bien modeste.*

IV. On a cru très-longtems qu'il n'y avoit que l'homme parmi les animaux qui

fut réellement susceptible de la petite vérole & de la rougeole ; mais depuis que nous avons élevés des singes dans nos foyers , l'expérience a prouvé le contraire. Tous les habitans de S. Germain en Laye , près Paris , furent témoins qu'en 1767 , un singe prit la petite vérole en jouant avec des enfans , & en a toujours depuis porté les marques.

M. Paulet , Médecin de la faculté , ayant été appelé au mois de mars 1770 , dans une maison où une jeune fille avoit la rougeole , il eut grand soin de prévenir les personnes de la maison du danger de la communication , même pour le singe qu'on y élevoit. Mais il n'étoit plus tems ; car , une des sœurs de la malade , & le singe qui couchoit régulièrement tous les soirs sur les pieds du lit de la malade , furent l'un & l'autre attaqués de la rougeole avec presque tous les mêmes symptômes , & traités & guéris par les mêmes remèdes.

Mais l'homme & le singe ne sont pas encore les seuls individus susceptibles de

gagner le virus vériolique. Nombre d'exemples prouvent que cette maladie se communique à d'autres êtres , d'un sujet à un autre , & par le seul contact. Des bergers infectés de la petite vérole , l'ont communiquée à une brebis , à un troupeau , & celui-ci à un autre. C'est ce qu'on appelle *le claveau*. Un Auteur , (*Roder. à Castr. lib. 4. de Meteor. Microsc. cap. 6.*) rapporte avoir vu un cheval couvert de pustules de petite vérole. Il n'est pas rare que les chevres en soient attaquées & qu'un grand nombre en périclissent. On prétend que c'est la même contagion qui s'est étendue jusqu'en Laponie , (*Joan. Lindeslope , lib. de venen. Lipsiæ 1739 , pag. 311.*) & qui a infecté les Rennes. C'est même la seule peste que les Lapons craignent pour ces animaux.

V. *Jean Schmid* , Professeur de physique à Dantzick , rapporte que le fils de *M. Michel Oufel* , bourgeois de cette Ville , eut à l'âge de trois ans une petite

vérole, accompagnée d'une grande démangeaison au cou, & que cette démangeaison l'obligeant de se gratter violemment, il sortit de cet endroit plus de cinquante vers, qui ressembloient à des teignes, & étoient de la longueur d'une des phalanges du doigt. L'enfant fut guéri après cette éruption.

VI. M. *Chrétien - François Paulini*, Médecin de l'Evêque & Prince de Munster, nous a communiqué le fait suivant, qui est encore plus frappant. Le fils d'une femme veuve, d'un village de Poméranie, fut attaqué de la petite vérole; comme la pauvreté de cette femme ne lui permettoit pas d'appeller un Médecin, elle consulta une vieille femme de sa connoissance. Celle-ci lui conseilla de faire prendre à son enfant de la thériaque dans de l'eau de chardon beni: l'ayant couvert, dans la vue de le faire suer, peu de tems après cet enfant ressentit par-tout le corps une démangeaison insupportable, & pria sa mere de lui faire par-tout des frictions,

le plus rudement qu'elle pourroit. La démangeaison augmentant au lieu de diminuer, la mere voulut voir d'où elle venoit. Quelle fut sa surprise, lorsqu'elle vit son fils tout couvert de vers blancs extrêmement petits, qui avoient à la tête deux petits points noirs, & qui faisoient effort pour se faire jour à travers les pores de la peau; les uns étoient déjà dehors & les autres prêts à sortir; elle fut si effrayée, qu'elle alla sur le champ appeller ses voisines, sans penser même à recouvrir son enfant, qu'elle trouva à son retour presqu'expirant, & qui mourut en effet le même jour dans une syncope.

QUINQUINA. Voici l'abrégé historique de cette plante : il y avoit longtems que le hasard avoit procuré aux Indiens la découverte de la vertu febrifuge de l'écorce de quinquina, lorsque les Européens arriverent dans leur pays. Ils la cachèrent longtems aux Espagnols, leurs vainqueurs, qu'ils détestoient alors. Ce

ne fut qu'en 1640 que les Espagnols en apportèrent en Europe. Ce remede, quoique certain, fut quelque tems sans avoir grande vogue. La vice-Reine ayant été attaquée d'une fièvre opiniâtre, le Corrégidor de Loxa lui en envoya. Elle en fut guérie & en distribua beaucoup. On nomma alors le quinquina, *la poudre de la Comtesse*.

Vers l'année 1649, le Procureur-général des Jésuites de l'Amérique passa en Europe & se rendit à Rome, où il invita tout son Ordre à donner de la réputation à ce remede, dont il avoit apporté une provision. Chacun d'eux guérissoit les fièvres comme par enchantement. Dès-lors le quinquina changea de nom : on l'appella *la poudre des Peres*. Les Anglois l'appellent encore aujourd'hui *la poudre Jésuitique*, THE JE-SUIT'S POWDER.

Quelques Médecins ne connoissant pas suffisamment la vertu de ce nouveau remede, s'éleverent contre son usage ; on

en fut encore dégoûté par son prix excessif, car les Jésuites le vendoient fort cher. Ce fut alors qu'on vit paroître les brochures intitulées , *funérailles du quinquina* , *résurrection du quinquina*.

En 1679 , le Chevalier *Tallot* , Anglois , à force de prêcher l'utilité de ce spécifique , & même d'exagérer ses vertus , en fit revivre l'usage. L'année suivante on joua sur l'ancien théâtre Italien une comédie en trois actes & en prose , intitulée : *le remède Anglois ou Arlequin* , *Prince du Quinquina*. On en fit alors un nouveau secret que l'on vendit une grosse somme à Louis XIV. Tout le monde depuis en a eu connoissance & en a fait usage.

VAN-RIEBECK. Tel est le nom d'un Chirurgien qui servoit sur un vaisseau des Etats généraux , & qui fut le principal fondateur de la Colonie hollandoise du Cap de bonne-Espérance. Il eut le commandement de trois navires pour en prendre possession , & fut aussi nommé

Gouverneur de la nouvelle Colonie. Il attira au Cap , par la fidélité avec laquelle il remplit ses engagements , un grand nombre de cultivateurs , & rendit en peu d'années cet établissement très-florissant.

DAQUIN. Un quart d'heure après la mort de la Reine Marie de Medicis , M. de Villacerf rencontrant dans la gallerie de Versailles M. Daquin , alors premier Médecin , lui donna un soufflet , en lui reprochant d'avoir tué la Reine , par la saignée qu'il avoit fait faire contre l'avis de M. Fagon. Ce soufflet , dit *Amelot de la Houffaye* , fut le premier avertissement de celui que la fortune lui devoit donner quelques années après , lorsqu'il fut chassé honteusement de la Cour. On croit que la véritable cause de l'exil de Daquin fut des propos un peu hasardés qu'il tint à madame de Maintenon , un jour qu'elle étoit malade.

L'Auteur du livre intitulé : *Annales de la Cour & de Paris* , dit que cet am-

bitieux Médecin , non content de la fortune qu'il avoit faite , se rendoit tous les jours de plus en plus importun par ses demandes ; qu'il osa même dire un jour à Louis XIV. que ses services alloient de pair avec tous ceux que ses sujets pouvoient lui rendre , & que la vie étant la chose du monde qui devoit lui être la plus précieuse , celui qui la lui conservoit devoit avoir toute son estime. Il pouvoit avoir raison dans le fond ; mais comme on ne parle pas toujours aux Rois comme aux autres hommes , ce propos , s'il l'a tenu , a dû déplaire à un Prince qui ne souffroit pas impunément qu'on lui manquât.

ABSTINENCE. I. Un certain frere Jean , Hermite de Lorraine , ayant appris que J. C. avoit été quarante jours sans prendre nourriture , le bon homme résolut de l'imiter au pied de la lettre. Pour cet effet il alla se blotir dans le cœur d'un vieux chêne de la forêt voisine de sa

retraite , au pied duquel étoit une fontaine. On assure qu'effectivement il y passa un carême tout entier sans autre aliment que de la belle eau claire , qu'il buvoit à longs traits , pour empêcher ses entrailles de se rétrécir.

Au bout de quarante jours l'anachorete , se croyant confirmé en grace, quitte sa caverne , retourne au village , va se placer dans le confessionnal de l'Eglise paroissiale , & invite les paroissiens à s'approcher de lui pour recevoir l'absolution de leurs péchés. Le Curé du lieu ne sachant ce que cela signifioit & ne devinant point que le prétendu confesseur étoit devenu fou , envoya son maître d'école pour le tirer du confessionnal. Le saint Hermite refusa d'en sortir , & pour se débarrasser de l'importun qui le tiroit par sa robe, il le tua d'un seul coup de couteau.

On saisit d'abord l'assassin , & comme dans ce pays-là les loix penales sont assez expéditives, le coupable fut con-

damné à mort & conduit à Nancy, pour y être exécuté. Là, des Juges plus éclairés & moins brusques que les premiers, s'aperçurent que le criminel étoit absolument insensé, de sorte qu'ils se virent obligés de commuer son supplice en une prison perpétuelle. C'est-là où je l'ai vu de mes propres yeux, dit M. *Duval*, qui rapporte ce fait dans ses œuvres, tom. II. p. 112., & où il lui est arrivé la singulière aventure que vous allez lire.

Après avoir croupi dans cette prison pendant dix à douze ans, le démon de l'oisiveté & de l'ennui lui suggéra le désir de vouloir connoître la conformation intérieure de son corps, & sur-tout ce qu'il avoit dans le ventre. Muni d'un fragment de vitre qu'il s'étoit procuré, on ne sçait comment, après s'être dépouillé plus qu'à demi & assis par terre, il se fendit le ventre de haut en bas, & en tira les intestins, qu'il étendit sur ses genoux, pour mieux les examiner. Là, tandis qu'il contemploit ce merveilleux

labyrinthe ; le Geolier étant venu lui apporter sa nourriture ordinaire , & voyant cet étrange étalage , se mit à crier au secours de toutes ses forces. « Du nombre » de ceux qui accoururent , dit M. Duval , étoit un habile Chirurgien , qui » r'habilla le trop curieux Frere Jean , » lui remit les entrailles où elles étoient » auparavant , & réussit si bien , que le » malheureux Hermite a encore vecu cinq » ans après cette opération ».

II. Laurent Joubert , sçavant Médecin du seizième siècle , a fait un traité particulier sur la possibilité de vivre long-tems sans manger. Il traite la matiere en anatomiste & en physiologiste très-habile , & il cite des exemples très-remarquables d'abstinence. Le Docteur Rondelet , son maître , avoit connu une fille à Montpellier , qui , pendant trois ans , ne vecut que de l'air. Ce qu'il y a de singulier , c'est que ce fut depuis l'âge de 10 à 11 ans jusqu'à celui de 13 ou 14 , qu'elle observa ce régime. A cette occasion, Jou-

bert remarque que , quoiqu'une femme, qui ne mange point, paroisse devoir être d'une grande épargne , cela n'est cependant pas vrai, parce qu'on ne peut guere travailler en ne mangeant pas ; & il finit par conclure qu'il vaut encore mieux nourrir une femme qui travaille , que de ne pas nourrir celle qui ne fait rien.

III. Athenée , Grammairien , appelé *le Varron des Grecs* , & qui vivoit dans le deuxième siècle , sous l'Empereur *Marc-Aurele* , rapporte dans ses *Dipnosophistes* c'est-à-dire , *les Sophistes à table* , que *Timon* le Misantrope avoit une tante , qui tous les ans se retiroit , comme un ours , dans une caverne , où elle passoit deux ou trois mois sans manger ; qu'au bout de ce tems elle en sortoit pâle & défaite , & retournoit chez elle , où elle se rétablissoit jusques à l'année suivante.

IV. Si l'on veut avoir les preuves les plus singulieres & les plus extraordinaires de longues abstinences , qu'on consulte un ouvrage que nous avons déjà cité ,

intitulé : *Diçionnaire des Merveilles de la Nature*. L'Auteur s'est plu à en rapporter un très-grand nombre d'exemples , & cependant il n'a pas encore tout dit. Sur dix - huit ou vingt qu'il raconte , nous nous contenterons des deux suivans , comme les plus récents & les plus authentiques.

V. En 1772, M. *Pajot de Marcheval*, Intendant du Dauphiné , chargea le frere *Calixte Gauthier*, Religieux de la Charité , de se transporter au village de Château-Roux , diocèse d'Embrun , pour y voir le nommé *Guillaume Gay*, âgé de 13 ans trois mois , fils d'un Laboureur de cet endroit, qui y vivoit, disoit-on , depuis deux ans & demi , sans boire & sans manger. Il s'y transporta & y arriva le 10 août. Il prit d'abord tous les renseignemens que le Chirurgien du lieu put lui donner : il se renferma ensuite dans une chambre avec cet enfant , après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour n'être point trompé. Il y resta jusqu'au
quinze

quinze du même mois, & il attesta que pendant tout ce tems cet enfant ne prit pas la moindre nourriture.

Son peu de goût pour les alimens lui est venu à la suite d'une esquinancie qu'il eut en 1760. Il ne prit aucun remede pour cette maladie, & depuis cette époque il a absolument renoncé au boire & au manger. Il eût été à désirer qu'on nous eût instruit de la suite de cette observation, & de ce qu'est devenu ce jeûneur obstiné.

VI. M. *Marteau de Granvilliers*, Médecin, & M. *Thibault*, Curé de la personne, dont il va être question, ont attesté qu'une femme veuve, nommé *Anne Harley*, du village d'Orival, diocèse & généralité de Rouen, vit depuis vingt-six ans sans manger ni pain ni viande, ni prendre aucune nourriture solide. Son seul aliment est un peu de lait qu'elle boit tous les jours, & qu'elle vomit encore presqu'aussitôt après. Malgré ce genre de vie, sa santé, dit M. Marteau, n'en paroît pas manifestement altérée. Pas plus d'é-

claircissement sur ce second fait que sur le précédent.

VII. Quiconque voudra sçavoir jusqu'où peut aller en ce genre les ressources de la nature, ou l'adresse des fourbes & des Charlatans, n'a qu'à consulter les Auteurs cités dans une dissertation sur l'impossibilité de vivre long-tems sans boire ni manger, soutenue en 1737 dans l'Université de Basle en Suisse, par J. J. Ritter. Voyez aussi le livre de Schurigius, imprimé à Dresde en 1725, & intitulé : *Chylologia Historico-Medica*.

NERFS. I. Le fameux Galilée rapporte dans un de ses dialogues l'Anecdote suivante, au sujet d'un Gentilhomme très-partisan de la philosophie d'Aristote. Ce Gentilhomme vint chez un célèbre Médecin à Venise, où étoit rassemblé beaucoup de monde, pour assister à une dissection que devoit faire un très-habile Anatomiste. Celui-ci ayant démontré quantité de nerfs, qui, sortans de la base du crâne,

du cervelet , & de la moëlle allongée , vont se distribuer le long du col de l'épine , & ensuite à tout le corps , de manière qu'ils ne touchent le cœur que par un petit filet ; le Médecin demanda au Gentilhomme s'il croyoit encore avec Aristote , que les nerfs tirent leur origine du cœur. J'avoue , répondit-il , que vous m'avez fait voir le contraire très-clairement. Si l'autorité d'Aristote ne s'y oppo-
soit , je ferois de votre avis.

II. Les oiseaux , dit M. Clayton , dans les Transactions philosophiques , qui ont le bec plat & qui cherchent leur nourriture en tâtonnant , ou en fouillant dans la terre , ont trois paires de nerfs , qui s'étendent jusques dans leur bec : c'est par ces nerfs qu'ils distinguent avec tant de sagacité & d'exactitude , ce qui est propre à leur servir de nourriture , d'avec ce qu'ils doivent rejeter , choix qu'ils font uniquement par le goût , sans qu'ils voyent ces alimens. Ces nerfs paroissent avec plus d'évidence dans le bec & dans

la tête du canard : aussi n'y a-t-il pas d'oiseau qui fouille autant pour trouver sa nourriture. On trouve deux de ces nerfs dans la partie supérieure du bec de la corneille, du grole, &c.

III. Les Juifs ne mangent point le nerf de la cuisse des animaux, en mémoire du nerf de la cuisse de Jacob, que l'Ange lui toucha & qu'il engourdit de telle sorte, que selon quelques interprètes, il en demeura boiteux toute sa vie. Dom Calmet dit, Dictionnaire de la Bible, que cette abstinence du nerf de la cuisse des animaux, n'est commandée par aucune loi aux Israélites, & qu'elle n'est pour eux qu'une affaire de dévotion. Mais il faut, ajoute-t-il, qu'ils s'en soient abstenus même avant la loi; si la remarque qu'on lit dans la Genèse, ch. XXXII, v. 32, a été écrite par Moïse. Dans certains endroits ils s'abstiennent du quartier de derrière des animaux, & ils le vendent. Dans d'autres, ils se contentent d'en ôter le nerf & mangent la viande.

NOMBRIL. I. Les *Palamites*, Moines Grecs du quatorzième siècle, parvenoient, à ce qu'ils disoient, en contemplant attentivement & sans distraction leur nombril, à se procurer des extases, & à voir cette gloire, ces rayons de splendeur, cette lumière pure & incorruptible qui part du trône du Tout-Puissant. La doctrine mystique de ces Moines s'accrédita au point que Constantinople étoit remplie de dévôts qui passoient les journées entières immobiles sur un siège, les yeux fixés sur leur nombril, attendant la céleste vision. Les Empereurs *Jean Cantacuzene*, & *Jean Paleologue* avoient trop d'affaire chez eux & avec leurs voisins pour passer de même leur tems à contempler leur nombril; mais, d'ailleurs, ils favoriserent & protégerent hautement cette secte, & *Grégoire Palamas*, leur chef, fut même nommé à l'Archevêché de Thessalonique. *Essais de M. de Saint-Foix, tom. V, pag. 62.*

II. Ce qu'on remarque de plus singu-

lier dans une espece de sanglier que l'on trouve en terre ferme, & que les Indiens appellent *Beccaris*, c'est qu'au lieu d'avoir le nombril sous le ventre, cet animal le porte au milieu du dos. Quand il est tué, pour peu qu'on differe à lui couper cette partie, sa chair se corrompt en deux ou trois heures, & ne peut plus être mangée.

III. Les plus grands Peintres, tels que Raphael, Michel Ange, ont commis une faute impardonnable dans les tableaux qu'ils ont tiré d'Adam & Eve, en leur donnant un nombril. Jean-Baptiste Santerre, célèbre Peintre du siecle dernier, a su éviter cette balourdise, & dans son plus fameux tableau, celui d'Adam & Eve, il les a représentés sans nombril.

NYMPHOTOMIE. I. On appelle ainsi une opération de chirurgie, qui consiste à retrancher l'excédent incommode de cette partie dite chez les femmes les *Nymphes*. En Afrique, où cet excès

des Nymphes est fort commun , il y a des hommes dont le seul métier est de retrancher le superflu : ils vont criant dans les rues , *qui est celle qui veut être coupée ?* C'est ainsi que les chaudronniers , chez nous , ont la vogue pour couper les chats.

II. Dans quelques parties de l'Arabie & de la Perse , la Nymphotomie est ordonnée aux filles , comme la circoncision aux garçons ; on la pratique , quand elles ont passé l'âge de puberté. Chez d'autres peuples , comme ceux qui font sur les côtes de la rivière de Benin , cette espece de circoncision se fait aux filles , tout-au-plus huit ou neuf jours après leur naissance.

NYPHOMANIE. Tel est le titre d'un ouvrage publié par un Médecin , en 1771 , & vendu publiquement , quoiqu'il contienne des descriptions & des faits qui n'auroient jamais dû être exposés à la curiosité publique , encore moins mis sous les yeux des femmes & des filles.

M. Astruc , qui a toujours respecté la

décence & l'honnêteté des mœurs , ayant cette matiere à traiter dans son ouvrage sur les maladies des femmes , a écrit en latin. Ou la nymphomanie est une maladie , ou elle ne l'est pas. Si elle en est une , comme on n'en peut douter , il n'y a que les personnes de l'art , obligées par état de remédier aux désordres de la nature , qui doivent en être instruites , & il étoit inutile de faire pour elles un traité particulier. Si la Nymphomanie n'est point une maladie , l'ouvrage du Médecin n'est qu'un livre très licentieux , & dont le gouvernement n'auroit jamais dû permettre la publication.

L'Auteur prétend que si une jeune fille se trouve à même de lire son livre , il n'en arrivera aucun mal. Peres & meres n'en croyez rien. Eloignez scrupuleusement de vos filles ce dangereux poison , & foyez sûr qu'elles ne peuvent en approcher , sans éprouver les plus funestes coups pour leur honneur. L'*Onanisme* de M. Tissot a perverti plus de jeunes
gens

gens, qu'il n'en a guéri de la fatale passion qui en fait le sujet.

FAGON. I. Guy-Crescent Fagon, né à Paris en 1638, d'un Commissaire des guerres, fut destiné de bonne heure à la médecine. Lorsqu'il étoit sur les bancs, il soutint dans une these la circulation du sang, action alors très hardie, les vieux Docteurs y étant tout-à-fait opposés. Cependant ils pardonnèrent au jeune Bachelier, en faveur de l'esprit avec lequel il défendit ce qui leur paroissoit alors un paradoxe. Devenu premier Médecin de Louis XIV. en 1693, il remplit cette place avec le plus grand désintéressement ; en voici la preuve. Lorsque le Roi fit la maison du Duc de Berry, il donna à M. Fagon la charge de premier Médecin, pour la vendre à qui il voudroit. Ce n'étoit pas une somme à mépriser : mais le Médecin désintéressé, représenta qu'une place aussi importante ne devoit pas être venale, & il la fit donner à

M. de la Carliere qu'il en jugea le plus digne.

II. M. Fagon étoit d'une fanté très-foible , qu'il ne soutenoit que par un régime presque superstitieux, & il pouvoit donner pour preuve de son habileté, dit Fontenelle, qu'il vivoit. Il mourut âgé de près de 80 ans.

III. Le trait suivant, qui est peu connu, mérite d'être conservé. M. Fagon avoit obtenu de Louis XIV, pour son fils, l'expectative de la première place d'Intendant des Finances : celle de Poullietier vint à vaquer en 1711. Le Roi la lui offrit ; mais Fagon déclara nettement qu'il ne vouloit point en priver le fils du défunt & qu'il aimoit mieux que le sien n'en eût jamais. Celle de Dubuiffon lui fut donnée en 1714.

IV. De deux fils qu'eut Fagon, l'aîné fut d'abord Evêque de Lombes, & succéda en 1711, à dom Côme, Feuillant. Il passa depuis à l'évêché de Vannes, où il donnoit, tant qu'on vouloit, des dispenses de mariage entre cousins-germains;

le Parlement de Rennes jugea toujours ces dispenses très-bonnes. Le second fils, Conseiller d'Etat ordinaire au Conseil royal, dont il a été question ci-dessus, est mort à Paris, le 8 mai 1744, sans avoir été marié.

FIEVRE. I. En Suede les payfans qui ont la fièvre, font bouillir de la biere, où ils mettent du gingembre, des cloux de girofle, de la canelle & de la muscade : ils boivent cette liqueur la plus chaude qu'ils peuvent, & s'en trouvent bien ; les Bourgeois en usent aussi avec succès.

Ils ont encore pour le même mal un autre remede qui doit effrayer la plupart des gens de notre climat. Ils se mettent tous nuds dans de certaines étuves, qu'ils nomment *bastou*, d'où ils sortent, lorsqu'ils sont très-échauffés, & que l'eau leur découle de toutes les parties du corps ; ils se couchent immédiatement après dans la neige, ou se jettent, s'ils

savent nager, dans un lac à moitié glacé ;
& avec tout cela ils guérissent.

II. Un Empereur, irrité contre un Astrologue, lui demanda avec menaces, de quel genre de mort il croyoit périr. *De la fièvre*, répondit l'Astologue. Oh pour cela non, reprit l'Empereur ; car je vais te faire pendre. On étoit prêt d'exécuter le malheureux Astrologue, lorsqu'il dit à l'Empereur : Seigneur, ordonnez à vos Médecins de me tâter le pouls, & ils verront que j'ai la fièvre. Cette adroite faillie le tira d'affaire.

III. Martial a fait cette epigramme sur la fièvre :

Languēbam : sed tu comitatus proxinus ad me

Venisti centum, *Symmache*, discipulis,

Centum me tetigere manus aquilone gelatæ :

Non habui febrem, *Symmache* : nunc habeo.

J'étois languissant ; vous êtes aussi-tôt venu me voir, *Symmaque*, suivi d'une troupe de disciples : cent mains froides comme la glace m'ont touché : je n'avois pas la fièvre, *Symmaque*, & je l'ai maintenant.

Il y a encore deux épigrammes de Martial sur le même sujet; l'une la 68^e. du X^e. livre sur la mort d'un Médecin, qui a péri de fièvre; l'autre la 16^e. du XII^e. livre sur une fièvre bien guérie.

IV. C'est au sujet de la fièvre-quarte, qu'une mere inquiète pour la santé de son fils qui en étoit attaqué, adresse dans Horace ses prières à Jupiter pour lui demander sa guérison, & lui promet, s'il lui accorde cette grace, que le malade ne manquera pas de se baigner dans le Tibre; elle dit :

Frigida si puerum quartana reliquit, illo
Mane die quo tu indicis jejunia, nudus
In Tiberi stabit &c. Lib. II. Satyr. 5.

Ces vers prouvent en même-tems que les Médecins Romains prescrivoient les bains froids contre la fièvre-quarte.

V. Voici l'origine du proverbe *de la fièvre de S. Vallier*. S. Vallier, pere d'Anne de Poitiers, Duchesse de Valentinois, & maîtresse de François I, convaincu d'avoir favorisé la fuite du Connétable de

Bourbon , fut condamné à avoir la tête tranchée. Sa fille obtint par ses larmes , & peut-être encore plus par ses charmes , la grace du coupable. La peur qu'il eut , avoit fait sur son esprit une telle impression , qu'il fut attaqué d'une fièvre très-violente qui ne le quitta qu'à la mort , ce qui a fait dire depuis : *Dieu nous garde de la fièvre de S. Vallier.*

VI. Tout ce qui regarde Voltaire , doit intéresser. Il est dit dans l'Almanach littéraire de cette année 1785 , pag. 77 , que ce grand Poëte n'a pas passé une seule année de sa vie, sans avoir la fièvre le jour de la S. Barthelemi. Il ne recevoit jamais personne à pareil jour , & restoit toute la journée dans son lit. L'affaiblissement de ses organes , l'intermittence & la vivacité de son pouls caractérisoient cette crise périodique ; on s'y attendoit ; on ne l'approchoit qu'en tremblant , & l'on se gardoit bien de lui en parler , crainte d'ajouter à sa douleur.

VII. On lit dans l'Histoire de l'Abyf-

finie , que l'on s'y sert de torpilles pour guérir la fièvre. Voici , nous dit - on , comment les Abyssins usent de ce remede. Ils lient le malade fort ferré sur une table : ils appliquent ensuite le poisson successivement sur tous ses membres. Cette opération met le malade à une cruelle torture , mais elle le délivre sûrement de la fièvre ; bien des gens préféreroient de garder la fièvre , à faire usage de ce fébrifuge.

VIII. Il y a des fièvres locales , c'est-à-dire , qui n'occupent qu'une partie du corps. Le célèbre André *Cnofsalus* , Secrétaire & Médecin aulique de la Cour de Pologne , a traité & guéri un malade nommé *Martin Genger* , qui avoit une fièvre des mieux caractérisées , laquelle n'occupoit que le bras droit. Chaque jour ce bras , vers les 7 heures du matin , devenoit très-froid dans toute sa longueur , tandis que le reste du corps conservoit sa chaleur ordinaire. A huit heures le froid augmentoit , & étoit alors accompagné de trem-

blemens , qu'on appercevoit particulièrement à la main & aux doigts : trois heures après , la chaleur succédoit à ce grand froid , & le bras devenoit très-brûlant. L'accès de cette espece de fièvre , qui duroit ordinairement douze heures , étoit accompagné ou précédé de vomissemens. L'application d'un emplâtre de Santal & le traitement ordinaire à toute sorte de fièvre guérit celle-ci.

IX. M. Dodart , premier Médecin de Louis XIV , que Guy Patin , aussi avare d'éloges que prodigue de satyres , appelloit *monstrum sine vitio* , a dit dans les mémoires de l'Académie Royale des Sciences , année 1707 , qu'un illustre Musicien , grand compositeur , ayant été attaqué d'une fièvre continue avec redoublemens & un délire très-violent , demanda , le troisieme jour de sa maladie , qu'on exécutât dans sa chambre un petit concert. On lui chanta les Cantates de *Bernier*. Dès les premiers accords qu'il entendit , son visage prit un air serein ,

ses yeux furent tranquilles, & les convulsions cessèrent absolument. Il fut sans fièvre, tant que le concert dura, & dès qu'il fut fini, le malade retomba dans son premier état. On crut devoir continuer un remède, qui au moins calmoit le mal, tant qu'on en ufoit, & faisoit disparoître pendant ce tems la fièvre & le délire; il devint si nécessaire au malade, que la nuit on faisoit chanter, & même danser devant lui une parente qui le veilloit quelquefois, & qui, étant très-affligée, avoit bien de la peine à se prêter à cette complaisance. Une nuit entr'autres qu'il n'avoit auprès de lui que sa garde, qui ne savoit qu'un misérable Vaudeville, il fallut bien qu'il s'en contentât, & il en ressentit quelque effet; enfin dix jours de musique emporterent totalement sa fièvre, sans autre secours que celui d'une saignée du pied, qui fut suivie d'une grande évacuation: l'histoire des mémoires de l'Académie de l'année suivante fait mention d'un fait semblable.

L'influence de la musique sur le système nerveux de l'homme , & les bons effets qu'il en peut retirer , en nombre de circonstances , sont connus. Nous aurons occasion d'en rapporter par la suite d'autres exemples , non moins singuliers que celui que nous venons de citer.

X. De tout tems on a admiré la chaleur de l'action qui termine le quatrième livre de l'Iliade. Les anciens eux-mêmes en avoient une telle idée , qu'ils avoient dit qu'il étoit capable de guérir de la fièvre quarte. La superstition , qui prend tout à la lettre , en a fait ensuite un remède contre cette maladie. *Serenus Sammonicus* , célèbre Médecin & Précepteur du jeune *Gordien* , a adopté sérieusement cette recette dans des principes de médecine. Il ordonne , pour guérir la fièvre , de s'appliquer sur la tête le quatrième livre de l'Iliade. Cette observation n'est qu'une preuve de plus , qu'il n'y a rien de si absurde ni de si ridicule , qui dans un temps ou dans un autre n'ait été écrit

par quelque auteur célèbre. Cette réflexion peut servir, dit Pope, à humilier les uns & à consoler les autres.

XI. On n'en dira pas autant de l'idée sur la fièvre, que trace J. B. Rousseau dans une de ses lettres. « J'ai, dit-il, sur la
 » fièvre, une opinion qui vous paroîtra
 » bizarre, & que jecrois pourtant vraie. Je
 » la regarde comme un remède, & non
 » comme un mal. (Bien des Médecins
 font en cela de l'avis de Rousseau).
 » Quand la nature se trouve opprimée
 » par l'exubérance des humeurs, la fièvre
 » vient au secours, & elle combat jusqu'à
 » ce que l'ennemi soit repoussé dans ses
 » retranchemens. S'il est assez fort pour
 » faire une nouvelle sortie, le combat
 » recommence, & dure jusqu'à ce que
 » l'ennemi soit entièrement détruit, » (il
 falloit ajouter ou le malade tué) : « mais
 » comme la fièvre n'est pas toujours assez
 » forte pour en venir à bout, elle a be-
 » soin de troupes auxiliaires, & ces trou-
 » pes, ce sont les remèdes qu'on emploie.

„ Quand ils sont bons & donnés à propos ,
 „ la guerre est bientôt finie : après quoi ,
 „ on est sûr d'une paix de longue durée „.
 „ Il n'arrive malheureusement que trop
 „ souvent que les remedes deviennent de
 „ nouveaux ennemis , au lieu d'être des
 „ troupes auxiliaires „. Ce système de
 Rousseau ne pourroit-il pas être regardé
 comme une belle fiction poétique ?

URINE. I. Un Médecin d'Allemagne
 s'étoit long-temps appliqué à la connois-
 sance des maladies par l'inspection des
 urines ; il prétendoit être parvenu à dis-
 cerner par cette voie , non-seulement les
 maladies , mais même les inclinations &
 les passions de ceux dont on lui présentoit
 l'urine. Un écolier voulut se divertir à
 ses dépens. Comme il fréquentoit sa mai-
 son , il eut l'adresse d'avoir une certaine
 quantité de son urine , qu'il mit dans une
 bouteille , & qu'il présenta ensuite au
 Médecin , comme celle d'un de ses amis.
 Le Médecin , après avoir examiné long-

temps cette urine , dit à l'écolier : Avertissez la personne , à qui est cette urine , de résister au mauvais penchant qu'elle a de voler , qui tôt ou tard lui fera funeste. L'écolier se mit à rire , & lui dit d'examiner plus attentivement cette urine , qui certainement étoit celle d'un homme irréprochable en tous points. Le Médecin soutint toujours son dire.

L'écolier lui avoua alors que cette urine étoit la sienne , qu'il lui avoit volée la veille. Suivez-moi , Monsieur , reprend aussi-tôt le Médecin , & vous verrez que j'ai dit vrai , quoique vous ayez voulu me surprendre. Il ouvrit alors une porte , & traversant la chambre , où étoient son lit & ses livres , il mena l'écolier dans un cabinet , ouvrit une armoire , & lui fit voir en petit tous les instrumens dont la Justice se sert pour punir les crimes , savoir , des potences , des roues , des fouets , des carcans , &c. Vous voyez , dit alors le Médecin , un appareil que je viens méditer tous les jours : je vous avoue

que je suis né avec la funeste inclination de voler. Lorsque j'ai la moindre tentation , je songe aussi-tôt aux supplices dont vous voyez ici les instrumens ; cela m'aide à surmonter mon malheureux penchant.

II. Forestus , qui a fait un savant Traité sur les urines , rapporte l'histoire d'un payfan avec un empyrique , & dévoile toutes les ruses que ces fortes de gens emploient pour être instruits des circonstances d'une maladie , avant de dire , à l'inspection des urines , quelle elle est. Il fait voir que toutes les forfanteries des Médecins à urine ne sont que des mensonges adroits , dont le vulgaire est la dupe.

III. Dans un passage tiré de l'Histoire de S. Louis par *Jehan Sire de Joinville* , on lit que ce Prince faisoit des visites fréquentes à l'Abbaye de Royaumont , qu'il avoit fondée , & où il se plaisoit fort , & que là il y voyoit les freres malades , leur touchoit à chacun le pouls , appelloit ses

Phyficiens ou Médecins avec lui , & faisoit tant , qu'ils voyoient en sa présence les urines des Moines malades , &c. Ne sembleroit-il pas , d'après ce passage , que le Roi étoit obligé d'user de son autorité pour engager les Médecins à voir les urines des malades ? Il est probable qu'ils n'attachoient pas une grande importance à cette inspection ; c'est ce que paroît prouver le Glossaire qui est à la fin de la même histoire , où on lit ces quatre vers :

Li prud-homme li ancien
 Ont ceans un Fusicien ,
 Qui tant parest de franche orine ,
 Qu'il guérit sans voir urine.

Ce qui signifie que les premières personnes de l'Etat avoient chez elles un habile Médecin & de bonne doctrine , qui guérissoit , sans contempler les urines des malades.

IV. M. Bayle parle dans ses lettres d'un Médecin de Frise , lequel guérissoit plusieurs malades , en mêlant seulement

dans leur urine une poudre qui les faisoit
 fuer , vomir , ou aller à la selle , selon le
 besoin ou plutôt le tempéramment. Il est
 certain , dit M. Bayle , qu'il a guéri des
 malades , & qu'il en a fait fuer quantité.
 Les Médecins crièrent beaucoup contre
 lui. Un entr'autres de Rotterdam , M.
Lufneu , écrivit à ce sujet à M. Bayle une
 lettre qui a été imprimée *in-12.* en 1697
 chez Acher , sous ce titre : *Lettre à M. B.*
sur l'impossibilité des opérations sympati-
ques , par M. L.... Docteur en médecine.

V. Une des femmes bien aimées de
 Mahadi , fils d'Almanzar , & Calife en
 776 , attaquée depuis long-temps d'une
 maladie inconnue , charge une de ses ser-
 vantes d'aller consulter , avec une bou-
 teille de ses urines , un nommé Isa , qu'on
 disoit découvrir la cause de tous les maux
 par l'inspection des urines. La servante
 obéit , & pour n'être point trompée , dit
 au Médecin que l'urine qu'elle lui pré-
 sentoit , venoit d'une pauvre femme q^{ue}
 avoit grand besoin de son secours. D'u.
 pauvre

pauvre femme, reprit aussi-tôt Isa ! Non, non, c'est celle d'une grande Princesse qui est enceinte d'un Roi. La servante rapporta cette réponse à la Princesse, qui d'abord fit présent à l'Esculape de 300 pieces d'or & de deux magnifiques habits, avec promesse que si la dernière partie de sa réponse se vérifioit, elle le feroit entrer dans la maison du Calife. Le bonheur le servit, on ne peut mieux ; car la Princesse accoucha effectivement quelque temps après d'un Prince. Elle parla d'Isa au Calife, qui le fit son premier Médecin, & le combla de graces. Isa eut la bonne foi d'avouer qu'il falloit qu'il eût parlé par quelque inspiration, ayant dit au hasard ce qui lui étoit venu dans l'esprit, & ayant cru bien faire de prendre le contre-pied de ce qu'avoit dit la servante.

VI. Une Religieuse, âgée de 22 ans, après une suppression de regles, pour laquelle on lui donna différens remedes, rendit chaque jour, pendant l'espace de

97 jours , quarante-trois livres au moins d'urine. Au bout de ce temps , cette quantité diminua jusqu'à douze , ce qui dura ainsi pendant quatre mois. Ce qu'il y a de plus singulier , c'est qu'elle ne buvoit pas , abhorroit même tout liquide. Elle mangeoit tout au plus deux livres d'alimens par jour , & rendoit d'ailleurs à proportion par les felles. Elle dormoit bien , & se portoit de même , quoique foible. Cette observation de M. *Mundini* est tirée des Instituts de Bologne.

VII. Je lisois hier , mon cher Monsieur (c'est le malade de Chaudray qui parle) , « dans la République des lettres ,
 » qu'il y a eu des personnes qui ont rendu
 » des toupets de cheveux dans leurs urines ; qu'un homme ayant pris des pilules
 » pour se purger , il en rendit une par
 » la même voie ; que d'autres ont rendu
 » des aiguilles , des os , des noyaux de
 » prune en urinant , &c. Pour moi je puis
 » vous dire , sans exagération , qu'il y a
 » dans les miennes de quoi faire toutes

„ les especes de couleurs qu'on puisse
 „ imaginer , à deux près. Ce qui me con-
 „ sole , c'est que je produis tous ces co-
 „ loris sans douleur. Envoyez - moi , je
 „ vous prie , le nouveau livre intitulé :
 „ *Le miroir des urines*. Ce miroir se met
 „ plutôt , je crois , sous un lit , que sur
 „ une toilette , &c. &c. „

VIII. Il existe un tableau du sacrifice
 d'Abraham , où ce patriarche est repré-
 senté tenant un fusil pour tuer son fils
 Isaac , & au-dessus un Ange qui , par son
 urine , qu'il répand sur le bassinet du fusil ,
 empêche le coup de partir. Quelle singu-
 liere idée de peintre !

IX. Quelques Auteurs prétendent
 qu'Hermes ou Mercure Trismegiste , ayant
 observé le premier qu'une espece de singe
 appelé *cynocephale* , consacré à Sérapis ,
 jettoit son urine douze fois par jour &
 autant la nuit , en des intervalles égaux ,
 s'en servit ensuite pour mesurer les heures
 du jour : ils font même dériver le mot
heure , d'un mot grec qui signifie *urine*.

Mais il est bien plus vraisemblable que les moyens que l'on mit d'abord en usage pour mesurer le tems , furent les révolutions journalieres du soleil.

X. Un animal fort commun à la Louisiane , qui est aussi petit qu'un chat de huit mois , est celui qu'on appelle *bête puante* ; il est naturellement foible & très lent dans sa démarche , & a une singuliere arme défensive. Lorsqu'on le poursuit & qu'on est prêt de l'atteindre , il lance sur celui qui le poursuit , son urine , qui est d'une odeur si forte & si suffoquante qu'on est obligé de se retirer pour prendre haleine , ce qui donne le tems à la bête puante de s'éloigner en fuyant. Recommence-t-on à la poursuivre , elle lâche une seconde dose d'urine , & continue ainsi de se défendre en retraite , jusqu'à ce qu'elle se trouve en sûreté.

XI. On peut regarder l'urine comme la lessive du sang : c'est de l'eau chargée de tout le sel qu'elle a pu dissoudre dans le corps , & des parties d'huile qu'elle

à pu entraîner. Si ces molécules huileuses & salines restoient parmi les humeurs , la santé s'en ébranleroit : elles porteroient une action deletere sur le cerveau même. Cependant qu'elles rentrent dans le sang , qu'elles y parviennent par les voies alimentaires , elles n'ont aucune action nuisible. On a vu nombre de gens avaler de leur urine , sans en ressentir la moindre incommodité. On fait que le Cardinal *Duprat* , pour sortir de prison , feignit une rétention d'urine , & buvoit secrètement celle qu'il rendoit. Ses Médecins y furent les premiers trompés. Ils avertirent le Roi qui , ne voulant pas perdre son Ministre , le fit élargir.

MÉDICAMENT. M. le Marquis Scipion Maffei fait mention dans la seizieme lettre d'un livre intitulé : *Galliæ antiquitates quædam selectæ* , &c. d'une inscription qui se lit sur une petite pierre gravée , de couleur verdâtre , où il est parlé de drogues & de médicamens. Il croit que

cette pierre étoit le couvercle d'une boîte à onguent , divisée en quatre compartimens , contenant chacun un collyre particulier ou une composition pour les maladies des yeux ; chaque collyre porte inscrit ou gravé sur le couvercle , outre le nom des drogues , celui d'un Médecin ou Pharmacien , savoir , *Jules Chariton.*

MASSER. I. On appelle ainsi une opération voluptueuse des plus singulieres, établie dans l'Inde , & sur-tout à la côte de Coromandel , laquelle fait éprouver des momens d'yvresse & de langueur , tels que les Indiens s'évanouissent souvent dans ces situations entre les bras de leurs *Massieurs*. On assure que l'usage de se masser est nécessaire dans l'Inde & qu'il rétablit la circulation des fluides , qu'une trop grande chaleur tend à ralentir , au point d'ôter presque la liberté du mouvement. Voici au reste en quoi consiste cette opération.

On se couche sur un sofa ou sur un

canapé, avec une certaine quantité de petits oreillets, que l'on place sous la tête, les coudes, les poignets & les genoux. L'on ne conserve dans cette attitude qu'une légère draperie. Les personnes chargés de masser, paîtrissent les membres les uns après les autres, à peu près comme l'on paîtrit de la pâte, tirent les extrémités des membres, assez pour faire craquer toutes les jointures des poignets, des genoux &c.; & tout cela sans qu'on éprouve la moindre sensation de douleur. Car ces especes de baigneurs sont d'une dextérité incroyable pour toutes ces opérations. Il y a même à la côte de Coromandel des hommes dont le métier est d'être *masseur*. Nous avons en France une autre maniere de *masser*, qui ne cede point à celle que nous venons de décrire : mais elle est plus secrète, plus recherchée, & il n'y a qu'un Sybarite qui ait pu l'inventer. *Intelligenti pauca.*

II. On croit que les Romains avoient anciennement connu cet usage de se faire

maffer ; ce passage de Martial semble au moins l'annoncer.

Percurrit agili corpus arte tractatrix ,
Manumque doctam spargit omnibus membris.

Seneque , en s'élevant contre le luxe des Romains , semble aussi leur reprocher cet usage oriental. M. le *Gentil*, tom. I. de son *voyage dans les mers de l'Inde* , dit avoir employé avec succès sur lui-même ce moyen, contre une roideur dans les articulations qui faisoit qu'il ne pouvoit marcher sans douleur.

JUGULAIRE (*saignée de la*). Un habile Médecin étoit un jour à dîner dans une maison où il y avoit grande compagnie. La conversation tomba sur la médecine & sur les Médecins. Un convive se permit à ce sujet les plaisanteries les plus vives & les plus indiscrettes , sans respect pour la présence du Médecin , qui ne dit rien alors , ou peu de chose. Quelque temps après ce joyeux convive fut attaqué d'un mal de gorge , on lui conseilla d'appeller
un

un Médecin , & on lui propofa M. P.... ,
autant lui qu'un autre , dit-il.

Le Médecin arrivé , il tâte le pouls
du malade , examine fa bouche , touche
fa langue , & décide que le danger eft
urgent , & qu'il faut fur le champ faigner
monfieur à la gorge. Il offre même de
refter pendant la faignée , afin de mieux
juger de la quantité de fang qu'il faudra
tirer. Le Chirurgien eft appellé & arrive.
M. P.... fait écarter tout le monde , en
difant que le Chirurgien & lui fuffifent
pour faire la faignée , & qu'un plus grand
nombre de perfonnes ne ferviroit qu'à
embarrasser. Il fait lever & affeoir fur une
chaife le malade.

Après que le Chirurgien a appliqué
la double ligature , ainfi qu'il eft d'ufage ,
le Médecin fe charge de tenir & tirer
celle qui doit ferrer le col. Comme on
appelloit quelqu'un pour tenir la bougie ,
non , dit le Médecin , *monfieur aura bien*
le courage de la tenir : en même tems il
la lui met dans une main appuyée fur la

poitrine. Le malade dans cette situation ,
 & M. P.... tenant fermement la ligature ,
 en tirant , il lui dit : » vous voilà , mon-
 » sieur , dans l'état d'un criminel prêt à
 » faire amende honorable , la corde au
 » col , la torche à la main : c'est ici le
 » moment de réparer les outrages & les
 » injures que vous avez vomis contre la
 » médecine & les Médecins , il y a quel-
 » que tems : vous voyez que votre vie
 » dépend de nous. Je vous fais grace
 » pour cette fois , ajouta le Médecin , en
 » lâchant la ligature & retirant la bou-
 » gie : remettez - vous dans votre lit :
 » prenez une légère infusion de fleurs de
 » violette , & dans trois jours vous serez
 » guéri «.

M. Pousse. Un particulier vint un
 jour trouver M. Pousse , pour le consulter
 sur l'espece d'inquiétude qu'il avoit , de
 ce qu'il ne pouvoit avoir d'enfant , ce
 qu'il croyoit pouvoir attribuer à ce que
 sa femme étoit mal conformée. M. Pousse ,

après l'avoir bien écouté , bien questionné , le congédia avec cette seule ordonnance :

Ta femme est très-bien conformée. Pousse.

VERONIQUE. On a fait sur cette plante & sur l'aube-épine, l'épigramme suivante.

La véronique à l'aube-épine
Vantoit ses attributs parfaits :
Je vaux toute la médecine ;
Qui ne connoît point mes effets ?
Il n'est pas de mal indomptable
A ma spécifique vertu ;
Il n'est point de playe incurable.....
Point d'incurable , penfes-tu ?
Tes vertus ne sont point si sûres :
Ma fleur dit qu'un mois va venir
Où le cœur reçoit des blessures
Que tu ne pourras pas guérir.

PLANTE DES PIEDS. Il y a dans le Mercure de France , 1721 , sept. p. 62 , une enygme sur la plante des pieds , dont un Médecin a donné dans le volume suivant l'explication en vers , que voici :

Je lisois en rêvant l'énigme du Mercure ,
 Et de rêver en vain j'étois au désespoir ,
 Quand un Gascon est venu pour me voir.
 J'en fais encore avec lui la lecture :
 Vous ne devinez pas , dit-il ? Non. Vous riez ?
 Non. Eh ! Vous riez , Dieu me damne ?
 Car vous êtes dessus & vous cherchez votre âne,
 Puisque c'est la plante des pieds.

PLAIE. I. Un avare qui devoit se battre en duel fit auparavant son marché avec un Chirurgien , à un louis par plaie pour le traitement. Après le combat, la difficulté fut de régler le prix des plaies qui perçoient de part en part. Le Chirurgien vouloit avoir deux louis pour celles-là : l'avare n'en vouloit donner qu'un , parce que, disoit-il, l'épée n'a percé qu'une fois ; comme ils ne purent s'arranger , l'avare dit : eh bien ! ne pansez ces plaies là que d'un côté.

II. On a toujours cru & avec raison que les orages influoient plus ou moins sur l'état des malades ; mais on a peu d'exemples qu'ils influent sensiblement

sur les plaies. En voici pourtant un bien frappant.

Le nommé Lardan , batelier sur le Rhône , à Silon près Saint - Vallier , en Dauphiné , reçut dans une dispute un coup de couteau dans le ventre. Il fut porté à l'hôpital de Saint-Vallier , où il guérit en peu de tems , quoique les intestins & l'épiploon fussent fortis par la playe. La cicatrice étoit fermée & le blessé n'étoit resté à l'hôpital que par l'avis du Médecin , pour donner aux parties lésées le tems de reprendre leur force , lorsqu'il survint un orage furieux. Le batelier qui étoit sur son lit commença à se plaindre vivement de sa blessure. Les douleurs revenoient & se dissipoient avec les éclairs , qui étoient très-vifs & très-fréquens. M. Garniere , le Médecin , qui se trouvoit alors à l'hôpital , fit mettre la partie malade à découvert , pour examiner avec attention les changemens qui pourroient y survenir : mais il n'en apperçut aucun , ni à la plaie ni au

ventre , quoique le malade poufsât des cris & des gemiffemens , en portant naturellement la main fur la cicatrice , toutes les fois qu'il faisoit des éclairs : ceux-ci finiffant, la douleur ceffoit. Plus les éclairs fe succédoient & étoient brillans , plus la douleur fe foutenoit & étoit aigue. Ce phénomène fe fit observer pendant près d'une heure. Enfin , l'orage , la pluie & les éclairs ayant ceflé , le batelier ne sentit plus de douleurs. Trois jours après , il quitta l'hôpital , reprit la rame , & depuis cette époque , il n'éprouva aucune incommodité.

III. On a renfermé dans ces deux vers latins les dix plaies dont Dieu affligea les Egyptiens , lorsque Pharaon retenoit malgré eux les Israélites :

Sanguis, rana, culex, muscæ, mala pestis & ulcus:

Grando, locusta, dies nubila, præda, neces.

Voici la traduction :

Sang, grenouilles, par-tout mouchérons obstinés,

Mouche, peste , ulceres & grêle :

L'air infecté de fauterelles,
Tenebres , mort des premiers nés.

IV. L'avidité du gain , qui est de tous les états & de tous les pays , fait périr les chasseurs qui habitent les montagnes du mont de Pilate. Lorsqu'ils sont descendus par des rochers à pic , sur lesquels ils ne peuvent plus remonter , ils ont alors recours à un expédient , qui fait frémir & qu'on aura peine à croire , quoique le fait soit très-véritable. Ils se font avec leurs couteaux des entailles dans les pieds & dans les mains ; en les appliquant ensuite contre les rochers , le sang se fige & fait une colle assez forte pour les soutenir. Si même ils y laissoient la main trop longtems, ils auroient ensuite de la peine à la détacher ; avant que d'arracher une main , ils collent l'autre , & se font ainsi , aux dépens de leur propre sang , des échelons, d'une nature nouvelle & bien effrayante.

V. Une des plaies les plus considérables dont les observateurs aient fait mention, est

celle que reçut au siege de Boulogne , en 1545 , François de Lorraine , Duc de Guise , surnommé le *balafre* , plaie dont Paré nous a donné l'histoire dans ses *Œuvres* , liv. 10. Le Duc de Guise fut frappé entre le nez & l'œil droit , d'une lance qui , s'étant rompue par la violence du coup , laissa dans la plaie tout le fer avec un tronçon de bois. Malgré un coup aussi violent , le Prince eut encore la force de revenir au camp à cheval. La profondeur & la longueur de la playe , le corps étranger qui y étoit fortement engagé , effrayerent les premiers Chirurgiens qui se présenterent pour la panser. Plusieurs même dirent qu'il n'y avoit rien à faire. Mais Paré , plus habile , crut devoir tout risquer pour sauver la vie du Prince. Voyant que le tronçon de lance étoit tellement engagé dans le crâne , qu'il étoit impossible de le tirer avec les mains , il prit des *tenailles de maréchal* , & en présence d'une foule d'Officiers , qui s'intéressoient vivement au sort du blessé ,

il lui demanda s'il consentoit qu'il risquât l'opération , & qu'on lui mît le pied sur le visage , pour arracher le corps étranger. *Je consens à tout* , répondit le Prince , *travaillez*. Cette méthode de panser une plaie fit pâlir tous les spectateurs. Guise seul conserva la tranquillité , pendant tout le tems de l'opération , & cette exclamation , *ah ! mon Dieu* , qu'il se permit , lorsque les tenailles eurent tiré le tronçon avec force , fut le seul témoignage de douleur qu'il donna. Il guérit ensuite si parfaitement , qu'il ne lui resta qu'une légère cicatrice.

VI. Il y a , entre les plaies & les ulcères des végétaux & des animaux , une analogie qui n'a pas échappé aux naturalistes , & qui a été très-bien établie par M. l'abbé Roger *Schabol* , dans les ouvrages qu'il a publié sur le jardinage , dont il s'occupa toute sa vie. Il a fait voir que les rapports sont les mêmes entre les individus de ces deux regnes : la seule différence qu'on remarque , & qui est essentielle , c'est

que les végétaux reproduisent toujours d'autres membres, à la place de ceux qu'on leur retranche, tandis que ces membres coupés aux animaux ne se renouvellent que très-rarement & uniquement dans quelque'especes particulieres, qui paroissent exceptées de la regle générale.

De même qu'on saigne un homme qui a trop de sang, on fait de même des incisions aux végétaux qui abondent trop en suc propre. On extirpe les loupes des individus de l'un & l'autre regne. Si on fait l'amputation d'un membre gangrené, on coupe de même les branches d'un arbre qui meurent, & le faitage de celui qui se pourrit en cet endroit. Les jardiniers, à l'instar des Chirurgiens, admettent dans les plaies des végétaux un peu sérieuses, cinq époques différentes, le saignement, la supuration, la détention, l'incarnation & la cicatrisation. Les bourrelets dans les deux plaies faites par arrachement ou déchirement, les écoulemens, tout offre les mêmes phénomènes,

& la guérison des plaies tant animales que végétales, se fait de même.

PONCTION. I. C'est le nom qu'on donne à une opération, très-fréquente chez les Japonois, spécialement pratiquée dans les maladies du bas ventre. M. Dujardin l'a très-bien décrite dans son *histoire de la chirurgie*, tom. I., page 96 & suiv. En voici un exemple qu'il rapporte, & dont *Ten Rhyne* a été témoin.

» Un garde de l'Empereur du Japon,
 » qui nous servoit, dit-il, de conducteur
 » en cette Cour, ayant excessivement
 » chaud, but beaucoup d'eau à la glace
 » pour se rafraichir. Il fut bientôt saisi d'une
 » grande douleur d'estomac; cette douleur
 » aigrie par l'excès de boisson & d'ali-
 » mens qu'il avoit pris, peut-être encore
 » par le défaut d'habitude de la mer, lui
 » occasionna de fréquentes nausées & des
 » vomissemens. Pour se guérir, il prit
 » d'abord du vin du Japon, dans lequel
 » on avoit fait infuser du gingembre:
 » mais la douleur augmentant, il s'en

» prit à un vent opiniâtre qu'il croyoit
 » s'être fixé dans l'estomac , & il se dé-
 » termina à la ponction qu'il se fit de
 » cette maniere. Après s'être couché sur
 » le dos , il s'enfonça en quatre endroits
 » différens du côté gauche de l'abdomen ,
 » au-dessus du pylore , une aiguille qu'il
 » bornoit soigneusement à une certaine
 » mesure avec l'extrémité des doigts ; tan-
 » dis qu'il frappoit avec un petit maillet ,
 » (car il avoit la peau un peu dure) , il
 » retenoit son haleine. L'aiguille entrée de
 » près d'un pouce, il la retira & comprima
 » bien avec ses doigts les endroits piqués :
 » il n'en sortit point de sang , & on n'ap-
 » percevoit qu'une légère trace de l'ai-
 » guille ». L'Auteur ajoute que cette opé-
 ration soulagea & guérit le malade.

BAILLEMENT. I. Boerhave prétend
 que l'effet du baillement est de mouvoir ,
 accélérer , & distribuer toutes les humeurs
 du corps , également dans tous les vais-
 seaux , & de disposer les organes de la

fenfation & tous les mufcles à s'acquitter de leurs fonctions refpectives.

II. Le remede que prefcrit Hippocrate pour le baillement, qui trop fréquent devient maladie, c'eft de garder long-tems fa refpiration.

III. On a déjà fait la remarque que le baillement chez les hommes eft un figne de vapeur, & il y a des circonftances où l'on n'eft pas fâché de faire voir qu'on eft fujet à cette maladie. Les jolies femmes ne manquent pas d'en faire ufage, lorsqu'elles fe trouvent avec des gens trop fages ou trop foux. C'eft une réponfe injurieuſe qu'elles donnent à tous ceux qui les étourdiffent ou les ennuyent.

IV. Les Indiens Gentils s'imaginent, lorsqu'une perſonne baille, qu'il eft fort à craindre qu'un eſprit malfaiſant ne faififfe le moment où la bouche eft ouverte, pour s'introduire dans le corps. Afin de prévenir ce malheur, ils ne manquent jamais de faire claquer leurs doigts, lorsqu'ils s'apperçoivent que quelqu'un baille,

persuadés que ce bruit sert à épouvanter & à écarter l'esprit malin. C'est sans doute dans la même intention que de bonnes gens font encore, lorsqu'ils baillent, un signe de croix sur leur bouche, ou c'est parcequ'il arrive quelquefois qu'en baillant on se démet la machoire. Mais alte-là sur cette matiere; car de même qu'une personne qui baille trois ou quatre fois, force ceux qui sont avec elle de bailler malgré eux, sans qu'ils puissent s'empêcher de bailler, il m'est de même impossible de ne pas bailler en écrivant ceci, heureux encore si mes lecteurs ne baillent pas déjà aussi !

LAVEMENS. I. *Plotin*, Philosophe Platonicien, étant violemment tourmenté des douleurs de colique, on lui conseilla l'usage des lavemens; mais il ne voulut jamais y avoir recours, ne croyant pas qu'un tel remede pût s'accommoder avec la gravité d'un Philosophe.

II. Sous quel astre, grand Dieu ! faut-il que je sois né !

Sans avoir offensé personne ,

Je subis le destin le plus infortuné.
 On me prend & l'on m'emprisonne
 Pour un mal que je n'ai point fait.
 C'est encore trop peu : l'on me met,
 Hélas ! à la plus grande gêne
 En engageant mon pauvre corps
 Dans un passage égal à celui d'une alêne,
 Afin de me mettre dehors.

Mais ce n'est pas là tout : dans un cachot étrange
 On me loge tout à l'instant,
 Où je ne gagne rien au change ;
 Mais aussi j'y fais le méchant :
 J'y cours où la fureur me porte,
 Tantôt plus haut, tantôt plus bas,
 Je roule, j'arrache, j'emporte,
 Enfin j'y fais tant de fracas,
 Que de moi le Concierge las
 Est contraint de m'ouvrir la porte.
 Je reviens donc, mais tout chargé
 Des crottes du chemin par où j'ai voyagé.

III. Il y a dans le premier volume des
Causes amusantes & connues, pag. 66,
 un plaisant mémoire de M. *Grosseley*,
 Avocat à Troyes, pour une garde-malade,
 qui attaquoit en Justice un Chanoine, à
 cette fin qu'il fût condamné à lui payer

la somme de cent cinquante livres , tant pour lui avoir mis en place 1200 lavemens , pendant l'espace de deux ans , que pour avoir fourni la seringue & le canon ; l'affaire ne fut pas suivie , les parties traitèrent ensemble à l'amiable.

IV. M. Ouvrier , Graveur , a composé une Estampe intitulée : *Le petit Glouton* , dont le pendant représente une jeune femme qui regarde avec inquiétude un Apoticaire , exerçant gravement son humble ministère sur un enfant qui tient un poisson à la main , & qui paroît convoiter encore une grappe de raisin , qu'une petite fille porte dans un panier. Un autre enfant placé du côté opposé paroît effrayé de l'eau qui jaillit de l'instrument , pendant l'opération.

V. Il y a dans la Province de Quito un arbre très-haut & très-droit , qu'on appelle *bois de seringue* , parce que dans un canton de l'Amérique les habitans font , avec la racine élastique qu'il fournit , des bouteilles en forme de poires , au goulot desquelles

desquelles ils adaptent une cannule. Ces bouteilles élastiques, pressées, rendent la liqueur qu'elles contiennent; c'est un usage de politesse chez eux de présenter avant le repas ces bouteilles à chacun des convives, qui, après avoir pris un petit lavement, se mettent à table avec plus d'appetit.

VI. On prétend que l'origine de l'usage des lavemens vient de l'oiseau appelé *Ibis*, qui, dit-on, pompe de l'eau avec son bec, & la fait ensuite passer dans ses intestins pour se purger; d'autres attribuent cette origine à la cigogne.

Que je tienne ce que je suis

De la cigogne ou de l'ibis,

Qu'importe? On connoît qu'Esculape

Assez souvent par mon secours

Des mortels prolonge les jours.

VII. Entr'autres choses curieuses que l'on lit dans un Factum du Duc de Mazarin contre son épouse, on y trouve que ce Duc avoit recommandé à l'Apothicaire qui donne un lavement, & au

malade qui le reçoit , de bien s'occuper tous les deux de cette action importante , afin d'observer en la faisant , dit-il , toute la décence qu'exige la pureté chrétienne. C'est ainsi que le Pere Théophile Raynaud , Jésuite , dans son Livre intitulé *Trinitas Patriarcharum* , demande fort sérieusement, s'il est permis à un Chartreux d'user de lavemens.

VIII. Chez l'homme de génie, l'incident le plus futile en apparence , produit de grands effets. C'est ainsi que dans le malade imaginaire de Moliere , le lavement, qui paroît d'abord n'être imaginé que pour faire rire , amene le dénouement.

IX. On peut dire avec vérité qu'en général un lavement est un bain intérieur que la mode accrédite de plus en plus , que les Médecins conseillent aux femmes vaporeuses , qu'elles prennent d'elles-mêmes , quand elles s'ennuyent , plus par habitude que par goût ; ce qui rappelle ces vers de Despreaux à son Apoticaire :

O merveilleux Apoticaire !
 De toi je veux prendre un clystere ;
 M'en dût-il coûter un écu ,
 Je n'en plaindrai point la dépense.
 Tu vas me montrer ta science ,
 Et je vais te montrer le C. . .

X. Le Comte de L... renfermé à la Bastille du temps de la régence, s'aïda du Chirurgien , pour avoir lieu de causer souvent. Comme celui-ci faisoit aussi les fonctions d'Apoticaire , le Comte établit , pour avoir occasion de le voir souvent , qu'il lui falloit deux lavemens par jour. Le Régent, qui entroit dans les derniers détails sur ce qui concernoit les prisonniers de la Bastille , examinant un jour avec ses Ministres les mémoires de la pharmacie de cette prison, l'Abbé Dubois, qui fut depuis Cardinal & premier Ministre , se recria sur cette quantité de lavemens. Le Duc d'Orléans lui dit : *Abbé, puisqu'ils n'ont que ce divertissement là, ne le leur ôtons pas.* Mém. de Madame de Staal , tom. II, pag. 240.

XI. Le Cardinal de Richelieu , tourmenté de la colique , voulut prendre un lavement. Il fit avertir son Apoticaire , qui étant malade , envoya son premier garçon pour administrer au Cardinal le lavement , & lui recommanda sur-tout de ne pas oublier de se servir toujours du mot éminence. Ce garçon , trouvant de la difficulté à introduire la cannule , dit au Cardinal :
 » S'il plaisoit à votre éminence de l'in-
 » troduire elle-même , je risquerois moins
 » de la bleffer , attendu que votre émi-
 » nence a deux éminentissimes éminences
 » qui empêchent l'entrée du canon dans
 » son lieu. Allez , mon ami , dit le Car-
 » dinal en éclatant de rire , allez assurer
 » votre maître que vous êtes aussi mauvais
 » Orateur , que mauvais opérateur ».

XII. Un Procureur , tourmenté d'une colique des plus violentes , après avoir pris nombre de remedes , & surtout beaucoup de lavemens , sans être soulagé , finit par périr. Comme il passoit pour très-peu scrupuleux dans son état , un particulier

qui le connoissoit bien , fit cette épitaphe pour être mise sur sa tombe :

Ci gist qui savoit si bien prendre ,
Et qui l'avoit si bien appris ,
Qu'il aima mieux mourir que rendre
Un lavement qu'il avoit pris.

XIII. Une Italienne qui se méloit en Turquie de la médecine , & de distribuer des médicamens , fut appelée chez la femme d'un Pacha. Elle proposa un lavement. Comme les Turcs ne connoissent point ce remede , les femmes qui étoient autour du lit de leur maîtresse , lui en demanderent l'explication. L'Italienne leur donna , le mieux qu'elle pût , une idée de la feringue & de l'usage qu'elles en devoient faire. Ces femmes éclaterent de rire , lorsqu'elle eut achevé sa description. On la pria néanmoins d'apporter son remede le lendemain.

Ce médicament leur ayant paru très-singulier , elles crurent devoir s'en défier , & , de concert avec leur maîtresse , elles firent le complot d'en faire l'épreuve sur

celle même qui l'avoit proposé. Celle-ci , prévoyant que la malade seroit long-tems à se résoudre à prendre son lavement , l'avoit mis très - chaud dans la feringue. Lorsqu'elle fut entrée dans l'appartement , les esclaves vinrent avec empressement pour voir cette machine inconnue , dont elle leur avoit parlé. Elle leur montra comment on s'en servoit , & quand elles se crurent assez savantes, la maîtresse ordonna d'en faire l'essai sur la femme docteur.

Quatre esclaves des plus fortes la faïssent , & l'ont bientôt mise dans la situation de faire la première l'épreuve de son remede. On lui donna le lavement , qui lui brûloit les entrailles , à mesure qu'il pénétoit. Mais les cris affreux qu'elle pouffoit , bien loin de faire quitter prise à ses bourreaux , les excitoient au contraire à n'en pas laisser perdre une goutte. Après cette cruelle opération , on jetta l'Italienne hors des appartemens , en insultant à sa douleur par des éclats de rire , qui firent accourir tous les Eunuques. Elle passa au milieu d'eux , & comme

elle avoit rendu le lavement , dans l'instant qu'on l'avoit laissé en liberté , la puanteur qui en résulloit , augmentoit leur étonnement , en sorte qu'ils la suivoient avec des huées. Cette aventure fit beaucoup de bruit dans tout le pays , & le préjugé contre les lavemens s'accrut toujours de plus en plus parmi les femmes Turques. *Voyageur François , tom. I , pag. 224.*

XIV. Le même Auteur nous apprend qu'à la côte de Malaguette , dans le Royaume de Sestre , les femmes font les fonctions d'Apoticaire , dumoins pour la distribution des lavemens. Elles se servent , pour cet effet , de tuyaux de corne par lesquels elles soufflent le clystere hors de leur bouche , qu'elles remplissent à différentes reprises , & dans cinq ou six jets , toute la composition est entrée dans le corps du malade : on ne cherche point à éviter les spectateurs par cette opération : comme les habitans de ce pays vont toujours presque nus , la cérémonie ne demande pas une longue préparation.

XV. Montaigne cite le trait d'un homme qui croyoit ne pouvoir jamais aller à la garde-robe, sans avoir pris des lavemens : il en faisoit composer de toutes les especes chez un Apoticaire, & se les faisoit donner par un valet accoutumé à cet exercice. La femme de ce *Philoclystere*, qui étoit avare, trouva que ces lavemens lui coûtoient trop cher, & craignant que cette dépense, qu'elle regardoit comme inutile & comme folle, ne dérangeât à la fin les affaires du ménage, elle jugea à propos de la faire cesser, sans cependant priver son mari du bien que pourroient lui faire les lavemens, persuadée que l'opinion lui tiendrait lieu de la chose même.

Elle convint donc avec le valet de ne rien mettre dans la seringue, mais de faire seulement la simagrée du remède ancien. Cette scène fut jouée avec un grand succès. Le bon homme s'imagina avoir été clystérisé, & l'effet s'en suivit heureusement. Quelque temps après, on essaya

essaya de supprimer la cérémonie : il se plaignit alors de ce qu'on retranchoit le seul moyen qu'il connût de soulager ses entrailles. On lui rendit sa chimere , & il fut purgé de nouveau.

XVI. Les Chinois ne connoissent cette forte d'injection , qu'on porte dans les intestins par le fondement , que depuis l'introduction des Jésuites dans leur Empire. Aussi ces peuples , en s'en servant , l'appellent-ils *le remede des Barbares*.

XVII. Les Jésuites , qui voyoient que le mot ignoble de lavement avoit succédé à celui de clystere , gagnerent l'Abbé de S. Cyran , & employerent leur crédit auprès de Louis XIV , pour obtenir que le mot *lavement* fût mis au nombre des expressions deshonnêtes , en sorte que l'Abbé de S. Cyran en fit le reproche au pere Garasse , qu'on appelloit l'Hélène de la guerre des Jésuites & des Jansenistes.

« Mais , disoit le Pere Garasse , je n'en-
 » tends par lavement que gargarisme : ce
 » sont les Apoticairees qui ont profané

» ce mot, en l'appliquant à un usage mes-
 » séant ». On substitua alors le mot *re-*
mede à celui de lavement. Louis XIV
 accorda cette grace au P. le Tellier. Le mot
 remede, comme équivoque, parut plus
 honnête. Ce Prince ne demanda plus de
 lavement : il demandoit *son remede*, &
 l'Académie fut chargée d'insérer ce mot
 avec l'acception nouvelle dans son Dic-
 tionnaire. . . . Digne objet d'une intrigue
 de Cour !

LUCANTE, *Chirurgien*. C'est ainsi que
 se nommoit le Chirurgien du fameux Ma-
 réchal de Montmorency, décapité à Tou-
 louse le 30 octobre 1631. L'amitié que
 lui portoit le Maréchal, lui a fait jouer
 un rôle dans cette affaire. La veille du
 jour de l'exécution il l'appelle, lui remet
 une lettre à son épouse, & lui dit : « Lu-
 » cante, Dieu soit loué, qui m'a voulu
 » délivrer des troubles & de l'inquiétude
 » où l'état de ma femme me jettoit à
 » chaque instant. Tu lui diras que je ne

» lui recommande que deux choses ; la
 » première , de pardonner à mes ennemis
 » d'aussi bon cœur , que je leur pardonne ;
 » la seconde , d'excuser les chagrins que
 » je peux lui avoir donné pendant notre
 » union ».

Le matin du jour de l'exécution , Lucante s'étant présenté pour panser les plaies du Maréchal , dont il n'étoit pas encore guéri , *non , non , mon ami* , lui dit ce héros , *une seule les guérira toutes*. Lors de l'exécution , Lucante s'étant approché pour lui couper les cheveux , il tomba évanoui. « Comment , Lucante , » lui dit le Maréchal , vous qui m'exhortiez si souvent dans ma prison à recevoir tous mes malheurs comme venant de la main de Dieu , vous êtes plus affligé que moi même ? Consolez - vous , Lucante ; je veux vous embrasser , & vous dire le dernier adieu , pendant que j'ai les mains encore libres ; je vous prie seulement de ne m'oublier jamais ».

Quelle amitié noble de part & d'autre !

ECROUELLES. I. On croyoit au seizieme siècle , que les écrouelles ou humeurs froides étoient contagieuses , & elles furent mises au nombre des épidémiques par un Arrêt du Parlement de l'an 1578. Le mot d'écrouelle vient du Grec *scrophæ*, qui veut dire truie , parce qu'on prétend qu'entre tous les animaux, les cochons y sont les seuls sujets. Les Espagnols les appellent en conséquence *Porcellanos* , & les Portugais *las porcas*. André Du-laurens , un des plus grands Médecins du seizieme siècle , a publié vers 1595 un Ouvrage en François sur cette maladie. La plus grande partie de son Livre est employée à établir & à justifier le privilege de nos Rois , de les guérir en les touchant. Il rapporte à ce sujet quelques anecdotes singulieres.

Il nous apprend que de son temps il venoit un grand nombre d'Espagnols en France , exprès pour se faire guérir par cet attouchement. Le Roi Henri IV, depuis sa conversion , n'a jamais manqué de

s'acquitter de cette cérémonie , toutes les fois qu'il faisoit ses dévotions , ce qui arrivoit au moins aux quatre fêtes de l'année. Dulaurens favoit très-bien comment les choses se passoient , puisqu'il étoit premier Médecin du Monarque. Il examinait tous ceux qui se présentoient , & il assure qu'il n'en admettoit aucun , qu'après avoir bien reconnu qu'ils avoient les signes indicatifs des humeurs froides. Le Roi revenant de la messe , accompagné des Princes du Sang , des Prélats & du grand Aumônier , trouvoit les malades à genoux en différens rangs. Il récitoit une certaine prière , & ayant fait le signe de la croix , il s'approchoit des malades. Le premier Médecin passoit derrière le rang à opérer ; il tenoit à deux mains la tête de chaque écrouelleux , auquel le Roi touchoit la face en disant : *Le Roi te touche , & Dieu te guérit.*

Dulaurens avoue qu'à plusieurs les douleurs très-aigues s'adoucissoient , & s'apaisoient aussi-tôt ; qu'à d'autres les ul-

ceres se desséchoient ; qu'à quelques-uns les autres tumeurs diminueoient ; en sorte , ajoute-t-il , qu'en peu de jours , de mille il y en avoit plus de cinq cent de guéris. Comment un homme aussi instruit que l'étoit Dulaurens a-t-il pu ajouter foi à de pareilles rêveries , & qui plus est les transmettre à la postérité comme des vérités ? tant il est vrai que la crédulité mal raisonnée est aussi funeste que l'imposture même.

Cet Auteur fait remonter à Clovis , premier Roi Chrétien de France , ce beau privilege qu'il reçut , dit-il , par l'onction sacrée , & qui a été transmis à ses successeurs. S. Thomas d'Aquin , bien différent de S. Thomas l'incrédule , nous apprend que ce fut un Ecuyer de Clovis qui éprouva le premier cet effet merveilleux. Il étoit tourmenté par des tumeurs scrophuleuses ; il s'en plaignoit , & le Roi , qui l'aimoit beaucoup , en étoit très-affligé. Une nuit le Monarque vit en songe un Ange qui l'avertit de toucher le cou

de son favori. Il le fit, & *Leonice* (c'étoit le nom de ce favori) fut guéri.

Les Rois d'Angleterre ont prétendu avoir acquis ce privilege miraculeux, en s'attribuant des droits sur la couronne de France. « Mais une preuve certaine, dit » *Dulaurens*, que la loi Salique doit » être exactement suivie en France, c'est » que ces prétendus Rois de France Anglois ont beau toucher des écrouelleux, » ils n'en guériront aucun. De même aucune Princesse de France, si pieuse, » si sainte qu'elle soit, ne peut prétendre » à opérer ce miracle ».

Cependant dans le temps que *Dulaurens* publioit & faisoit imprimer ses observations, la Reine d'Angleterre *Elizabeth* s'efforçoit d'établir l'opinion contraire. Car quoiqu'elle fût femme, & ne fût que Reine d'Angleterre, elle prétendoit avoir aussi le don de guérir les écrouelles. Elle touchoit publiquement des malades au sortir de sa Chapelle, comme *Henri IV* au sortir de la sienne.

M. *Hume* , Historien d'Angleterre le plus moderne , nous dit avec la plus grande confiance qu'Edouard le Confesseur , qui monta sur le trône d'Angleterre en 1073 , reçut ce don du Ciel à cause de ses vertus & de sa sainteté , avec la gloire de le transmettre à ses successeurs. De-là est venu , dit cet Auteur , que l'on a appelé *le mal du Roi* cette maladie , comme appartenant au Roi seul de la guérir. Cette coutume , ajoute-t-il , s'étoit contituée jusqu'à notre temps , & elle n'a été abandonnée que par la maison aujourd'hui regnante , qui s'est aperçue que même le bas peuple cessoit d'y croire , raison de plus pour l'abandonner.

Ce qu'il y a de constant , c'est que cette cérémonie a toujours lieu en France , quoiqu'on ait cessé d'y croire. Louis XVI , lors de son Sacre , a touché des écrouelleux. L'Auteur d'un livre , intitulé : *Bienfaisance Française* , &c. M. Dagues de Clairfontaine nous dit très-

sérieusement , tom. I , pag. 148 , qu'il est constant que plusieurs malades que Louis XV toucha à Rheims , lors de son Sacre , furent parfaitement guéris : pour convaincre le public , il rapporte un certificat , dont l'original est envoyé au pere de Linieres , Confesseur du Roi , signé de plusieurs personnes , & légalisé par les Juges de l'endroit , où un de ces miracles a été opéré. Comment après cela ne pas croire , & oser élever des doutes ?

I. N'a - t - on pas aussi soutenu qu'un septieme enfant mâle , précédé de six autres , entre lesquels il n'y avoit point eu de fille , avoit le don de guérir les écrouelles ? Ce même don est encore attribué à l'aîné de la maison d'*Aumont* en Bourgogne. Enfin il n'y a pas encore bien des années que l'usage de toucher les malades attaqués d'écrouelles se pratiquoit dans un coin du Royaume. Il y avoit à Dalet , village d'Auvergne à deux lieues de Clermont , sur les bords de l'Allier , une Confrairie dédiée au Saint-

Sacrement. On éliſoit tous les ans un enfant du village pour en être le Roi, & ſon pere étoit obligé de jeûner certains jours de la ſemaine, depuis Pâques juſqu'à la Fête-Dieu, & de faire d'autres bonnes œuvres. Le jour de la fête, il faiſoit ſes dévotions, & emmenoit ſon fils à l'église, où il touchoit pluſieurs malades, qui y arrivoient des montagnes d'Auvergne & de Forès, où ce mal eſt aſſez commun. Le pere conduiſoit la main de ſon enfant, & diſoit: *Le Roi te touche: Dieu te guériſſe. Au nom du Pere, &c.*

III. Profitons de cette occaſion pour donner ici un réſumé ſuccint des maladies guéries ou prétendues guéries par le tact ou l'impoſition des mains. Plus crédules que nous, les anciens ne doutoient aucunement de pluſieurs faits, que nous regardons avec raiſon comme des fables. C'eſt ainſi qu'ils croyoient fortement à la vertu merveilleuſe que les Histoſiens attribuoient au Roi Pyrrhus de guérir les rateleux, en preſſant doucement, de

son pied droit , le viscere des malades couchés sur le dos. C'est ainsi que Suetone attribue à Adrien & à Vespasien, une vertu particuliere pour guérir certaines maladies en les touchant. Il dit que celui-ci fit voir un aveugle , & guérit un estropié en lui marchant sur la main ; que celui-là guérissoit les fievreux ; qu'Aurelien ressuscitoit les morts , &c. &c.

IV. Mais passons à des faits plus récents & plus généralement attachés au tact de différens Princes. On lit dans l'Ouvrage d'un Espagnol, *Gaspard Arejes*, intitulé : *Elysius Jocondarum Quæstorum campus*, que les anciens Rois d'Angleterre , de la race des Plantagenets , guérissoient du mal caduc , ou de l'épilepsie ; les Rois de Hongrie , de la jaunisse ; mais en bon & zélé sujet de la Couronne d'Espagne , Arejes assure que le plus grand Roi de la chrétienté doit avoir un pouvoir supérieur ; il lui attribue en conséquence celui de faire trembler le démon à son seul aspect , & de le chasser par sa seule présence du corps des possédés.

V. L'application de la main d'un cadavre ou d'un moribond sur des parties malades , a encore été regardée de tout tems, comme un excellent remede contre certaines maladies. Suivant *Vanhelmont* , qu'il suffit de citer pour savoir à quoi s'en tenir sur ce qu'il dit, la sueur des mourans a la vertu merveilleuse de guérir les hémorrhoides & les excroissances. *Plinè* , dont le grand défaut est la crédulité, assure qu'on guérit les écrouelles & les goëtres, en y appliquant la main d'un homme mort d'une mort violente. Si cela étoit, toutes les exécutions que fait le bourreau feroient pour lui d'un grand produit. *Bayle* , qui n'étoit pas si crédule , s'explique mieux sur l'efficacité de ce moyen, à l'occasion d'une personne qui fut guérie d'une humeur scrophuleuse , par la main d'un homme mort de maladie lente, appliquée sur la tumeur , jusqu'à ce que le sentiment du froid eût pénétré les parties intimes.

Il y en a qui préfèrent la main d'un

homme mort de phtisie, à raison de la chaleur & de la sueur qu'on remarque aux mains des phtisiques, lesquelles sont fort souvent humides au moment de leur mort. Si l'on en croit *Bartholin*, qui est un observateur éclairé & judicieux, des personnes dignes de foi ont usé avec succès de ce moyen, & croient que la tumeur se dissipe, à mesure que le cadavre pourrit. « J'ai vu, dit-il, plusieurs femmes » venir dans les hôpitaux me demander » la permission de tenir la plante du pied » d'un homme à l'agonie sur un goëtre, » jusqu'à ce que cet homme fût mort, » assurant très-positivement que leur » mere, ou autres gens de leur con- » noissance, avoient été guéris par ce » moyen ». Comment ne pas croire à l'expérience? Il eût été utile que *Bartholin* se fût donné la peine de vérifier par lui-même ces faits allégués; sa seule assertion l'eût emporté sur celle de mille femmes.

BOITEUX. I. Un Picard étant déjà à

l'échelle pour être pendu , on lui présente , comme c'est l'usage dans certains endroits , une femme de mauvaise vie , qu'on lui proposa d'épouser , pour obtenir sa grace. Il la regarda un moment , & ayant remarqué qu'elle boitoit , *elle boite* , dit-il au bourreau : *attache , attache*. Ce fait est rapporté par *Montagne*.

II. Le boiteux Dorillas , ce misérable drille ,
 Qu'on a toujours vu mourant de langueur ,
 Nonobstant son peu de vigueur ,
 En clopinant avec sa bequille ,
 Est pourtant parvenu à l'an quatre-vingt-deux ;
 C'est bien aller pour un boiteux.

III. On lit dans le troisieme chapitre des actes des Apôtres , que saint Pierre guérit à la porte du Temple un boiteux de naissance . C'est le sujet d'un tableau du fameux Peintre *Raphaël*. Mais il a représenté un homme auquel on avoit coupé le pied , & le miracle qu'il fait faire à S. Pierre , est d'ordonner à ce pied de se réunir à la jambe. Pourquoi avoir ainsi dénaturé le miracle , & supposé non-

seulement ce que l'Ecriture ne dit pas ,
 mais encore ce que l'Ecriture dément ?
 car elle porte : *Allevavit eum , & protinus
 consolidatæ sunt ejus bases & plantæ* , ce
 qui ne dit pas que le boiteux , avant d'être
 guéri , n'eût pas ses deux pieds. Cette
 remarque est de l'Auteur des *Observations
 critiques sur les erreurs des Peintres* ,
 &c. &c.

IV. Un boiteux porté par un aveugle
 a donné lieu à ces deux vers :

Fert humeris claudum cæcus : sic forte negato

Ille oculos socio commendat , ille pedes.

Malgré le fort , l'aveugle officieux

Porte l'estropié qui lui prête ses yeux.

Dans un seul vers on peut dire :

Quot caret alteruter , sumit ab alterutro.

BOICTIER. Les Chirurgiens appellent
 de ce nom un étui qui sert à loger les
 lancettes , ou des instrumens portatifs ,
 tels que des ciseaux , des pinces , des
 bistouris , &c. Il paroît que les Chirur-

giens ont eu de tout tems de ces étuis ; car nous tenons d'*Apollonius de Rhodes*, qu'Eribote, fils de Telecante, Chirurgien du nombre des Argonautes, voulant panser Oilée, pere d'Ajax, qui avoit été blessé à l'épaule par des oiseaux appelés *Stymphalides*, détacha son baudrier ou sa ceinture, pour en tirer une boëte où étoient ses instrumens & ses médicamens.

SAIGNEMENT DU NEZ. On lit dans le *Mercur*, année 1679, n°. 5, que le Maréchal d'*Estrades*, eut par le nez une si grande perte de sang, que tous les remèdes prescrits par différens Médecins & Chirurgiens pour arrêter cette hémorragie, ne purent réussir, en sorte même que la vie du Maréchal étoit en danger. Il eut avis que le sieur *Poulain*, Chirurgien du Corps de Son Altesse Royale Monsieur, avoit un secret qui passoit pour infallible contre toute sorte de perte de sang. On l'envoya chercher promptement ; & effectivement son remède ayant été éprouvé sur l'heure, il

il arrêta l'hémorragie comme par enchantement. Pourquoi de tels secrets , bien constatés, meurent-ils avec leurs Auteurs ?

SCIATIQUE. I. Coelius Aurelianus & Soranus nous apprennent que chez les anciens on guérissoit la sciatique par le son de la flûte. On approchoit cet instrument de la partie malade , qui frémissait & palpitoit tant que la flûte rendoit des sons , & étoit alors moins douloureuse. Cette méthode de traiter s'appelloit : *Decantare loca dolentia* , *enchanter les endroits douloureux*. Il est bien malheureux que nos flûtes n'aient pas la même vertu ; que de gouteux paieroient bien cher ce secret admirable !

II. Le Cardinal Dubois fut attaqué , au mois de septembre 1722 , d'une violente goutte sciatique. Le Comte de Belle-Isle lui proposa de faire usage d'une pommade d'un nommé *Roscheron* , qui avoit guéri d'une pareille maladie six ans auparavant la Marquise de Belle-Isle sa mere.

Cette pommade étoit revêtue de l'approbation des Médecins & Chirurgiens de la Cour, & son débit autorisé par lettres patentes de Sa Majesté. Le Cardinal en fit usage, & obtint en moins de trois jours une guérison parfaite. Ce fait est rapporté dans le Mercure d'octobre 1722, p. 158. S'il est vrai, pourquoi la pommade de Roscheron n'a-t-elle pas survécu à l'Auteur ?

III. Le rondeau suivant est d'Adam Billaut, célèbre Menuisier de Nevers qu'on appelloit *le Virgile au rabot* ; il l'adressa à un de ses amis attaqué d'une sciatique.

Pour te guérir de cette sciatique,
 Qui te retient comme un paralytique
 Entre deux draps, sans aucun mouvement,
 Prends moi deux brocs d'un fin jus de sarment,
 Puis lis comme on le met en pratique.
 Prends-en deux doigts, & bien chauds les
 applique

Sur l'épiderme où la douleur te pique,
 Et tu boiras le reste promptement

Pour te guérir.

Sur cet avis ne soit point hérétique ;
 Car je te fais un serment authentique ,
 Que si tu crains ce doux médicament ,
 Ton Médecin pour ton soulagement
 Fera l'essai de ce qu'il communique
 Pour te guérir.

FRACTURE. I. Caton le Censeur , dans son *Traité de rerusticâ*, cap. 160, donne la recette suivante pour guérir les membres cassés ou démis. « Prenez, dit-il, un roseau
 » verd de la longueur de 4 à 5 pieds: fendez-
 » le en deux par le milieu , & que deux
 » personnes le tiennent sur vos cuisses.
 » Alors vous commencerez le charme sur
 » les membres cassés , en disant : *Gue-*
 » *rison au membre cassé : motas vœta ,*
 » *daries , dardaries , astalaties*. Vous ré-
 » péterez ces paroles avec les deux autres
 » personnes , jusqu'à ce que les extrémités
 » des deux morceaux de roseau soient réu-
 » nies , & vous agiterez un fer par-dessus.
 » Lorsque les extrémités seront réunies ,
 » que l'une aura atteint l'autre , vous les
 » prendrez & les couperez de droite &

» de gauche : après quoi vous les atta-
 » cherez au membre qui sera démis ou
 » cassé, & il guérira. Recommencez ce-
 » pendant ce charme tous les jours, en
 » disant pour un membre cassé : *Guérison*
 » *au membre cassé* ; & pour un membre
 » démis, *guérison au membre démis*, ou
 » bien, *huat, harat, huat pista sista*, &c.
 Nous sommes bien éloignés de vouloir
 exposer le sage Caton à la risée de nos
 Lecteurs : cependant il faut convenir que
 la crédulité ternit violemment la sagesse,
 & qu'on auroit bien de la peine à trouver,
 même parmi les Sauvages, une preuve de
 superstition aussi marquée.

II. Une femme vive & acariate prenoit
 plaisir à fatiguer la patience de son mari.
 Un jour qu'elle l'avoit poussé à bout, il
 prend un bâton, & lui casse le bras. Un
 Chirurgien habile réduisit la fracture, &
 la malade fut bientôt guérie. Mais pour
 faire perdre à son mari la fantaisie de la
 maltraiter dorénavant aussi cruellement,
 elle engagea le Chirurgien à demander

pour ses honoraires une somme très-forte ; ce qu'il fit. Voilà, dit le mari, en présence de sa femme, la somme que vous demandez, & en voilà autant pour la guérison de l'autre bras de ma femme, que je lui casserai à la première querelle que nous aurons ensemble. La femme ne se mit pas, je crois, dans le cas de faire gagner au Chirurgien ces nouveaux honoraires.

III. Dans le pays de Jugas, vers les côtes occidentales de l'Afrique, lorsqu'un homme est mort, on casse les bras à deux de ses femmes les plus chéries, & on les enterre ensuite avec lui.

IV. Un nommé Duval fit voir en 1737 à la foire S. Germain, une machine qui étoit disposée de manière, qu'elle arrêtoit & cassoit les bras d'un voleur qui entreprendroit d'ouvrir une porte, une armoire, un coffre fort, sur lesquels auroit été appliquée cette machine.

V. François Maillé, natif de Pontever en Provence, & mort en 1709, âgé de 119 ans, tomba d'une muraille à l'âge de 110

ans , se cassa une jambe , qui fut très-bien guérie , en sorte qu'il vécut encore 9 ans après cet accident. On dit même qu'à cent ans il eut un procès avec une fille grosse , qui l'accusoit d'être le pere de l'enfant qu'elle portoit dans son sein.

VI. Epictete , célèbre Philosophe du premier siècle , avertissoit Epaphrodite son maître , qui lui manioit rudement la jambe , qu'inafailliblement il la lui casseroit. Cependant celui-ci continuoit toujours , si bien qu'effectivement il la lui cassa. Epictete lui dit sans se mouvoir : *Ne vous l'avois-je pas bien dit ?* Remarquons en passant que de tous les Philosophes anciens , Epictete est celui dont la doctrine & la morale approchent le plus du christianisme. Aussi S. Augustin a-t-il souhaité que Dieu ait usé de miséricorde envers lui. Celsus opposant aux Chrétiens ce trait de modération du Philosophe Grec , leur disoit : *Votre J. C. a-t-il jamais rien fait de si beau à sa mort ?* Oui , dit S. Augustin , *il s'est tu.*

VII. Un homme reçoit d'un port de l'Amérique une lettre conçue en ces termes : « Je suis enfin arrivé ici, après une » traverse heureuse ; elle n'a même présenté aucun événement remarquable ; » celui-ci seul peut mériter votre attention. Un mousse est tombé du haut » du mât sur le pont, & s'est cassé » une jambe : le Chirurgien du vaisseau » la lui a liée fortement avec une corde, » & un moment après le blessé a pu se » servir de sa jambe, comme avant l'accident. Je ne puis trop admirer l'adresse » de l'Opérateur, & l'entier succès qu'il » a obtenu ». Cette lettre, lue dans une société nombreuse de Chirurgiens, a donné lieu à une longue discussion. Si le fait n'eût pas été attesté par un homme connu & très-digne de foi, on l'eût rejeté sans aucun examen. Un des membres de cette illustre société fit à ce sujet un mémoire très-savant, où il démontroit de la manière la plus claire les moyens physiques par lesquels avoit pu s'opérer une cure aussi étonnante.

Il ne manquoit plus au mémoire que l'approbation de la fociété , lorsque celui qui avoit communiqué la premiere lettre , en reçut une feconde de fon ami , où on lisoit cette phrase : » Je crois avoir oublié » une petite circonstance dans le récit de » l'événement dont je vous ai fait part » dans ma derniere ; la jambe que le » mouffe en question s'est cassée , étoit de » bois ». Le dissertateur en fut pour les frais de son érudition & pour ses peines.

Fin de la premiere Partie.

T A B L E

*ALPHABETIQUE des articles con-
tenus dans la premiere Partie.*

A BAISSEUR (muscle)	pag. 38
Abcès ,	124
Absinthe (plante)	32
Abstinence ,	251
Accouchement ,	27
Ache (plante)	216
Alibour , Médecin ,	82
Amputation ,	218
Anatomie ,	145
Apoplexie ,	72
Apoticaire ,	75
Apoticaiererie ,	73
Ariston , Méd.	104
Asthme ,	151
Astragale (os)	6
Baillement ,	300
Begayement ,	168
Blessure ,	33
Boïdier (instr.)	327
Boiteux ,	325
Boudou , Chirurgien ,	26
Ire. Part.	

<i>Cephalalgie ,</i>	pag. 125
<i>Chirurgie ,</i>	12
<i>Chirurgien ,</i>	187
<i>Cochemar ,</i>	202
<i>Cœur ,</i>	47
<i>Colique ,</i>	202
<i>Crane ,</i>	49
<i>Daquin , Méd.</i>	250
<i>Democides , Méd.</i>	262
<i>Dentiste ,</i>	63
<i>Eaux minérales ,</i>	109
<i>Ecouelles ,</i>	316
<i>Fagon , Méd.</i>	265
<i>Fesses ,</i>	82
<i>Fievre ,</i>	267
<i>Fines , Chir.</i>	186
<i>Fraçture ,</i>	331
<i>Fricçions ,</i>	185
<i>Gadesden , Méd.</i>	182
<i>Glande pinéale ,</i>	68
<i>Goëtre ,</i>	170
<i>Gomphose ,</i>	173
<i>Gorge ,</i>	32
<i>Grossesse ,</i>	7
<i>Hemophtysie ,</i>	159

T A B L E.

339

Hermant, Méd.

21

Hermaphrodite,

19

Jaunisse,

174

Indigestion,

175

Jugulaire (veine)

288

Lait,

54

Lait d'anesse,

59

Lavemens,

302

Lucante, Chir.

314

Macha (plante)

33

Maigreur,

61

Martel, Chir.

167

Masser, Opér.

286

Médecin,

22

Médicament,

285

Mélancolie,

84

Nerfs,

258

Nombril,

261

Nymphomanie,

263

Nymphotomie,

262

Oculiste,

176

Oiseau, Méd.

127

Orvietan,

115

Os,

35

Pilules,

116

<i>Plante des pieds ,</i>	292
<i>Plaie ,</i>	292
<i>Ponction ,</i>	299
<i>Pousse , Méd.</i>	290
<i>Prix de l' Acad. de Chir.</i>	154
<i>Procope , Méd.</i>	38
<i>Ptisanne ,</i>	26
<i>Purgation ,</i>	156
<i>Queue humaine ,</i>	205
<i>Quinquina ,</i>	247
<i>Rage ,</i>	206
<i>Rave ,</i>	120
<i>Régime ,</i>	210
<i>Renoueur ,</i>	211
<i>Retention d'urine ,</i>	215
<i>Rhume ,</i>	60
<i>Rudiger , Méd.</i>	11
<i>Sage-femme ,</i>	2
<i>Saignée ,</i>	128
<i>Saignement de nez ,</i>	328
<i>Sciatique ,</i>	329
<i>Senièrgues , Chir.</i>	142
<i>Sensitive (plante)</i>	52
<i>Sourcils ,</i>	51
<i>Tendon ,</i>	121
<i>Testicules ,</i>	idem.

T A B L E

	341
<i>Theses de médecine ,</i>	106
<i>Thomé , Méd.</i>	152
 <i>Ulceres ,</i>	 163
<i>Urine ,</i>	276
 <i>Van-Riebeck , Chir.</i>	 249
<i>Vans-Wieten , Méd.</i>	198
<i>Vapeurs ,</i>	94
<i>Vérole ,</i>	226
<i>Vérole (petite)</i>	241
<i>Véronique (plante)</i>	291
<i>Verrue ,</i>	225
<i>Vesicule du fiel ,</i>	124
<i>Vessie ,</i>	180
<i>Violette (plante)</i>	37
<i>Visceres ,</i>	144

T A B L E

341	Theses de médecine
308	Thomé, Méd.
302	
263	Ulcères
276	Urine
249	Van-Riebeck, Chim.
198	Van-Wierien, Méd.
34	Vapeurs
226	Vérole
241	Vérole (petite)
291	Véronique (plante)
225	Verrue
224	Vésicule du fœt.
180	Vessie
37	Violaire (plante)
244	Viscères

ANECDOTES

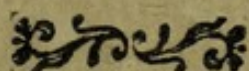
HISTORIQUES,

LITTÉRAIRES ET CRITIQUES,

Sur la Médecine, la Chirurgie,
& la Pharmacie.

Il en est des Livres comme du feu dans nos foyers :
on va prendre ce feu chez son voisin ; on l'allume
chez soi ; on le communique à d'autres , & il ap-
partient à tous *VOIT.*

SECONDE PARTIE.



A BRUXELLES,

Chez la Veuve DUJARDIN , Libraire de
de la Cour.

Et se trouve à Paris ,

Chez MARADAN , Libraire, rue Saint-
André-des-Arts, Hôtel de Château-Vieux.

1 7 8 9.

ANNUAL REPORT

OF THE

COMMISSIONERS OF THE LAND OFFICE

FOR THE YEAR 1880

ALBANY:

1881

Printed by the State Printer, Albany, N. Y.

1881

SECOND PART

OF THE

ANNUAL REPORT

OF THE COMMISSIONERS OF THE LAND OFFICE

FOR THE YEAR 1880

ALBANY: 1881

1881



ANECDOTES HISTORIQUES,

LITTÉRAIRES ET CRITIQUES,

*SUR la Médecine, la Chirurgie,
& la Pharmacie.*

DÉLIRE. I. Aretée de Cappadoce rapporte qu'un Charron étoit très sensé, tant qu'il étoit dans sa boutique & manioit ses outils; mais s'agissoit il d'aller ailleurs que là où son état l'appelloit, il commençoit par gémir, sitôt qu'il quittoit ses instrumens : en sortant il courboit ses épaules, & dès qu'il avoit perdu sa boutique de vûe, il entroit dans un délire si complet, qu'on étoit obligé de le faire

reconduire chez lui , où son bon sens revenoit, à mesure qu'il appercevoit sa boutique & ses outils.

II. Les Chrétiens Grecs , gens adonnés à toute sorte de superstitions , regardent le délire , occasionné par la fièvre, comme une véritable possession du diable , & lorsqu'ils s'appërçoivent qu'un malade est dans le délire , au lieu de le traiter avec les remedes ordinaires , ils font venir un *Papas* ou grand-Prêtre , qui avec force eau bénite & grand nombre de prieres , exorcise sérieusement le malade.

III. Une jeune Dame avoit épousé un homme avancé en âge, & n'en avoit point encore eu d'enfans. Attaqué d'une fièvre maligne , il tombe dans un violent délire , & ne cesse de demander que sa femme se couche à côté de lui. Après plusieurs refus , qui paroissoient assez justes , engagée cependant par les parens de son mari , elle consent à se coucher à ses côtés , dans l'idée que cette complaisance pourroit calmer la violence de son

délire. Le mari ne sentit pas plutôt sa femme auprès de lui, qu'il l'embrassa avec transport, & entra en jouissance de tous ses droits. Après s'être bien satisfait, le délire le reprit aussi vivement qu'auparavant, & il mourut le lendemain. Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que sa femme se trouva grosse, & accoucha effectivement après neuf mois juste. Ainsi on peut dire que les derniers embrassemens de son mari furent pour elle les desirs du phénix mourant, qui se reproduit du milieu de ses cendres.

IV. On lit dans les Ephémérides Germaniques, qu'un homme dans le délire d'une fièvre maligne s'étant ouvert le nombril, s'arrachoit & défiloit par cette voie presque tous ses intestins : lorsqu'on tâcha de l'arrêter, il pria qu'on voulût bien ne pas s'opposer à ce qu'il tirât les vers de son corps. Il s'étoit mis dans la tête que son ventre étoit une miniere de vers. La mort mit fin à ce cruel & singulier délire. Quel étrange effet de l'imagination blessée!

Que de tourmens souffriroit celui à qui par violence on feroit une opération aussi cruelle ! Voyez un trait semblable , premiere partie , pag. 243.

BARBÉ. Marc - Antoine Ulmus , Médecin de Padoue dans le dix - septieme siècle , a publié un Traité singulier imprimé à Venise , *in-fol.* en 1604 , & intitulé : *Physiologia barbæ humanæ*. Il a ramassé dans ce volume toutes les rhapsodies que les Anatomistes crédules & superstitieux avoient recueilli sur la barbe dans leurs écrits. Il trouve dans la barbe de l'homme un caractère de dignité qui le distingue de tous les autres êtres ; il compare la barbe de l'homme avec celle du bouc , & donne la préférence à la premiere : il ne manque pas de chercher à expliquer pourquoi les femmes n'ont point de barbe comme les hommes ; il croit que cela vient de l'imperfection des premieres. *Barba est* , dit-il , *decus mariti & dedecus mulieris : la barbe est l'honneur de l'homme & le déshonneur de la femme.*

Pour rendre raison de la variété si grande qu'on apperçoit dans les barbes, Ulmus a recours à une faculté barbifique. Avec cette faculté il prétend résoudre toutes les difficultés qu'on pourroit lui opposer. Afin de donner plus de poids à son sentiment, il cite les Auteurs tant sacrés que profanes, les plus anciens, mais en détournant leur véritable sens, & en l'interprétant à sa manière : enfin ce *Traité sur la barbe*, quoique singulier & même ridicule à bien des égards, ne laisse pas que de renfermer beaucoup de choses curieuses & utiles.

GALLE. I. En 1767 un Auteur anonyme a publié des réflexions sur les ravages que la galle fait à l'Hôtel-Dieu & dans les autres hôpitaux : il a en même temps donné les moyens de parvenir à la détruire. Il ne faudroit, dit-il, pour opérer une guérison prompte & facile, & pour empêcher que le mal ne se communique, que transporter tous les galeux dans un

endroit séparé , & dont l'air soit pur ,
comme à l'Hôpital S. Louis , &c. C'est
ce qui s'exécute actuellement , à la grande
satisfaction du public , & sur - tout des
Eleves en Chirurgie , qui tous , dès leur
entrée dans l'Hôpital , étoient attaqués de
cette vilaine maladie.

II. Mademoiselle H. . . . célèbre dan-
seuse , après avoir gagné cette maladie de la
peau , qui se communique si aisément &
avec tant de rapidité , la donna à son
Amant M. le C. . . . de on dit plai-
samment & encore plus platement , qu'elle
avoit fait de son Amant *un Prince de
Galles*.

III. Une Demoiselle , attaquée de cette
fâcheuse maladie , écrivit cette lettre à
M. Monnet « Je ne me porte pas bien ,
» mon cher Monnet j'ai une fièvre de
» diable , & je crois encore un peu de
» galle ; le tout à votre service , comme
» de raison. A chaque mot que j'écris ,
» je jette là ma plume pour me gratter ;
» c'est un plaisir ; il n'y a rien qui occupe

„ comme la galle. Sans badiner , je l'ai ,
 „ & je la tiens d'une jeune Demoiselle que
 „ je n'aurois jamais soupçonnée devoir me
 „ faire un si joli présent. J'aime à me flatter
 „ qu'il m'en restera encore assez quand
 „ vous arriverez , pour vous en donner
 „ votre part ; mais , devriez-vous enrager ,
 „ ce ne fera pas de la même façon que je
 „ l'ai prise. . . . N'allez pas au moins con-
 „ ter ma triste aventure à tout le Palais
 „ Royal. Comme je vous connois discret ,
 „ je vous permets seulement de le dire à
 „ cinq à six de vos amis , & d'ici à trois
 „ ou quatre jours , je vous enverrai des
 „ lettres au souffre. Cette galle ne com-
 „ mence à paroître que d'hier ; ne donnez
 „ cependant pas cela comme une nouvelle
 „ sûre. J'ai demandé au Chirurgien du
 „ village , si cela dureroit long-temps. Il
 „ m'a répondu d'un air sérieux , à faire
 „ mourir de rire : *Mademoiselle , dans*
 „ *quinze jours vous serez saine & nette*
 „ *comme une bague d'argent.* Ne trouvez-
 „ vous pas cela plaissant » ?

IV. Qui croiroit qu'un Médecin a osé employer l'inoculation de la galle comme un moyen curatif ? Le fait est pourtant très-véritable , & en voici le sujet. En 1760 un garçon Cordonnier , âgé de 28 ans , d'un tempérament mélancolique , devint à peu-près fou. Il fut transporté à l'Hôpital de Berlin. Pendant 2 ans qu'il fut dans un état , pour ainsi dire , léthargique, M. Mutzell, Médecin de l'Hôpital , employa inutilement toutes sortes de remèdes ; vingt-cinq grains d'émetique ne le firent vomir qu'une fois. Tous les irritans extérieurs , les vésicatoires , ne firent aucun effet. M. Mutzell crut alors qu'il falloit employer un remède propre à exciter un mouvement violent dans les solides & les fluides en même tems. La galle lui parut un moyen convenable à son dessein. Il fit des incisions aux bras & aux cuisses du malade, & il mit dans ces ouvertures des pustules de galle. Il couvrit ces plaies avec un appareil convenable. Le malade ne marqua aucune sensibilité

dans l'opération. Deux jours après , le pouls s'éleva un peu ; le troisieme , la fièvre parut ; les quatrieme , cinquieme & fixieme , elle fut violente. Alors le malade eut des inquiétudes , des anxiétés , des soupirs fréquens , & la respiration devint gênée , le septieme & le huitieme jour. La chaleur diminua , & le corps se couvrit d'une petite sueur. On vit paroître des pustules rouges sur la peau. Le neuvieme jour , la parole & la raison , qui depuis plus de deux ans étoient perdues , revinrent. Le malade répondit exactement aux questions qu'on lui faisoit : enfin il sortit de l'Hôpital parfaitement guéri , trois semaines après l'inoculation de la galle. Voilà certainement un moyen bien extraordinaire de guérison. On trouvera sans doute peu de Médecins assez hardis pour le proposer , & encore moins de malades assez courageux pour s'y soumettre.

GALLABERT. Tel est le nom d'un

Charlatan de nos jours qui a été accueilli comme par enchantement. Une espece de frénésie, dit M. *Dehorne*, avoit saisi tout - à - coup le public , & gagné jusqu'aux personnes les plus considérables. Les femmes les plus délicates & les plus maniérées s'y soumirent à leur tour , & il étoit alors de mode à Paris de se frotter avec la pommade merveilleuse de Galabert. Cet homme , qui n'avoit pas même le talent d'expliquer l'action de son spécifique , défaut qui, comme on le fait , n'est pas ordinairement celui des Charlatans , sembloit y suppléer & la faire mieux valoir, par un certain jargon qu'on avoit la bonté de croire mystérieux , parce qu'il étoit inintelligible , & par quelques sentences obscures & confuses qu'il débitoit gauchement sur la purification du mercure , comme s'il avoit possédé exclusivement ce secret. Il avoit l'assurance d'administrer sa pommade indifféremment pour toute espece de maladie & à toutes sortes de personnes : pour

rendre même les malades plus confians , il ne faisoit aucune difficulté de se soumettre lui-même à ses frictions , lorsqu'ils l'exigeoient. Cependant le public ouvrit peu-à-peu les yeux : on rougit d'avoir été la dupe d'un tel Charlatan ; & ceux qui n'eurent qu'à regretter leur indiscrete confiance , se regarderent comme très-heureux.

GARDES-MALADES. La ville d'Aix-la-Chapelle offre un établissement dont les autres villes pourroient profiter. On y voit un Couvent de Religieux nommés *Alexiens* , fondé exprès , afin de fournir aux Bourgeois de cette ville des gardes-malades dans leurs maladies. Il y a un autre Couvent pareil de Religieuses , destinées au même service pour les personnes de leur sexe. De tels établissemens seroient très-utiles à Paris ; mais il ne faudroit pas que ces gardes-malades passassent les bornes de leur état , & ne se mêlassent pas , comme font la plupart d'aujourd'hui , de

changer les remèdes des Médecins , & d'en ordonner de leur chef, qui le plus souvent sont très-nuisibles.

ELIXIR. I. Un Empereur de la Chine , nommé *Vou-Ti* , reçut un jour d'un imposteur un élixir , dont celui-ci l'exhortoit à boire , lui promettant que ce breuvage le rendroit immortel. Un mandarin présent , après avoir tenté inutilement de désabuser l'Empereur , prit la coupe , & but la liqueur. Le Prince , irrité de cette hardiesse , vouloit sur le champ condamner à mort le mandarin , qui lui dit d'un air tranquille : « Sire , si cet élixir donne réellement l'immortalité , vous ferez de vains efforts pour me faire mourir ; s'il ne la donne pas , auriez - vous l'injustice de me ravir la vie pour un si frivole larcin » ? Ce discours calma la colère de l'Empereur , & l'Histoire ajoute que l'effet de l'élixir sur le mandarin fut de mettre sa vie dans le plus grand danger.

II. Un autre Empereur Chinois , en-

core plus attaché à la vie que le précédent , entêté d'ailleurs des secrets de la pierre philosophale , se persuada qu'il n'étoit pas impossible d'inventer un élixir qui le rendît immortel. Il communiqua cette idée à son Médecin. Celui-ci cherchoit depuis long-temps les moyens de se soustraire par la fuite aux caprices de l'Empereur ; il crut l'occasion favorable. Il lui dit que les simples , propres à composer un pareil breuvage , se trouvoient dans quelques-unes des Isles voisines ; mais qu'elles devoient être cueillies par des mains pures & innocentes , sans quoi elles n'auroient aucune vertu. Il ajouta qu'il falloit y envoyer trois cents garçons & autant de filles , d'une innocence de mœurs reconnue & d'un âge tendre , mais pourtant assez forts pour soutenir la fatigue du voyage. L'Empereur approuva ce projet , & chargea le Médecin de conduire lui-même cette colonie. Ils arriverent heureusement au Japon : mais au lieu de s'amuser de la vaine re-

cherche de ces plantes, ils s'occupèrent à peupler une de ces Isles ; ce fut celle de *Nipon*.

III. Il y a dans le Palais de l'Empereur du Monomotapa un endroit particulier où on conserve les corps des criminels qui ont subi le dernier supplice : on les suspend au plancher, & on exprime toute l'humeur qui reste dans leurs chairs encore fraîches : cette humeur sert à composer un élixir précieux ; dont l'Empereur use pour prolonger ses jours & se préserver des sortilèges.

IV. Dans les derniers jours de la maladie dont mourut Louis XIV, un Empyrique donna à ce Prince un élixir qui ranima ses forces, en sorte qu'il mangea & prit du repos. L'Empyrique ne manqua pas d'assurer aussi-tôt qu'infailiblement le Roi guériroit. « M. de Voltaire dit que la foule qui entouroit M. le Duc d'Orléans, à qui de droit appartenoit la régence, diminua dans le moment. « Si le » Roi mange une seconde fois, dit alors

» ce

» ce Prince , nous n'aurons plus per-
 » sonne ».

HIAS-TAA-TOMCHOM. Tel est le nom de la plante la plus singulière qui croisse à la Chine. Ce nom signifie que pendant l'été cette plante est une herbe , mais que quand l'hiver arrive , elle devient un ver. En effet , si on la considère de près , rien ne représente mieux un ver , long de neuf lignes , de couleur jaunâtre. La tête , le corps , les yeux , les pieds , les deux côtés du ventre , paroissent très-bien formés. Cette plante croît au Thibet , & est fort rare. Ses vertus sont à peu-près les mêmes que celles du ginseng , avec cette différence que son fréquent usage ne cause pas d'hémorragie comme le ginseng ; elle fortifie & rétablit les forces perdues. On prend cinq dragmes de cette racine toute entière avec sa queue ; on en farcit le ventre d'un canard domestique , qu'on fait cuire à petit feu. Quand il est cuit , on en retire la drogue , dont

la vertu est passée dans la chair du canard. On en mange soir & matin pendant dix jours. Ce remede n'est en usage qu'à la Cour de Pekin, à cause de la rareté extrême de cette précieuse racine.

NEZ. I. Kiuperli Numman, qui fut Grand-Visir en 1710, croyoit avoir toujours une mouche sur le nez : selon lui, il ne l'avoit pas plutôt chassée, qu'elle revenoit le moment d'après. Les plus fameux Médecins furent consultés; mais les uns se moquerent du Visir, & les autres eurent recours au charlatanisme; ce fut un Médecin François, nommé *le Duc*, qui eut l'honneur de cette cure, & voici comme il s'y prit. La première fois qu'il fut introduit chez le Visir, il se recria, du plus loin qu'il le vit, sur la grandeur & sur la grosseur de cette mouche importune, & gagna d'abord ainsi sa confiance. Après lui avoir donné quelques remedes, sous prétexte de le purger, il se mit un jour en devoir de couper cette

mouche avec des ciseaux : pour cet effet , il ordonne au Visir de tenir les yeux fermés, donne un coup de ciseau sur son nez, & fait tomber une mouche morte qu'il tenoit dans sa main, avec un peu de sang. Il ne fut plus question depuis de la mouche.

II. Un Cordonnier avoit mal au nez ; un Chirurgien entreprit de le guérir ; mais les remedes qu'il appliqua ne firent qu'augmenter le mal. Le Cordonnier, tourmenté par la douleur, fut obligé de quitter son métier. Le nez lui tomba quelque tems après. Cependant le Chirurgien lui demanda cinquante écus pour ses peines & soins. Mais le Cordonnier, au lieu de le payer, alla porter ses plaintes en Justice, soutenant que la perte de son nez étoit l'effet de l'ignorance du Chirurgien. Avoit-il tort ? avoit-il raison ? C'est ce que nous ignorons. Ce qu'il y a au moins de certain, c'est qu'il gagna son procès contre le Chirurgien, qui fut condamné à lui payer trois mille livres de dommages & intérêts. Ce trait est tiré

d'une histoire de divers cas juridiques , imprimée en 1771 à Lemgow chez Meyet.

III. Martial , dans son Epigramme LXVIII du douzieme livre , parle ainsi d'un particulier qui avoit un très-grand nez , & qu'il appelloit *Benè nasatus*.

Tongilianushabet nasum : scio, non nego. Sed jam
Nil præter nasum Tongilianus habet.

IV. De tout tems l'on s'est moqué des grands nez : il n'est donc pas surprenant que le Législateur des Juifs ait porté cette loi qu'on lit dans le Levitique , cap. XXI , vers. 18 : *Nec accedet ad ministerium ejus... si parvo , vel grandi , vel torto naso*. Ce qui signifie qu'on excluait du sacerdoce & du trône ceux qui avoient un petit ou un grand nez , trop gros ou de travers.

V. *Muralt* dit , dans ses Lettres sur les Anglois & sur les François , qu'un homme ayant coupé le nez à son ennemi , il fut question de le punir pour avoir mutilé un citoyen. L'accusé se défendit , en soutenant que ce qu'il avoit coupé , n'étoit

pas un membre. Sur quoi intervint un Arrêt du Parlement qui ordonna qu'à l'avenir le nez seroit mis au rang des membres. L'accusé fut condamné aux peines portées par la Loi.

VI. On ne peut songer à la Comédie des Menechmes, sans se rappeler un de ces bons mots qui naissoient si aisément sous la plume de Regnard, & qui sont toujours d'autant plus piquants, qu'ils sont moins attendus. C'est dans la scene du Tailleur, qui s'est dit syndic & marguillier, & qui veut faire payer à Menechme les habits d'un Régiment qu'il n'a jamais eu. Menechme est furieux, & dit : *Laissez-moi lui couper le nez*. Son valet lui répond gravement : *Laissez-le aller ; que feriez-vous, Monsieur, du nez d'un marguillier ?*

VII. Un homme de Bruxelles s'étant fait faire un nez artificiel par l'opération de *Taliacot*, s'en retourna, le visage ainsi réparé dans ses traits, à Bruxelles, son séjour ordinaire, où il continua de vivre bien portant, l'opération

ayant bien réuffi : mais tout-à-coup , dit-on , le nez factice qu'il s'étoit procuré , devint froid , pâle , livide , fe pourrit , & tomba. On ne favoit à quoi attribuer ce changement imprévu , dont on ne voyoit aucune raifon fenfible. Mais on apprit bientôt que le jour même de la chute du nez factice à Bruxelles , un crocheteur de Boulogne , qui pour de l'argent avoit fourni , pour faire ce nez , une portion de peau prife à fon bras , étoit mort dans cette ville , où avoit été pratiquée l'opération.

VIII. Un homme , dont le nez étoit fort camard , étant venu à éternuer dans une compagnie affez nombreufe , un des affiftans le falua , & lui dit : *Dieu vous conferve la vue !* Celui qui venoit d'éternuer , étonné de ce fouhait , en demanda la raifon à celui qui le lui avoit fait. C'est , répondit-il , que votre nez n'eft pas propre à porter des lunettes.

IX. Les Hébreux mettoient la colere dans le nez , *afcendit fumus de naribus*

ejus, de naribus ejus procedit fumus. Les anciens Auteurs Grecs & Latins parlent à peu près de même. Perse & Plaute n'ont-ils pas dit ; le premier , *Satyr. V :*

Disce : sed ira cadat naso , rugosaque fanna.

Et le second :

Fames & mors bilem in naso conciunt.

Cette idée de placer la colere dans le nez vient sans doute de ce que , chez celui qui se met en colere , les muscles du nez se froncent , & le font paroître plus raccourci qu'il n'étoit , ce qui est plus ou moins sensible , chez les uns que chez les autres , suivant la force & la grandeur de ces muscles.

X. La configuration du nez fait presque toutes les phisionomies. Un nez aquilin donne un air majestueux , comme un nez retroussé donne un air effronté , & le nez plat & allongé un air béat. Le Pere *Théophile Raynaud* , Jésuite , dans un de ses Ouvrages , qui a pour titre :

Laus brevitatis, passe en revue une grande quantité de nez. Celui de la Sainte Vierge n'y est pas oublié. Selon le Pere Raynaud, il étoit long & aquilin, ce qui est une marque de bonté & de dignité, &c.

XI. Un particulier avoit la faculté de faire prendre à son nez la direction qu'il vouloit lui donner. Il le tournoit horizontalement, tantôt du côté droit, tantôt du côté gauche; ce qui lui prêtoit à chaque instant une nouvelle physionomie. Plusieurs Peintres ont été dupes de ce stratagème, & ont recommencé plusieurs fois le portrait de cet homme au nez mobile.

XII. Les Sarrazins ayant surpris, vers le onzieme siecle, la ville de Pouzol, en emporterent les effets les plus précieux. Ne jugeant point à propos de se charger du buste de Saint - Janvier, qui est encore dans l'église des Capucins de cette Ville, ils résolurent de le mettre en pieces : mais ils n'eurent que le tems de lui abattre le nez, qu'ils jetterent dans la mer. Les habitans de Pouzol, au désespoir

fespoir de ce que leur S. Patron étoit
 ainsi défiguré , firent promptement tra-
 vailler un Sculpteur pour rétablir le
 nez abattu. Mais aucun Artiste ne put
 en venir à bout ; quelques précautions
 qu'ils prissent , quelques mesures qu'ils
 employassent , ils ne pouvoient jamais fa-
 briquer un nez , qui convînt au visage du
 Saint ; il étoit trop gros ou trop menu ,
 trop court ou trop long. Les fameux Sta-
 tuaires , mandés de tous côtés , perplexes
 & confus , prirent le parti de modeler les
 plus beaux nez du pays , espérant mieux
 réussir à rendre un objet qu'ils auroient
 sous les yeux ; mais même maladresse de
 leur part : le nez fatal se trouvoit tou-
 jours hors de mesure & des proportions
 nécessaires ; en sorte qu'après avoir vai-
 nement essayé tous les nez du Royaume
 de Naples , il fallut avoir recours aux
 nez étrangers , & payer bien cher toute
 personne , qui avoit la patience de laisser
 modeler la partie la plus saillante de sa
 physionomie. Cet usage fut cause que ,

lorsqu'on voyoit en Italie un homme qui avoit un beau nez , on lui disoit en proverbe : *Cours à Puzol , tu feras fortune.*

Quatre cent ans se passerent ainsi dans des tentatives inutiles. On commençoit à croire que le buste de S. Janvier devoit toujours rester camus , quand un pêcheur apporta sur la place du marché un poisson extraordinaire. Tout le peuple vint en foule contempler cette singularité. Après que la curiosité des spectateurs fut satisfaite , on ouvrit publiquement ce monstrueux poisson , & l'on trouva dans son ventre un morceau de marbre blanc , qui paroissoit avoir eu quelque forme qu'on ne pouvoit définir. Chacun examinait ce morceau de marbre , & ne savoit qu'en penser , lorsqu'un enfant *à la mamelle* s'écria que c'étoit-là le nez de S. Janvier. On porta sur le champ en procession ce nez si long-tems attendu : on l'appliqua au buste , & il s'y attacha d'une manière si ferme , qu'il n'a pas branlé depuis plus de trois cent ans. Aucun indice n'annonce

même qu'il y avoit eu autrefois une fracture (Voyage d'Esp. & d'Ital. par le P. Labat , tom. V , p. 96) : mais ce qu'il y a de plus merveilleux , & ce qui prouve bien la grande puissance de S. Janvier , c'est qu'un Avocat , nommé *Dom Girolamo Murano* , ayant douté du prodige , & s'étant avisé de vouloir s'éclaircir si le nez du Saint tenoit bien fort , le sien tomba aussi-tôt (Voyage d'un François en Italie , tom. VII , pag. 31). C'est bien ici le cas d'appliquer le proverbe Italien : *Si non è vero , è bene trovato*.

JAMBE DE BOIS. I. Desclainvilliers , Gentilhomme de Picardie , mort Lieutenant des armées du Roi , portoit une jambe de bois : un boulet de canon la lui emporta , lorsqu'il alloit visiter un poste ; vîte un Chirurgien , s'écria quelqu'un qui étoit à côté de lui. Non , non , reprit Desclainvilliers , qu'on fasse venir seulement mon charriot , dans lequel il y a deux autres jambes,

II. Il y avoit aux invalides un soldat qui avoit deux jambes de bois, & qui étoit le plus fort joueur de boule, excepté un autre de ses camarades sans bras qui ne lui cédoit pas. Rien n'étoit plus amusant que de les voir jouer ensemble. Celui sans bras lançoit très-adroitement la boule avec son pied, & l'autre se tenant sur ses deux jambes de bois, appuyé d'une main sur une canne, jettoit de l'autre la boule, à peu près comme un enfant de chœur encense.

III. Il y a dans le Journal Encyclopédique du 15 oct. 1780 un assez joli conte, intitulé : *Les jambes de bois*. L'Auteur, qui ne s'est pas nommé, prétend prouver,

La volupté de deux jambes de bois,

1°. Par l'économie :

Car qui n'a plus de jambe évite la dépense
Qu'il faisoit en bas & en souliers.

2°. Parce qu'il ne craint plus ni ronces,
ni épines, ni crottes, ni cailloux.

3°. Si sous mes pas je découvre un serpent,
De mon pied j'écrase sa tête.

4°. Le chien veut-il le mordre, il l'assomme à l'instant.

5°. L'aiguillon des mouches ne le pique plus.

6°. Le soir près de son feu, ses jambes peuvent lui servir de pincettes.

7°. Enfin huit ans après d'agréables services,
J'en fais du bois pour me chauffer.

IV. Richard Aertsz, né l'an 1482 au bourg de Wyck, dans la Province de Noort-Hollande, fut surnommé *Richard à la jambe de bois*, parce qu'il dut son talent pour la peinture à la perte de sa jambe, qu'on fut obligé de lui couper; pendant qu'il étoit condamné à languir en attendant une guérison très-lente, il s'amusoit au coin de son feu à rendre avec du charbon, sur la cheminée & sur la muraille, tout ce qui lui frappoit les yeux; ce fut ainsi qu'il devint Peintre.

JAMMABOS. On appelle ainsi des Hermites qui exercent la médecine au Japon. Le peuple a d'autant plus de confiance dans

leur art, qu'ils n'emploient point de remèdes naturels pour la guérison des maladies, mais des especes de sortilèges. Pendant que le malade fait un rapport fidel de tout ce qu'il sent, le Jammabos trace sur son papier certains caractères analogues au tempérament de celui qui le consulte, & à la nature de la maladie dont il est attaqué. Il place ensuite cette espece de mémoire sur l'autel de la Divinité favorite, & pratique certaines cérémonies mystérieuses, qui, selon lui, sont capables de donner à ce papier une vertu médicinale. Après quoi il les broye, & en forme plusieurs petites pilules, qu'il prescrit au malade de prendre tous les matins à jeûn. L'usage de ces pilules exige quelque préparation; il faut, avant de les prendre, que le malade boive un verre d'eau de riviere ou de source, & le Jammabos a soin de remarquer si c'est au nord ou au sud qu'on doit puiser cette eau.

INCISIONS. I. Les Prêtres de Bellone, Déesse de la guerre, se faisoient en son

honneur des incisions sur toutes les parties du corps , recevoient dans le creux de leurs mains le sang qui en sortoit , & le donnoient à ceux qui étoient initiés à leurs mysteres. Lorsqu'ils rendoient leurs oracles , ils entroient dans une espece de fureur , se déchiroient le corps avec des épées nues , & dans cet état annonçoient ou plutôt croyoient annoncer l'avenir.

II. Les cérémonies du serment chez les Scythes consistoient à se faire une incision en quelque endroit du corps , & à laisser couler le sang dans un vaisseau plein de vin , où ils trempoient ensuite la pointe d'un dard ou d'un cimeterre , & en buvoient un trait ; après quoi , ils prononçoient leurs sermens.

III. Les Indiens , persuadés que lorsqu'il arrive une éclipse de soleil , c'est à cause de leurs crimes que cet astre leur refuse sa lumiere , se font des incisions sur les bras , le visage & les jambes , tant que l'éclipse dure ; leurs femmes & leurs filles les imitent.

IV. En 1398 deux Religieux Augustins furent décapités à Paris, pour avoir mis Charles VI en danger de perdre la vie, en lui faisant des incisions à la tête, sous prétexte de le guérir de sa folie. Si l'on en faisoit autant à tous les Moines qui se mêlent de pratiquer la médecine ou la chirurgie, les Cloîtres seroient bientôt déserts.

V. Au siège de Pultalva que fit Charles XII, Roi de Suede, en 1709, ce Monarque fut blessé à la jambe si grièvement, que ses Chirurgiens avoient décidé de la couper. Un d'eux, nommé *Newman*, promit de guérir le Roi, sans employer ce dernier moyen, s'il consentoit à souffrir toutes les incisions, nécessaires pour éviter l'amputation. Le Roi lui dit : Je ne prétends pas que vous me menagiez plus que le dernier de mes soldats; tranchez, coupez, je vous l'ordonne, & n'appréhendez rien. *Newman*, rassuré par ce discours, fit de profondes incisions sur la jambe, que le Roi lui-même tenoit. Ces

incisions furent faites si à propos, & eurent un tel succès, que Charles XII guérit, & conserva sa jambe.

Voilà en quoi consiste le mérite du véritable Chirurgien; c'est à conserver un membre que d'autres, moins instruits, auroient sacrifié. Il est aisé de trouver des Opérateurs; mais on ne trouve pas tous les jours d'habiles gens qui sachent guérir en évitant une opération meurtrière : on peut dire de ceux-ci, *rari nantes in gurgite vasto.*

IMPUISSANT. I. Un homme de la Cour étoit soupçonné d'être impuissant, quoiqu'il ne laissât échapper aucune occasion de s'en défendre. Il rencontra *Benferade*, qui l'avoit souvent raillé à ce sujet. Eh bien ! Monsieur, lui dit-il en l'abordant, malgré toutes vos mauvaises plaisanteries, ma femme est pourtant accouchée hier d'un gros garçon. Eh ! Monsieur, répliqua *Benferade*, personne n'a jamais douté de madame votre femme.

II. Un Gentilhomme qui avoit la même réputation , étoit dans une compagnie où une dame se laissa prendre un baiser par un cavalier. Le Gentilhomme se présenta pour obtenir la même faveur. La dame l'arrêta , en lui disant : Tout beau , Monsieur , on n'accorde pas si vite un baiser à un homme comme vous , pour qui c'est la dernière faveur.

III. On parloit à M. de Harlay, premier Président du Parlement de Paris , d'une cause dans laquelle il s'agissoit d'un impuissant , dont la femme demandoit à être séparée. Je prévois , dit ce Magistrat , que le mari gagnera son procès avec de mauvaises pieces.

IV. On a fait les vers suivans sur un fameux procès de cette espece , dont les Tribunaux ont retenti il y a plusieurs années.

Vainement la riche Emelie
Plaide, requiert, conclut & veut
Que d'avec un *Jean qui ne peut*,
Un prompt divorce la délie ,

Les experts ayant affirmé
 Que l'époux est bien conformé,
 Quoiqu'en lui la nature dorme,
 Les choses de maniere iront,
 Qu'il l'emportera pour la forme,
 Quoiqu'il n'ait pas droit dans le fond.

V. La femme d'un impuissant appelloit son lit, un lit de repos.

VI. On pourroit croire qu'il n'y a que les femmes qui soient capables de poursuivre leurs maris en Justice, sous prétexte d'impuissance, si nous ne rapportions le fait suivant arrivé à Paris en 1752. Le sieur la Hure, maître Tailleur d'habits, après avoir vécu dix années avec son épouse, sans avoir eu d'enfans, s'avisa alors de la traduire en Justice pour cause de stérilité.

La femme, en se défendant, dit que le terme de dix années étant expiré dans la meilleure union, son mari avoit mauvaise grace de venir demander à la Justice la cassation de son mariage, sous prétexte qu'elle étoit stérile. La Hure prétendit qu'en pareil cas, il n'y avoit point de

prescription ; que la patience , qu'il avoit eue jusqu'alors , provenoit de l'espoir dont il s'étoit toujours flatté que la cause cesseroit ; mais que ne cessant point , & désirant avoir de la postérité , il demandoit maintenant que son mariage fût déclaré nul , & requéroit , pour démontrer la solidité de sa demande , que sa femme fût visitée par deux experts ; ce qui lui fut accordé. Mais le rapport des deux experts fut qu'ils ne pouvoient décider si la femme étoit impuissante ou non , attendu que l'orifice externe de la matrice étoit entièrement couvert d'une peau collée dessus , qui empêchoit l'introduction du membre viril ; que si la femme la Hure consentoit qu'on lui enlevât cette peau , ou que l'on y fît une ouverture , elle pourroit devenir féconde. La femme ayant consenti à l'opération , son mari fut obligé de la garder.

VII. En général les procès d'impuissance font très - peu d'honneur aux femmes qui les intentent. Soit qu'elles

parviennent à obtenir un autre mari, soit qu'elles n'y parviennent pas, elles deviennent l'opprobre & la fable de leur siècle. N'est-ce pas déjà beaucoup que de confesser publiquement son incontinence ? Or, c'est ce que fait toute femme qui intente de tels procès. Elle déclare devant tout le monde qu'elle ne peut se passer d'un mari. L'interrogatoire qu'il faut qu'elle subisse devant les Juges, est si délicat & si gênant, qu'on ne peut avoir bonne opinion de celle qui est capable de franchir cette barrière.

Un Avocat embarrassé un jour étrangement une pareille plaideuse. Il lui demanda en présence de plusieurs témoins, si son mari l'avoit baisée à la joue & lui avoit fait d'autres carresses. Elle répondit qu'oui.

» Et qui vous a dit, reprit l'Avocat,
 » que ces carresses ne suffisoient pas ?
 » Où avez-vous appris le reste ? si vous
 » êtes pucelle, comme vous le prétendez,
 » vous ne devez pas savoir que votre mari
 » est impuissant ; & si vous le savez, c'est

» un signe que vous avez éprouvé ce que
 » d'autres hommes peuvent faire «.

Que dire de la visite des experts ? où est la pudeur de celle qui se soumet à une telle épreuve ? Un Avocat du tems de Louis XIII s'est fort récrié contre cette honteuse pratique , & nous a donné là-dessus des détails très-curieux & bien raisonnés. Il remarque que les Romains n'y ont jamais eu recours , pas même pour convaincre les vestales suspectes & accusées d'incestes. *Tagereau , discours de l'Impuissance de l'homme & de la femme.*

VIII. Ce qui doit paroître plus surprenant , dans ces procès aussi singuliers qu'indécens , c'est qu'ils soient portés devant les Tribunaux Ecclésiastiques , & jugés en premiere instance par des Prêtres & des Evêques. *Boursaut* s'en plaint dans une de ses lettres , adressée à l'Evêque de Langres. « Je me suis bien des fois étonné , dit-il , de ce que vous autres , Nosseigneurs les Prélats , vous souffrez que les Juges des Officialités

soient des Prêtres , ou de ce qu'on n'y plaide pas à huis-clos , à cause des naïvetés qu'il y faut entendre , qui dégénèrent presque toutes en obscénités. » C'est sans doute cet usage indécent qui a donné lieu à ces vers :

Dans une officialité ,
Ces jours passés une Soubrette ,
Passablement belle & bien faite ,
Et d'une robuste santé ,
Avec la bienfiance ayant fait plein divorce ,
Dit qu'un vieux Médecin l'avoit prise par force ,
Qu'il falloit le pendre , ou qu'il fût son mari.
Et comment , dit le Juge a-t-il pu vous prendre ?
Vous êtes vigoureuse ; il falloit vous défendre ,
L'avoir égratigné , dévisagé , meurtri.
J'ai , Monsieur , lui dit-elle ,
De la force quand je querelle ;
Mais je n'en ai point quand je ri.

IX. Les qualités nécessaires pour donner naissance à un individu ont été accordées à tous les hommes , & jusqu'aux approches de leur dissolution , ils peuvent , s'ils ont été économes de leurs plaisirs , jouir du plus beau privilege que leur ait

accordé la nature. Il en est cependant chez qui des obstacles , qu'ils ne se sont pas attirés eux-mêmes , s'opposent au bonheur dont jouissent leurs semblables , & dont ont joui leurs peres ; il en est qu'une foiblesse héréditaire , ou une langueur , suite assez ordinaire de certaines maladies aiguës , met hors d'état d'offrir à l'hymen le tribut que tout homme lui paye si volontiers.

Mais l'impuissance peut être également produite par le moral , comme par le physique ; il en est une accidentelle ou passagere. Relativement à celle-ci , n'a-t'on pas vu des exemples d'hommes qui , après avoir prouvé qu'ils étoient dignes des faveurs de l'amour , ont vu s'éclipser leur réputation sous les drapeaux de l'hymen ? Aristote a prouvé sa vigueur en amour , lorsque son cœur étoit d'intelligence avec ses sens. Le devoir , l'obéissance , l'obligent de contracter un engagement , dont la bienséance & l'appas des richesses ont seuls tissu les nœuds : l'hymen le conduit

duit au lit nuptial ; mais l'amour n'est pas de la partie. Ariste s'enflamme cependant par les yeux : il est prêt à faire voir qu'il est véritablement homme , lorsque son imagination s'arrête , & peignant à son esprit le vuide des plaisirs qui lui sont offerts , il se voit hors d'état de consommer un acte , dans lequel le cœur n'est pour rien. C'est ainsi que *Theodoric* , Roi de Bourgogne , fut un vaillant champion avec les courtisanes , & ne put jamais rien faire avec Hermonberg , fille du Roi d'Espagne , lorsqu'il l'eut épousé. C'est ainsi qu'Amasis , Roi d'Egypte , épouse Laodice très-belle fille grecque , & lui qui se montroit , dit Montagne , gentil compagnon par - tout ailleurs , se trouva fort court à jouir d'elle.

X. Il est une autre espece d'impuissance accidentelle ; c'est celle qui est occasionnée par une passion trop ardente. Un noble Vénitien épousa à l'âge , où l'amour favorise un homme avec complaisance , une jeune demoiselle très-ai-

mable, avec laquelle il se comporta assez vigoureusement : mais l'essentiel manquoit à son bonheur : tout annonçoit dans ses transports le moment de l'extase ; mais le plaisir qu'il croyoit goûter s'échappoit. L'illusion lui étoit plus favorable que la réalité , puisque les songes qui succédoient à ses efforts impuissans , le réveilloient par des sensations délicieuses , dont les suites n'étoient pas équivoques sur sa capacité. On fit inutilement plusieurs remèdes pour procurer à un homme des plaisirs , qu'il méritoit si bien de connoître : on pria les Ambassadeurs , que la République entretient dans les différentes Cours de l'Europe , de vouloir bien consulter les plus fameux Médecins des lieux où ils faisoient leur résidence , tant sur la cause de cette privation singulière , que sur les moyens à employer pour la faire cesser. On dit que des remèdes appropriés rendirent au Vénitien, avec ses facultés, la délicieuse jouissance qui en est la suite.

EGUILLETTE. I. Il est assez commun de voir tomber dans l'impuissance des hommes auxquels rien ne manque , si l'on en excepte le bon sens. J'entends ceux qui se croient maléficiés , préjugé qui , pour être moins général aujourd'hui , l'est encore trop parmi le peuple , sur - tout dans les villages. Il seroit inutile de rapporter ici une infinité de citations , pour démontrer l'ignorance & la fausseté de ceux qui s'arrogent le droit de *nouer l'éguillette* ; pour peu que l'on soit instruit , on conviendra qu'il est de toute impossibilité qu'un homme devienne impuissant par la vertu de certaines paroles mystérieuses , ou de quelques cérémonies ridicules , employées par l'imposture pour effrayer les esprits foibles & crédules. Mais , dira-t-on , des hommes n'ont pu consommer leur mariage ; on est certain qu'il leur avoit été jetté un sort ; ils en étoient menacés , & voilà la cause de leur impuissance. Ce n'est pas le sort qui en est la cause , c'est l'imagination de l'homme

foible que les menaces ont intimidé , & dont elles ont lié les forces.

II. L'Auteur du livre intitulé : *De l'Homme & de la Femme* , &c. dit avoir vu dans un village de Picardie une fontaine entourée de trois arbres chargés chacun de ligatures mystérieuses , faites avec différentes matieres. On lui dit que ces liens étoient autant de forts jettés sur des amoureux qu'on avoit rendus impuissans. Il exhorta inutilement plusieurs personnes à abattre ces arbres ; il se contenta donc de détruire tous les signes de la puissance du berger de ces cantons sur les hommes de son village. Cette hardiesse fut admise , mais ne corrigea personne.

III. *Venette* nous a laissé une observation , qui prouve combien l'imagination peut influer sur les organes destinés à multiplier notre espece. Il avoit menacé un Tonnelier de lui nouer *l'éguillette* , lorsqu'il se marieroit. Le pauvre homme fut tellement frappé de crainte en se mariant , que , quoique *Venette* ne fût pas dans le

pays , il fut un mois sans pouvoir jouir de ses droits auprès de sa femme.

HIPPOCRATINE. Dans un joli Opéra Comique joué à la foire S. Laurent en 1718 , & intitulé : *Le Monde renversé* , une jeune fille aimable , habillée en fourrure de Médecin ; & que l'Auteur appelle *Hippocratine* , arrive en dansant , chantant , & se vantant de rappeler à la vie un malade à l'agonie ; elle chante sur l'air : *Amis sans regretter Paris , &c.*

Nous saignons très-légèrement
 Nous donnons avec grace..... *
 Nous purgeons agréablement
 Sans nous servir de casse.

* (*Elle fait le geste pour donner un lavement.*)

A l'égard de ça , dit Pierrot , nous avons assez de femmes en France qui savent saigner , & purger à merveille , sans lancette & sans casse. Hippocratine lui apprend encore , qu'au lieu de tâter le pouls aux malades , ce sont les malades qui le lui tâtent ; qu'elle leur passe la main

sous le menton, & que tout d'un coup ils se trouvent convalescens ; ce qui donne presque envie à Arlequin & à Pierrot d'être malades. Il faut voir cette Piece entiere dans le Théâtre de la foire, 2 vol. in-12.

SCROTUM. I. Mathias-Louis Glandorp, célèbre Médecin de Brême, parle dans ses Ouvrages d'une femme qui emporta le scrotum à son mari, pour se venger de quelques insultes & coups qu'elle en avoit reçus.

II. M. de S. Donat, Chirurgien à Sisteron, a écrit à M. Duvernay qu'il avoit eu un malade qui portoit dans le scrotum une masse de la figure d'un fœtus, enfermé dans ses membranes : on y distinguoit, dit-il, la tête, les pieds, les yeux, des os & des cartilages.

III. M. Jeaujon a lu à l'Académie Royale des Sciences, en 1711, une relation écrite de Pondichery sur un Mûlâtre, dont le scrotum étoit si prodigieusement enflé, qu'il pesoit 60 liv.

IV. Les Negrillons nouveaux-nés du Monomotapa ressembtent en tout aux enfans des Blancs , à l'exception d'un filet noir qui borde l'extrémité des ongles , & d'une petite tache de pareille couleur qu'ils apportent en naissant au bout du scrotum. Les peres Negres soupçonnent la fidélité de leurs femmes , lorsqu'elles mettent au monde des enfans sans cette tache , & il ne leur faut pas d'autres preuves pour les abandonner , comme ne leur appartenant pas.

SYLVIUS. I. Jacques Dubois Sylvius , Professeur au College Royal , naquit à Amiens : il mourut à Paris en 1551 , âgé de 77 ans , & fut enterré à Saint - Germain - l'Auxerrois. Il étoit d'une avarice fordide. Buchanam , qui assista à son convoi , fit l'épitaphe suivante , & l'écrivit avec du charbon à la porte de l'église pendant qu'on l'enterroit :

Sylvius hîc situs est , gratis qui nil dedit unquam
Mortuus est , gratis quod legis ista , dolet.

Cette épitaphe a été paraphrasée en François de la maniere suivante par Colletet (1).

De l'avare Dubois la science féconde
Ne donna rien pour rien , tant qu'il vécut au
monde ;
Et si son corps encor s'anime pour le bien ,
Il est sous ce tombeau, qui murmure & qui gronde.
De quoi tu lis ces vers , sans qu'il t'en coûte rien.

Sylvius avoit aussi un amour propre singulier : ses Ouvrages sont remplis de traits d'orgueil & de mépris pour ses contemporains , & il se prodigue de tems en tems des éloges très-déplacés. Il eût été un des plus grands Anatomistes de son tems , s'il eût écrit sur toutes les parties du corps humain avec autant d'exactitude qu'il l'a fait sur les muscles.

(1) Ce Colletet , pere de celui qui a été tant bafoué par Boileau , étoit de l'Académie Française , & l'un des cinq Auteurs que le Cardinal de Richelieu avoit choisis pour la composition des pieces de Théâtre , & qui mourut en 1659 , sans laisser de quoi se faire enterrer.

II. Environ un siècle après naquit d'une illustre famille un autre Sylvius , dit *François de le Boë* , qui pratiqua la médecine à Leyde avec la plus grande distinction , où il mourut en 1678 , âgé de 64 ans. Voici l'épithaphe qui a été mise sur son tombeau , & qui est bien différente de celle que nous venons de rapporter.

Franciscus de le Boë , Sylvius ,
 Medicinæ practicæ professor ,
 Tam humanæ fragilitatis ,
 Quàm obrepentis plerisque mortis memor ,
 De comparando tranquillo
 Instanti cadaveri sepulchro
 Ac de construendâ commodâ
 Ruenti corpori domo ,
 Ægrè cogitabat seriò.
 Lugduni Batavorum
 M. DC. LXV.

François de le Boë , Sylvius , Professeur de médecine pratique , se rappelant autant la fragilité humaine , que la mort qui surprend la plupart des hommes , pensoit avec peine , mais sérieusement , à préparer un
 II. Part. E

tombeau tranquille au cadavre prêt à y descendre , & à construire une maison commode pour la ruine du corps. A Leyde , M. DC. LXV.

BARRI. On appelloit ainsi un fameux Charlatan , qui avoit ses treteaux près le Pont-Neuf & la rue Guenegaud. Dancourt a fait une Comédie, intitulée : *L'Opérateur Barri* : c'est une farce dans le goût de celles que jouoit sur son théâtre cet Opérateur. Il y a en outre une estampe assez bien gravée , où il est représenté avec une jeune femme & son vieux mari , qui lui demandent des conseils sur leur santé ; on lit au bas cette épigramme de Rousseau :

Sur leurs santés un bourgeois & sa femme
Interrogeoient l'Opérateur Barri
Lequel leur dit : Pour vous guérir , madame ,
Baume plus sûr n'est que votre mari :
Puis se tournant vers l'époux amaigri ,
Pour vous , dit-il , femme vous est mortelle.
Las ! dit alors l'époux à sa femelle ,
Puisqu'autrement ne pouvons nous guérir ,

Que faire donc ? Je n'en fais rien , dit-elle ;
Mais par S. Jean je ne veux point mourir.

Bossu. I. Un Prédicateur ayant dit en chaire , que tout ce que Dieu avoit fait étoit bien fait , un bossu par devant & par derriere l'attendit au bas de la chaire , & lui dit : *Que vous en semble , mon Pere ? me trouvez-vous bien fait ? Fort bien pour un bossu* , répondit le Prédicateur.

II. Dans une scène des anciennes pieces Italiennes , Arlequin promet au Docteur de le guérir infailliblement de sa bosse. Comment t'y prendras-tu , lui dit le Docteur ? Je vous mettrai , répond Arlequin , sous un grand pressoir de vendanges , & puis je donnerai un petit coup de roue. Mais je crierai , dit le Docteur. Je le fais bien , reprend Arlequin ; mais je ne m'embarassera pas de vos cris ; j'irai toujours mon chemin , & je donnerai un second tour de roue qui aura beaucoup plus de force. Mais je creverai , s'écrie le Docteur. J'en conviens , mais aussi après cela

vous ferez mince comme une feuille de papier.

III. On a fait cette épitaphe pour un bossu.

*Cinna jacet : Fessum par est requiescere Cinnam.
Vivus enim tergo non leve gessit onus.*

Ici repose Cinna , ce qui est bien juste , après la fatigue qu'il a essuyée pendant sa vie , en portant sur son dos un lourd fardeau.

IV. L'Abbé Jean-François de P... mort en 1732 , s'étoit apperçu , dès l'âge de quinze ans , d'un déplacement peu considérable d'une des vertebres du dos. Ce dérangement ayant cru peu à peu , il fit venir secrettement un Chirurgien , & se fit passer avec force & à plusieurs reprises un rouleau de bois le long de l'épine du dos , s'imaginant que cette opération rétablirait ses vertebres dans leur état naturel ; mais elle augmenta au contraire la difformité pour le reste de sa vie. Comme il étoit le premier à plaisanter sur cette

disgrace , on y faisoit moins d'attention.
Il étoit très-lié avec de la Motte , qu'il défendit même contre Madame Dacier ;
aussi l'appelloit-on *le bossu de la Motte*.

V. Louis XI comparoit un homme qui avoit une belle bibliotheque , & qui n'en faisoit aucun usage , à un bossu qui porte sa bosse derriere le dos , & qui jamais ne la voit. On dit ordinairement qu'il n'y a pas de comparaison qui ne cloche ; celle-ci paroît assez juste.

VI. Galiot de Narni , bossu par le devant ,
Et d'une bisarre figure ,
Dans la ville de Sienne entroit sur sa monture ;
Un citadin mauvais plaisant
Lui dit pour le railler : Les autres d'ordinaire
Portent leur paquet par derriere :
Pourquoi portez-vous donc le vôtre par devant ?
C'est , répondit Galiot , qu'en pays de filoux
On agit de cette maniere.

VII. Un bossu rencontra un borgne ,
qui pour le railler lui dit : Où allez-vous
donc si matin avec votre malle sur le dos ?
Il lui répondit : Vous croyez qu'il est si

matin, parce que le jour n'entre chez vous que par une fenêtre.

VIII. L'Isle des bossus, dans les Voyages de Gulliver, par l'Abbé Desfontaines, est une supposition burlesque, pour faire sentir que la beauté & la laideur, la bonne & la mauvaise grace, sont des qualités purement arbitraires. C'est en quelque sorte l'apologie de ceux qui sont nés avec des défauts corporels. On sent assez que l'Auteur n'a pas eu dessein de les railler : cependant cette fiction, malgré le portrait plaisant de l'Empereur *Dossogroboskow*, n'est pas celle qui plaît le plus.

XI. Jean du Pont-Alais ou du Pont-Alletz, qui fut en 1510 ou environ Auteur, Acteur & Entrepreneur de représentations de mystères pour les entrées solennelles, étoit bossu, & malgré cela bien reçu à la Cour, à cause de ses bons mots. Il approchoit souvent Louis XII & François I. Il aborda un jour un Cardinal qui étoit bossu comme lui, & eut la malice de se placer près son Eminence, de

maniere que les deux bosses se touchèrent. Le Cardinal s'en formalisant, Pont-Alaïs lui dit : Monseigneur, nous voici en état de prouver que deux montagnes, aussi bien que deux hommes, peuvent se rencontrer, en dépit du proverbe qui dit le contraire.

X. D'Alençon, fils d'un Huissier au Parlement de Paris, mort en 1744, & Auteur de quelques pieces de théâtre, étoit bossu, & dévoré de la manie de passer pour un homme d'esprit, quoiqu'il n'en eût que médiocrement. Aussi l'Abbé de Pons, autre bossu qui avoit beaucoup de mérite & d'esprit, disoit de lui avec une espece d'indignation : *Cet animal là déshonore le corps des bossus.*

XI. Le Comédien *Armand*, mort à Paris en 1765, étoit d'un caractère tout-à-fait plaisant; son humeur gaie & facétieuse ne le quitta jamais; il dut même le commencement de sa fortune à une plaisanterie qui a trait à l'article qui nous occupe. Il avoit l'habitude, en allant se

promener avec ses amis , de parier ou la dépense du moment , ou des billets de loterie , au premier bossu que le hasard lui feroit rencontrer sur son chemin , & rarement ces billets étoient malheureux. Un jour , au sortir de la Comédie , il rencontra (ce qu'il regardoit comme un présage très-favorable) un bossu , dont la physionomie le frappa plaisamment. Dans l'accès de sa gaieté , il alla prendre sur le champ quelques billets de loterie à la devise du bossu. Un de ces billets lui rapporta huit mille livres ; *c'étoit* , disoit-il quelquefois , *le plus beau des bossus.*

XII. Le bossu. Conte.

Guillot , bossu par devant & par derriere,
 Et goguenard (car tous les bossus le sont)
 Pour se baigner , au bord de la riviere ,
 Mit ses habits , comme tant d'autres font.
 Or un voleur à les embler fut prompt.
 Mais quand Guillot eut fait son tripotage ,
 Et décrassé son sale parchemin ,
 Il regagna l'infidele rivage ,
 Bien ra-raïchi , mais nud comme la main.
 Lors de plus près avisant son dommage ,

Il le supporte en Empereur Romain.

De souhaiter que le diable t'emporte ,

Maudit larron de mon seul vêtement ,

Seroit , dit-il , vengeance un peu trop forte.

Pour un tel cas , je voudrois seulement

Pour te punir dumoins , vaille que vaille ,

Que cet habit acquis furtivement

Pût te servir , & fût juste à ta taille.

Ce conte est d'Antoine Bauderon de Senecai ou Senecé , mort en 1737, âgé de 94 ans , que d'assez bonnes poésies mettent au rang des favoris d'Apollon.

XIII. Un homme de la plus haute taille se promenoit un soir à la foire S. Ovide , tandis qu'on jouoit en dehors des parades. Tout occupé des lazis qui se faisoient à celles d'un jeu de marionnettes, il heurta par mégarde un petit bossu , qui se redressant sur la pointe du pied , apostropha très - incivilement ce grand homme , ou plutôt cet homme grand. Celui-ci , sans témoigner la moindre colere , affecta de se courber , & de dire en élevant la voix : *Qu'est-ce qui est là-bas ?* L'Esopé , furieux de ce sarcasme , mit la main sur la garde

de son épée , & en demanda raison à son adversaire. Mais l'homme de haute stature , toujours de l'air le plus tranquille , prit le mirmidon par le milieu du corps , & le posa sur le balcon de la parade , en disant froidement : Tenez , ferrez votre Polichinel , qui s'avise de faire ici du tapage.

RECETTE. I. Forestus parle d'un certain Empirique , qui le soir écrivoit nombre de recettes , & les jettoit ensuite confusément dans un sac. Le matin , lorsque les malades venoient le consulter , après avoir examiné leur urine , il portoit la main dans ce sac , & leur donnoit pour remede la premiere recette qu'il tiroit , en leur disant de prier Dieu qu'il leur tombât un bon lot. Les Charlatans de nos jours ne font-ils pas la même chose à peu près ?

II. Les vers suivans sont tirés d'une lettre écrite en 1737 par M. *Moraine* à M. *Bolomet* , Apothicaire du Roi , au sujet de différentes recettes que ce Chymiste em-

ployoit avec succès , à ce qu'on prétend ,
contre différens maux.

Que j'aime à voir que ton génie
S'éloigne des chemins qui sont trop fréquentés ,
Et qu'on doive à ton industrie
De précieuses nouveautés !
L'hydrocele & l'hidropisie
Menacent en vain notre vie ,
Si nous avons recours à ton *souffre de Mars* ,
Lorsque par de fâcheux hasards
Nous recevons quelque blessure ,
Ou qu'un cruel coup nous meurtrit ,
Toujours victorieuse & sûre ,
Ton *eau de Palme* nous guérit.
Qu'on applique à propos ta *poudre vulnérable* ,
Ne produit-elle pas un effet salutaire ?
Qu'on soit en proie à la fureur
D'une colique nephretique ,
Par sa qualité balsamique
Ta *teinture céleste* en calme la douleur.
Perd-on cette noble liqueur
Qui coule en nous de veine en veine ,
Et prend sa source dans le cœur ?
Ta *conserve* arrête sans peine
D'une telle perte le cours ,
Et prolonge celui des jours.
Tu ne bornes pas ta science

A rétablir notre santé :

Tu rends encore le fruit de ton expérience

Avantageux à la beauté :

Ton *eau d'Egypte* en est preuve évidente.

On voit par son moyen avec étonnement

La blonde, en couleur trop ardente,

Devenir brune en un moment,

Et bientôt les cheveux de la blonde vieilleſſe

Imiter ceux de la jeuneſſe.

Si les recettes vantées dans ces vers avoient réellement l'efficacité que leur attribue l'auteur, le ſieur Bolomet a dû gagner beaucoup d'argent en les vendant. Au reſte, il ne paroît pas qu'elles lui aient ſurvécu.

LOUPE. I. Mademoiſelle N. fit raſſembler tous ſes parens pour les conſulter ſur ce qu'elle devoit faire au ſujet d'une loupe, qui lui étoit venue au front & dont on lui propoſoit l'extirpation, & peu de tems après elle épouſa, ſans leur en faire part, un aventurier.

II. Le Marquis de Lionne avoit une loupe au bras droit; il ſe mit entre les

mains au mois de janvier 1731 , d'un Maréchal-Ferrant, qu'on lui avoit beaucoup vanté, pour la cure de ces sortes de tumeurs. L'opérateur employa d'abord des fondans qui ne firent qu'irriter le mal , & les caustiques qu'il fit succéder réduisirent le malade , après des douleurs excessives , à la dernière extrémité. On manda alors M. Faget , habile Chirurgien , conjointement avec MM. Sylva , Petit & Duphenix : tous convinrent unanimement que l'extirpation étoit le seul moyen de guérir le malade : elle fut faite par M. Faget , & réussit parfaitement.

III. L'histoire rapporte que les fraises furent imaginées en Angleterre , sous le regne d'Edouard VI , par une dame Italienne ou Espagnole qui vouloit cacher une loupe qu'elle avoit au col.

IV. Il est fait mention dans les mémoires de l'Académie royale des Sciences année 1728 , d'une loupe extraordinaire. C'est M. Guifard , Médecin , qui en a

envoyé la relation. En 1724, cette loupe occupoit toute la longueur de la cuisse, depuis le haut jusqu'au-dessous du genou, & elle étoit de la grosseur de deux formes de chapeau, jointes ensemble ; en 1727, elle étoit augmentée au point que le malade ne pouvoit plus marcher : elle pesoit alors à peu près 40 livres. Elle créva d'elle-même, & peu à peu on emporta tous les kistes qui la formoient, de façon que le 8 août de la même année, elle fut entierement emportée : mais l'os de la cuisse resta à découvert, quoique sain, ce qui n'empêcha pas que le malade ne mourut de foiblesse & dans des assoupissemens continuels, huit jours après.

LOGOMANCIE. C'est un mot nouveau dérivé du grec, & qui peut être défini *l'art de connoître les hommes par leurs discours*. En voici un exemple fait pour trouver place dans cet Ouvrage, & qui est tiré d'un livre intitulé *la Bibliotheque*

grammaticale abrégée. « Un Médecin, beau
 » diseur, esprit fémillant & agréable,
 » comme sont la plupart de ces Messieurs,
 » dit l'Auteur, ayant été appelé un jour
 » auprès d'un malade, dit des choses
 » admirables sur les causes de la maladie,
 » fit briller son imagination, & sortit fort
 » content du rôle qu'il venoit de jouer.
 » Il étoit même venu à bout de séduire le
 » malade, qui languissoit entre ses mains,
 » sans se plaindre. Un Logomancien qui
 » se trouva à une des visites du Docteur,
 » assura qu'il n'étoit Médecin que de
 » nom; il prouva que la médecine de-
 » mande un esprit froid & observateur:
 » il fit remarquer que l'imagination & la
 » faillie pouvoient tout-au-plus servir à un
 » discoureur ingénieux, mais qu'un gué-
 » risseur avoit besoin de qualités bien
 » différentes & même opposées. Il ap-
 » puya tout ce qu'il avançoit par des
 » faits constatés. On le crut: on envoya
 » chercher un autre Médecin qui ne
 » parloit pas aussi bien, mais qui gué-

» rissoit mieux. Le malade recouvra la
 » santé en peu de tems. La logomancie
 » n'apprit - elle , ajoute notre Auteur ,
 » qu'à distinguer les vrais Médecins dans
 » la foule des Docteurs qui vont exerçant
 » leur art meurtrier , ce seroit certaine-
 » ment beaucoup.

FLUX MENSTRUEL. I. *Paracelse* , dont
 les extravagances déshonorent la science
 qu'il professoit , regardoit le sang mens-
 truel comme le plus puissant des poisons :
 il assure que le diable en produit les
 araignées , les puces , les chenilles , &c.
 « Cet enthousiaste , dit M. James , qui
 » ne manquoit pas d'imagination , mais
 » qui avoit perdu par accident dans sa
 » plus tendre jeunesse toutes les marques
 » de virilité , n'échapoit aucune occasion
 » de se déchaîner contre un sexe qui lui
 » rappelloit continuellement son état , au-
 » quel il ne pouvoit procurer de plai-
 » sir , & duquel il ne pouvoit en
 » recevoir ».

II. Les Siamois attribuent à certains esprits répandus dans l'air , la cause des regles des femmes. Chez les Sauvages de l'Amérique, la premiere fois qu'une fille éprouve cet écoulement, elle se retire dans une cabane, où elle reste pendant trente jours, se couvrant pendant ce tems de charbon ou de pierre noire. Sa mere ou une autre femme lui apporte à manger, & la laisse ensuite toute seule s'occuper à quelques petits ouvrages pour se défennuyer. Si la fille en allant à la cabane rencontre un lac ou un ruisseau glacé, & qu'elle ait envie de boire, elle fait un trou pour y puiser de l'eau, & met aux environs quelque marque, qui fait assez connoître ce qui en est à ceux qui voudroient boire au même endroit ; comme ce lieu est reputé fouillé & impure, les passans se donnent bien de garde d'y boire. Lorsque c'est une femme qui a ses regles, elle n'est pas obligée de s'en aller dans une autre cabane ; mais on éteint tous les feux de celle où elle

est ; on nettoie le foyer , on en jette toutes les cendres , & on allume de nouveaux feux.

III. Les femmes du Royaume d'Angola ont l'usage bizarre de tourner le derrière à la lune naissante , parce qu'elles regardent cette planète comme la cause de leurs infirmités périodiques.

IV. On dit que l'axolott ou inguette de *Æga* , poisson le plus remarquable de la nouvelle Espagne , long d'environ six doigts & épais de deux , a un uterus & ses regles comme les femmes.

V. On trouve dans les éphem. d'Allemagne , décur. II. , ann. IV. , append. 210 , une observation rapportée par le Docteur *Paullini* , sur une pie femelle , d'ailleurs très-saine , qui tous les mois à la nouvelle lune rendoit , par l'anus , pendant deux ou trois jours du sang assez copieusement ; à quoi il ajoute qu'il a quelquefois remarqué de semblables purgations menstruelles dans des jumens , dans des truies , dans des brebis. Il finit par ob.

server qu'un de ses confreres a vu un paon qui à chaque mois dans le déclin de la lune, rendoit par l'anús une pelote glaireuse, qui en dedans ne contenoit qu'une infinité de petits grains de sable, que l'oiseau avoit avalés.

VI. Il n'est pas absolument rare de voir des filles qui sont réglées dès l'âge le plus tendre. M. Lenglade, Chirurgien de Carcassonne, écrivoit en 1708, à M. Duverney, qu'il avoit vu une fille de cet endroit, qui avoit été réglée à l'âge de trois mois. Mais un exemple plus rare & plus frappant; c'est sans contredit celui que rapporte Schmidt, Correspondant de l'Académie des Inscriptions de Berne. Il dit qu'une fille qui depuis l'âge de deux ans avoit toujours été réglée, accoucha à neuf ans d'une fille. L'enfant fut arraché par morceaux, autant, dit-il, par la petitesse des parties, que par l'ignorance du Chirurgien. Les filles des Indes orientales, que les voyageurs assurent

avoir eu des enfans à l'âge de neuf ans , n'offrent donc point un phénomène inoui. Mais voici un fait bien opposé au précédent. Jean Dolæus , Médecin de la Cour de Nassau , dit avoir connu une payfane qui faisoit un enfant tous les ans , sans avoir jamais été sujette à l'infirmité naturelle à son sexe.

VII. Qui croiroit , si des observateurs dignes de foi n'en rapportoient des exemples authentiques , que des hommes mêmes ont été sujets à cette évacuation périodique ? cependant rien n'est plus vrai. Entre plusieurs faits que nous pourrions citer , nous nous en tiendrons au suivant , comme suffisant pour faire connoître ce genre de phénomène.

Le 24 juin 1756 , M. Lebœuf , l'aîné , Chirurgien à la Roche - Calais , près Coutras , fut appelé pour voir le berger d'une métairie , qui avoit fait une chute sur le cartilage xiploïde , & qu'il crut devoir saigner. Mais la maîtresse du logis

le tira à part & lui dit en confidence que cette saignée pourroit être préjudiciable au malade , vû l'état où il se trouvoit alors : car , ajouta-t-elle , il a ses regles. M. Lebœuf surpris de ce récit , imagina d'abord que c'étoit apparemment une fille sous les habits de garçon. Mais il fut détrompé , lorsque celui-ci lui avoua qu'il étoit sujet depuis deux ans à une évacuation menstruelle , qui étoit aussi bien réglée que les périodes de la lune. Cet écoulement se faisoit par le canal de l'urethre , & duroit deux jours : il pouvoit aller chaque fois à quatre onces de sang. Le jeune homme assura M. le Bœuf , qu'il ne ressentoit , aux approches de ses regles , aucune douleur de rein , ni aux parties génitales , & qu'il étoit toujours surpris par l'écoulement , qui commençoit pendant son sommeil. Le sang étoit vermeil. M. Lebœuf s'assura de son sexe qu'il trouva très-bien conformé. Mais ce qui le surprit davantage ,

ce fut d'apprendre qu'ils étoient quinze freres & une sœur dans cette famille, qui avoient également leurs règles, & que leur pere étoit dans le même cas.

VIII. Egayons ce sujet par l'anecdote suivante. MM. Piron & Boindin, étant à l'amphitéâtre le jour qu'on donna l'*Algérien*, comédie de Cahuzac, qui fut reçue avec beaucoup de tumulte, Boindin se plaignit à Piron du mauvais ordre qui régnoit à la Comédie Française. Eh ! ne me parlez pas d'elle, lui dit Piron ; c'est une vieille P..... qui a perdu ses règles.

PICHAULT DE LA MARTINIÈRE.
Son éloge est encore à faire : car personne n'a pu prendre pour tel, l'esquisse informe & tronquée, tracée à la séance publique de l'Académie royale de Chirurgie, année 1784, par son Secrétaire.

Ce n'est pourtant pas la matière qui lui a manquée. Une vie aussi longue &

aussi remplie d'événemens intéressans à tous égards , que l'a été celle de M. de la Martiniere , pouvoit certainement bien faire le sujet d'un éloge complet. La reconnoissance d'ailleurs en faisoit un devoir à la chirurgie françoise ; & l'Académie de chirurgie , encore plus que le corps entier , devoit célébrer celui qui marchant sur les traces de son illustre prédécesseur , M. de la Peyronie , n'avoit négligé aucune occasion de propager sa gloire & ses succès.

On peut dire avec assurance que la mort de M. de la Martiniere a été moins honorée que sa vie. Je m'explique. Cet homme célèbre , qui étoit grand & noble jusques dans les plus petites choses , qui vivoit , on peut le dire , familièrement avec les Princes & la Noblesse la plus distinguée , qui les recevoit à sa table , n'a eu que ses confreres pour témoins de ses derniers momens : eux seuls lui ont rendu les honneurs funebres : une tombe

pareille à celle du plus pauvre des hommes, renferme dans un cimetiere commun, à Bievre, les cendres de celui, qui tous les ans nourrissoit & habilloit les pauvres de ce Village. On n'a même pas eu l'idée de mettre sur cette tombe une inscription, qui attestât les honneurs dont a joui pendant sa vie M. de la Martiniere, les services qu'il a rendus à la chirurgie, la confiance distinguée & bien prouvée dont l'honoroit son maître.

On a dit qu'il en avoit bien été récompensé par la fortune, immense pour un particulier, qu'il a laissée. Oui sans doute; mais il est une confiance particuliere, une confiance d'homme à homme, d'ame à ame, qui ne se paye pas avec de l'argent, que l'amitié seule peut acquitter, & telle étoit celle dont Louis XV daignoit honorer M. de la Martiniere. Si ce que nous devons à la Majesté royale ne nous imposoit un silence respectueux, combien d'anecdotes, que nous avons apprises
de

de ceux qui fréquentoient souvent M. de la Martiniere , nous pourrions rapporter ici, pour preuve de ce que nous avançons ! elles prouveroient combien étoit intime sa liaison avec Louis le bien aimé : on verroit avec quel art , dans nombre de circonstances , il a su joindre, aux égards & aux ménagemens dus au rang suprême , cette noble & courageuse fermeté d'un sujet , qui , consulté par son Souverain , ne lui déguise rien , lui fait même voir ses torts , ose enfin traiter , pour ainsi dire , d'égal à égal avec son maître.

Une mort prompte & presque subite l'a empêché de disposer de cette fortune , ainsi qu'il se le proposoit , & qu'il l'avoit même souvent annoncé. On n'a point trouvé de testament après sa mort , ce qui a étrangement surpris ; mais on le fera bien plus , lorsqu'on saura qu'un de ses amis , très-âgé , étant mort peu de tems avant lui , sans avoir fait de testament , M. de la Martiniere dit , en apprenant cette nouvelle : *Voilà comme sont tous ces vieillards ;*

ils croient qu'ils vivront toujours , & sont surpris par la mort , sans avoir fait aucune disposition testamentaire , comme si un testament faisoit mourir plutôt. Huit jours après ou environ il tombe malade , & meurt : on a beau chercher , on ne trouve point de testament.

Heureusement qu'avant la mort il avoit assuré les fonds pour l'établissement de dix lits au nouvel Hospice de l'Ecole de Chirurgie , lesquels , avec les douze fondés par le Roi , forment un Hôpital de vingt-deux lits , où l'on n'admet que les Sujets attaqués de maladies chirurgicales non communes. M. de la Martiniere avoit aussi , quelques années auparavant , fondé , de ses propres deniers , deux chaires de Professeurs à l'Ecole pratique , avec les appointemens de cinq cent livres chacune. Ses vûes s'étendoient bien plus loin , & il y a apparence qu'il se disposoit à les effectuer , lorsque la mort l'a surpris le 17 octobre 1783.

Il est bon d'observer qu'on croit qu'il est

le premier Chirurgien qui ait obtenu de la bienfaisance royale un brevet de Conseiller d'État. Ses longs & assidus services auprès de Louis XV lui ont mérité cet honneur. Quand il s'agissoit de la santé de ce Prince, M. de la Martiniere se permettoit de lui dire ce que le commun des hommes appelle des duretés , & ce que le bon Monarque appelloit , *des élans de l'amitié de la Martiniere pour sa Personne*. Finissons cette notice par un trait connu , qui le prouve. On fait que Louis XV ressentit à Trianon les premieres atteintes de la maladie dont il mourut. La disposition trop resserrée du lieu , l'absence de sa Famille & de ses premiers Officiers , faisoient désirer à tout le monde que ce Prince retournât à Versailles. Une seule personne s'y opposoit , & avoit eu assez d'empire sur lui pour le décider à rester à Trianon. M. de la Martiniere arrive : usant alors de l'autorité que lui donnoit sur le Roi la confiance qu'il avoit en lui, il le force, pour ainsi dire, malgré lui, à retourner

à Versailles , où il l'accompagna , & ne le quitta qu'après son dernier soupir. On peut juger à quelle rude épreuve fut mise alors sa sensibilité & combien fut grande sa douleur , lorsqu'il perdit son Roi , son pere , & même son ami ; car le Prince lui donnoit souvent ce nom si cher. Immédiatement après la mort de Louis XV, M. de la Martiniere se retira dans sa maison de Bievre , & ne parut à la Cour qu'environ deux mois après , où il fut reçu avec l'accueil le plus distingué.

CANCER. I. La femme d'un Officier de la petite écurie du Roi étoit attaquée depuis très-longtems d'un mal au sein , que l'on regardoit comme un cancer. On lui avoit conseillé l'opération , à laquelle elle ne voulut jamais se soumettre ; elle ressentit un jour tout-à coup une douleur si vive , qu'elle fit un cri des plus aigus , & dans le même moment son sein s'ouvrit & il en sortit une araignée d'une grosseur monstrueuse. L'auteur

du Journal encyclopédique qui rapporte ce fait , sept. 1772 , p. 411 , ajoute que l'Académie Royale des Sciences & la Faculté de Médecine de Paris , sont occupées à rechercher la cause de ce singulier accident. Depuis à peu près douze ans que ce phénomène est arrivé , ils n'en ont pas encore trouvé la cause : il y a apparence qu'ils la chercheront encore long-tems , si toutesfois ils ont assez de tems à perdre pour une telle recherche.

II. Voici le remede conseillé par l'Ecole de Salerne , contre le cancer :

Toi que le cancer ronge & mange ,
 En te causant un mal étrange ,
 Par un sucre âcre & mordicant ,
 Apprends les vertus d'une plante
 Contre ton mal très-excellente.
 Quand le cerfeuil est bien pilé ,
 Et qu'avec miel il est mêlé ,
 L'Ecole dit qu'il remédie
 A la méchante maladie
 Qu'on appelle chancre malin.

Ces vers assurément ne sont ni riches, ni élégans : si encore ils n'avoient que ce défaut ; mais c'est bien gratuitement qu'on prête ici au cerfeuil une vertu qu'il n'a jamais eu & qu'il n'aura jamais.

On ne connoît pas mieux aujourd'hui la nature du véritable cancer, qu'on ne la connoissoit autrefois. Cependant il se présente tous les jours des gens à secrets, qui prétendent guérir cette horrible maladie. La chirurgie peut bien détruire le mal local ; mais si le sang même est vicié, ou le malade périt dans le marasme à la suite de l'opération, ou la maladie se regenere de nouveau, souvent en peu de tems, & le malade finit toujours par en être la victime.

III. D'après cette réflexion, qui est autant fondée sur l'expérience que sur la raison, comment a-t-on pu accuser d'ignorance les Chirurgiens de la Reine Anne d'Autriche, mere de Louis XIV, qui n'ont pu la guérir d'une glande au sein, qui est dégénérée en cancer, & dont

elle est morte le 20 janvier 1666 , trois ans après que la premiere glande engorgée eut parue ? Nous remarquerons à ce sujet avec un Auteur moderne, que dans le tems même que son mal répandoit une infection insupportable , dans le tems même qu'elle portoit la mort dans son sein , elle apportoit autant de soin à sa toilette que dans les jours de sa meilleure santé, quoique couverte d'emplâtres dégoutans de pus & de sang. Comme la gangrenne s'étoit mis à ses ulceres, & qu'on étoit obligé avec le bistouri d'emporter les parties gangrenées , à mesure qu'elles se pourrissoient, elle disoit au milieu de ces opérations : les autres ne pourrissent qu'après leur mort : pour moi je suis condamnée à pourrir pendant ma vie.

CASTRATION. I. Une suite funeste de la mélancolie qui attaque les hommes, lorsque la raison ne peut dompter le tempérament irrité , est la mutilation des parties rebelles. Quoique ces exem-

ples , heureusement pour l'humanité , ne soient pas fréquens , quelques Médecins en ont recueilli assez pour démontrer à quel point l'imagination troublée peut pousser un homme robuste qui veut sacrifier la nature à la Religion. Ce précepte de l'Evangile , *il y en a qui se sont faits eux-mêmes eunuques pour acquérir le Royaume des Cieux* , ayant été mal entendu par Origene , c'est ce qui l'a déterminé à exécuter à la lettre le précepte figuré dont est question. Il ne reconnut sa turpitude , que lorsque *Demetrius* , Evêque d'Alexandrie , l'eut fait déposer , chasser & excommunier dans un Concile.

II. Ceux qui par différents motifs ont suivi cet exemple , non moins bizarre que cruel , ont presque toujours péri. Le Journal de Médecine , mars 1758 , & celui de septembre de la même année , en rapportent deux observations remarquables. Les affaires du Palais en 1771 , en ont fourni un autre exemple : un jeune

Avocat, qui se fit lui-même cette opération , en fut la victime , car il mourut quelques jours après.

Toutes les Loix ont dû punir cette espece de suicide destructif de la population. Le Parlement de Dijon fit pendre il y a à-peu-près cent quarante ans un homme qui s'étoit mutilé lui-même , pour faire piece à sa femme , dont la jalousie étoit excessive. Cet Arrêt est bien sévère : il nous semble que le coupable auroit plutôt mérité sa grace que le supplice.

III. C'est une loi chez les Hottentots , d'ôter un testicule à ceux qui ont atteint l'âge de puberté. Kolbe dit , dans sa description du Cap , avoir vu faire cette opération à un jeune Hottentot de dix-huit ans. Ce peuple croit que le retranchement de cette partie , rend l'homme plus léger à la course. On peut voir dans l'Auteur que nous venons de citer , les circonstances singulieres qui accompagnent cette opération , & qu'il seroit trop long de rapporter ici.

IV. Zacharie Pasqualigus, Théatin de Verone, a composé vers le milieu du dernier siècle, un Traité moral sur la castration, que la singularité de la matiere & du style fait rechercher.

Il s'est efforcé de justifier cette barbare mutilation par les agrémens qu'elle donne à la voix humaine, plus nécessaire, dit-il, pour l'usage édifiant des Eglises, que le sale instrument de la génération dont on abuse tant. Ce sont les Grecs, qui vers l'an 1400, ont introduit entr'autres abus l'usage des eunuques dans la musique des Eglises.

V. Le Pape Gregoire XII, ayant ordonné une procession solennelle en action de graces de l'horrible journée de la Saint Barthelemy, cette nouvelle irrita si fort le Capitaine Bressant de la Rouvraye, gentilhomme Angevin & huguenot, qui avoit échappé au massacre général, qu'il jura de châtrer tous les Moines qui tomberoient entre ses mains, ce qu'il n'exécuta que trop ponctuellement: car il n'eut

pas honte de porter un large baudrier qu'il avoit fait faire avec ces ridicules & cruelles mutilations. *St. Foix, Essais histor. sur Paris, tom. 1, pag. 81.* L'Historien de l'Eunuchis parle d'un Chirurgien Calviniste de Bethune; qui mutiloit tous les Prêtres Catholiques qu'il pouvoit rencontrer, & qui se vantoit d'en avoir opéré dix-sept.

VI. L'usage de la castration des hommes est fort ancien, & a été généralement assez répandu. C'étoit la peine de l'adultere chez les Egyptiens. En Perse, *Pietro Della-Vallée*, dit que c'est la punition du viol & d'autres crimes de ce genre. Dans certains pays les meres mutilent entièrement leurs garçons, pour éteindre leur postérité, qui se trouveroit un jour dans la misere. En Italie on ampute les testicules pour la formation ou perfection d'une forte voix, qui dépare & deshonne la nature. Aujourd'hui dans toute l'Asie & dans une partie de l'Afrique, la défiance qu'inspire la jalousie, porte les gens ri-

ches à avoir des eunuques auxquels on a retranché toutes les parties extérieures de la virilité.

Au lieu de l'amputation des testicules , on empêchoit autrefois leur accroissement en mettant les enfans dans un bain d'eau chaude , fait de décoction de plantes. Cette espece de castration , appelée attrition , pouvoit faire courir moins de risques pour la vie.

VII. Personne n'a mieux écrit sur la castration , & n'est entré à ce sujet dans des détails plus lumineux, que M. *Dujardin* , *Hist. de la Chir. tom. I. p. 36 & suiv.* L'origine de la castration se perd suivant lui dans la nuit des premiers âges. Il croit que les eunuques nés ou devenus tels par accident , ont pu suggérer l'idée d'en faire d'artificiels. Il croit aussi que cette odieuse invention est née dans l'Asie. Mais on ignore à quel peuple elle est dûe. Quelques-uns l'ont attribuée aux Medes. Hérodote en fait partager l'opprobre aux Assyriens & aux Perses. Ammian Marcel-

lin fait inventer par Semiramis cette monstrueuse mutilation , & dit que c'est l'expédient dont elle usa , lorsqu'elle voulut monter sur le trône , après la mort de Ninus son mari , afin que ceux qui devoient l'approcher , n'eussent dans leur voix & leur extérieur rien qui pût déceler cette usurpation. Ce que l'on sçait au moins , c'est que Ninias son fils arma contre elle les mains d'un eunuque son confident ; c'est encore que Sesostris , qui vivoit plus de deux cent ans avant Moïse , fut assassiné par un de ses eunuques.

TAILLE I. *Eros* , Médecin de Salerne , qui vivoit à-peu-près au commencement du onzième siècle , parle d'une méthode singulière , qu'il employoit dans l'extraction de la pierre. Le desir de se singulariser peut seul la lui avoir suggéré. Après avoir ouvert la vessie par la méthode de Celse , il n'y portoit aucun instrument pour en tirer le calcul : il tâchoit seulement de le faire sortir par le moyen

de la succion ; & il dit que ce procédé lui a réussi. On conçoit aisément que l'insuffisance & la malpropreté d'une telle méthode, ont dû la faire tomber dans l'oubli aussi-tôt après sa naissance. Ce même Auteur a fait un livre singulier, intitulé, *de passionibus mulierum*, & imprimé à Venise, in-8°. 1555.

II. Les Egyptiens avoient une méthode non moins extraordinaire d'extraire la pierre de la vessie. Au lieu de faire des incisions aux parties, ils souffloient par le moyen d'un instrument convenable dans le canal de l'uretre, & le distendoient, jusqu'à ce que la voie fût assez ample pour que la pierre sortît. « Du temps que j'étois » en Egypte, dit *Prosper Alpin*, qui a fait » un Ouvrage sur la médecine des Egyptiens, il y avoit un Arabe nommé Haly, » qui étoit fort renommé pour cette opération. Je l'ai vu opérer avec le plus » grand succès, voici comme il procédoit. » A la faveur d'une canule de bois longue » de huit doigts, & de la grosseur du

» pousse, qu'il approchoit du canal de l'u-
 » retre , il souffloit avec force dans sa ca-
 » vité , & afin d'empêcher que l'air ne pé-
 » nétrât dans la vessie , avec l'autre main il
 » comprimoit l'autre extrémité du canal
 » de l'uretre. Il fermoit ensuite l'ouverture
 » de sa canule. Alors un aide introduisoit
 » un doigt dans l'anus, avec lequel il pouf-
 » soit la pierre de la vessie dans le canal de
 » l'uretre. L'opérateur tiroit pour lors la
 » main qu'il avoit appliquée contre la
 » vessie , & continuoit à pousser le cal-
 » cul jusqu'à l'extrémité du prépuce : il
 » quittoit de suite la canule ». Prosper
 Alpin assure , ce qui paroît bien difficile à
 croire , que la pierre , par la seule force
 de l'air , étoit chariée au dehors du canal.

III. Durey de Chevry , Président de
 la Chambre des Comptes , & fils du cé-
 lebre *Duret* , Médecin , étant mort en
 1637 , à la suite de l'opération de la taille ,
 on lui fit une épitaphe , dont les deux der-
 niers vers seuls méritent d'être cités.

Si la taille l'a fait vivre ,
 La taille aussi l'a fait mourir.

IV. L'épigramme suivante de M. le Marquis de St. Just , est tirée de l'almanach des Muses , année 1775 , page 200.

Certain Ministre avoit la pierre :
On résolut de le tailler.
Chacun se permit de parler ,
Et l'on égaya la matiere.
Mais comment , se demandoit-on ,
A-t-il pareille maladie ?
C'est que son cœur , dit Florimon ,
Sera tombé dans sa vessie.

V. Voici ce qu'on lit sur la taille au haut appareil dans le Mercure de France décembre 1723 , pag. 1389. Le Lord Maire de Londres & la Cour des Aldermans , ont honoré de la Bourgeoisie de cette Ville le sieur *Douglas* , Chirurgien , pour avoir renouvelé & introduit la méthode de tailler au-dessus des os pubis , qu'on pratique avec succès dans tous les hôpitaux. L'année d'après , au mois d'octobre , le grand Chancelier d'Angleterre , accompagné de plusieurs personnes de distinction , alla à l'hôpital de St. Barthemy

lemi à Londres , pour voir faire l'opération de la taille par cette nouvelle méthode , & elle fut faite avec succès par les sieurs Hombes & Dobbins , Chirur. giens Anglois.

Cette opération ne se pratique que dans des cas particuliers , parce qu'elle est susceptible de beaucoup plus d'accidents que les autres méthodes. Le célèbre F. Cosme, qui avoit sur la taille des idées nettes & perfectionnées par l'expérience , a rendu la taille au haut appareil plus facile & moins dangereuse par les instrumens qu'il a inventés , & le procédé opératoire qu'il a décrit.

VI. L'opération de la taille faite en 1731 , à l'hôpital de la Charité , est surtout remarquable par la qualité des personnes qui opérèrent. M. *Mareschal* , premier Chirurgien du Roi , fit trois tailles , M. *de la Peyronie* , son survivancier , en fit aussi trois. M. *Morand* , chirurgien en chef de l'hôpital en fit deux ; M. *Guerin* , pere , Chirurgien Major des Gardes Fran.

goïses, & ancien Chirurgien en chef du même hôpital, en fit deux, M. *Guerin* fils, Substitut de M. Morand en fit une, & enfin M. *Percher* gagnant maîtrise, fit la dernière. L'état des choses a bien changé depuis.

VII. Un Carme, grand Prédicateur, qu'on voudra bien me dispenser de nommer, étant sur le point d'être taillé, pour le délivrer d'une pierre dans la vessie qui le faisoit beaucoup souffrir, dit au Chirurgien : *ne serai-je point impuissant après l'opération?*

VIII. Feu M. Morand le Médecin a publié dans le Mercure de France, avril 1749, une longue lettre, où il fait part à son ami de l'heureuse découverte qu'il a faite, que les rats sont sujets à la pierre. Une autre remarque bien plus belle, suivant lui, c'est que les rats ne sont sujets à la pierre, que parce qu'ils mangent trop de fromage. L'Auteur de cette découverte entre à ce sujet dans de grands détails, qui ne méritent gueres qu'on s'y

arrête , parce que nous ne croyons pas qu'aucun Chirurgien s'avise jamais de tailler messieurs les rats ; pourquoi sont-ils si friands ?

TALBOT. En 1680 ou environ , le Dauphin & la Dauphine étant successivement tombés malades , furent guéris par les remèdes d'un certain Chevalier nommé Talbot , qui avant de les administrer , en donna le secret au Roi ; encore ce Prince ne voulut-il pas permettre que ses enfans les prissent , avant d'avoir consulté des Médecins. On en manda donc trois à Versailles des plus fameux , qui furent MM. Petit , Duchesne & Moreau. La saignée fut jugée nécessaire pour le jeune Prince , & elle fut faite de l'avis des Médecins & du Chevalier Talbot , qui signa l'ordonnance avec eux. Peu de tems après , le Dauphin fut tout-à-fait guéri. Les trois Médecins de Paris , après avoir été très - bien traités à Versailles , où l'on servit une table exprès pour eux ,

reçurent chacun trois cent louis , lorsqu'on les congédia. Quant au Chevalier Talbot , Louis XIV lui fit donner deux mille louis avec une pension de vingt mille livres. Son interprete (car il ne savoit pas le françois) eut trois cent louis. Voici des vers que fit alors M. de Boncamp , Médecin , sur le rétablissement de la santé du Dauphin , & sur son Médecin :

Autrefois un Talbot , ennemi de la France ,
 La mit presqu'aux abois par un fer inhumain ;
 Un Talbot aujourd'hui , le gobelet en main ,
 Par des coups plus heureux en sauve l'espérance.
 Malheur à Talbot l'assassin !
 Vive Talbot le Médecin !

DIARRHÉE. I. On croit communément qu'une des choses qui animèrent davantage les conjurés contre Jules - César , c'est qu'un jour le Sénat étant venu en corps lui rendre des honneurs , il ne se leva pas , & entendit assis tout ce que le Sénat avoit à lui dire : mais tout le monde ne fait pas que ce qui empêcha César de se lever , étoit une diarrhée ou un cours

de ventre si violent , qu'il auroit tout laissé aller sous lui , s'il se fût tenu debout. Telle a été pourtant souvent la cause des plus grands événemens de l'histoire : on peut consulter à ce sujet un livre intitulé : *Essais sur les grands événemens par les petites causes* ; au surplus , le fait que nous venons de rapporter , est tiré de *Dion Cassius*.

II. Chez les Indiens , quand on est travaillé d'un cours de ventre , avec tranchées & glaires , les Médecins font boire le matin un verre d'eau , dans lequel ils ont mis , dès la veille au soir , une cuillerée de camin blanc avec deux de poivre concassé & grillé comme du café. Si c'est un cours de ventre bilieux , ils mêlent de l'opium avec du miel , dont ils font un emplâtre qu'ils appliquent sur l'ombilic.

DIGESTION. I. On dispute depuis Hippocrate sur la maniere dont se fait la digestion , & on n'est gueres plus avancé qu'on l'étoit alors. C'est ce qu'expriment

très-bien ces beaux vers de M. de Voltaire.

Demandez à *Sylva* par quel secret mystere
Ce pain , cet aliment dans mon corps se digere ,
Se transforme en un lait doucement préparé ;
Comment toujours filtré dans ses routes incertaines ,
En long ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines ,
A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur , & penser mon cerveau ;
Il leve au ciel les yeux , il s'incline & s'écrie :
Demandez-le à Dieu qui nous donna la vie.

II. L'histoire a conservé le nom d'un certain Parthenius , homme très-gourmand , qui prenoit , dit-on , de l'aloës pour hâter la digestion & manger plus souvent. Nous ignorons si c'est celui qui florissoit sous l'empire d'Auguste , & qui est auteur d'un traité de *Amatoriis affectibus* , imprimé en grec & en latin plusieurs fois in-8°. Il y a apparence que ce n'est pas le même ; car le péché des gens de lettres n'est pas en général celui de la gourmandise.

III. Messieurs Desbarreaux & Delbene mangeans un jour ensemble, le premier présenta un morceau à l'autre, qui s'excusa de le manger, sur ce que son estomac avoit beaucoup de peine de digérer : *Vous êtes donc*, lui dit Desbarreaux, *de ces fats qui s'amuse à digérer.*

IV. M. Astruc publia en 1714 un traité in-8°. sur la digestion, où il réfute le système de la trituration, & en propose un autre qui fut combattu par Hecquet & Pitcarne. Celui-ci a dit fort poliment, en parlant d'Astruc : *credo Astruccium nunquàm cacasse.*

V. Un parasite fortoit d'un repas, & disoit beaucoup de mal de celui chez lequel il avoit dîné : *Vous deviez au moins attendre*, lui dit quelqu'un, *que la digestion fût faite.* C'est sans doute du même qu'on a dit qu'il ouvroit toujours la bouche aux dépens d'autrui.

DISSECTION. I. On lit dans le Mercure de France, année 1721, p. 158, que

le cadavre du fameux Cartouche , fut porté aux Ecoles de Chirurgie , & servit à la semaine d'Anatomie du sieur Meunier Callac fils.

II. Il est d'usage en Angleterre , lorsqu'un criminel a été condamné à mort , qu'on ajoute dans certains cas à la sentence , que son cadavre sera disséqué. C'est une formule que les Législateurs ont cru propre à effrayer ceux qui ne seront pas endurcis dans le crime. Voici à ce sujet une lettre que l'on a trouvée dans les papiers d'un Chirurgien de Salisbury , mort il y a quelque tems.

MONSIEUR,

On m'a informé que vous étiez le seul Chirurgien de cette ville & du Comté qui disséquât des corps humains. Me trouvant dans une circonstance malheureuse , & étant d'une condition fort médiocre , je desirerois au moins vivre joyeusement aussi long - tems qu'il me sera possible.

Mais

Mais comme , selon toute apparence , je serai exécuté au mois de mars prochain , parce que je n'ai pas un ami qui veuille employer ses bons offices pour moi , & que personne ne m'envoie un morceau de pain pour soutenir mon corps & mon esprit jusqu'à l'instant fatal , je vous prie de passer ici ; je vous vendrai mon corps qui est sain & entier , & qu'on livrera à votre discrétion , persuadé qu'au moment de la résurrection générale , je le retrouverai dans votre laboratoire aussi bien que dans le tombeau. Votre réponse, Monsieur , obligera sensiblement votre très-humble serviteur *James Brooke*.

III. Le nombre de ceux qui avant de mourir ont légué leurs corps en tout ou en partie , pour le profit des survivans , n'est pas si rare qu'on le pense. *Vaugelas* en a donné la preuve dans son testament. Après avoir disposé de tous ses effets pour acquitter ses dettes , il ajoute : « mais comme il pourroit se trouver quelques créanciers qui ne seroient pas

payés, quand même on auroit reparti le tout, dans ce cas ma dernière volonté est qu'on vende mon corps aux Chirur-
giens, le plus avantageusement qu'il sera possible, & que le produit en soit appliqué à la liquidation des dettes dont je suis comptable à la société; enforte que si je n'ai pu me rendre utile pendant ma vie, je le sois au moins après ma mort.

Un citoyen revêtu d'une charge importante, fit à Paris, il y a plusieurs années, un legs à-peu près semblable.

IV. Les plus fameux amphitéâtres de dissection, sont décorés d'inscriptions qui peignent au naturel les travaux dont on s'y occupe, & le but utile qui en résulte. Nous nous contenterons de rapporter celle de l'amphitéâtre de Toulouse, & celle de celui de Paris. On lit à Toulouse :

Hic locus est ubi mors gaudet succurrere vitæ.

Ici est le lieu où la mort se plaît à secourir la vie.

On lit dans l'amphitéâtre des Ecoles de Chirurgie , à Paris , l'inscription suivante , qui est encore plus belle ; elle est de *San-teuil* ; c'est tout dire.

Ad cædes hominum prisca amphiteatra patebant :
Ut dicant longum vivere nostra patent.

Voici deux traductions de cette inscription , l'une plus allongée , & l'autre plus ferrée.

Dans ses Cirques ouverts l'antiquité barbare
Enseignoit au mortel l'art d'abrèger ses jours :
Ici par un secret & plus doux & plus rare
On apprend le moyen d'en prolonger le cours.

ou

Le Cirque offroit dans Rome un champ libre au carnage :

Le nôtre enseigne à l'homme à prolonger son âge.

V. Un Auteur moderne prétend que le scrupule des Chinois touchant la dissection des cadavres est un de ces préjugés qu'il faut à la vérité tâcher de déraciner

peu-à-peu , mais qui tient à un excellent principe qu'il faut respecter , & qui a peut-être conservé chez eux plus de vies , que l'anatomie n'en auroit sauvé. Il seroit certainement à souhaiter qu'on pût accoutumer les Chinois , au moins les Médecins & Chirurgiens , à étudier par la dissection des cadavres les parties du corps humain , & l'art de guérir les maladies : mais le Pere Perennin , qui a vécu très-long-tems parmi eux , ne croit pas qu'on puisse jamais les persuader à ce sujet , par des raisons tirées les unes de la piété filiale , les autres de l'horreur naturelle qu'ils ont d'ouvrir & de disséquer le corps d'un homme , de la même maniere qu'on met en pieces celui d'une bête.

Comment cependant accorder la délicatesse des Chinois sur cette matiere , avec la coutume qu'ils ont de suffoquer les enfans qui leur viennent de trop , ou de les exposer aux chiens & aux bêtes féroces ? Nos Grecs des tems fabuleux en faisoient autant , il est vrai ; mais ils

étoient bien éloignés de cet esprit d'humanité & de sagesse , dont on dit que les Chinois se sont toujours fait une loi rigoureuse.

Cette objection naturelle leur a été faite plusieurs fois : la plupart alors baissoient les yeux , & soupiroient sans répondre , aimant mieux se taire que de donner de mauvaises raisons : d'autres , en condamnant la pratique où l'on est chez eux d'exposer les enfans , disoient que les Européens , dans l'usage où ils sont de disséquer des cadavres , sont du moins aussi cruels & aussi barbares que ceux qui parmi les Chinois exposent leurs enfans ; leur raisonnement à cet égard étoit assez judicieux.

Il n'y a , disent-ils , que les pauvres , les esclaves , les meres malades ou dépourvues de lait & des autres moyens d'élever leurs enfans , qui les exposent. Un Chinois , pour le peu qu'il soit aisé , n'en vient jamais à cette extrémité. Mais quelle nécessité si pressante y a-t-il d'ou-

vrir les corps , de fouiller dans leurs entrailles comme dans une mine , pour en tirer des connoissances plus curieuses qu'utiles ? La terre , la mer , les montagnes , les plaines , les cavernes , les mines , les animaux terrestres & aquatiques ne fournissent-ils pas aux Médecins toutes les drogues nécessaires pour la guérison des maladies qui sont curables ? Et puisque par la dissection des cadavres on ne trouve point de remedes qui rendent l'homme immortel , pourquoi respecter si peu la nature humaine , jusqu'à déchirer par lambeaux la chair de ceux qui ne nous ont point offensé ? On déterre , il est vrai , à la Chine des scélérats , dont les crimes n'ont été découverts qu'après leur mort ; on ne les coupe point en pieces , parce que leurs chairs sont pourries ; mais on jette leurs ossemens dans les grands chemins hors des villes , pour y être foulés par les bêtes de charge , & moulus par les charrettes , juste punition de leur crime , ordonnée par la loi , &c. &c.

VI. Guillaume Rondelet , fameux Médecin de l'Université de Montpellier , avoit un zele outré pour les dissections. On assure qu'un de ses enfans étant mort , il en fit lui-même la dissection. C'est pousser furieusement loin l'enthousiasme de l'anatomie. Posthius son disciple nous apprend aussi que Rondelet voyant Fontanus son ami & son collegue très-dangereusement malade , il le pria instamment d'ordonner par son testament qu'après sa mort on lui remît son corps pour le disséquer.

VII. Riolan n'a pas craint d'agiter dans son *Anthropographie* la question si l'on peut disséquer des hommes vivans ; & ce qu'il y a encore de plus surprenant , c'est qu'il conclut que dans quelque cas on peut entreprendre cette dissection : il appuye son sentiment de divers exemples , qui semblent le confirmer. Les mœurs ont donc bien changé depuis le siècle dernier ; car nous ne croyons par qu'on trouvât maintenant dans toute l'Europe un seul

Chirurgien qui eût la barbarie d'ouvrir encore vivant son semblable.

DUMOULIN, ou plutôt MOLIN, *Médecin*. I. Si vous avez besoin de Médecins, dit l'Ecole de Salerne, il y en a trois auxquels vous pouvez avoir recours en tout tems & avec sûreté, l'esprit gai & tranquille, l'exercice modéré, & la diete. C'est aussi ce que disoit M. Dumoulin, fameux Médecin de ce siècle, mort il y a trente à quarante ans. Il étoit presqu'à l'agonie, & entouré de plusieurs de ses Confreres, qui déploroient sa perte, lorsqu'il leur dit : *Messieurs, je laisse après moi trois grands Médecins*. Chacun des Médecins présens crut tout de suite être un des trois; mais ils furent bien détrompés, lorsque Dumoulin leur apprit que c'étoit *l'eau, l'exercice & la diete*.

II. Dumoulin aimoit beaucoup l'argent, & il en recevoit beaucoup. On cite à ce sujet de lui plusieurs traits, qui peuvent trouver place dans ce recueil. Il sortoit de voir un de ses malades qui l'a-

voit payé en belle monnoie blanche ; comme la somme étoit un peu forte , il l'avoit mise dans ses poches. Il n'eut rien de plus pressé en rentrant chez lui , & en montant ses escaliers , que de compter les écus qu'il avoit reçus ; l'attention qu'il prêtoit à ce compte l'empêcha de voir un particulier qui se trouva sur le même escalier , & qui le connoissoit. Ce particulier lui dit en plaisantant : Attendez , Monsieur Dumoulin , je vais vous chercher une chaise. Dumoulin le regarde , & lui répond d'un ris moqueur : Apprends , nigaud , qu'on est toujours à son aise , quand on compte son argent.

III. Le grand amour pour ce métal est presque toujours accompagné d'une dose plus ou moins forte d'avarice. A cet égard Dumoulin ne le cédoit à personne. Il fut mandé un jour pour voir le Prince , Comte de Clermont , qui étoit malade ; son Chirurgien vint le prendre dans une voiture du Prince , conduite par celui qu'on appelle chez les grands *le Cocher du corps*.

La visite faite, Dumoulin se sert de la voiture pour faire deux ou trois visites dans le même quartier où demeueroit le Prince. A la dernière visite, après être descendu de voiture, il cherche longtemps dans ses poches, & finit par en tirer une piece de six sols qu'il présente au Cocher; celui-ci, comme on s'en doute bien, ne la prit pas, puisqu'il n'auroit pas pris six francs: mais il se fit un plaisir de conter cette histoire à tous ceux qui voulurent l'entendre.

Nota que chez le Prince, Dumoulin recevoit trois louis par visite.

IV. Dumoulin voyoit dans une maladie très-grave un riche Financier: soit arrangement particulier, soit que Dumoulin l'eût ainsi exigé, à chaque visite on lui donnoit douze francs. Il arrive un matin à la maison du Financier; à peine sa voiture est à la porte, & avant qu'il descende, un laquais vient lui dire, les larmes aux yeux, que son maître est mort dans la nuit. Cela ne se peut, répond

Dumoulin. Le laquais a beau insister, & lui dire que rien n'est plus vrai ; que le Chirurgien même qui en sort, l'a certifié. Je vous dis que cela ne se peut, réplique Dumoulin, & je suis sûr qu'on s'est trompé. Tout en disant cela, il descend de son carrosse, entre dans la maison, monte l'escalier, & se rend droit à la chambre du mort. Il fait semblant de lui tâter le pouls, la région du cœur, de l'examiner par-tout, & finit par dire qu'il est effectivement mort. Il sort, & demande dans l'anti-chambre les douze livres qui lui revenoient pour sa visite. Sur quelques difficultés qu'on lui fit, il dit qu'il ne désespéreroit pas qu'on ne lui eût donné ses douze francs. On fut obligé, pour s'en débarrasser, de les lui compter. C'est bien ici le cas de dire, *auri sacra fames*, &c.

V. Il voyoit un jour avec M. Sylva, Médecin non moins fameux que lui, mais plus instruit & moins intéressé, il voyoit, dis-je, un grand Seigneur

qui étoit très-dangereusement malade , au point qu'à la dernière visite qu'ils lui firent tous les deux , il mourut entre leurs mains. Comme on ne s'attendoit nullement à une mort aussi prompte , elle donna lieu à beaucoup de murmures dans l'appartement , & sur-tout dans l'anti-chambre , où les domestiques se permettoient contre les deux Médecins des propos , qui pouvoient avoir pour eux des suites très-fâcheuses. M. Sylva , qui naturellement étoit timide , eut peur , & fit part de ses craintes à M. Dumoulin , & finit par lui dire : *Par quelle porte sortirons-nous ?* Dumoulin , qui ne craignoit rien , pourvu qu'il fût payé , lui répondit : *Par la porte où l'on paie* , & sortit avec intrépidité de l'appartement , suivi de Sylva , qui étoit tout tremblant. Voilà ce qui s'appelle un trait de caractère ; le suivant vaut bien celui-là.

VI. Un homme de la plus grande économie , pour ne pas dire avare , ayant entendu dire que Dumoulin à cet égard

l'emportoit sur lui , va le trouver un soir , en hiver , sur les huit heures. Il le trouve dans une petite chambre enfumée par la vapeur d'une lampe , qui ne donnoit presque point de lumière. Il lui dit en entrant : J'ai appris , Monsieur , que vous êtes l'homme du monde le plus économe ; je le suis un peu : mais je souhaiterois l'être davantage , & je viens vous prier de me donner quelques leçons à ce sujet. N'y a-t-il que cela , répondit Dumoulin ? Prenez ce siège , & asseyez-vous. En disant cela , il éteignit sa lampe , & ajouta : Nous n'avons pas besoin d'y voir pour parler ; nous en ferons d'ailleurs moins distraits. Eh bien ! de quoi s'agit-il ? Ah , Monsieur , s'écria l'étranger , cette leçon d'économie me suffit ; je vois bien que je ne ferai jamais qu'un petit garçon auprès de vous ; mais je vous proteste que j'en profiterai. Il se retira aussi-tôt à tâtons.

ONGUENT. I. Le principal fond des opérations magiques des Prêtres Mexi-

cains étoit un onguent composé de suifs de plusieurs animaux vénimeux & de quelques autres ingrédiens , comme la résine , le noir de fumée , & particulièrement une herbe , qui avoit la malheureuse propriété de déranger le cerveau. Pour faire cet onguent , ils amassoient un grand nombre de reptiles vénimeux , qu'ils brûloient en présence de leurs Dieux. Leurs cendres broyées dans un mortier avec du tabac , & mêlées avec les ingrédiens dont nous venons de parler , composoient cet onguent merveilleux , auquel ils donnoient le titre pompeux de *mets* ou *nourriture des Dieux*. Par le moyen de cette composition , ils disoient avoir un commerce intime avec les démons , se vantoient de pouvoir guérir toutes les maladies , d'apprivoiser les lions , les ours & les animaux les plus féroces.

II. Dans le portrait que trace l'Abbé de la Porte , dans son Voyageur François , tom. XIV , pag. 99 & suiv. d'Anne Zinga , Reine d'Angola , Princesse féroce

& barbare , il dit qu'elle avoit persuadé aux Jaggas , que de la chair & des os d'enfans mâles pilés dans un mortier , elle favoit composer un onguent qui donnoit une force extraordinaire , & qui rendoit invulnérable. Elle fit un jour assembler le peuple , égorgea publiquement un enfant de deux ans qu'elle avoit adopté , le broya avec un pilon , & y mela une certaine poudre , dont elle fit une pâte mystérieuse : puis s'étant dépouillée toute nue , elle oignit son corps de cette affreuse composition.

III. Entre les reptiles singuliers de la Chine , il y a une espece de lézard qu'on appelle tantôt *dragon de muraille* , parce qu'il se glisse le long des murs , tantôt *garde du Palais* ou *garde des Dames* , parce qu'il sert , dit-on , à éprouver & à conserver leur pudicité ; voici comment. On apprend , & c'est *Navarette* qui raconte ce fait dans son *Histoire des Voyages* , tom. II , pag. 489 , dont il paroît très persuadé , que les Empereurs

Chinois ont coutume de frotter le poignet de leurs femmes & de leurs concubines d'un onguent composé de la chair de ce lézard. On suppose que cet onguent leur imprime une marque qui ne s'efface point, tant qu'elles sont chastes, mais qui disparoît, lorsqu'elles ont fait quelque breche à leur honneur.

Dans la partie méridionale de l'Europe, & sur-tout dans les climats brûlans de toutes les contrées où le tempérament est plus précocé, plus vif & plus ardent, une telle épreuve troubleroit souvent la tranquillité des ménages. Mais les lézards de nos contrées n'ont heureusement pas pour les maris la même vertu que ceux des Chinois.

IV. Un Charlatan débitoit au marché

Certain onguent qu'il surfaisoit du double.

Par la sambleu, dit un rustre fâché,

A nos dépens c'est pêcher en eau trouble.

L'hiver dernier, vous l'avez moins vendu.

D'accord, moi-même en ai l'ame peinée

Mais cet onguent est d'huile de pendu,

Et les Normands ont manqué cette année.

Cette

Cette épigramme est de M. de Morvillers.

ORDONNANCE. I. Triller raconte qu'un Médecin de sa connoissance avoit toujours sa poche pleine d'ordonnances & de recettes. Lorsqu'il étoit consulté par des malades , il les faisoit prendre au hasard , les assurant que le remede qu'ils tireroient , seroit sans doute le plus convenable à leur maladie. En effet une Dame tourmentée d'un grand mal de gorge , ayant eu recours à cet Esculape , elle fouilla dans sa poche , & voyant qu'elle avoit tiré l'ordonnance d'un clystere , elle se mit si fort à rire , que l'abcès qu'elle avoit à la gorge , creva , & qu'elle fut totalement guérie.

II. M. Fagon , consulté sur la maladie de Bayle , lui prescrivit un exact régime sans aucun remede particulier , & finit sa consultation par ces mots : « Je souhaitterois passionnément qu'on pût épar-

II. Part.

K

» gner toute cette contrainte à M. Bayle ,
 » & qu'il fût possible de trouver un re-
 » mede auffi fingulier que le mérite de
 » celui pour lequel on le demande ».
 Bayle étoit mort , quand cette ordon-
 nance arriva à Rotterdam.

III. Un Médecin Suiffe ne paffoit ja-
 mais auprès d'un cimetiere fans fe couvrir
 le vifage avec fon mouchoir. Quelqu'un
 lui en ayant demandé la raifon , c'est ,
 répondit-il , que bien des gens étant ici
 par mon ordonnance , j'ai peur que quel-
 qu'un d'eux ne me reconnoiffe , & ne
 m'oblige de gîter avec lui.

IV. Entre tous les chefs d'accufation
 dressés fous Charles I Roi d'Angleterre ,
 par la Chambre des Communes contre le
 Duc de Buckingham , il y avoit celui
 d'avoir fait prendre au feu Roi une mé-
 decine , fans l'ordonnance du Médecin de
 Sa Majefté.

V. Le conte fuivant , tiré du Mercure
 de France , août 1743 , pag. 1785 , doit
 trouver place ici.

Certaine fièvre ayant par rude assaut
 Réduit au lit le payfan Thibault ,
 Luce sa femme , active , mais peu fine ,
 L'alarme au cœur & les larmes aux yeux ,
 Courut soudain consulter de son mieux
 Messer Evrard , Docteur en médecine ,
 Dont le savoir n'étoit pas fort prisé ;
 Voire d'autant qu'Evrard n'étoit aisé ,
 Maint concluait que c'étoit un franc âne ,
 Conclusion digne d'un franc cheval.
 Notre Docteur , lorsque la paysane ,
 En son jargon simple & non doctoral ,
 L'eût informé des symptômes du mal ,
 Mit par écrit, comme il n'y manquoit gueres ,
 Son ordonnance ample , & telle en tout point ,
 Qu'elle eut primée chez les Apoticaire ,
 Desquels au reste Evrard ne parla point
 A Luce , neuve en ces sortes d'affaires.
 Lui donnant donc le papier d'une main ,
 Et tenant l'autre ouverte aux honoraires ,
 Que votre époux , dit-il , demain matin
 Prenne cela dans un verre de vin ,
 Moyennant quoi , j'ose bien lui promettre
 Soulagement. Luce au pied de la lettre
 Entend la chose , & sans rien acheter
 Qu'un peu de vin, s'en retourne au plus vite ,
 Bien résolue à tout exécuter ,
 Et désirant heureuse réussite ,

Désir qu'en elle il est bon de noter.
 Tout étant prêt pour l'aurore naissante,
 La campagnarde à son mari présente
 Vin & papier dans un vase de bois.
 Thibault, muni d'un grand signe de croix,
 Sans trop d'efforts sçut avec confiance
 Venir à bout d'avalier l'ordonnance,
 Qui flatte moins son goût que la boisson.
 Qu'arriva-t-il après ? Rien que de bon.
 Le mal fit place à la convalescence
 En peu de jours, & cette guérison
 Au Médecin fit un honneur immense.

VI. On a dit que les ordonnances de feu M. Tronchin étoient toutes savonnées, parce qu'il appliquoit le savon à toutes sortes d'infirmités. En effet, M. le Comte de Ch*** s'étant rendu à Genève, exprès pour y consulter ce célèbre Médecin, de retour il communiqua à plusieurs personnes l'ordonnance qu'il en avoit reçue : ayant été confrontée avec plusieurs autres, il se trouva qu'il y avoit dans toutes du savon ; ce qui fit dire plaisamment que si la blanchisseuse de M. Tronchin l'eût sçu, elle lui eût intenté un procès.

VII. Comme rien n'échappe aux soins paternels de Sa Majesté Imp. Joseph II , pour la conservation de ses Sujets , Elle a visité Elle-même , en 1784 , le grand Hôpital de Milan , & a poussé l'exactitude de ses observations , jusqu'à lire les ordonnances du Médecin. Elle trouva dans l'une le *Saccharum Saturni* ordonné à une dose extrêmement forte. Ayant questionné le Médecin qui avoit prescrit le médicament , celui-ci répondit qu'il s'en rapportoit à l'Apoticaire qui connoissoit la qualité de cette drogue , & qui n'en employoit que la quantité convenable à l'état du malade. Cette betise dangereuse a , comme on s'en doute bien , coûté son emploi , au Médecin. *Mercure de France* , n°. 17, 1785 , p. 149.

HALEINE. I. Rien de plus commun que de rencontrer dans la société des personnes dont l'haleine sent très-mauvais ; ce qui est très-incommode à ceux qui se trouvent dans leur voisinage , & ce qui

a donné lieu à nombre d'histoires plaisantes & de bons mots , dont nous ne rapporterons ici que les meilleurs.

II. Un grand Seigneur qui avoit l'haleine mauvaise , affectoit de ne rien dire à une Dame dans une visite qu'il lui rendit. La dame , piquée , voulant se venger de ce silence insultant , appella ses gens , & leur dit : *Voyez si Monsieur n'est pas mort ; pour moi je le crois , & la preuve , c'est qu'il pue , & ne dit mot.*

III. Un Gascon étant au parterre à côté d'un Mousquetaire dont l'haleine puoit , lui demanda quelle piece on alloit jouer. Le Mousquetaire lui répondit brusquement : *Me prenez - vous donc pour une affiche ? L'affiche seroit bien puante , répartit le Gascon. Sur cette réponse , ils sortent tous les deux , & mettent l'épée à la main : mais le Gascon , délibérant un peu , dit à son ennemi : Prenez garde , Monsieur , à ce que vous allez faire ; si vous me tuez , vous n'en puerez pas moins. Si je vous tue , vous en puerez davantage.*

Cette saillie fit rire le Mousquetaire , & ils se séparèrent bons amis.

IV. Un autre quidam qui puoit beaucoup , se demenoit avec force pour trouver place dans une assemblée ; quelqu'un qu'il pressoit plus vivement dit : Il faut donc bien de la place à cet homme là ? Autant qu'à trois autres (répondit M. du Chatel qui étoit présent , & qui le connoissoit) , savoir , une pour lui , & une de chaque côté , qu'on n'oseroit occuper.

V. On lit dans la vie de S. Colomban , que prêchant un jour aux environs du Lac de Zurich , & voyant les habitans prêts à faire un sacrifice à leurs Idoles , ayant au milieu d'eux une grande cuve pleine de bière qu'ils alloient offrir au Dieu Mars , S. Colomban souffla dessus , & dans l'instant la cuve se brisa , la bière se répandit , & les spectateurs se regardant les uns les autres , dirent avec étonnement : *Cet homme-là a une bonne haleine.*

VI. Une courtisanne reprochoit à Hieron, tyran de Syracuse, qu'il avoit l'haleine puante. Hieron ne dit rien ; mais il alla se plaindre à sa femme , de ce qu'elle ne l'avoit pas averti de ce défaut. Je croyois , répondit cette femme vertueuse , que tous les hommes avoient l'haleine semblable à la vôtre. Une Duchesse de Bretagne fit la même réponse à son mari.

VII. L'haleine d'Abdalmalek , cinquieme Calife qui regna en 784 , & qui fit la conquête des Indes , de la Mecque , de Medine , &c. étoit si infecte , qu'elle tuoit , dit-on , les mouches qui se reposerient sur ses levres. C'est bien là ce qu'on appelle une hyperbole orientale.

VIII. Cardan nous apprend dans son livre de *Subtilitate* , qu'un Frere du Roi de France étant malade d'un ulcere (il ne dit pas où) , fut parfaitement guéri en huit jours par l'haleine d'un enfant de douze ans qu'on fit coucher avec lui. Il fait à ce sujet la remarque , que les vieillards n'ont souvent l'haleine mauvaise ,
que

que parce qu'ils manquent de chaleur , & que leur estomac est rempli de crudités. Cette remarque est sans fondement , & n'a pas plus de réalité , que cette épigramme faite à plaisir contre un vieillard qu'on suppose médifant , & dont l'haleine étoit mauvaise :

Ton haleine est insupportable :

Tu médis toujours , vieux barbon :

Ah ! que ton haleine est détestable !

Il n'en sort jamais rien de bon.

IX. Ce qu'il y a de frappant dans la complexion des Eskquimaux & des Groenlandois , c'est l'extrême chaleur de leur estomac & de leur sang ; ils échauffent tellement par leur haleine les huttes où ils s'assembent en hiver , que les Européens s'y sentent étouffés , comme dans une étuve, où la chaleur est trop graduée ; aussi ne font-ils jamais de feu dans leur habitation en aucune saison , & ils ignorent l'usage des cheminées dans le climat le plus froid du globe.

X. Benferade étant un jour dans une compagnie , où une demoiselle qui avoit l'haleine très-forte se mit à chanter , il dit à son voisin , après qu'elle eut chanté : Voilà une très-belle voix & de fort belles paroles ; mais l'air n'en vaut rien.

XI. Un Comédien disoit à une Dame qu'elle avoit l'haleine d'Aricie. La Dame lui demanda l'explication de cette énigme. Ne connoissez - vous pas , lui répondit le Comédien , ce vers de la Phedre de Racine , où Hippolite dit à Aricie :

Ai-je pu résister au charme *decevant* ?

Le Comédien , qui ignoroit que *decevant* vient du verbe *decevoir* , faisoit trois mots d'un seul , & prononçoit comme s'il y avoit dans le vers :

Ai-je pu résister au charme *de ce vent* ?

c'est-à-dire , du vent qui sort de votre bouche. Il croyoit que le galant Hippolite faisoit dans cet endroit compliment à Aricie sur la douceur de son haleine,

XII. M. de Meude-Monpas a mis en vers & inféré dans le Mercure de France , du 3 janvier 1784, cette repartie du fameux tragique Crebillon :

Un jeune Auteur , à l'haleine un peu forte ,
 A Crebillon , qu'il rencontre à propos ,
 Demande un jour comment , de quelle sorte
 Il pourroit faire expirer son héros ,
 Sans le secours du fer de Melpomene.
 Le vieux Tragique , infecté de l'haleine
 Du jeune Auteur , lui dit d'un ton fort doux :
 Eh ! qui peut mieux l'empoisonner que vous ?

HARVÉE. C'a été à l'aide de l'expérience , de sa raison & de ses lectures , que ce Médecin , dont le nom vivra dans tous les siècles , découvrit la plus importante de toutes les fonctions , celle de laquelle émanent toutes les autres , la circulation du sang ; quelques Anatomistes l'avoient simplement entrevue , d'une manière même très-confuse & très-vague ; elle n'est plus , graces à Harvée , un être de raison. Il a allumé le flambeau de la conviction qui éclaire les esprits les moins

crédules. Voici ce que dit à ce sujet l'Auteur d'un poëme intitulé *l'Inoculation*, qui a paru il y a quelques années.

Harvée, environné d'expériences sûres,
Pénètre de nos corps le dédale incertain,
Perce de nos vaisseaux les profondeurs obscures :
Il découvre aux mortels qu'ils portent dans leur
sein

Mille ruisseaux de sang divisés dans leur course,
Et par divers canaux remontant vers leur source.
Là leurs flots comprimés dans un double bassin
S'en échappent encore, & reprennent sans cesse
Le cours que leur trace l'éternelle Sagesse.
Nous admirions Harvée, & ses lâches rivaux
Contre lui de la haine, allumoient les flambeaux.

EMETIQUE. I. Que diroit-on d'un Médecin qui pour un crachement de sang violent s'aviserait d'ordonner au malade trois ou quatre grains d'émetique ? Il seroit sans doute honni, & exposé aux injures du public, peut-être même de ses confrères. Il y a cependant dans l'Histoire de l'Académie Royale des Sciences, année 1715, page II de l'Histoire, une

observation de M. Rouhault, sur un vomissement de sang, plusieurs fois répété, que ce Praticien dit n'être venu à bout de guérir qu'en administrant l'émetique au malade. De pareilles observations mettent bien en déroute les raisonnemens de l'art.

II. Lorsque Louis XIV fut à l'extrémité à Calais, le 8 juillet 1658, il n'y eut que l'émetique qui lui sauva la vie. Peu de tems après, le Cardinal Mazarin mourut pour en avoir pris, ce qui fit dire que l'émetique étoit d'un grand secours, puisqu'il avoit sauvé deux fois la France.

BORGUESE. C'étoit un Médecin du Cardinal de Tournon : il mérite d'être connu, parce qu'il ne fut mis à mort que pour avoir rendu la vie à son maître. Voici comme ce fait est rapporté dans un livre intitulé : *Les Jésuites, marchands, usuriers, &c.* L'Empereur de la Chine avoit accordé au Cardinal de Tournon une audience particuliere; le Prélat de retour fut

au milieu du souper attaqué d'un mal si subit & si violent , que tous ceux qui étoient présens , & l'Empereur lui-même à qui on en fit part , ne douterent pas qu'il n'eût été empoisonné. M. Borguese , son Médecin , l'ayant tiré d'affaire , les ennemis du Cardinal , les Jésuites , eurent le crédit d'éloigner de sa personne cet habile homme , & de le faire renfermer à Canton dans un lieu mal sain & obscur, où il fut accablé de nombre d'infirmités. Quelques Mandarins , touchés de son sort , le firent mettre dans une prison plus saine & plus éclairée ; mais peu de tems après , le premier mai 1714 , un des soldats qui le gardoient , lui enfonça dans la tempe gauche la pointe d'une espee de ciseaux dont les Chinois se servoient pour couper l'argent , & il mourut presque aussitôt. C'est ainsi que ce Médecin , pour avoir tiré des portes de la mort un ennemi des Jésuites , fut immolé à leur vengeance.

CAUTERE. I. Une femme de Frenoy-le-Comte , enceinte de trois mois , alloit

tous les jours , par esprit de charité ,
panser une de ses voisines qui avoit un
cautere au bras droit. Six mois après ,
cette femme charitable accoucha d'un en-
fant qui portoit au bras droit , précisément
au même endroit , un cautere naturel ,
tout semblable à celui de sa voisine. Dif-
férens remedes employés pour cicatriser
ce cautere furent inutiles , & l'écoulement
de pus , qui étoit périodique , ne cessa
qu'avec la vie de l'enfant. Ce fait est tiré
des Affiches de Touraine & d'Anjou ,
année 178... , n^o. 7 , pag. 28.

II. On lit dans l'Almanach des Muses
de l'année 1785 le trait suivant :

Tout prêt d'entrer dans le lit nuptial ,
Pardonnez-moi , disoit Monsieur Dorval
A sa moitié ; mais je ne puis plus taire
Un triste aveu que m'obligent à vous faire
Ma conscience & le nœud conjugal.

— Expliquez-vous. — J'ai... Quoi ? — J'ai cer-
tain mal.....

Que jusqu'ici craignant de vous déplaire
J'ai cru devoir dérober à vos yeux.

—Vous m'alarmez.—Ce mal me désespère.

—Qu'est-il donc ? --- C'est , Madame , un cautere.

--- Un ? Ce n'est rien ; moi , Monsieur , j'en ai deux.

III. Feu M. Morand , le Chirurgien , n'étoit ni méchant ni fatyrique. Il faut donc qu'il eût bien à se plaindre du Chirurgien sur lequel il a tenu le sarcasme qui suit , pour qu'il se le soit permis. *Si jamais , a-t-il dit , on vient à perdre la composition de la pierre à cautere , qu'on brûle M. L*** & de ses cendres on tirera de quoi composer la pierre à cautere la plus forte qui ait jamais existé.*

VIRGINITÉ. I. S'il est impossible , dit Salomon , de connoître dans la mer le chemin d'un vaisseau , dans l'air celui d'une aigle , sur un rocher celui d'un serpent , il sera aussi impossible de découvrir le chemin que fait un homme , quand il presse amoureusement une fille. Le sage qui a prononcé cet oracle , & à l'expérience duquel on peut bien s'en rapporter,

connoissoit la difficulté , pour ne pas dire l'impossibilité qu'il y avoit d'être certain de l'intégrité d'une fille. C'est néanmoins à cet état que la plupart des hommes attachent beaucoup d'importance. « Les
 » hommes , dit à ce sujet M. le Comte
 » de Buffon , ont voulu trouver dans la
 » nature ce qui n'étoit que dans l'ima-
 » gination ». *Venette* , dans son *Tableau de l'amour conjugal* , & M. de Lignac , dans un livre intitulé : *De l'homme & de la femme , considérés physiquement dans l'état du mariage* , ont traité cette question fort au long , & rapporté plusieurs traits singuliers , plusieurs usages bizarres de certains peuples sur cet objet ; nous en citerons quelques-uns plus bas.

II. Un jeune Médecin de Montpellier disoit à une fille de Paris qui avoit une grosse fièvre : « J'ai , ma mie , une
 » poudre spécifique contre votre mal.
 » Si vous êtes vierge , elle vous guérira
 » infailliblement ; si au contraire vous ne
 » l'êtes pas , & que vous osiez en faire

» usage, elle vous fera très-nuisible ;
 » voyez, consultez-vous, & sur-tout ne
 » me trompez pas ». La malade, après
 un peu de réflexion, lui dit : Donnez-moi,
 je vous prie, quelque autre remède, & si
 vous y mettez de votre poudre, n'en
 mettez pas beaucoup.

III. Severin Pineau, un des plus habiles
 Chirurgiens du 16^e siècle, & mort Doyen
 de sa compagnie en 1619, a traité très-
 amplement & très-savamment de tout ce
 qui regarde les marques & les signes de la
 virginité. Il rapporte une observation sin-
 gulière que voici. Un jeune & noble Ju-
 risconsulte épousa, dit-il, une Demoiselle
 de seize ans, dans le tems qu'elle avoit
 ses regles. Notre jeune Avocat, enflammé
 du désir d'avoir progéniture, jouit de sa
 femme avec la vivacité commune aux
 gens de son âge ; il éprouva la plus grande
 facilité dans les approches, & ce qu'il
 avoit approuvé dans d'autres genres de
 travail, lui fut ici très-désagréable. Au
 lieu de passer la nuit dans les plaisirs, il

fut d'une tristesse des plus profondes , & dès qu'il fut jour , il alla trouver les pere & mere de sa nouvelle femme , auxquels il porta ses plaintes. Ceux-ci , plus experts que lui , lui conseillèrent d'attendre , pour voir sa femme , que ses regles fussent cessées. Ce conseil fut suivi , & le mari trouva ensuite bien plus de résistance qu'auparavant , & beaucoup de consolation.

IV. Un Ouvrage qui mériteroit d'être traduit , à cause des recherches curieuses qu'il renferme , c'est le traité de *Virginitate , Virginum statu & jure* , 1610 , in-12 , par Henry Kornmann. L'Auteur a rassemblé tout ce qui se trouvoit épars çà & là dans différens livres sur ce qui concerne la virginité & les vierges ; il est quelquefois un peu libre dans ses discours ; mais son érudition est curieuse & amusante.

V. Quel contraste dans les goûts & dans les mœurs des différentes nations ! Après le cas que nous voyons que font

la plupart des hommes de la virginité, imagineroit-on que certains peuples la méprisent, & regardent comme un ouvrage servile la peine qu'il faut prendre pour emporter cette fleur ? Que la superstition ait porté certains peuples à céder les premices des vierges aux Prêtres de leurs Idoles, ou à en faire une espèce de sacrifice à l'idole même ; que les Prêtres des Royaumes de Cochin & de Calicut jouissent de ce droit ; que chez les Canarins de Goa les vierges soient prostituées de gré ou de force par leurs plus proches à une Idole de fer, on peut, on doit même gémir sur l'erreur de ces peuples : mais enfin les vûes de religion qui les portent à ces excès, semblent les excuser.

Mais que chez d'autres peuples on attache un déshonneur à dépuceler une fille ; qu'au Royaume d'Arracan & aux Isles Philippines un homme se croie déshonoré, s'il épousoit une fille qui n'eût pas été dépucelée par un autre ; que dans la

Province de Thibet les meres cherchent des étrangers , qu'elles prient instamment de mettre leurs filles en état de trouver des maris ; qu'à Madagascar les filles les plus débauchées soient le plutôt mariées ; ce font là de ces grossieres contrariétés avec lesquelles ni nos mœurs ni nos idées ne peuvent en aucune maniere se lier. Que les usages des anciens étoient bien différens ! Ils avoient tant de respect pour les vierges , que lorsqu'elles étoient condamnées au dernier supplice , on ne les faisoit mourir , qu'après que le bourreau les avoit déflorées.

VI. Curdeli , un des meilleurs Poètes qu'ait eu l'Italie , a composé le sonnet suivant , à l'occasion d'un mariage ; c'est proprement un épitalame. C'est la virginité qui parle , & qui s'adresse à la nouvelle mariée :

Del letto marital questa è la sponda ;
 Più non lice seguirti : io parto : addio.
 Ti fui custode dall' età la più bionda ,
 E per te gloria accrebbi al regno mio.

Sposa , è Madre or Sarai , se il ciel seconda
 L'insubra speme , ed il commun desirio ;

Già vezzeffiando ti carpiſce , è ſfronda
I gigli amor , che di ſua mano ordio.

Diſſe , è diſparve in un balen la Dea ,
E invan trè volte la chiamò la bella
Vergine , che dilei par anche ordèa.

Sceſe fratanto , è ſfolgorando in viſo
Fecondita , la mon le preſe , è diella
Al caro ſpoſo , è il duol cangioſi in viſo.

» C'eſt ici le lit nuptial : te voilà par-
» venue au rivage. Adieu , je me retire ;
» il ne m'eſt pas permis de te ſuivre plus
» loin. Je t'ai gardée tous les inſtans de
» ta jeuneſſe la plus tendre , & tu n'as pas
» peu ſervi à accroître la gloire de mon
» regne. Mais tu vas être épouſe , & tu
» ſeras mere , ſi le Ciel ſeconde l'eſpoir
» de la providence & le deſir commun de
» nos peuples. Deja le folâtre amour ra-
» vage les lys , & éparpille les feuilles
» de la roſe qu'il a fait éclore : adieu.
» Ainſi la Déeſſe parla , & diſparut
» comme l'éclair. La jeune innocente qui
» la voyoit s'éloigner , & qui la regrettoit
» encore , la rappella trois fois en vain.

» Mais la fécondité descendit du Ciel , &
 » se présenta devant elle dans tout son
 » éclat. Elle saisit une de ses mains qu'elle
 » mit dans celles de son époux , & le plaisir
 » prit la place de la douleur ».

Il n'y a que ceux qui entendent l'Italien , qui puissent juger de la beauté de ce sonnet ; la traduction n'en approche pas.

CHIMISTE. I. *Duo sunt* , dit Patin , *animalia mendacissima* , *Herborista & Chymista* ; j'en pourrois nommer , ajoute-t-il , un troisieme ; mais je ne vous le dirai qu'à l'oreille ; feroit-ce un crime de leze-faculté , que de dire que Patin a entendu parler ici du Médecin ?

II. Les Chimistes , dit Bayle , dans ses Lettres , qui prétendent trouver par-tout la pierre philosophale , & qui vont bonnement la chercher jusques dans Amadis , Perceforest , & dans le Roman de la Rose , regardent le *Conte de Permission* comme un Ouvrage de philosophie hermetique ,

où l'on a développé sous diverses figures emblématiques l'art précieux de transformer les métaux , & c'est ce qui fait que les curieux le recherchent encore avec quelque soin. Pour moi , ajoute Bayle , qui n'ai point de raison pour en porter un semblable jugement , j'aime mieux le regarder comme une satyre assez froide de diverses personnes de la Cour , du tems d'Henri IV.

III. Il y a une estampe de M. Lepicié , Graveur du Roi , faite d'après un tableau de M. Chardin , qui représente un Chimiste dans son laboratoire , lisant attentivement un livre d'Alchimie , tandis que des garçons sont occupés à préparer différentes drogues : on lit ces vers au bas de l'estampe :

Malgré tes veilles continuelles
Et ce vain attirail de chimique savoir ,
Tu pourrois bien trouver au fond de tes cornues
La misere & le désespoir.

C'est ce qui n'arrive que trop souvent à
ces Messieurs.

IV. Le Bey Mahomet entendoit assez la chimie , passoit même pour avoir trouvé la pierre philosophale , parce qu'il avoit amassé beaucoup d'or : détrôné par ses sujets , le Bey d'Alger lui offrit de le rétablir sur son trône , à condition qu'il lui communiqueroit son secret. L'offre fut acceptée. Le Bey d'Alger remplit sa promesse : Bey Mahomet remplit aussi la sienne , en lui envoyant en grande pompe des bèches & des focs de charrue , & lui faisant dire en même tems que l'agriculture étoit la pierre philosophale des Rois & des nations , parce qu'elle convertit tout en or.

V. La fable suivante , intitulée *le Chymiste* , est de l'Abbé Mongenot , mort Chanoine du Temple , dont on a quelques chansons & quelques poésies fugitives , dans des recueils imprimés. Il fit cette fable contre la Motte , à l'occasion de sa dispute avec Voltaire , sur l'usage d'écrire en prose les Tragédies & les Comédies. Nous remarquerons en

passant que cette discussion , qui donna lieu à plusieurs écrits , est peut-être la seule dispute polemique, qui se soit traitée d'une façon honnête & polie de part & d'autre , excepté cette fable :

Certain Chimiste , assez habile ,
Pour s'être fait connoître en bien , autant qu'en mal ,

Aux champs , à la Cour , à la Ville ,
Et qu'un tas de grimauds y trouvent sans égal ,
Toujours en forcené méditant quelque ouvrage ,
Fit tant, qu'un beau matin, par l'ardeur du charbon,
De l'odorat , qu'il n'avoit pas trop bon ,
Il perdit pour jamais entièrement l'usage.

Notre ouvrier , réduit en cet état ,
Entreprend un traité : Sur quoi ? Sur l'odorat ;
Et parcourant les dons de Flore & de Pomone ,
Il lui prend en gré de prouver
Que chacun a tort de trouver
L'œillet plus odorant que sa sœur l'Anemone.

Or , voici le rare moyen
Qu'il prend pour mettre à chef cette rare entreprise ;

Dans un matras il met la fleur exquise ,
La décompose , & fait si bien ,
Que de son exacte analyse

Il en conclut, en grand Logicien ,
 Que l'œillet ne l'emporte en rien
 Sur l'Anemone , & que pure betise
 Nous fait préférer cette fleur.
 D'un ton piteux , pour couronner l'erreur ,
 Il dit encor , que tous tant que nous sommes ,
 Tristes jouets d'une convention ,
 Furtivement faite entre tous les hommes ,
 Nous donnons à l'œillet notre admiration.
 Quel est le fruit de son délire ?
 Ses nouveaux sentimens seront-ils bien suivis ?
 Non : les nez fins le laissent dire :
 Mais les punais sont tous de son avis.

Nous fera-t-il permis de faire la réflexion, sans vouloir déplaire à nos Philosophes modernes , qu'à cet égard ils sont un peu Chimistes ?

VI. Un Chimiste , qui faisoit le Médecin , fut un jour appelé auprès d'un malade. La compagnie étoit nombreuse , sur-tout en femmes. Notre homme veut faire le docteur , & parler en savant des admirables productions de la nature. Il citoit à tous momens *Paracelse* , dans les Ouvrages duquel il disoit avoir vu les

choses les plus curieuses. Les femmes l'écou-
toient attentivement , lorsqu'il ajouta
qu'entr'autres secrets donnés par cet ha-
bile Chimiste , il avoit trouvé celui de
faire un enfant sans le secours d'une fem-
me. Ce discours ne fut pas bien reçu ,
comme on le croit bien , des femmes pré-
sentes : une d'elles prit la parole , & dit
que ce secret étoit diabolique , & que
l'Auteur auroit dû être brûlé avec son
livre. Toutes les femmes ayant pris parti
dans cette affaire , le Chimiste fut trop
heureux de trouver la porte , pour se
soustraire à leur vengeance. Mais le bruit
de cette aventure s'étant répandu par-
tout , il perdit bientôt toute la réputation
qu'il s'étoit acquise par ses remèdes.

VII. Le madrigal suivant peint au na-
turel le Chimiste :

J'eus du ciel en naissant d'assez grands avantages :

J'eus toute sorte d'héritages.

Dans le feu cependant j'ai consumé mon bien ,

Après cent métamorphoses.

Dieu fit toutes choses de rien ,

Et moi rien de toutes choses.

VIII. Henri Kunraht, Chimiste de la secte de Paracelse, fit beaucoup parler de lui au commencement du dix-septieme siecle, & fut Professeur en médecine à Leipfick. Mollerus prétend que Kunraht étoit un adepte, qui possédoit la pierre philosophale. Il nous apprend lui-même qu'il avoit obtenu de Dieu *le don de discerner le bien & le mal dans la chimie*. Il mourut à Dresde en 1605. Il a laissé plusieurs ouvrages d'une obscurité impénétrable, & qui ne servent qu'à prouver son fanatisme & sa charlatanerie, & à démontrer que s'il avoit obtenu de Dieu le don du discernement, il n'avoit pas obtenu celui de la raison & du jugement. Les curieux recherchent cependant son *Amphiteatrum Sapientiæ æternæ*, &c. qui a été censuré par la Faculté de Théologie de Paris.

BOUGHTON. C'étoit un Chirurgien Anglois, qui a ouvert le commerce de l'Inde à ses compatriotes, & voici com-

ment. Ayant été envoyé en 1636 de Surate à Agra , pour traiter une des filles de l'Empereur Schaw-Jehan , il guérit cette Princesse , & pour récompense le Monarque lui accorda , entr'autres faveurs , le privilege d'un commerce libre dans tous les pays de sa domination. Boughton se rendit sur le champ dans le Bengale , pour y acheter des marchandises , & les faire passer par mer à Surate. A peine fut-il de retour , qu'il fut chargé de traiter la favorite du Nabad de la Province, d'une maladie très-dangereuse. L'ayant rappelée à la vie, le Nabad lui fit une pension , confirma le privilege de l'Empereur , & lui promit d'en faire jouir tous les Anglois qui viendroient au Bengale. Boughton informa de tout le Gouverneur Anglois à Surate , & ce fut par le conseil de ce dernier , que la compagnie envoya d'Angleterre , en 1640 , deux vaisseaux au Bengale , ce qui fut le commencement d'un commerce très-suivi.

BARNABY. On appelloit ainsi un célèbre

Médecin de Londres , qui fut un jour appelé chez un riche négociant de cette ville , pour traiter un de ses amis attaqué d'une fièvre ardente , avec transport au cerveau. Le Docteur l'examine , fait les questions ordinaires , & apprend que deux jours auparavant le malade avoit été à la Comédie , & qu'à son retour il s'étoit mis au lit , où il n'avoit pu s'endormir. Ces renseignemens ne donnant pas au Médecin des lumières suffisantes , il dresse une ordonnance quelconque , & se retire.

Comme il n'étoit pas de ces Médecins dont l'ame dure & mercenaire se borne aux soins matériels dont on les paie , & qu'il aimoit les hommes pour le seul plaisir de les obliger , il avoit coutume , en sortant de chez ses malades , de réfléchir sur tout ce qu'ils lui avoient dit , afin d'en tirer quelque pronostic utile sur leurs aveux. Il se rappella que le jour où le jeune homme avoit été à la Comédie , la piece qu'on donnoit étoit *Barnevelt*. Il lui vint aussi-tôt dans l'esprit , que la fièvre & le

délire de son malade pouvoient n'être que l'effet trop violent qu'avoit fait sur lui cette piece.

Plein de cette idée, il retourne chez lui. Après avoir conversé pendant quelque temps de choses indifférentes, il lui demande sans affectation si son ame n'avoit pas été émue par la piece qu'il avoit vu jouer. Oh ! terriblement, terriblement, répondit le malade avec une sorte de phrénésie ; j'ai cru que j'en mourrois. Il n'en fallut pas davantage au Docteur pour l'éclairer sur la cause de la maladie. Il se conduisit en conséquence, & guerit son malade. Extrait d'une gazette Angloise, intitulée : *The General Advertiser*.

Cette anecdote prouve qu'un Médecin habile & attentif, fait tirer parti des plus légères circonstances, pour guérir les malades.

TÊTE DE MORT. I. Chez les anciens Mexiquains, le jour où l'on immoloit les prisonniers, étoit une très - grande fête
dans

dans le pays. On réservoir les têtes pour construire ce qu'on appelloit le *cimetiere des sacrifices*, c'est-à-dire, une espee d'amphitéâtre fabriqué de chaux & de têtes de mort, dont les dents se présentoient en dehors, & formoient le spectacle le plus horrible. Il y avoit à l'entrée de l'édifice quatre grandes tours, qui n'étoient faites que de pareils matériaux. Les Espagnols compterent, dit-on, plus de cent trente mille têtes dans la composition de ces affreux bâtimens, sans y comprendre celles des tours. La ville entretenoit plusieurs personnes, qui n'avoient d'autres fonctions, que de remplacer les têtes qui tomboient, & de conserver l'ordre établi dans cet abominable édifice.

II. Un Sultan, étant à la promenade, rencontra un Derviche qui tenoit une tête de mort sur ses genoux, qu'il considéroit très-attentivement, paroissant même plongé dans une profonde rêverie. L'attitude & l'attention du Derviche surprirent le Sultan. Il l'aborde, & lui demande le sujet

de ses réflexions. « Prince , répondit , le
 » Moine , cette tête s'est offerte ce matin
 » à ma vue : depuis cet instant , je cherche
 » inutilement à découvrir si c'est celle
 » d'un puissant Mornarque comme Votre
 » Majesté , ou celle d'un pauvre Derviche
 » comme moi ».

III. Les Feuillans de la premiere réforme avoient imaginé un genre de mortification bien singulier : on mettoit des cranes humains sur leur table , & ils n'avoient pas d'autre tasse pour boire.

IV. Le Pere Honoré , célèbre Capucin , traitoit en chaire , sous une forme burlesque , les vérités les plus terribles de la religion , & cependant , en faisant rire , il brisoit les cœurs. Lorsqu'il prêchoit , il prenoit dans ses mains une tête de mort. Parle , lui disoit-il en son langage provençal , ne serois-tu pas la tête d'un Magistrat ? Comme elle n'avoit garde de répondre , il ajoutoit , *qui ne dit mot consent* ; il lui mettoit alors un bonnet de Juge , & lui faisoit une sévère mercuriale sur les abus

qu'elle avoit pu commettre dans l'exercice de son ministère. Il jettoit ensuite cette tête avec une espèce d'emportement, & en reprenoit successivement plusieurs autres, parcourant ainsi toutes les conditions, & adressant à chaque tête un discours analogue à l'état qu'il lui avoit donné; il la coëffoit différemment, suivant les sujets qu'il avoit à traiter, & toujours avec le refrain, *qui ne dit mot consent.*

EUNOME. Tel est le nom vrai ou supposé d'un Médecin qui est le sujet de la 73^e. épigramme du Poëte Ausone; elle nous fait voir que dans ce tems-là on regardoit la plupart des Médecins comme de vrais Charlatans. « Ce Médecin dit un jour que Cajus son malade ne pouvoit en rechapper. Cependant il ne mourut pas de cette maladie, plutôt par le secours des Dieux, que par celui du Médecin. Peu de tems après, Eunome l'apperçut, ou crut le voir en songe, pâle, défiguré, & semblable

» à un spectre. Qui êtes-vous, s'écria-t-il ?
 » Je suis Cajus. Quoi ? vous vivez encore !
 » Non sans doute ; mais que venez-vous
 » faire ici ? Comme j'ai conservé la mé-
 » moire des hommes que j'ai connus dans
 » ce monde , je suis venu par ordre de
 » Pluton pour chercher les Médecins. A
 » ces mots , Eunome pâlit de frayeur.
 » Ne craignez rien , répliqua Cajus. Tout
 » le monde assure , comme moi , qu'il
 » n'est personne de prudent qui osât vous
 » donner le nom de Médecin.

ANUS. I. L'arche du Seigneur ayant
 été prise par les Philistins (1. Reg. v. 6.),
 sa main s'appesantit sur eux , & elle les
 frappa d'une maladie douloureuse dans
 l'an^{us} , ou *dans le plus secret de la partie*
d'où sortent les excréments , in secretiori
parte natium , suivant la Vulgate : cepen-
 dant les Interprètes ne sont pas d'accord
 sur la signification du terme original tra-
 duit par le mot *anus* , ni sur la nature
 de la maladie dont furent frappés les Phi-

listins ; les uns croient que ce furent des hémorroïdes internes , d'autres disent que ce fut la dysenterie , d'autres la fistule , ce que désigne assez clairement le Psalmiste , en disant (Psalm. LXXVII. 66.) *percussit inimicos suos in posteriora , opprobrium sempiternum dedit eis.* Au vers. 9. les Septante & la Vulgate ajoutent , *que les Philistins firent des sieges de peaux* pour s'asseoir plus mollement , à cause de leur incommodité. Hérodote semble avoir eu quelque connoissance de cette maladie ; mais il l'a mal entendue , & en a attribué la cause à une autre chose ; il dit que les Scythes ayant pillé le temple d'Ascalon , ville célèbre des Philistins , la Déesse *Derceto* ou *Vénus* , qu'on y adoroit , les frappa d'une maladie honteuse , qu'on croit être les hémorrhoides , laquelle passa à leur postérité.

Quoi qu'il en soit , leurs Prêtres & leurs Devins conseillèrent aux Philistins , pour se garantir de cette incommodité , de faire cinq figures d'anús d'or , de les

mettre dans l'arche ou auprès, & de renvoyer le tout; ce qui fut exécuté.

II. Virgile parle dans l'Enéide de la métamorphose de Chalybe, vieille Prêtresse de Junon, dont la furie Aleçon prit la forme, pour inspirer à Turnus le desir de la guerre. L'Abbé Desfontaines rapporte à ce sujet une plaisante bévue d'un traducteur qui rendit ce passage de Virgile, *fit Chalybe Junonis anus*, par ces mots, *le derriere de Junon est fait d'acier*.

III. Les Espagnols appellent l'anús, *ojo sin nisia*, œil sans prunelle.

URETHRE. Il n'est personne qui ne sache ce que c'est que le canal de l'urethre qui donne issue à l'urine. Chez les peuples de Tierra-Firme, le supplice d'un homme qui débauche une fille vierge, consiste à lui enfoncer dans le canal de l'urethre un petit bâton hérissé d'épines qu'on y tourne plusieurs fois; ce tourment est si douloureux, qu'il cause ordinairement la mort; cependant on laisse au coupable la liberté de se guérir, s'il le peut.

LABROSSE , (Pierre de la) né en Touraine , habile dans son art , souple & intrigant , fut tellement gagner les bonnes graces de Philippe le hardi , fils de Louis IX , que ce Prince , devenu Roi , l'employa dans les plus importantes affaires , & l'éleva à la dignité de Chambellan , place qui jusqu'alors n'avoit été occupée que par les personnes de la premiere qualité. On peut voir dans *l'Essai sur l'Histoire générale des Tribunaux* , &c. de M. Des-Effarts , tom. I. pag. 390 , toutes les ruses & les fourberies qu'employa ce favori pour conserver les bonnes graces de son maître. Il étoit venu à bout de perdre la Reine dans l'esprit du Roi , & de lui faire croire qu'elle avoit empoisonné Louis son fils aîné : mais une aventure singuliere ayant dessillé les yeux de Philippe , il fit arrêter Labrosse , qui fut convaincu de trahison , & pendu aux fourches patibulaires en 1276.

SQUELETTE. I. Un Chirurgien Hollandois , qui s'étoit fixé à Moscou , jouoit

du luth dans les momens que sa profession lui laissoit libres ; plusieurs *Strelits* , en passant dans la rue , s'arrêterent à la porte du Chirurgien pour l'entendre. Un d'eux plus curieux , ayant apperçu un squelette pendu derriere lui , qui étoit agité par le vent de la fenêtré , fut si effrayé , qu'il prit aussi-tôt la fuite , en criant que cette maison étoit habitée par un forcier. Les autres *Strelits* , qui partagerent la frayeur de leur camarade , répandirent dans le public que ce forcier faisoit danser les morts au son du luth.

Le Czar & le Patriarche nommerent trois personnes pour vérifier le fait ; on assembla ensuite le Conseil , & le pauvre Chirurgien fut condamné à être brûlé vif avec son squelette.

Heureusement un Seigneur , plus instruit que le Conseil , représenta au Czar que dans les pays , où la chirurgie avoit fait des progrès , on avoit des squelettes sur lesquels on étudioit la composition du corps humain ; il fit sentir par-là com-

bien il étoit atroce & ridicule d'avoir condamné au feu un Chirurgien , pour avoir eu chez lui un squelette.

Sur cette représentation sage , l'infortuné Hollandois auroit fans doute dû être déclaré innocent , peut-être même récompensé par le Czar ; mais la seule grace que le Seigneur Russe put obtenir , ce fut de faire commuer la peine du feu en celle du bannissement perpétuel. Le squelette , qui avoit été regardé comme complice du crime prétendu du Chirurgien , fut condamné à subir les peines qui avoient été prononcées contre celui-ci ; il fut traîné dans les rues de Moscou , & ensuite brûlé.

II. Chez les Acouacats chacun réduit en poudre les squelettes de ses pere & mere , & des personnes qu'il a le plus aimées ; puis il avale cette poudre dans quelque liqueur. *Est-ce par une semblable piété*, dit à ce sujet M. de Saint-Foix , *que nous allons dans nos églises respirer les corpuscules de la corruption de tous les cadavres qu'on y enterre ?*

III. Le Docteur Graon , membre du College de Clare à Cambdrige , étant mort à Paris , fit un testament par lequel il laissa tout son bien à ce college , à condition que son squelette seroit placé dans la bibliotheque , à côté des tablettes où étoient les livres , dont il avoit déjà fait présent de son vivant.

I V. Le cimetiere des Innocens de Paris renferme dans une de ses Chapelles un squelette très-estimé des connoisseurs ; on croit que c'est un chef-d'œuvre de *Germain Pilon*. Il est dans une petite armoire fermée contre le corridor situé du côté de la rue S. Denys ; il a environ trois pieds de haut ; le bras droit est couvert par un morceau de draperie ; le gauche est cassé ; il ne reste de sain que la main qui tient un rouleau déployé , sur lequel sont des lettres gothiques très-difficiles à déchiffrer. On ne connoît pas certainement la matiere de ce squelette ; les uns disent que c'est de l'albatre ,

& d'autres de l'yvoire. On ne le laisse voir que depuis le jour de la Toussaint jusqu'au lendemain à midi. Il a donné lieu à un procès entre le Chapitre de S. Germain-l'Auxerrois & les Marguilliers de cette église, qui se disputèrent cette piece. M. Mannory rapporte l'origine & la fin de ce procès dans le cinquieme volume de ses *Plaidoyers & Mémoires*, pag. 359. Les Marguilliers perdirent au Châtelet & au Parlement, & le squelette resta aux Chanoines de S. Germain-l'Auxerrois.

V. Le fameux Vesale étant allé à Padoue en 1546, pour présider à une nouvelle édition de ses Ouvrages, profita du loisir, que lui laissoit son séjour dans cette Ville, pour préparer un squelette d'homme dont il fit présent au Corps des Médecins; ils le reçurent avec le plus grand plaisir, & pour preuve de leur reconnaissance, y ajouterent l'inscription suivante, qu'on y lit encore aujourd'hui.

Andreas Vesalius Bruxell.

Caroli V. Aug. Archiaterus

Laudatis , Anatomicarum

Administr. comon.

In hâc urbe regiâ ,

Publicaturus

Virile quod cernis sceleton

Artis & industriæ suæ

Specimen.

Anno christiano

M. D. XLVI.

Exhibuit , erexitque.

VI. Dans le festin de Trimalcion , Petrone dit : » Tandis que nous étions à » boire , un esclave apporte un squelette » d'argent , dont les muscles & les vertebres avoient une flexibilité merveilleuse. On le jetta jusqu'à deux fois sur la table , & deux fois cette statue fit d'elle-même des mouvemens & des grimaces singulieres ; alors Trimalcion s'écria : Voilà donc ce que nous ferons tous , quand la mort nous aura plongé dans la tombe , tant il est vrai que l'homme est moins que rien ».

Sant doute ce squelette étoit mu par des ressorts particuliers , à peu-près com-

me les automates de nos fameux Artistes. Cette anecdote prouve , 1°. que les anciens avoient comme nous leurs mario-nettes ; 2°. l'usage où on étoit alors d'apporter au commencement du festin un squelette pour avertir les convives de se livrer à la joie & au plaisir , en leur rappelant qu'ils avoient peu de tems à vivre , & que le lendemain peut-être ils n'existeroient plus. Il nous semble que cet usage eût dû plutôt ôter l'appetit que l'exciter , amener la tristesse plutôt que la joie.

COTE. I. On a dit que S. Philippe de Neri étoit si fort embrasé du feu de l'amour divin , que deux de ses côtes s'étoient déplacées pour donner plus d'espace aux violentes agitations de son cœur : merveille , a-t-on ajouté , dont tout le monde fut témoin après sa mort. Il n'y auroit dans ce fait , en le supposant vrai , de merveilleux que la cause qu'on lui attribue , n'étant pas extraordinaire de trouver des sujets chez lesquels il manque

une ou deux côtes. On a même appelé *Adamites* les hommes qui se sont trouvés dans ce cas.

II. Saint Augustin (*de Genesi*) croit que Dieu ne rendit point à Adam sa côte , & qu'ainsi notre premier pere eut toujours une côte de moins. C'étoit apparemment , dit M. de Voltaire , une des fausses côtes ; car le manque d'une des côtes principales eût été trop dangereux ; peut-être n'est - ce aussi qu'un symbole de l'union qui doit regner dans le mariage.

III. Un jeune homme qui ne quittoit presque jamais une demoiselle qu'il aimoit , dit à quelqu'un qui le badinoit à ce sujet : Je cherche , comme fils d'Adam , la côte qui me manque , dont je crois que mademoiselle a été formée à mes dépens.

IV. Roberg a remarqué à la foulque , ou morelle , ou jodelle , *fulica vulgaris* , genre d'oiseau aquatique , & de l'ordre des oiseaux plongeurs , que les

côtes sont doubles, osseuses, & qu'elles se croissent.

MANDRAGORE. I. Tel est le nom d'une plante sans tiges, dont on distingue deux especes, l'une blanche ou mâle, & l'autre noire ou femelle. Les anciens & quelques modernes ont avancé bien des choses singulieres sur cette plante; mais la plupart sont des fables ridicules qui méritent à peine qu'on s'y arrête. C'est ainsi qu'Albert a dit que la mandragore représente l'homme avec la distinction des deux sexes; c'est ainsi qu'on assure qu'elle croît au-dessous des gibets, & qu'elle se forme de la graisse & des urines qui tombent des corps des pendus, fable de la même nature que celle des dents de serpents semées par Cadmus, ou que celle qui fait naître Orion de l'urine de Jupiter, de Mercure, ou de Neptune; c'est ainsi qu'on croit que sa racine, lorsqu'on l'arrache, fait un cri; c'est ainsi enfin que par une crédulité aveugle, qui a passé

des anciens aux modernes , on se persuade que ceux qui en arrachent la racine , sont dès-lors en butte à toutes sortes de malheurs , & qu'ils ne vivent pas long-tems après , ce qui rend raison des précautions que prenoient , suivant Pline , les anciens pour arracher cette plante.

II. Dans des tems très-postérieurs , les racines des mandragores ont passé pour être prolifiques. Moïse dit (Genes. xxx. 14.) que Ruben , fils Lia , étant un jour allé dans les champs , y trouva des mandragores qu'il apporta à sa mere. Rachel en eut envie , & les demanda à Lia , qui les lui accorda , à condition que Jacob demeureroit avec elle la nuit suivante. Rachel ayant une très-grande envie d'avoir des enfans , on a lieu de présumer que ce ne fut que dans cette vûe là qu'elle désira les mandragores de Lia. Ce qui fortifie cette conjecture , c'est que les anciens ont donné à la mandragore le nom de *pomme d'amour* , & à Vénus celui de *mandragaritis*. L'Empereur Julien

lien , dans son Epître à Calixene , dit qu'il boit du jus de mandragore pour s'exciter à l'amour. Ce qu'il y a de certain , c'est que Rachel conçut un fils après en avoir mangé , & qu'elle en remercia le Seigneur : ce qu'il y a encore de bien sûr , c'est que cette propriété des mandragores a été supposée chez toutes les nations & dans tous les tems. On fait que Machiavel a fait une Comédie sur ce préjugé vulgaire. Jean-Baptiste Rousseau a aussi fait une Comédie en cinq actes sur le même sujet , laquelle est imprimée dans ses Œuvres.

COLIN, *Médecin*. Bernard de Palissy , dont M. de Fontenelle a dit , *qu'il étoit aussi grand Physicien que la nature seule puisse en former* , s'est moqué , dans ses *Observations sur les abus de la médecine* , du charlatanisme de certains Médecins de son tems (en 1560) , ou plutôt de la simplicité des malades qui se fioient aux promesses emphatiques de ces empiriques. II

rapporte cette petite ruse d'un sieur Sébastien Colin, Médecin d'une ville de Poitou, lequel a publié en 1558 un Livre sur les urines avec ce titre : *Bref dialogue contenant les causes, jugemens, couleurs & hipertases des urines, lesquelles adviennent le plus souvent à ceux qui ont la fièvre.*

« Il y avoit, dit Palissy, en une petite
 » ville de Poitou, un Médecin aussi peu
 » savant qu'il y en eut dans tous les pays,
 » & toutefois par une seule finesse il se
 » faisoit quasi adorer. Il avoit une étude
 » secrete bien près de la porte de sa
 » maison, & par un petit trou, il voyoit
 » ceux qui lui apportoit des urines,
 » & étant entré dans la cour, sa femme,
 » bien instruite, se venoit asseoir sur un
 » banc près de l'étude, où il y avoit une
 » fenêtre fermée de chassis, & interro-
 » geoit le porteur d'où il étoit, lui di-
 » soit que son mari étoit en la ville, mais
 » qu'il viendrait bientôt, & le faisoit
 » asseoir auprès d'elle, l'interrogeoit du

„ jour que la maladie prit au malade , &
 „ en quelle partie du corps étoit son mal ,
 „ & conséquemment de tous les effets &
 „ signes de la maladie ; & pendant que le
 „ messager répondoit aux interrogations ,
 „ le Médecin écoutoit tout , & puis sor-
 „ toit par une porte de derriere , & ren-
 „ troit par la porte de devant , par où
 „ le messager le voyoit venir. Lors la
 „ dame lui disoit : Voilà mon mari , parlez-
 „ lui. Ledit porteur n'avoit pas sitôt pré-
 „ senté l'urine , que Monsieur le Médecin
 „ ne la regardoit avec fort belle conf-
 „ tance , & après il faisoit un discours sur
 „ la maladie , suivant ce qu'il avoit en-
 „ tendu du messager par son étude ; &
 „ quand le messager étoit retourné au
 „ logis du malade , il contoit comme un
 „ grand miracle le savoir du Médecin , qui
 „ avoit connu toute la maladie , soudain
 „ qu'il avoit vu l'urine , & par ce moyen
 „ le bruit de ce Médecin augmentoit de
 „ jour en jour „.

La ruse du Médecin Colin a été utile depuis à bien d'autres Charlatans, qui ont sçu, comme lui, en cachant leur secret, duper le public.

EXISTENCE (l'). M. Piis, très-connu par ses excellens Opéras comiques, joués avec le plus grand succès sur le Théâtre Italien, a fait l'épigramme suivante sur ce mot :

L'existence est une pendule
Que par soi-même il faut guider :
Malheur à l'homme trop crédule
Qui la donne à raccommo-der !
On croit qu'Hippocrate calcule,
Quand il s'agit d'y regarder.
Mais il l'avance sans scrupule,
Ne pouvant la retarder.

M. Moreau, Médecin à Vitry-le-François, a fait ainsi la parodie de cette épigramme :

L'existence est une pendule
Qu'en vain soi-même on veut guider,
Malheur à tout homme incrédule
Qui ne la fait raccommo-der.

Sans doute qu'Hippocrate calcule ,
Quand il s'agit d'y regarder.

Il la retarde sans scrupule ,
Quoiqu'on s'obstine à l'avancer.

EAUX DE PASSY. Une jeune Dame fort aimable , mais attaquée de vapeurs , ainsi que cela est ordinaire à toutes les jolies femmes , prenoit depuis six semaines , par ordre de son Médecin , les eaux de Passy , sans en ressentir aucun soulagement. Celui qui étoit chargé de lui envoyer les bouteilles , à mesure qu'elle en prenoit , se trouva un jour chez un Financier son ami & celui de la Dame , lequel plaifanta beaucoup sur l'inutilité de cette boisson , & , suivant son goût dominant , persuada à son ami que la Dame feroit beaucoup mieux de prendre de l'eau-de-vie d'Andaye , que de l'eau ferrugineuse. Enfin il perora si bien , qu'il fit consentir l'ami commun à recevoir de lui trois bouteilles d'eau-de-vie d'Andaye , & à les porter chez la Dame , en lui faisant accroire que c'étoit des eaux de Passy.

L'eau-de vie fut mise au bain Marie dans un gobelet , à la dose d'environ un demi-septier , & apportée à la Dame , qui étoit au lit , par sa femme de chambre. Au moyen de la précaution que la malade prenoit , pour éviter l'odeur des eaux , de se pincer le nez , lorsqu'elle buvoit , la liqueur passa dans le gosier avec la promptitude de l'éclair : mais à peine fut-elle dans l'estomac , qu'elle se fit vivement sentir : la malade se trouva bientôt attaquée de tous les symptômes de l'ivresse la plus complete ; elle vomit beaucoup ; mais ce qu'on aura peine à croire , & ce qui est pourtant consigné , pag. 150 d'un des Journaux Encyclopédiques , dont j'ai égaré la note , c'est que cette crise finie , la malade se trouva parfaitement guérie de tous les maux dont elle se plaignoit , & n'eut plus besoin de Médecin.

CHAPETONADE. On donne ce nom à une maladie qui attaque presque toujours ,

& plus particulièrement ceux qui arrivent à Carthagene en Terre-Ferme. Ce nom vient du mot *Chapeton* qu'on donne aux Européens nouvellement arrivés. Ceux qui sont atteints de cette maladie, éprouvent un délire si furieux, qu'on est obligé de les lier pour les empêcher de se mettre en pieces ; ils expirent souvent au milieu de ces transports, comme dans une espece de rage. Les malades ne sont pas reçus dans les hôpitaux, à moins qu'ils ne soient en état de payer. Ceux qui ne peuvent par cette raison y entrer, n'ont d'autre ressource que la nature & la providence. Mais c'est à ce point que le peuple les attend. Une Negresse libre, une Mulatre ou une Indienne, touchée de leur état, les retire chez elle, & les traite avec autant de soin que d'affection. S'ils meurent entre ses mains, elle les enterre, & son zele va jusqu'à leur faire dire des messes. Il est vrai que la suite ordinaire de cette maladie est que le malade, s'il guérit, épouse sa bienfaitrice.

ÆGOLETHRON. C'est le nom que Pline donne à une plante, que nous appellons *chamænodendros*, *pontica maxima*, *ms-pili folio flore luteo*, qui a été très-bien observé par Tournefort dans son voyage au Levant. Cette plante, très-commune en Colchide, est curieuse à connoître, à cause de l'effet singulier que produisent le suc & l'odeur de ses fleurs. Le miel qu'on en recueille enivre, rend furieux, & fait tomber en léthargie; c'est ce qui arriva à l'armée des dix mille, auprès de Trebizonde. Les soldats ayant mangé beaucoup de cette plante, qui a un goût assez agréable, bientôt les forces leur manquèrent; ils tomberent comme des gens ivres, & on y vit la terre jonchée de corps comme après une bataille. Cet assoupissement dura à peu près vingt-quatre heures, & disparut à la même heure qu'il avoit commencé. Les malades étoient alors affoiblis, comme des gens qui auroient éprouvé une superpurgation.

ENTORSE.

ENTORSE. George II , Roi d'Angleterre , avoit coutume d'aller tous les samedis, l'été, à Kinsington. La Princesse Amélie se donna une entorse dans un de ses voyages; on appliqua dessus des compresses trempées dans l'eau-de-vie. Croiroit-on que dans le compte de la fin de l'année , le comptable porta un article de 365 bouteilles d'eau-de-vie pour l'usage de la Princesse ? Cette anecdote est tirée des papiers Anglois, année 1780.

HERNIE. I. Le même Roi d'Angleterre passant en revue un Régiment, fut singulièrement affecté de ce qu'on étoit obligé de délivrer 82 congés , pour cause de hernie. Il dit qu'il feroit donner cent mille écus à celui qui trouveroit le moyen de guérir cette maladie si commune. Un Chirurgien, séduit par la promesse du Roi, s'adonna uniquement à cette branche de l'art de guérir , afin de trouver ce remède ; deux années de travaux & de recherches ne l'ayant pas conduit à son but, il aima

mieux l'avouer, que d'exposer des malades à des expériences incertaines & peut-être dangereuses; ce qui n'empêcha pas Georges II. de lui faire donner quarante mille liv. pour le dédommager de ses peines, & récompenser son zele. M. Maget, qui rapporte ce trait historique dans sa brochure intitulée, *l'Art de guérir radicalement & sans bandages les hernies*, auroit bien dû prendre ce Chirurgien pour modele; il en fait bien les raisons.

II. Il y a toujours eu une espece de honte attachée à ces fortes de maladies; elle est consignée dans les Auteurs de tous les tems. Juvenal, Sat. x, v. 205; Martial, lib. iiii, épigr. xxiv, en font mention. L'histoire rapporte qu'entr'autres insultes faites par les soldats au cadavre de l'Empereur Commode, ils le nommoient *Hernieux*. Lampride nous apprend qu'en effet il avoit une hernie volumineuse, qui n'avoit point échappé aux regards des Romains. Cette honte avoit pour principe dans les deux sexes les mêmes objets. Les hommes craignoient qu'on ne prît

de là mauvaise opinion de leur virilité , & les femmes craignoient d'inspirer du dégoût ; peut-être même les hommes avoient-ils les deux craintes. Si c'étoit un préjugé , il n'est pas encore détruit.

III. Le tour suivant , assez plaisant , fut joué par deux particuliers à un Abbé de leur connoissance , & à plusieurs Chirurgiens herniaires. Le Comte de * * * dans le négligé d'un malade languissant , le ventre entouré de serviettes , qui faisoient un gros volume , monte dans un fiacre avec le Baron C * * * , fait arrêter sur le quai Pelletier , à une boutique où pendoient des brayers. Le Laquais avertit le Bandagiste , qu'il y a dans la voiture , qui est à sa porte , un Abbé de très-grande condition , qui demande à lui parler. Le Chirurgien monte dans la voiture. Le prétendu malade lui dit qu'il est venu à Paris pour consulter sur une hernie considérable qu'il porte depuis long-tems , qu'on l'a adressé à lui comme étant très-expérimenté , & en état de le guérir , ce qu'il

le prie d'effectuer le plutôt possible, offrant même de le payer d'avance; ce que refuse le Chirurgien. Il convient avec lui d'aller le visiter le lendemain matin à huit heures, & de lui porter plusieurs brayers à essayer. On donne au Bandagiste le nom & la demeure de l'Abbé, dont on vouloit se jouer. Le Comte & le Baron vont répéter la même scène chez plusieurs autres Chirurgiens herniaires, auprès desquels ils jouent le même rôle; en sorte que le lendemain sur les huit heures arrivent à la porte de M. l'Abbé H * * * les uns après les autres, une file de carrosses, desquels descendent des Chirurgiens avec des brayers, demandant à parler à M. l'Abbé. L'étonnement de l'Abbé de voir tant de Chirurgiens à ses trousses, la surprise de ces Chirurgiens de se trouver en aussi grand nombre, leurs brayers à la main, leur dialogue avant d'être défabusés, ce qu'ils dirent lorsqu'ils le furent, le chagrin enfin d'avoir été pris pour dupes, ainsi que l'Abbé, tout cela donna

lieu à une scène des plus comiques. Il fallut pourtant se résoudre à quitter la place ; les uns payerent leur fiacre , & s'en retournerent à pied , les autres se firent reconduire chez eux.

IV. On interrogeoit un jeune aspirant à la maîtrise sur les hernies ; il étoit question de la cure , & on lui demanda les moyens curatifs à employer , dans le cas où la hernie est accompagnée d'étranglement. Comme il en oublioit un , qui réussit quelquefois dans ce cas , l'application de la glace sur la hernie , celui qui l'interrogeoit , après le lui avoir rappelé , lui demanda comment il emploieroit ce moyen. Il répondit avec la plus grande ingénuité & très - sérieusement , qu'il feroit fricasser la glace avec du beurre ou de la graisse , pour en faire un cataplasme qu'il appliqueroit sur la tumeur. Les risées qu'excita cette réponse furent telles , que l'examen ne put être continué.

COMMERSON. I. C'étoit un Médecin

Botaniste & Naturaliste du Roi; il acquit de vastes connoissances en cette partie. Il avoit été aux terres australes avec M. de Bougainville, pour y faire des observations sur les trois regnes de la nature. Il est resté depuis à l'Isle de France, où il est mort en 1774. En partant il avoit laissé à M. *Vachier*, Médecin, son ami, un testament olographe, daté des 14 & 15 octobre 1766, qui a été ouvert, & qui a fait du bruit par les dispositions originales, curieuses & bienfaisantes qu'il contient. Il y est dit : « Au cas où je » viendrois à décéder dans une ville où » il y eût des Ecoles de médecine ou » de chirurgie, je destine mon cadavre à » être porté au plus prochain amphitéâtre, pour y être disséqué pour l'instruction publique, priant M. le Démonstrateur d'anatomie y dénommé, d'en faire un squelette artificiel qui puisse déposer perpétuellement au public du desir ardent que j'ai eu toute ma vie de lui être utile ».

Il fonde à perpétuité un prix de morale pratique , qui fera appelé *prix de la vertu* , & qui confistera en une médaille de deux cent livres , portant pour légende , *virtutis practicæ præmium* ; laquelle sera délivrée tous les ans à quiconque aura fait la meilleure action connue dans l'ordre moral & politique : il supplie le Parlement d'être le protecteur & l'exécuteur de cette fondation , &c.

Il legue au Cabinet d'Estampes du Roi toutes ses collections botaniques , consistant en plus de 200 volumes in-folio , qui contiennent les herbiers & les recherches de plusieurs Botanistes de nom , &c.

Il paroît que ce testament n'a pas eu lieu , sur - tout eu égard à la clause du prix de la vertu. Le fils a sans doute profité de la liberté que son pere lui a laissé , pour ne la pas exécuter. Ce qu'il y a de certain , c'est que le Tribunal qui existoit alors sous le nom de Parlement , n'a pas connu de cette fondation.

Lorsque ce Médecin partit pour son

voyage , il laissa à Paris *Jeanne de Baret* , dite *de Bonnefoy* , sa gouvernante. Comme elle avoit fait auprès de lui , mais inutilement , toutes les instances possibles pour l'accompagner , elle prit le parti de se déguiser en homme , se rendit à Rochefort , où devoit s'embarquer son maître , & se présenta comme matelot volontaire : pour qu'il ne la reconnût pas , elle se barbouilloit le visage avec du goudron , évitoit d'ailleurs sa présence le plus qu'elle pouvoit ; ce qui dura tout le tems de la traversée ; enfin débarquée , & n'ayant plus à craindre d'être renvoyée , elle se fit connoître du Docteur , qui ne put qu'être enchanté d'une telle marque de fidélité & d'attachement.

SCHUPPACH. Michel Schuppach , fameux Médecin Suisse , surnommé *le Médecin Spagyriste de la Montagne* , est mort en 1781. Voici une notice de sa vie , tirée du Journal de Littérature , année 1781 , n°. 10. Il étoit né à Pighan , village Suisse ,

à deux lieues de Berne , de parens pauvres. Ayant préféré l'exercice de la chirurgie à toute autre profession, il fut mis de bonne-heure chez un Chirurgien de campagne. Il pratiqua pendant vingt-cinq ans cette partie de l'art de guérir, sans cependant jouir d'une grande réputation ; mais il mit ce tems à profit, & acquit beaucoup de connoissance. Abandonné, pour ainsi dire, à lui-même, sans livres & sans secours, il acheta des cadavres, disséqua, & décrivit toutes les maladies qu'il fut à même de traiter. D'un autre côté il se procura un attirail de chymie, & commença dès-lors à préparer les remèdes lui-même, d'où lui vint le nom de Médecin Spagyrique. Peu à peu il fut connu des payfans, tant par ses opérations de chirurgie, que par ses médicamens ; d'abord le bon marché de ses secours, ensuite quelques succès bien connus, & qui paroissoient surprenans, répandirent son nom dans le canton.

Uniquement dévoué à son état, quinze

à seize ans avant sa mort , il n'existoit pas de Médecin qui eût traité autant de malades que lui. L'inspection des urines est à-peu-près la seule indication qu'il suivoit dans la connoissance des maux : cependant , au gré de plusieurs personnes , ses moyens thérapeutiques étoient moins ceux d'un Charlatan , que ceux d'un vrai Médecin.

Son caractère moral mérite assurément des éloges ; car c'étoit un homme bien-faisant , charitable , & plein d'aménité. Il étoit le bienfaiteur de son canton. Il est mort âgé d'environ 67 ans , d'une grosseur monstrueuse ou obésité énorme. Le burin nous a conservé les traits de cet homme singulier , qui est en vénération en Helvétie & dans le Nord , mais qui n'est guere connu en France , que par ceux qui ont fait le voyage de Suisse , ou par les relations de quelques voyageurs.

COLLEGE DE CHIRURGIE. On lit dans une brochure intitulée : *Journal de ce*

qui s'est passé à l'occasion du rétablissement du Parlement de Toulouse , &c. année 1775, que le College de chirurgie de cette Ville a arrêté , le 10 mars de cette année , de recevoir chaque année , sans aucun frais de reception , deux Chirurgiens pour la campagne , qui seront présentés par M. le premier Président.

HYDROPIE. I. Horace a dit en parlant de cette maladie, Lib. II , Ode II :

Crescit indulgens sibi dirus hydrops ,
Nec sitim pellit , nisi causa morbi
Fugerit venis , & aquosus albo
Corpore languor.

II. Le célèbre Heraclite , qui vivoit environ 500 ans avant J. C. , étant attaqué d'hydropisie , voulut consulter les Médecins. Il vint donc à la Ville , & leur demanda s'ils pouvoient rendre ferein un tems pluvieux. Comme les Médecins ne comprenoient pas le sens caché de cette question , il les traita d'ignorans , ne vou-

lut pas entrer en explication , & alla s'enfermer dans du fumier , persuadé que la grande chaleur feroit dissiper les eaux qui l'étouffoient ; mais le remede fut pis que le mal , car il mourut peu de tems après.

III. A l'occasion de différentes guérisons singulières & de différens remedes non moins singuliers , dont on faisoit l'histoire à l'Académie Royale des Sciences en 1690 , M. du Hamel dit qu'il connoissoit à Mailly une personne qui avoit été extrêmement foulagée d'une hydro-pisie , après avoir porté sur elle une ceinture de sel bien desséché , & broyé très-fin : il ajouta de plus , que deux hommes de campagne fort âgés s'étoient guéris de la même maladie , en se mettant dans un four , après qu'on en eut tiré le pain. Vafikbillalh , neuvieme Calife de la race des Albassides , fut guéri par un moyen à peu-près semblable. Son Médecin le fit mettre dans un four à chaux , après que la pierre en eut été tirée , & aut bout

de quelques jours , il fut tout-à-fait guéri de son hydropisie.

IV. Un soldat Suisse étant entré , au mois de mars 1779 , dans les infirmeries des Invalides , à cause d'une hydropisie dont il étoit attaqué , y mourut le 30 décembre 1780 , après que M. Morand lui eût fait 57 fois la ponction , & tiré 485 pintes d'eau , sans compter cinq autres qui sortirent après l'ouverture du cadavre.

Le fixieme article de la premiere partie du 69^e. tome des transactions philosophiques pour l'année 1779 , offre un cas d'hydropisie encore plus extraordinaire ; il s'agit d'une jeune femme qui mourut à l'âge de 23 ans : dans l'espace de quatre ans , elle subit 155 fois l'opération de la paracentese , & rendit 3720 pintes d'eau.

V. Un vieillard étant hydropique ,
Languissant , & prêt à mourir ,
Les Médecins du lieu mirent tout en pratique
Pour lui donner secours, sans pouvoir le guerir.
Il apprend qu'en certaine ville ,

Éloignée d'environ trois lieues de chemin ,
 Étoit un Médecin habile.
 Il se mit en litiere , & l'alla voir soudain.
 Sa femme , jeune & belle , & d'un joli corsage ,
 L'accompagna dans ce voyage.
 Le Médecin étoit fort bien fait & vigoureux :
 De la femme aussi-tôt il devint amoureux ,
 Et ne s'attacha qu'à lui plaire ;
 Enfin il fit si bien par ses soins, par son art ,
 Qu'en trois ou quatre mois il guérit le vieillard ,
 Le tirant pleinement d'affaire ;
 Et dans le même tems étant le favori
 De la jeune & charmante Dame ,
 A mesure qu'il fit desenfler le mari ,
 Par un plaisant retour il fit enfler la femme.

VI. Le palais du Roi de Sardaigne à Turin contient une belle collection de tableaux du plus grand choix. Un des plus chers , puisqu'on prétend qu'il a coûté quarante mille livres, est un tableau de Gerard Dow , élève de Rembrandt , lequel représente une femme hydropique assise , consultant un Médecin , qui regarde un verre de son urine, qu'il tient en main. C'est , dit-on , un chef-d'œuvre de

travail & de vérité. Ce tableau est renfermé dans un cadre d'ébene, avec un volet pour le garantir de l'action de l'air.

VII. Plutarque dit que pour empêcher que l'hydropisie & l'éthisie ne devinssent dans les familles des maladies héréditaires, on brûloit les corps des hydropiques & des étiques, & qu'on faisoit tenir leurs enfans assis les pieds dans l'eau. Comment un Philosophe aussi sensé que Plutarque a-t-il pu ajouter foi à une pareille absurdité?

VIII. M. Monro parle dans son Traité d'hydropisie, d'un Capitaine Anglois qui exigeoit de ses soldats qu'ils ferraient fort leurs jarretieres, afin d'offrir aux yeux une jambe mieux faite : mais ce caprice fut funeste au plus grand nombre; car ces ligatures furent cause que plusieurs devinrent hydropiques, & obligés d'aller à l'Hôpital pour y être traités; plusieurs même en moururent. J'ai entendu dire à M. de Senac qu'il avoit vu périr à l'armée

une multitude de soldats par la même cause.

IX. Louis XV, quelque tems après la bataille de Fontenoy, félicitoit le Maréchal de Saxe sur sa bonne santé, & lui disoit que ses victoires & ses exploits sembloient avoir contribué à le guérir d'une hydropisie, dont il étoit déjà attaqué lors de cette bataille. Le Maréchal de Noailles qui étoit présent, dit : M. le Maréchal de Saxe est le premier général que la gloire ait désenflé.

SANGLOTAGE. On lit dans la Gazette Salulaire du 9 janvier 1764, l'extrait d'une lettre à M. l'Abbé Mangelot, sur la cause d'un sanglotage qu'il éprouve, lorsqu'il voit ou entend parler d'un sujet attendrissant, ou capable de causer de l'admiration. On explique assez bien dans cette lettre le mécanisme, par lequel cet accident a lieu : mais l'explication est en défaut, & doit l'être sur le pourquoi. Il faut

faut mettre ce sanglotage au nombre de ces phénomènes dont on connoît l'existence , & même la manière d'exister , mais dont la connexion de la cause avec l'effet est incompréhensible pour les plus pénétrants. Qu'on nous dise , par exemple , pourquoi une fille de vingt - six ans , touchée de compassion en voyant une vieille femme tomber en épilepsie , y tomba ensuite elle-même tous les jours , & précisément à la même heure que la femme ; qu'on nous dise pourquoi un homme n'étoit pas maître de ses urines , toutes les fois qu'il entendoit le son d'une lyre ; pourquoi un Ecclésiastique devenoit muet , quand il sentoit des écrevisses chaudes ; effet qui n'avoit pas lieu , quand il les touchoit froides ; pourquoi une jeune fille de Namur s'évanouissoit toutes les fois qu'elle entendoit le son d'une certaine cloche , pourquoi , &c. &c.

NATURE. I. L'épigramme suivante sur ce mot est de *Piron* , & imprimée dans ses
II. Part,

Œuvres, petit format, tom. I, pag.
177.

Dans un bon corps nature & maladie
Etoient aux mains. Une aveugle vient là :
C'est médecine, une aveugle étourdie
Qui croit par force y mettre le holà.
A droite, à gauche, ainsi donc la voilà
Sans savoir où, qui frappe à l'aventure
Sur celle-ci, comme sur celle-là,
Tant qu'une enfin céda. Ce fut nature.

II. La nature est, suivant le Pere Gillet, une divinité à laquelle tout le monde sacrifie ; l'amour est son temple ; ses fêtes n'ont point de jour marqué. L'encens qui fume sur ses autels, dit ingénieusement cet Auteur, est un puissant narcotique qui, en provoquant un voluptueux sommeil, termine la fête. Pour nous rapprocher un peu plus de notre sujet, nous dirons que quand un malade laisse tout faire à la nature, il hasarde beaucoup ; quand il laisse tout faire au Médecin, n'hasarde-t'il pas quelquefois davantage ? Ma foi, hasard pour hasard, j'aimerois encore

mieux courir les risques de celui de la nature ; c'est une bonne mere ; on est sûr qu'elle agit de bonne foi , du mieux qu'elle peut , & que si elle ne tire pas le malade d'affaire , c'est l'intempérance ou les caprices de celui-ci qui l'en empêchent.

Toux. La prise de la Grenade ayant fait du bruit dans le tems (en 1780) , on donna le nom de cette Isle à mille objets différens , & entr'autres à une espece de toux qui regna l'hiver suivant. Cette maladie fut aussi nommée la *coquette* ; voici un assez mauvais conte qu'on a débité à ce sujet. Un amant de Province , persécuté par une maîtresse coquette , vint se réfugier à Paris ; il fut attaqué de la toux regnante ; on le plaignoit d'être tourmenté par la coquette ; il crut qu'on lui parloit de sa maîtresse ; il demanda où elle étoit. On lui répondit qu'elle étoit à Paris. L'infortuné se désespara , il voulut partir sur le champ ; l'énigme fut débrouillée , & calma son désespoir.

II. Les Prédicateurs d'autrefois affectoient de touffer pour donner de la grace à leur déclamation. On voit encore des *hem* à la marge des vieux sermons, pour marquer les endroits où il falloit touffer ; témoins ces vers :

Le touffer précieux , le trompeter du nez
 Sont talens ambitionnés ;
 Mais en style prédicatoire
 Sont-ils toujours bien amenés ?
 Sont-ils toujours bien combinés ?
 Du célèbre Maillard qu'on consulte l'histoire.

Ce Prédicateur vivoit en 1500 ; c'est sur-tout lui qui marquoit à la marge de son cahier les endroits où il devoit touffer. C'est aujourd'hui tout le contraire, lorsqu'un Prédicateur touffe , c'est signe que sa mémoire l'a trahi.

III. Un mari & une femme qui avoient chacun leur lit, comme c'est assez l'usage maintenant, même parmi les bourgeois, étoient convenus ensemble que lorsque l'un des deux toufferoit , l'autre iroit le trouver. On juge bien que les premiers

jours de la convention faite , la femme attendit , soit patiemment , soit impatiemment , que son mari toussât : ennuyée à la fin d'attendre , elle croit une nuit avoir entendu le signal , & n'a rien de plus pressé que d'aller trouver M. son époux , dans la crainte encore qu'il n'ait toussé deux fois. Mais celui-ci , qui dormoit profondément , & qui ne s'attendoit à rien moins qu'à être réveillé , se fâcha de ce que sa femme avoit interrompu son sommeil. Elle eut beau l'assurer à plusieurs reprises qu'il avoit toussé , il le nia fortement ; il ne voulut pas même convenir qu'il eût toussé en rêvant , & il fallut que la dame regagnât son logis , sans avoir satisfait son appétit.

Quelque tems après ce mari si peu complaisant tomba malade , & mourut. Lorsque la douleur de sa femme (qu'on se doute bien n'avoir pas été portée à l'excès) fut calmée , elle alla à l'endroit où il étoit enterré , & s'étant jettée à genoux sur sa fosse , elle y fit dévotement sa prière ;

mais en se levant après le *requiescat in pace* , elle dit : *Ce qui est passé est passé ; Dieu te fasse miséricorde ; mais tu avois assurément toussé.*

IV. Martial, lib. XI de ses épigrammes , a fait celle-ci , intitulée : *Gulosa tussis* , la *toux gourmande.*

Leniat ut fauces medicus , quas aper vexat
 assiduè tussis , Parthenopæe , tibi
 Mella dari nucleosque jubet, dulcesque placentas,
 Et quicquid pueros non finit esse truces.
 At tu non cessas totis tussire diebus.
 Non est hæc tussis , Parthenopæe : gula est.

En voici la traduction. Le Médecin , pour adoucir votre gorge , Parthenope , qu'une toux très-rude vexe assiduellement , vous ordonne du miel , des noyaux de fruit , & des gâteaux agréables , & tout ce qui empêche les enfans de trop crier. Cependant vous ne cessez de tousser tous les jours. Ce n'est pas là une toux , Parthenope ; c'est une gourmandise de votre part pour jouir plus long-tems de toutes ces douceurs.

TOT QUOT. L'Empereur Maximilien (Valere) étant tombé malade, fit appeler plusieurs Médecins, dans l'intention plutôt de s'en divertir, que de suivre leurs ordonnances. Il se contenta de demander à chacun d'eux, *quot* ! Ils demeuroient tous confus, ne sachant ce que vouloit dire le Prince, lorsqu'un d'entr'eux, plus habile, comprit que par ce monosyllabe, l'Empereur leur demandoit combien ils avoient tué de malades ; il prit en conséquence à pleine main sa barbe, qu'on portoit alors fort longue, & répondit, *tot*, voulant dire que ses confreres & lui avoient tué autant de malades qu'il y avoit de poils à sa barbe. Cette réponse spirituelle fit rire l'Empereur, & acquit au Médecin sa confiance & son estime.

MALADIE. I. Dans l'antiquité toutes les maladies étoient attribuées aux génies ou esprits. Pythagore, qui croyoit que l'air étoit rempli d'esprits, disoit, suivant

Diogene Laerce , que c'étoient eux qui envoyoit les maladies aux hommes. Homere , dans l'Odyssée, attribue à un génie l'état d'un homme qui est accablé d'une grande maladie. Celse observe qu'on attribuoit les maladies à la colere des Dieux immortels , & qu'on avoit coutume d'implorer leur assistance pour en obtenir la guérison. L'opinion d'attribuer la maladie aux mauvais génies s'est répandue partout depuis ; encore aujourd'hui presque tous les peuples de l'Amérique croient qu'il n'y a que Dieu ou le Diable qui les rende malades , & qui puisse les guérir.

II. Le Baron de Busbec parle ainsi dans ses Lettres , tom. II , pag. 280 , du préjugé des Turcs sur toutes les especes de maladies. Ce préjugé , dit-il , est si fort , qu'ils n'en appréhendent aucune ; il seroit à désirer qu'il le fût moins. Ils s'exposeroient aussi moins au danger , & mourroient en plus petit nombre. Ils croient que Dieu a écrit sur le front de tous les hommes le tems & le genre de sa mort ;
qu'étant

qu'étant impossible d'éviter ce destin , il est inutile de fuir le danger. Dans cette opinion , ils n'hésitent pas de toucher les habillemens des pestiférés , les draps de leur lit , & de s'en frotter le visage , & voici comme ils raisonnent. Si Dieu a résolu que je meure maintenant , cela arrivera infailliblement ; si ce n'est pas sa volonté , ce linge ne pourra aucunement me nuire. C'est ainsi qu'ils donnent chez eux une entrée facile à la contagion. Faut-il s'étonner , après cela , si des familles entières périssent , sans qu'il échappe un seul individu ?

III. Dans Penarmbuce , Province du Bresil , quand quelqu'un tombe malade , on lui assigne un tems pour guérir , & si dans ce tems-là il n'a pas recouvert la santé , on le tue pour le délivrer de tous les maux qu'il souffriroit , s'il restoit plus long-tems malade. Chez les Mégaburiens , ceux qui étoient si affoiblis par l'âge , qu'ils ne pouvoient plus suivre leurs troupeaux , ou qui étoient atteints de quelque

maladie incurable , s'attachoient par le cou à la queue d'une vache , qui les étrangloit en les traînant. C'étoit choisir une singuliere maniere pour mourir.

IV. Hoffmann , dans ses Consultations , attribue la plupart des maladies des femmes à leur genre de vie , à leur nourriture & à leurs passions. Le sexe , dit-il , aime le fruit , la salade , la pâtisserie , les nourritures doucereuses , boit peu , & toujours froid , parce qu'il est toujours échauffé , mene une vie sédentaire , dort trop long-tems , porte des habits qui lui serrent trop le corps , est sujet aux passions violentes , à la frayeur , à la tristesse , & à un amour de longue durée qui le mine. Le même Auteur prétend encore que les fievres pourprées sont plus familières aux femmes qu'aux hommes , & qu'elles sont causées par le trop grand usage du café. Cette infusion a son utilité ; mais quand on en prend trop souvent , elle peut faire beaucoup de tort.

V. On est dans l'usage chaque année

à la Haye de dresser une liste circonstanciée des personnes qui sont mortes, & des maladies ou accidens qui ont terminé leur carrière. La liste de l'année 1772 contient 1340 morts, & offre le tableau de 52 genres de maladies, y compris la vieillesse, un des principes de notre destruction, qui devoit être le plus ordinaire, & presque le seul, si nous pouvions restreindre nos besoins à ceux de la simple nature. Dans cette même année 1772 il n'est mort à la Haye de vieillesse que 35 personnes, & 199 de différentes fièvres, 47 d'apoplexie, 337 de convulsions, 247 de corruption, 108 de défaillance, 120 de maladie pulmonique, 21 de la petite vérole, 51 d'hydropisie, 5 de maux de nerfs, 4 de mort subite & de léthargie. Mais pour avoir un degré de comparaison sur tous ces maux, il faudroit savoir au moins à peu près le nombre d'habitans que renferme la Haye.

VI. Le Roi de Suede voulant faciliter

les secours aux habitans de la campagne dans leurs maladies , a augmenté en 1773 le nombre des Médecins qui doivent s'établir dans différens villages , & leur a donné à chacun une pension de 600 dahlers monnoie d'argent. Ces Médecins sont obligés , dans le loisir que leur laissent leurs fonctions , d'instruire *gratis* les sages-femmes , & de présider à leurs travaux , dans le cas où la pratique des accouchemens deviendrait dangereuse. Les gens de la campagne sont exempts de payer aucune rétribution pour ces services. Ce Monarque bienfaisant a en outre accordé quatre pensions de 400 rixdalhs chacune , monnoie d'argent , pour un pareil nombre de Médecins chargés de soigner *gratis* les pauvres.

VII. Le célèbre Guy Patin a publié en 1643 une these qui a fait beaucoup de bruit , & dont le sujet étoit : *Est-ne totus homo à naturâ morbus* ? Il conclut pour l'affirmative. Cette these est très-bien écrite , & une des meilleures qui ait été

soutenue aux Ecoles de médecine de Paris; aussi plusieurs Bacheliers l'ont-ils reprise depuis, & fait réimprimer pour la soutenir, & entr'autres M. Millin de la Courvault en 1753.

VIII. Chez les anciens, ceux qui s'étoient sauvés de quelque naufrage avoient coutume de représenter dans un tableau tout ce qui leur étoit arrivé, comme le prouvent ces vers de Juvenal.

Fractâ rate naufragus assem
Dum rogat, & pictâ se tempestate tuetur.

C'est apparemment à cette imitation, que les premiers Chrétiens, après avoir été sauvés du danger de quelques maladies, offroient au Saint qu'ils croyoient avoir obtenu de Dieu leur guérison, quelque piece d'or ou d'argent qui représentoit la partie qui avoit été malade. C'est à cause de cet usage que nous voyons encore dans nos églises des tableaux où sont représentés des gens en priere, & dans des situations de personnes infirmes ou

malades ; on y voit aussi des jambes , des bras , ou d'autres parties du corps , faites de cire ou d'argent , comme des offrandes qu'on a présentées aux Saints , de qui on a cru avoir reçu du soulagement.

IX. Deux épigrammes de Martial que nous allons rapporter , prouvent que les Romains étoient dans l'usage d'envoyer à leurs amis , qui relevoient de maladie , des présens qu'on appelloit *soteria*. La première de ces épigrammes est la trente-neuvième du cinquième Livre , & est intitulée : *Captator captus*.

Supremas tibi tricies in anno
Signanti tabulas , Charine , misi
Hyblæis madidas thymis placentas.
Defeci : miserere jam , Charine :
Signa rariùs , aut semel fac illud,
Mentitur tua quod subindè tussis.
Excussi loculosque , facculumque :
Cræso divitior licèt fuisset ,
Iro pauperior forem , Charine ,
Si conchem toties meam comesses.

On voit par cette épigramme que Mar-

tial désirant hériter de Charinus, homme riche & sans enfans, lui envoyoit souvent des présens, parce qu'étant presque toujours malade, il faisoit chaque année trente testamens; mais Charinus ne mourant point, le Poëte se plaint à lui qu'il l'épuise, qu'il est toujours à la porte de la mort par sa toux, mais qu'il ne meurt pas; que pour lui, quand il seroit plus riche que Cresus, le nombre de présens qu'il est obligé de faire à Charinus, toutes les fois qu'il relève de maladie, le réduiroit à un état de pauvreté pire que celui d'Irus.

La seconde épigramme sur un avare qui étoit souvent malade, la 46^e du XII^e Livre, est encore plus décisive sur la question dont il s'agit; la voici :

*Ægrotas uno decies aut sæpiùs anno ;
Nec tibi , sed nobis hoc , Polycarme , nocet ;
Nam quoties surgis , soteria poscis amicos :
Sit pudor : ægrota jam , Polycarme , semel.*

Vous êtes malade, Polycarme, dix fois ou même plus dans une année, ce qui ne vous est pas nuisible à vous, mais à nous ;

car toutes les fois que vous êtes convalescent, vous exigez des présens de vos amis. N'avez-vous pas de honte ? Soyez donc malade une bonne fois pour toutes , Polycarme.

X. Un habitant de Nanking , ville de la Chine , dont la fille unique étoit attaquée d'une maladie dangereuse , accabloit tous les jours son Idole de prieres , d'offrandes , de sacrifices , & n'épargnoit rien pour obtenir la guérison de sa fille. Les bonzes qui profitoient de ses libéralités , l'avoient assuré, de la part de l'Idole, que sa fille guériroit bientôt ; cependant elle mourut. Le pere , désolé , intenta un procès à l'Idole. L'affaire fut agitée dans plusieurs Tribunaux , & après bien des discussions , le pere gagna son procès , & l'Idole fut bannie à perpétuité du royaume , comme impuissante & inutile : on démolit son Temple , & on châtia sévèrement les bonzes trompeurs.

X I. Apollonide , Médecin de Cos très-employé , ayant été appelé pour

voir Amytis , femme de Megabise , qui se plaignoit de quelque indisposition , lui dit , après l'avoir bien examinée , que son mal étoit de nature à ne pouvoir être guéri que par la compagnie d'un homme ; il lui offrit en même tems son secours , qu'elle accepta. Cependant le Médecin , qui en avoit imposé à la malade , au moins sur la nature du remede , voyant que la maladie devenoit de jour en jour plus sérieuse , & dégénéroit en phtisie , ne jugea pas à propos de continuer plus long-tems un commerce si dangereux. Amytis en fut si piquée , qu'au lit de la mort elle demanda pour toute grace à sa mere de vouloir bien la venger d'Apollonide , qu'elle accusa d'être l'auteur de sa mort : effectivement , après avoir fait souffrir toutes sortes de tourmens au Médecin , il fut enterré tout vif le même jour que mourut Amytis.

XII. Arlequin feint le malade dans une comédie : un Médecin qui l'a guéri lui demande son paiement ; mais Arlequin

refusant toujours de le payer , le Médecin le fait assigner. Lorsqu'ils sont tous deux devant le Juge , Arlequin dit qu'il ne veut pas de la santé que le Médecin lui a donnée , & offre de la lui rendre , étant prêt de la déposer au Greffe , à condition que le Médecin y déposera aussi la maladie qu'il lui a ôtée , en sorte qu'alors chacun prendra ce qui lui appartenait.

XIII. Vous ne vous étonnerez point , dit Seneque , de voir tant de maladies , si vous comptez tant de cuisiniers : *innumerales morbos non miraberis , coquos numera* , ce qui prouve bien ce bon mot que tout le monde connoît : *Plus occidit gula quàm gladius*. C'est aussi à cause de cela qu'un célèbre Médecin visitant ses malades opulens , alloit toujours dans la cuisine embrasser les cuisiniers & les chefs d'office , en leur disant : *Mes bons amis , je vous dois de la reconnoissance pour les bons services que vous nous rendez à nous autres Médecins ; sans vous , sans votre*

art empoisonneur, la Faculté iroit bientôt à l'Hôpital.

XIV. Chez les Marfiliens , dès qu'il y avoit dans la ville quelque maladie populaire , un homme d'entre le peuple s'offroit pour être immolé , & pendant un an entier on le nourrissoit , aux dépens du public , de ce qui se trouvoit de plus exquis : après quoi , à la fin de l'année , l'ayant revêtu des habits de cérémonie , on le menoit par toute la ville , & après qu'on avoit vomi contre lui toutes sortes d'imprécations , on le jettoit dans la mer.

XV. Ce qu'on appelle communément la maladie du pays , est une espece d'antipathie , qui se change peu-à-peu en un état de langueur , d'autant plus déplorable , qu'aucun remede ne peut la guerir. Théodore Zwinger , Professeur d'anatomie & de botanique à Bâle , a traité ce sujet avec assez d'étendue , & il a fait voir que les peuples du Nord étoient sur-tout sujets à cette maladie , qu'il nomme *Pathopatri-dalgia* ; il conseille à ceux qui en sont at-

taqués , de retourner promptement dans leur patrie ; c'est effectivement le plus sûr remede pour guérir.

XVI. Antiphon , un des dix Orateurs dont Plutarque a écrit la vie , composa un art de remédier aux maux du corps. Pour mettre ses préceptes en pratique , il fit construire une petite maison à Corinthe sur la place , avec une inscription au-dessus de la porte , qui portoit qu'il faisoit profession , & avoit le moyen par ses paroles de guérir les ames chargées d'ennui & de tristesse ; il y réussissoit le plus souvent ; mais il dédaigna par la suite un art qui ne lui parut pas bien supérieur. Il étoit réservé de nos jours à feu M. le Camus de renouveler cet art , ainsi qu'il l'a fait dans sa *médecine de l'esprit*. Mais il n'est pas le seul qui ait travaillé sur ce sujet : dans un mémoire que lut M. l'Abbé Leaulté à la séance publique de l'Académie de Dijon , année 1748 , il fit voir que certains vices & certains défauts pouvoient à juste titre être appelés des ma-

maladies de l'ame , à cause de leur analogie avec celles du corps. L'avarice , par exemple , dit-il , peut être comparée à la soif des hydropiques , l'envie à une fièvre lente , l'amour à la phrénésie , &c. Il prouva qu'il y a des vices & des défauts que l'on hérite de ses parens , ainsi que les maladies du corps , qu'il y en a même qui , comme les maladies épidémiques , s'étendent à des villes , à des provinces , à des nations entières. Quelques-unes de ces maladies de l'ame ont leur source dans le tempérament. Un fils hérite souvent de son pere un sang vif & bouillant , qui le rendra comme lui vif & emporté : une fille peut recevoir de sa mere une complexion qui la porte à l'amour , &c. Mais si l'ame , ajoute M. Leaulté , a ses maladies , elle a aussi des remèdes pour les guérir , & des Médecins pour administrer les remèdes. La morale , qui est la science de diriger les mœurs , a , ainsi que la médecine , des aphorismes , des recettes , des Docteurs entre lesquels il y en a d'indignes

de ce nom , comme entre les Médecins il y a des charlatans , &c. &c. Nous ne suivrons pas plus loin ce parallele des maladies du corps & de l'ame ; il nous a paru en général fort bien fait.

Deux années après , on lut à l'assemblée publique de la même Académie un autre mémoire sur le même sujet par M. l'Abbé de Repos. L'esprit , dit l'Auteur , a ses maladies comme le corps , & il faudroit aux hommes des Hippocrates dans la morale , comme dans la médecine. Il suppose ensuite une infirmerie pour les malades d'esprit , où on logeroit en sous ordre ces esprits prévenus , qui voient toujours trouble. Pour traiter méthodiquement cette maladie , il essaie de démontrer que la prévention est , 1°. une fièvre d'esprit , 2°. une fièvre épidémique parmi les savans , 3°. une fièvre chaude , source de querelles scientifiques , 4°. une fièvre continue & presqu'incurable. Il seroit trop long de suivre M. l'Abbé de Repos dans tous ses détails ; son but a été d'instruire

en amusant , & il a fort bien rempli son objet.

XVII. Démocrite a laissé par écrit, que le son de la flûte bien touchée guérit plusieurs maladies. M. Burette, dans une dissertation sur la musique des anciens, insérée dans le cinquieme volume des mémoires de l'Académie des belles - lettres , parle de plusieurs maladies que la musique guérissoit ; de ce nombre étoient la fièvre-quarte, la peste, la syncope, l'épilepsie, la folie, la surdité, la sciatique, la morsure des viperes : il cite pour garans de ces cures opérées par la musique des Auteurs Grecs & Latins. Marien Capelle assure que le chant guérissoit la fièvre, & qu'Asclépiade remédioit à la surdité par le son de sa trompette : le Cretois Taletas par la douceur de sa lyre délivra les Lacédémoniens de la peste. L'écriture sainte ne nous apprend-elle pas aussi que la harpe de David calmoit les fureurs de Saul ? Athenée rapporte que le son de la flûte guérit de la goutte sciatique,

avec cette circonstance que pour réussir dans cette cure , il faut jouer de la flûte sur le mode phrygien. Aulugelle au contraire recommande un mode plein de douceur , & non de véhémence , comme le mode Phrygien. Cœlius Aurelius marque même jusqu'à quel degré devoit aller cette espece d'enchantement ; c'étoit jusqu'à ce que les fibres de la partie venant à sautiller en palpitant , la douleur fût dissipée , *quos, cum saltum sumerent palpitando , discusso dolore , mitescerent.*

XVIII. Hippocrate parle souvent de maladies salutaires , & plusieurs Médecins après lui ont traité la même matiere. En 1729 M. Elie Col de Villars a fait sur ce sujet une these dont l'argument est : *Dantur-ne morbi salutare* ? Et il conclut pour l'affirmative. M. Théodore Van - Ween , habile Médecin Hollandois , a inséré une dissertation sur cet objet dans les observations de physique de l'Abbé Rosiers , avril 1773.

XIX. Les maladies ne sont pas aussi multipliées

multipliées chez les Persans , qu'elles le sont dans nos climats. La fièvre , la dysenterie , le pourpre , la pleuresie , la jaunisse , sont leurs maladies les plus ordinaires ; ils ne connoissent ni les maux de tête , ni la goutte , ni l'apoplexie , ni la petite-vérole , ce fléau de nos contrées. Le mal vénérien même , tout commun qu'il est parmi eux , n'est presque jamais dangereux. La sécheresse de l'air peut être une des causes qui contribue le plus à conserver & rétablir la santé des Persans ; cela n'empêche pas que chez eux le nombre des Médecins ne soit très-considérable , & qu'ils ne jouissent d'une très-grande considération ; aussi sont-ils les plus riches du pays , après les Astrologues.

XX. On a prétendu , on a même écrit qu'il s'est trouvé des statues qui guérissent diverses maladies , beaucoup mieux que d'habiles Médecins. Pline fait mention d'une , sur la tête de laquelle croissoit une herbe inconnue , qui avoit la vertu de guérir du mal de tête. L'herbe qui

croissoit autour du piédestal de la statue érigée à J. C. par la femme Hemorrhôisse dont parle l'Evangile , étoit souveraine pour toutes les maladies. Les statues du Scythe Toxaris & de l'athlete Polidamas guérissent de la fièvre. Après que les Thassiens , pour obéir à l'Oracle de Delphes , eurent retiré de la mer la statue du fameux Athlete Théogene , elle acquit la réputation de chasser un grand nombre de maladies.

XXI. M. de Maupertuis , en dissertant dans ses Lettres sur la maladie , remarque avec raison que les Auteurs qui se sont avisés de faire l'éloge de la goutte , de la fièvre , de la pierre & d'autres maladies non moins cruelles , ont voulu se singulariser , soit par un goût peu sensé du paradoxe , soit pour faire briller mal à propos leur esprit. Comment en effet bien faire l'éloge d'un état qui est le comble du malheur des hommes ? Cependant M. de Maupertuis examine s'il n'y a pas dans la maladie des avantages réels capables

de nous consoler , capables même de nous y procurer des plaisirs. Il parle d'après sa propre expérience , & rapporte quelques réflexions, qu'une maladie de poitrine longue & désespérée lui a fait faire.

» J'ai connu , dit-il , un homme bien
 » respectable, qu'une maladie semblable à
 » la mienne avoit conduit à l'état le plus
 » heureux. J'ai vu , ajoute-il , cet homme
 » qui occupoit une vaste maison , trop
 » petite auparavant pour lui , réduit dans
 » la plus petite de ses chambres , se faire
 » une occupation agréable de l'arrange-
 » ment de quelques estampes ; & cet es-
 » prit , auparavant rempli des plus grands
 » objets qui occupassent l'Europe , trou-
 » voit de véritables amusemens dans des
 » jeux , capables à peine d'amuser des
 » enfans qui se portent bien.

XXIII. Les anciens Hébreux , peu ver-
 sés dans l'étude de la physique , peu ac-
 coutumés à recourir aux causes naturelles ,
 attribuoient les maladies à de mauvais
 esprits , exécuteurs de la vengeance di-

vine. Les plus pieux & les plus sages d'entr'eux recouroient à Dieu pour en obtenir la guérison : aussi le Roi Afa est-il blâmé dans l'Ecriture sainte , de ce que , dans les douleurs de la goutte qu'il avoit aux pieds, il aima mieux recourir aux Médecins qu'à Dieu : *Nec in infirmitate suâ quæsit Dominum, sed magis in Medicorum arte confisus est.* Les amis de Job ne balancent pas à attribuer à la justice divine toutes les incommodités dont il étoit accablé.

Il est fait mention d'un grand nombre de maladies dans l'Ecriture : on peut consulter à ce sujet François Valesius *de sacrâ Philosophiâ* ; Thomas Bartholin *de morbis biblicis* ; Guillaume Ader , Christian Valezius , dans son traité intitulé : *De morbis biblicis , è pravâ diætâ , animique affectibus resultantibus* ; enfin la dissertation de Dom Calmet sur la médecine des Hébreux , imprimée à la tête du Commentaire sur le livre de l'Ecclésiastique.

LE CAT, Chirurgien. Avant de le li-

vrer à la chirurgie , à l'étude de laquelle le portoient des exemples pris dans sa propre famille (1) , M. le Cat , né avec un goût particulier pour toutes les sciences , voulut en quelque sorte épuiser les secrets de chacune. Après avoir porté quelque tems l'habit ecclésiastique , il le quitta pour s'occuper de l'architecture militaire : mais ce goût ne fut pas de durée , & il renonça bientôt à une profession , qui ne lui présentoit que des occupations tendantes à la destruction du genre humain , pour embrasser celle qui a au contraire uniquement pour but sa conservation.

Par la chaleur de son imagination , par la multitude de ses idées , enfin par l'application sage & raisonnée qu'il fit aux maladies internes , de la théorie & de la pratique qu'il avoit acquise par l'étude

(1) M. le Cat naquit le 6 Septembre 1700 de Claude le Cat , Chirurgien très - estimé , à Blerancourt en Picardie , & de Mademoiselle Mereffe , fille d'un homme célèbre dans la même profession.

des maladies externes , il franchit , pour ainsi dire , sans s'en appercevoir , les barrières que l'usage a posées entre les deux parties de l'art de guérir , & il se trouva tout-à-la-fois & grand Chirurgien & Médecin très-instruit. La physique avec toutes ses branches occupa constamment les loisirs que lui laissoit le soin des malades , tant du dehors que de son Hôpital ; il a laissé à cet égard des preuves non équivoques de son savoir & de ses succès.

Mais ce n'est ici ni le lieu ni l'occasion de tracer l'éloge de M. le Cat ; on peut voir celui qui a été publié en 1769 par M. Valentin , Chirurgien de Paris très-distingué (1). Il nous apprend à ce

(1) M. Valentin est sur-tout avantageusement connu par ses *recherches critiques sur la chirurgie moderne*. Cet Ouvrage renferme des idées neuves & utiles , jointes à une critique judicieuse , sur plusieurs points de la chirurgie , tels que les amputations , la fracture de la rotule , le bec de lievre , & la réunion des plaies.

sujet : « qu'à la séance publique de l'A-
 » cadémie Royale de Chirurgie , année
 » 1762 , M. L. . . . , sous le titre d'*Eloge*
 » de M. le Cat , lut une diatribe , ou
 » plutôt une satire de la vie de ce cé-
 » lebre Chirurgien ; que feu M. David , son
 » gendre , qui étoit présent , put à peine
 » retenir son indignation ; qu'à la séance de
 » l'Académie qui suivit , il déposa dans
 » son sein ses trop justes plaintes ; & que
 » l'Académie , voulant y faire droit ,
 » nomma des Commissaires pour exami-
 » ner le discours lu à la séance publique ,
 » & en faire leur rapport ». Ce fut dans
 l'intervalle de ce rapport , qui ne fut
 nullement favorable à l'Auteur du dis-
 cours , quoique fait par ses propres amis ,
 que M. Valentin , pour venger la mémoire
 si indignement outragée de M. le Cat ,
 publia son éloge.

LEVRET , *Chirurgien*. Tant que l'art
 des accouchemens sera cultivé , M. Levret
 jouira de la plus grande réputation. Les

étrangers lui rendent à cet égard la justice que ne lui ont pas toujours rendu ses compatriotes : ses Ecrits & les Eleves qu'il a formé , ont porté son nom jusques dans les pays les plus reculés. Aucun Médecin ou Chirurgien ne quittoit Paris sans avoir suivi M. Levret , au moins dans un de ses cours particuliers ; je dis particuliers , car M. Levret n'a jamais enseigné publiquement. Trop élevé par son mérite pour briguer une place , qu'on auroit dû le prier d'accepter , il ne témoigna à ce sujet aucun mécontentement ; il lui suffisoit que le public le crût plus digne que tout autre , de remplir une des deux chaires fondées par M. de la Peyronie pour les accouchemens. Une preuve qu'à cet égard le public rendoit justice à M. Levret , c'est l'anecdote que nous allons rapporter , & que nous tenons de celui même qui y a donné lieu.

Un étranger , arrivé depuis peu à Paris , apprend qu'on fait aux écoles de Chirurgie un cours public d'accouche-
mens.

mens. Persuadé qu'il n'y a que M. Levret qui puisse les enseigner , il se place dans l'amphitéâtre. Le Professeur arrive , qui n'étoit pas M. Levret. L'étranger demande s'il est malade. Instruit qu'il n'est pas Professeur , il demande de nouveau quel autre que M. Levret est assez hardi pour enseigner les accouchemens , & se retire , sans vouloir entendre la leçon. Le Professeur étoit feu M. Gervais.

Cette anecdote ne feroit pas déplacée dans l'éloge de M. Levret., qui est encore à faire ; il est bien vrai qu'à la séance publique de l'Académie Royale de Chirurgie de l'année 178... le Secrétaire a essayé de le tracer ; mais les feuilles de son cahier , semblables à celles de la Sybille , n'ont pas plutôt paru , que le vent les a dissipées , & après avoir dit , sur M. Levret , précisément ce qu'il étoit inutile de dire , le Panegyriste a été obligé de se taire , n'ayant pu trouver les feuilles égarées de son discours.

MALADIE LUNAIRE. I. Il y a bien des siècles que l'on a commencé à observer, que certaines maladies sont proprement causées par l'influence du soleil & de la lune, & que d'autres ont des symptômes ou des périodes différens, selon la diverse position de ces deux astres. C'est pourquoi Hippocrate écrivant à son fils Theſſalus, l'exhorte à étudier la géométrie & la science des nombres, comme utiles à la connoissance des astres, laquelle, dit-il, est d'un grand usage pour la médecine.

II. Ce n'est que depuis qu'on a cherché à accommoder en tout cette science aux raisonnemens d'une philosophie plus récente, que l'on s'est borné à attribuer à l'air sensible & à ses changemens le dérangement de notre santé. Mais en supposant que ces altérations de l'air influent nécessairement sur nous, & qu'elles ont pour cause celle qui produit le flux & le reflux de la mer, que l'on attribue à l'action du soleil & de la lune, les Savans doivent prêter attention à quelques faits constans,

où l'on apperçoit des marques frappantes dans les humeurs , qui font que certaines maladies suivent régulièrement le cours des marées. On ne peut regarder ces faits comme des fictions imaginées pour faire valoir un système , puisque nous ne voyons personne , avant le célèbre Mead , qui ait entrepris de réduire ces phénomènes sous un ordre méthodique , pour prouver l'influence des astres sur les maladies , auxquelles nous sommes sujets.

- III. L'épilepsie , cette maladie si difficile à dompter , a cela de surprenant , que l'on voit certains sujets en qui les accès de ce mal se manifestent à toutes les nouvelles & pleine lunes. Galien nous apprend que la lune regle les accidens périodiques de l'épilepsie : aussi les Grecs ont-ils appelé séléniacques & séléniazomenes ceux en qui on appercevoit cette circonstance , nom que quelques uns ont ensuite rendu par celui de lunatiques. On lit dans l'anatomie de Bartholin qu'un épileptique avoit le visage parsemé de

taches, dont la couleur & la grandeur varioient sensiblement, suivant le cours de la lune. Un fait bien remarquable, observé par M. Mead même, est celui d'une petite fille, d'environ cinq ans, qui avoit des convulsions très-fortes, dont les accès étoient si fréquens, que l'on désespéroit presque de sa vie; à la pleine lune, elle fut saisie d'un accès beaucoup plus violent que les autres, & son mal continua à suivre périodiquement le cours de la marée. Elle étoit privée de l'usage de la parole, tant que duroit le flux, & pendant le reflux elle la recouvroit. Son pere, qui travailloit sur la Tamise, ayant observé cette exactitude, s'accoutuma à compter que sa fille étoit bien ou mal, selon l'heure de la marée, & quoiqu'il entendît quelquefois ses cris, dans le tems du reflux, il n'avoit pas besoin de rentrer chez lui, pour s'assurer de l'état où étoit sa fille.

IV. Le vertige qui tient beaucoup à l'épilepsie, est soumis aussi aux influences

de la lune , ainsi que les accès de frénésie , auxquels les Maniaques sont sujets. M. Mead atteste que les changemens de lune influent beaucoup sur l'apparition des symptomes de la rage , & il allégué plusieurs exemples de gens mordus qui ne subissoient que tous les mois les accès de leur mal. Tulpius & Pison rapportent des exemples singuliers de paralysies , qui avoient de même des accès périodiques.

V. Personne n'ignore combien le cours de la lune contribue aux évacuations du sexe : c'est une chose remarquable que dans les pays les plus voisins de l'équateur , ces évacuations sont beaucoup plus abondantes que vers les poles : or , il est prouvé que l'action de la lune est très-forte vers l'équateur , & que sa force diminue , à proportion qu'elle s'en éloigne : cette observation n'a point échappé à Hippocrate , & il s'en sert pour expliquer le peu de fécondité des femmes de Scythie. Pour confirmer ces conjectures , on pourroit citer l'exemple des filles Ma-

labares , qui font ordinairement en état d'être mariées à douze ans , & ont même quelquefois des enfans avant cet âge , ainsi que le rapporte Dellon dans son Voyage aux Indes Orientales.

VI. Notre sexe n'éprouve-t-il pas aussi quelquefois des hémorragies périodiques , qui répondent également au cours de la lune ? M. Mead a connu un homme de complexion délicate , qui , après un effort , devint sujet à des crachemens de sang ; durant dix-huit mois , ils le prirent régulièrement à chaque nouvelle lune. On voit deux exemples bien remarquables de pareilles évacuations dans les transactions philosophiques , n°. 171 & 272. Le premier est celui d'un jeune homme qui depuis son enfance , jusqu'à l'âge de 25 ans , perdoit du sang par la main gauche , toujours dans la pleine lune , au côté droit de l'ongle du pouce. Le second exemple est celui d'un Irlandois , qui depuis l'âge de 53 ans jusqu'à celui de 55 , étoit sujet à une évacuation périodique

de sang , qui se faisoit par l'extrémité de l'index de la main droite.

VII. Plusieurs observations prouvent que la lune agit , même sur les ulcères. Baglivi parle d'un jeune savant de Rome qui avoit une fistule à l'abdomen , laquelle pénéroit jusqu'au colon , & fluoit si abondamment dans le croissant de la lune , & si peu dans le tems du décours , que c'étoit pour lui un indice inmanquable qui l'instruisoit des périodes & quadratures de cette planète. Les accès des douleurs néphrétiques suivent aussi le cours de l'attraction lunaire. Tulpius rapporte que M. Ains - Worth , Ministre Anglois à Amsterdam , avoit constamment une attaque de gravelle & de suppression d'urine à toutes les pleines lunes , dont il souffroit sans relâche , jusqu'au decours.

VIII. Vanhelmont parle aussi de l'influence de la lune par rapport à l'asthme. Le Chevalier Floyer , qui a peut - être mieux examiné les circonstances de cette maladie que personne , observe que les

accès d'asthme font plus fâcheux en certaines phases de la lune , & reviennent ordinairement , lorsqu'elle change.

IX. Mais il y a un fait extrêmement singulier , qui prouve l'effet que peut produire sur nous la force de l'attraction lunaire : le célèbre Kerckringius le rapporte dans le Recueil de ses observations anatomiques. Il dit avoir connu une jeune Dame qui devenoit grasse & très-belle dans le tems de la pleine lune , mais qui changeoit totalement dans le decours de cette planette ; elle étoit alors si défigurée , que n'osant paroître , elle se refugioit à la campagne jusqu'au retour de la nouvelle lune , qui lui rendoit par degrés son embonpoint. Ainsi , dit M. Mead , le visage de cette Dame devenoit plein en même temps que la lune , & l'attraction de ses charmes dépendoit de celle de cet astre.

MALADIE PEDICULAIRE. I. On appelle ainsi une maladie où , par une mauvaise dif-

position du corps, il s'en gendre des poux, qui s'implantent entre l'épiderme & la peau. Quelquefois cette maladie est endémique, ou particuliere à un pays. C'est ainsi que les Acridophages, dont le nom signifie *mangeurs de sauterelles*, & qui faisoient partie des Ethiopiens, finissoient leur vie, d'une maniere très-misérable; car, lorsque la vieillesse approchoit, il s'engendrait dans leur corps des poux aîlés de différentes formes, toutes hideuses. Cette maladie commençoit par le ventre, gaignoit la poitrine, & insensiblement tout le corps. Le malade sentoit d'abord une démangeaison agréable: c'étoit pour lui un plaisir de se gratter. Mais lorsque ces poux, engendrés au dedans du corps, cherchoient à sortir au dehors, ils chassoient devant eux un sang corrompu, qui caufoit de violentes douleurs dans la peau. Le malade travailloit lui-même à leur faire des ouvertures avec ses ongles, & jettoit des cris lamentables: enfin ces poux fortoient les uns

après les autres comme d'un vaisseau troué , à travers les plaies que le malade s'étoit faites lui-même ; ils s'échappoient en si grande quantité , que ç'eût été une peine inutile , que d'entreprendre de les exterminer. On ne sauroit dire si c'étoit à la nourriture dont ces peuples usoient , ou à l'intemperie de l'air qu'ils respiroient , qu'on peut attribuer cette étrange maladie.

II. Dans les contrées qu'habite la nation des Indiens Guarains , on rencontre un insecte , de la grosseur d'une petite puce , que les Espagnols nomment *piqué* , & les Indiens *tung* , qui s'insinue peu-à-peu entre cuir & chair , principalement sous les ongles , & dans les endroits où il y a quelques calus. Là il fait son nid , & laisse ses œufs. Si on n'a pas soin de le retirer promptement , il se répand de tous côtés , & produit les plus tristes effets , dans la partie du corps où il s'est logé : d'où il arrive qu'on se trouve tout-à coup perclus ou des pieds ou des

maines , selon l'endroit où s'est placé l'insecte. Une violente demangeaison avertit de l'endroit où il s'est glissé ; le remede est de miner peu-à-peu son gîte avec la pointe d'une épingle , & de l'en tirer tout entier.

III. La maladie pediculaire ou phthiriasse est sans doute affreuse , dégoutante au dernier degré , & même mortelle de la façon la plus triste. L'histoire fait mention d'un bon nombre d'hommes , qui en ont été dévorés tous vivans. Au milieu des plaisirs , dans sa maison de Cumes , Sylva termina ses jours par ce mal , à l'âge de 60 ans. Il y a deux grands & terribles exemples de Souverains qui en sont morts , savoir celui d'Hérode , Roi de Judée , sous le regne duquel fut crucifié Jesus-Christ , & celui du dernier Roi d'Espagne de la Maison d'Autriche , qui est mort la dernière année du dix-septieme siecle.

POURPRE. I. Il survient quelquefois

après la mort de grandes taches rouges , que les bonnes gens prennent pour le pourpre ; ils disent alors que les Médecins n'ont point connu la maladie , que c'étoit le pourpre qu'avoit le malade , lequel ne s'est déclaré qu'après la mort. Malheureusement ces marques font l'effet de l'agonie, & produites par l'arrêt du sang dans les extrémités capillaires de la peau.

II. On trouve dans l'Histoire de l'Académie Royale des Sciences l'exposé d'une espèce de pourpre vermineuse, épidémique , aux environs de Toul en Lorraine. Lorsque les malades étoient secourus à tems , ils rendoient beaucoup de vers , & l'éruption du pourpre se faisoit. L'épiderme tomboit dans tous ceux qui en rechappoient. Les autres mouroient en trois jours , & la putréfaction des cadavres étoit si prompte & si grande , que les gens, qui les portoient en terre, étoient souvent attaqués de la contagion.

III. Le pourpre , qui est une maladie fort dangereuse en Europe , se guérit ai-

fément dans le Tong-King. On prend une moëlle de jonc , que l'on trempe dans l'huile , qu'on allume , & qu'on applique fucceffivement fur toutes les marques de pourpre. La chair alors fe fend avec un bruit pareil à celui d'une petite fusée. Auffi-tôt on en exprime le fang corrompu , & l'on finit par frotter les plaies avec un peu de gingembre. Ce remede doit être fort douloureux , & fon efficacité n'est pas une chofe tellement démontrée aux yeux de la raifon , qu'on ne puiffe en douter : cependant un Miffionnaire dit , Lettres édifiantes , tom. XVI , pag. 25 , en avoir vu des effets furprenans.

MALAVAL. Jean Malaval , Chirurgien né à Pezan en 1669 , & mort à Paris en 1758 , vint de bonne heure dans cette Ville , où il contracta une liaifon étroite avec le célèbre Hecquet , qui lui fit abjurer la religion protestante qu'il profefloit. Ce Chirurgien s'adonna entièrement à ce qu'on appelle la petite chi-

rurgie , à la saignée , à l'application des vésicatoires , des cauterés , &c. il excella dans cette partie , qui n'est pas , à dire vrai , la plus difficile , mais peut-être la plus laborieuse de toutes les parties de la chirurgie. Il pratiqua ensuite avec distinction ce qu'on appelle la grande chirurgie. Les Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie renferment plusieurs observations de cet habile homme. Sa vieillesse fut une véritable enfance ; son esprit s'affoiblit ; mais ce qui doit étonner , c'est que dans cet état même il ne perdit pas la trace des choses qu'il avoit autrefois confiées à sa mémoire. A l'occasion d'un mot qui frappoit son oreille, dans une conversation à laquelle il ne pouvoit prendre part, il récitait avec chaleur un assez grand nombre de vers , ou des pages entières d'ouvrages en prose qui lui étoient familiers , & où se trouvoit le mot qui servoit , pour ainsi dire , d'avertissement ; cela prouve qu'il avoit fait de bonnes études , & beaucoup lu. *Son cerveau étoit ,*

dit un Auteur moderne , *une espece de montre à répétition.*

MUTILATION. I. Un Concile de Londres, de l'an 1175, défend à ceux qui sont dans les ordres sacrés, sous peine d'être dégradés & privés de leurs places, de rendre jugement dans des causes où il s'agit de mutilation de membres, & d'en couper eux-mêmes.

II. Il y a aussi en Angleterre une loi qui fait un crime capital de la mutilation. Voici ce qui a donné lieu à l'établissement de cette loi.

On proposa en 1671 dans le Parlement de mettre une taxe sur les spectacles. Comme on parloit des Acteurs & des Actrices, le Chevalier Cowentry, qui savoit que le Roi Charles II entretenoit alors deux Actrices, demanda si c'étoit les Acteurs ou les Actrices, qui servoient aux plaisirs du Monarque. Cette raillerie indécente piqua le Roi : il donna ordre à ses gardes de faire au coupable quelque

blessure dont la marque lui restât ; ils lui couperent en conséquence le nez. La Chambre des Communes , très-irritée de cet outrage fait à un de ses membres , condamna au supplice les gardes qui avoient mutilé Cowentry , & porterent la loi dont nous avons parlé.

III. Une femme de la secte des Methodistes demeurant à Newcastle se rendit , la nuit du 23 octobre 1763 , à la maison où s'assembloient ces enthousiastes , & là , dans un accès de zele , elle se coupa les deux oreilles , les deux levres , le nez , les deux mammelles , se donna un coup de couteau au-dessus du sein gauche , se fit deux blessures au-dessus des yeux , qu'elle vouloit s'arracher , & finit par se couper la gorge ; malgré toutes ces mutilations , elle guérit.

IV. Dans l'Isle de Sologo , qui dépend des Molucques , la mutilation est le châ-timent le plus commun des voleurs. Les larcins ordinaires sont punis par la perte d'une

d'une oreille , & les vols considérables par la perte de quatre doigts.

V. Les châtimens les plus usités chez le peuple d'Achem en Asie , pour les fautes communes, sont la bastonnade & la mutilation de quelque membre ou partie , comme d'un bras, d'une jambe , du nez , d'une oreille. Après l'exécution, chacun s'en retourne chez soi , sans qu'on puisse distinguer le coupable des accusateurs, c'est-à-dire, que ni d'une part ni de l'autre on n'entend aucune plainte , aucun reproche. Tout homme est sujet à faillir, disent les Achenois , & le châtiment expie sa faute. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que ces mutilations sont rarement mortelles , quoiqu'on n'y apporte pas d'autre remède que d'arrêter le sang , & de bander la plaie. Une autre circonstance bien remarquable dans ces sortes de châtimens , c'est l'espece de traité que font ensemble , avant la mutilation , le bourreau & le criminel , celui-ci concluant son marché avec l'autre pour être mu-

tilé proprement , & avoir le nez ou les oreilles coupées d'un seul coup.

VI. M. Morand dit dans ses Opuscules , premiere partie , pag. 183 , avoir vu aux Invalides , dans sa premiere jeunesse , deux soldats presqu'entièrement mutilés , l'un étant sans bras , l'autre sans jambes , qui jouoient cependant ensemble supérieurement à la boule , & qui attiroient souvent la curiosité des Officiers de l'Hôtel. Il rapporte aussi l'histoire d'un autre soldat qui avoit les deux jambes coupées fort haut , & les deux bras si près de l'épaule , qu'il ne pouvoit rien tenir sous les aisselles , & qui , tout mutilé qu'il étoit , jouissoit depuis long-tems d'une parfaite santé.

BERTIN. M. Bertin , Médecin de la Faculté de Paris , mort en février 1781 , avoit une timidité invincible , qui a fait le malheur de sa vie. Au séjour agréable de Paris , il préféra celui de la Cour du Hoſpodar de Valachie , dont il fut pre-

mier Médecin. A peine M. Bertin fut-il arrivé , que le Despote l'obligea d'assister au supplice de celui qu'il venoit remplacer. Quelle dut être alors la situation de cet homme timide ! Il se fit cependant aimer du Hospodar : mais il frémissait en recevant ses caresses ; & lorsque ce Prince fut rappelé à Constantinople , où il l'invitoit de le suivre , avec la promesse d'une grande fortune , M. Bertin prétexta la crainte de la peste , & reprit le chemin de la France.

Etant passé par Vienne , il eut l'honneur d'être présenté à l'Impératrice Reine. Cette grande Souveraine , qui connoissoit son mérite , lui donna des cavaliers pour sa sûreté jusqu'à la frontière : dans la route ces soldats , dont il n'entendoit pas la langue , parloient entr'eux. M. Bertin , l'imagination encore frappée de la férocité des Valaques , se persuade qu'on veut l'assassiner. La crainte grossissant le danger , il s'échappe. Les cavaliers courent après lui ; il fuit encore plus vite ,

entre dans un marais , & se met dans l'eau jusqu'au cou. Les cavaliers , dont l'air riant n'annonçoit pas des assassins , le retirèrent avec bien de la peine , le rassurèrent , & le ramenerent.

De retour à Paris , un excès de travail & quelques querelles littéraires avoient affoibli ses organes très-foibles par eux-mêmes , lorsqu'un homme lâche & brutal , à qui il avoit rendu des services , le menaça. Saïsi de frayeur , & se trouvant déjà indisposé , il envoya chercher M. de l'Epine , Medecin , son ami. Sa tête se trouble , & il tombe dans un délire affreux. Les personnes qui l'entourent lui semblent autant d'assassins ; il se croit poursuivi ; à peine veut-il permettre que M. de l'Epine entre dans sa chambre. Le lendemain l'accès redouble , & , pour éviter la mort dont il se croit menacé , il échappe à sa garde , & se précipite par la fenêtre : mais sa chute n'eut heureusement rien de dangereux.

Il se retira dans une maison de cam-

pagne près de Rennes, où il vécut le reste de ses jours, mais conservant toujours cette peur qui lui faisoit voir par-tout des dangers, & qui lui fit prendre la fuite, lors de la descente des Anglois à S. Cast, parce qu'il les crut déjà maîtres de la Bretagne, & qu'il se regarda comme perdu, ayant eu autrefois le titre de Médecin du prétendant.

SCORBUT. I. Entre les causes qui disposent au scorbut, on doit compter les passions tristes de l'ame : il y a beaucoup d'exemples de scorbutiques, morts subitement de tristesse. Le Docteur Rouppe rapporte, *de morb. navig.*, pag. 126, un cas particulier dont il fut témoin dans un vaisseau commandé par le Capitaine Everfen. Comme on faisoit la revue de l'équipage dans ce navire, il y eut un soldat qui demanda son congé, alléguant pour raison qu'il avoit le scorbut. M. Rouppe lui dit qu'il se rétabliroit en grande partie avant qu'on se mît en mer, & qu'il ne

voyoit pas de raison pour qu'il ne s'embarquât pas. *Eh bien !* répondit-il d'un air fâché & mécontent, *vous me voyez descendre , vous me verrez bientôt mort.* Il mourut effectivement le même jour.

II. Un jeune étudiant en droit étoit si cruellement travaillé du scorbut depuis plus de six mois, qu'il ne pouvoit plus se soulever, ni se tenir de bout. L'acrimonie des humeurs, augmentée par la longueur de la maladie, lui avoit occasionné des convulsions horribles; ses jambes se retiroient avec violence contre son ventre, & il étoit à craindre qu'elles ne restassent dans cet état; ce qui seroit peut-être arrivé sans le secours de sa sœur, qui se tenant presque tout le jour assise sur les jambes du malade, rabattoit par le poids de son corps la force des convulsions; elles cessèrent enfin. Les jambes reprirent leurs fonctions naturelles, & le jeune homme guérit heureusement. Cette observation est de M. Hanneman, & tirée

des Mélanges curieux de la nature , ann.
5 & 6 *de cur. III. obs. 201.*

III. Dans l'Isle de Java , les marins en arrivant s'enterrent tous vifs dans le sable ; c'est , selon eux , le remede le plus prompt pour guérir le scorbut. *Mém. géogr. phys. & histor.*

IV. Lors de la premiere Croisade , S. Louis fut attaqué du scorbut , ainsi que la plus grande partie de son armée. Joinville , témoin oculaire , en fait une description telle , qu'il est impossible de se méprendre sur le caractère de la maladie.
« Tant de chairs mortes , dit-il , venoient
» aux gencives à notre gent , que il falloir
» que barbiers ôtassent la chair morte ,
» pour qu'ils pussent marcher , & avaler
» aval... grand pitié étoit d'ouïr les gens
» breaire , à qui l'on coupoit la chair
» morte , & breaient comme femmes en
» travail d'enfant ». Ce passage prouve , comme l'observe très-bien M. Chomel dans son *Essai historique sur la médecine en France* , que c'est mal-à-propos que plu-

seurs Médecins croient le scorbut, une maladie connue seulement depuis trois siècles, & endémique particulière aux habitans voisins des mers du Nord. Le scorbut étoit connu des Grecs & des Romains. L'armée que Germanius avoit menée au-delà du Rhin, en fut infectée.

V. Plusieurs Isles de l'Amérique, & singulièrement la Guadeloupe, sont remplies de scorbutiques, fort difficiles à guérir. On peut voir à ce sujet la description que fait de cette maladie M. de la Potherie dans son *Histoire de l'Amérique Septentrionale*, tom. I, p. 189. Le scorbut n'est pas non plus inconnu dans le Royaume de Bengale, où on le nomme *jari* : les Médecins purgent d'abord celui qui en est attaqué ; après quoi, on lui fait boire d'une liqueur composée du jus d'oignon, de gingembre verd, & de grand basilic, parties égales. Le gargarisme se fait avec du miel & du jus de limon. Ils prétendent que ce mal vient
des

des ulceres qui sont dans les entrailles : au surplus il paroît qu'en général un des plus sûrs remedes contre le scorbut , est le changement d'air. Aussi toute l'armée de Saint Louis auroit péri , si peu après ses malheurs & sa défaite , ce qu'il en restoit ne fût revenu en France.

GOUTTE. I. Le Maréchal de Cossé mourut en 1582 de la goutte , maladie très-habituelle , & héréditaire alors dans sa famille : quand les douleurs étoient très-vives , ce qui arrivoit souvent , il juroit & pestoit de la plus grande force , mais encore moins contre la goutte même, que contre les Médecins qui l'empêchoient de boire. Un jour il reçut leur visite dans ces momens. « *Mordieu* , dit-il à la com-

» pagnie , vous qui êtes mes bons amis ,
 » aidez - moi à avoir raison de ces bour-
 » reaux de Médecins , qui ne veulent pas
 » me laisser boire du vin bourru ; pardieu
 » j'en boirai à cette heure avec vous , en
 » dépit d'eux ; qu'on en aille quérir , &

» si les Médecins viennent , vous qui êtes
 » mes meilleurs amis , vous les chasserez ».
 On en apporta , il en but , & le lendemain les bons amis crurent devoir venir savoir des nouvelles du Maréchal. Mordieu , leur dit-il , je suis beaucoup plus mal , & ces ingrats de Médecins disent que c'est parce que j'ai bu du vin bourru ; mais c'est qu'ils ne savent pas me guérir. On auroit pu appaiser l'humeur du Maréchal , en lui accordant l'un & l'autre.

C'est peut-être d'après cette histoire qu'ont été fait les vers suivans :

Sur peine de la goutte , un Médecin m'ordonne
 De quitter l'usage du vin ;
 Mais loin de renoncer à ce jus divin ,
 J'acheve de vuidier ma tonne.
 Laquais, vîte à grands flots remplis-moi ce cristal :
 Si le vin engendre la goutte ,
 Boire jusqu'à la lie est le secret sans doute
 De tarir la source du mal.

II. Borise Godounove , grand Duc de Moscovie , étant tourmenté de la goutte , invita par de grandes promesses ceux de

ses sujets qui connoissoient quelque remède à ce mal à le déclarer. La femme d'un Boyard, qui désiroit se venger des mauvais traitemens qu'il lui faisoit éprouver, crut devoir profiter de cette circonstance pour prendre sa revanche; elle usa du stratagème de Sgnanarelle, ou plutôt Moliere a fait usage du trait suivant dans sa Comédie du Médecin malgré lui.

Quoi qu'il en soit, cette femme alla trouver le Ministre, & lui dit que son mari avoit un spécifique excellent contre la goutte, mais qu'il n'aimoit point assez Sa Majesté pour le lui donner. On envoya quérir le Boyard; il eut beau protester son ignorance, on ne voulut pas le croire, & on le mit en prison, où on le fouetta jusqu'au sang, pour tirer de lui son prétendu secret: enfin on lui signifia qu'il falloit ou qu'il revelât ce secret, ou qu'il se résolut à mourir. Ce malheureux voyant que, quelque parti qu'il prît, sa perte étoit inévitable, préféra de convenir de ce qu'on vouloit qu'il sût, & avoua qu'il

connoissoit des remedes contre la goutte , mais qu'il n'avoit pas osé en faire usage pour Sa Majesté , crainte qu'ils ne réussissent pas. Il demanda en même tems 15 jours pour préparer son remede. Ils lui furent accordés. Il envoya pendant ce tems-là à Czirback , à deux journées de Moscou , sur la riviere d'Occa , où il se fit amener un charriot de toutes sortes d'herbes , qu'il n'avoit jamais ni vu ni connu , mais dont il fit préparer un bain , à telle fin que de raison , & dans lequel il fit mettre le grand Duc.

Le malheureux Boyard se seroit cru encore trop heureux, que le bain n'eût fait ni bien ni mal ; mais quel fut son étonnement , lorsqu'au troisieme ou quatrieme bain les douleurs de Sa Majesté se calmerent , & qu'elle se trouva entièrement guérie au fixieme ! Il fut alors interrogé de nouveau sur son secret , dont il crut ne devoir plus faire mystere ; il entreprit même de se faire honneur d'une cure qu'il ne devoit qu'au hasard. Il s'attendoit en

conséquence à une grande récompense ; elle lui fut en effet accordée , & le Czar lui fit donner 400 écus & dix-huit paysans : mais il le fit fouetter de nouveau encore plus fort que les autres fois , pour le punir de n'avoir pas employé tout de suite son secret. Reste à savoir comment ensuite la femme s'est tirée d'affaire avec son mari ; c'est ce que l'histoire ne dit pas.

III. Un Seigneur Anglois étoit dans son lit cruellement tourmenté par la goutte , lorsqu'on lui annonça un Médecin qui avoit un remède sûr contre ce mal. Ce Docteur est-il venu en carrosse ou à pied , demanda le Lord ? A pied , répondit le domestique. Eh bien ! va dire à ce frippon de s'en retourner. S'il avoit le remède dont il se vante , il rouleroit carrosse à six chevaux , & j'aurois été le chercher moi-même , & lui aurois offert la moitié de mon bien pour être délivré de mon mal. Il faut avoir éprouvé soi-même les cruelles douleurs de la goutte ,

pour croire que cette histoire n'est pas un conte.

IV. Jean Dartis , habile Canoniste du dix-septieme siecle , & Professeur de Droit Canon au College Royal , a fait un opuscule intitulé : *Admiranda pedis* , les merveilles du pied , où il emploie tout le chap. X à faire l'éloge de la goutte. Selon lui , c'est une Déesse , c'est *Nemesis* , vengeresse d'une vie trop heureuse ; c'est ensuite *Vénus* , qui tient compagnie à un de ses enfans chéris ; c'est l'*Aurore* , cette fille du soleil , qui ne paroît assise que sur son char. C'étoit , selon Dartis , la goutte que désiroit Ulysse , lorsqu'il voulut empêcher l'armée des Grecs d'aller à Troye , & qu'il prit le parti de contrefaire l'insensé. Semblable à l'amour , dit Dartis , couché auprès de Pſyché sans se montrer à elle , ou à Diane favorisant Acteon , sans se laisser voir à lui , la goutte a échappé depuis nombre de siecles à l'examen de tant de personnes qui ont vécu avec elle , & elle échappe à tous les préceptes de

la médecine. Comparer la goutte à Vénus, à l'Amour, à l'Aurore ; quel écart furieux d'imagination ! Jean Dartis eût bien changé de langage, s'il eût seulement quelques heures éprouvé les douleurs cuisantes de ce mal.

V. Coquetet, Auteur de quelques badineries qui ont amusé dans le tems, a aussi fait l'éloge de la goutte, lequel vaut beaucoup mieux à tous égards que celui de Dartis. Piron, dans une épître qu'il adresse au Duc de Nevers, & qui est intitulée *la goutte*, prétend que Vénus & le Dieu du vin ont engendré cette maladie. On peut s'en rapporter à lui ; il connoissoit par expérience l'un & l'autre. C'est sans doute dans ce sens que l'on a dit que *fillette* & *feuillette* étoient l'origine de la goutte.

VI. Théophraste & Aulugelle ont écrit que la musique charme & appaise les douleurs de la goutte ; rien d'étonnant à cela ; on sait qu'en général les sons mélodieux suspendent la vivacité des douleurs quelconques. On lit dans le troisieme livre

des leçons de Louis Guyon , qu'une femme très-valétudinaire , & sur-tout fort incommodée de la goutte , manda un homme qui jouoit fort bien du tambour & de la flûte , & qui le fit alors avec tant de véhémence , que la malade tomba par terre , privée de sentiment & de respiration. Etant revenue de cet évanouissement , elle se plaignit de grandes douleurs ; & le Musicien , de son côté , ayant repris de nouvelles forces , & s'étant remis à jouer , cette seconde dose de musique produisit un si bon effet , que la malade se trouva peu de tems après délivrée de ses douleurs , & parfaitement guérie.

VII. Philippe II , Roi d'Espagne , avoit la goutte. Son premier Médecin , nommé *Mercatus* , homme habile & expérimenté , lui avoit fait prendre différens remèdes , sans lui procurer aucun soulagement. Quelqu'un proposa d'appeller un autre Médecin , nommé *Valezio*. Lorsqu'il fut arrivé , il conseilla au Roi de mettre ses pieds dans un bain d'eau tiède. Ce remède très-simple réussit au-de-là de

toute espérance. Qu'en résulta-t-il ? Que Mercatus fut renvoyé, & que Valezio eut sa place.

VIII. Montagne dit qu'un homme, qui étoit sujet à la goutte, se fouciant peu des défenses de son Médecin, mangeoit du cervelat & du petit salé. Il disoit pour s'excuser : Quand je suis tourmenté de mes douleurs, je peste contre le cervelat & le petit salé ; cela me sert de soulagement, parce qu'il faut pour me soulager que je puisse m'en prendre à quelque chose. Cela me rappelle l'anecdote de Despreaux au sujet de Boisrobert. Celui-ci étant attaqué de la goutte, Despreaux envoya chez lui un laquais pour avoir de ses nouvelles. Le laquais, de retour, lui apprit que sa goutte avoit redoublé. *Il jure donc bien, dit Despreaux ! Hélas, Monsieur, répondit le laquais, il dit n'avoir plus que cette consolation-là, depuis que les Médecins l'ont abandonné.*

IX. Une remarque tirée de l'histoire Romaine, qui a échappé à bien du monde,

c'est que de trois Ambassadeurs que les Romains envoyèrent au Roi de Bythinie , l'un avoit la goutte , le second avoit été trépané , & le troisieme passoit pour fol ; ce qui fit dire à Caton le Censeur , que *cette ambassade n'avoit ni pieds , ni tête , ni sens.*

X. Ce fut la goutte qui jetta dans les mathématiques Bonaventure Cavalieri , Jésuite de Milan, & Professeur de Mathématiques à Bologne. Cette maladie le tourmentoît violemment , lorsque Benoît Castelli , disciple de Galilée , vint le voir ; il lui conseilla , pour distraire ses douleurs , de s'appliquer à la géométrie. Cavalieri suivit ce conseil , prit goût à cette science , & devint un des plus célèbres Mathématiciens du dernier siècle.

XI. Il faut que les douleurs qu'occasionne quelquefois la goutte , soient bien vives , puisqu'elles ont porté des malades à les terminer par une mort violente ; nous ne citerons pour exemple que celui du Colonel Loyd , qui en 1724 , vivement

trouventé par cette cruelle maladie , se tua d'un coup de pistolet. Il avoit laissé sur sa table un billet , où il marquoit que la goutte ayant toujours eu le dessus avec lui , il n'avoit pas trouvé de meilleur moyen de détruire son empire , que de se tuer. C'est bien là le cas de dire , que le remede est pire que le mal.

XII. Leibnitz mourut pour avoir voulu se délivrer trop promptement d'un accès de goutte. Il prit un remede qu'un Jésuite lui avoit donné à Vienne. La goutte remonta du pied dans l'estomac , & le malade fut tout-à-coup suffoqué. Il étoit alors assis sur son lit , ayant à côté de lui son écritoire & l'*Argenis* de Barclay. Nous rapportons cette anecdote , pour qu'elle serve de leçon aux gouteux , & qu'ils ne prennent pas au hasard des remedes qui , loin de les guérir ou de les soulager , peuvent les faire périr.

XIII. Hoffmann dit qu'un homme , qui étoit attaqué de la goutte , en fut guéri par un chien qu'il fit coucher avec lui ,

& qui la prit. L'animal ressentait de tems en tems les atteintes qui avoient tourmenté son maître. Les gouteux peuvent essayer ce remede. S'il ne les guérit pas, au moins ne peut-il leur faire aucun mal.

XIV. C'est dans les memes vûes qu'un Ouvrage périodique, intitulé *la Feuille nécessaire*, qui a paru en 1759, indique, dans la feuille du 27 août, pour remede de la goutte, la transplantation du corps dans un autre, au moyen d'une certaine bouillie, qu'on appliquera la plus chaude possible sur les parties douloureuses; on fera ensuite lecher par un jeune chien ces mêmes parties. La friction, dit l'Auteur, qu'il exercera avec sa langue sur la peau du malade, ouvrira les pores, facilitera l'introduction de la salive, la transpiration, & conséquemment l'évafion des parties de la goutte, les plus voisines de l'épiderme, & ainsi de proche en proche, jusqu'à ce que toute la matiere morbifique soit détruite. L'Auteur assure que, de quelque nature que soit la

goutte , par le moyen de sa bouillie , dans laquelle entre une certaine poudre qu'il ne nomme pas , mais qu'il dit être bien connue des Médecins , & se trouver chez tous les Apoticaire , on ne manquera pas de transporter dans le corps du chien le dépôt goutteux.

XV. M. Default , Médecin de Bordeaux , a donné en 1735 au public un recueil de dissertations de médecine , parmi lesquelles on en trouve une sur la goutte , qu'il explique singulièrement. « Quand » je n'aurois , dit-il , composé sur la » goutte qu'un roman , dans lequel ce- » pendant j'aurois sauvé les apparences » de la vérité , ou du moins fait entrer la » possibilité de la guérison de cette cruelle » maladie , un goutteux dans son loisir » liroit ma dissertation avec complaisance : » à plus forte raison , lorsque j'atteste que » tous les faits , sur lesquels je bâtis mon » système , sont vrais , & que je n'ai voulu » tromper personne ».

L'Auteur prétend , d'après l'observation

de Sydenham , que les goutteux font pour la plupart gens d'esprit , & que cette maladie attaque plutôt les personnes sensées que les fots , plutôt les riches que les pauvres. A la bonne heure pour les riches ; la raison est facile à deviner. Le même Auteur , pag. 379 , raconte fort agréablement sa dispute avec un Moine , qui trouvoit fort mauvais qu'il eût guéri un malade avec du quinquina , dissout dans une once d'eau-de-vie & trois onces de vin vieux , parce que ce remede avoit causé un peu d'ivresse au malade.

XVI. Aux Isles Antilles les Sauvages qui se sentent attaqués de la goutte , font en terre un trou , où ils jettent de la braise bien ardente. Ils mettent dessus des noyaux des fruits du Monbain , grand prunier qui vient dans ces Isles : ils exposent ensuite dessus la partie malade , & endurent la fumée très-chaude , le plus long-tems qu'ils peuvent. Si ce remede sudorifique ne les guérit pas , au moins il les soulage beaucoup ; ils appellent cette es-

pece de fumigation *boucaner*. M. Bossu dit dans ses *nouveaux voyages de l'Amérique Septentrionale*, pag. 179, avoir été témoin de l'épreuve qu'a fait un Européen de cette méthode de *boucaner*. Il y avoit environ six semaines, qu'il avoit au pied droit une violente attaque de goutte, avec des douleurs les plus aiguës. Il résolut de se mettre entre les mains d'un fameux Jongleur, de la nation appelée *Tonika*, qui le traita de la maniere suivante.

Il fit bouillir dans une chaudiere toutes sortes de simples, des feuilles de laurier rouge & blanc, du baume, de la citronelle, des racines de bois de sassafras, avec des branches de pin & de cirier, arbrisseau qui croît dans la Caroline Méridionale & dans la Louisiane. Ce sauvage Médecin plaça ensuite la chaudiere sous une espece de dôme fait avec des cerceaux, sur lesquels il étendit une peau de cerf passée, pour concentrer la fumée des racines & des herbes odoriférentes. Il fit mettre au gouteux le pied malade au-

dessus de la chaudiere. Il répéta plusieurs fois cette opération , & l'Européen se trouva parfaitement guéri. « Je l'ai vu » depuis , dit M. Bossu , aller à la chasse , » & vaquer à toutes ses affaires sans res- » sentir la moindre incommodité ».

XVII. Dans un de ses dialogues intitulé : *Philopseudes* , ou *l'Ami du mensonge* , Lucien se moque de la crédulité & de la superstition des Philosophes de son tems , à l'occasion de la goutte dont étoit attaqué un des plus considérables citoyens d'Athenes , nommé Eucrates , & auquel chacun conseilloit un remede de sa façon. La maniere fine & agréable, dont Lucien raille ces Philosophes , doit engager à lire ce dialogue dans l'original , avec d'autant plus de raison , qu'à la honte de notre siecle , la plupart des railleries de Lucien peuvent encore avoir leur application à certaines gens , qui par charlatanerie ou autrement, se font une occupation méthodique de prescrire de pareils remedes.

remedes. C'est sans doute ce dialogue de Lucien qui a fourni à Blombeaufaut, Auteur du seizieme siecle, l'idée de sa Comédie, toute imitée de Lucien, intitulée *la Goutte*, laquelle fut représentée en 1605, & imprimée la même année; elle est rare & peu connue.

ABRACADABRA. On appelle ainsi une sorte d'amulette, ou préservatif contre la fièvre & plusieurs autres maladies. Serenus Sammonicus, dont nous avons déjà eu occasion de parler plus haut, page 274, croyoit fermement que ce mot disposé de la maniere suivante, guérissoit de la fièvre.

ABRACADABRA

ABRACADABR

ABRACADAB

ABRACADA

ABRACAD

ABRACA

ABRAC

ABRA

ABR

AB

A

Ce Serenus Sammonicus , sectateur de l'hérétique Basilide , a composé un poème latin , assez plat , *de la médecine & des remèdes* , 1581 , in-4°. , & 1662 , in-8°. , où il marque la disposition & l'usage de ces caractères , qu'il recommande de porter attachés au col par un fil de lin. Wendelin , Scaliger , Saumaïse & le pere Kircher n'ont pas hésité de perdre leur tems & leurs peines à découvrir le sens de ce mot. Delrio en parle , mais en passant , comme d'une formule connue en magie , & qu'au reste il renonce à expliquer. Le siècle où nous vivons est trop éclairé , pour qu'il soit nécessaire d'avertir que tout cela n'est qu'une chimere : cependant il est toujours bon de prévenir à ce sujet les gens foibles , superstitieux & crédules ; car il s'en trouveroit encore de capables de donner dans ces excès de ridicule.

ACEPHALE. Ce mot dérivé du Grec , veut dire qui n'a point de tête. On l'emploie dans ce sens propre , pour désigner

des êtres vivans qui naissent sans aucune apparence de tête, ce qu'on n'a pas encore observé; car les acephales prétendus ont toujours quelque partie qui forme la tête. On croira encore moins ce que les anciens Naturalistes ont avancé, qu'il y avoit des peuples entiers sans tête. Pline les appelle même *Blemmayes*. C'est une pure folie, dont l'Abbé Banier nous apprend l'origine dans sa Mythologie, en disant que la tête un peu enfoncée de quelques hommes fit publier qu'il y avoit une nation d'Acephales. Borel, savant Médecin du dernier siècle, a aussi refuté cette fable. On trouve dans un Journal intitulé: *Mémoires de Littérature*, & imprimé en 1722, une courte dissertation de M. Astruc sur cette matiere; il rapporte même une observation curieuse à ce sujet. Un autre Médecin a attaqué cette dissertation; mais tous deux n'ont fait qu'effleurer la matiere, qui n'en a pas été plus éclaircie.

ACMELLA. C'est une plante qui croît dans l'Isle de Ceylan , où elle est assez commune. On lui attribue la vertu de dissoudre la pierre dans la vessie. En 1690 un Officier Hollandois assura à la compagnie des Indes Orientales , qu'il avoit guéri , par l'usage seul de cette plante , plus de cent personnes attaquées de la nephretique , & même de la pierre. Ce témoignage étoit appuyé de celui du Gouverneur de Ceylan. En 1699 le Chirurgien de l'Hôpital de la ville de Colombo écrivit les mêmes choses sur cette plante à M. Hottan , Professeur de botanique à Leyde. Breyn dit qu'on peut prendre deux ou trois fois par jour de la teinture d'acmella , faite avec l'esprit de vin , dans un verre de vin de France , ou du Rhin , ou dans quelque décoction anti-nephretique , pour faciliter la sortie du gravier & des pierres. On ne peut trop inviter les Naturalistes à rechercher les propriétés de cette plante. Quel bonheur pour le genre humain , si on lui décou-

vroit celles qu'on lui attribue , & quel homme mériteroit mieux l'immortalité que celui qui auroit fait cette découverte !

AGONIE. I. Les Juifs regardent comme une très-bonne œuvre d'assister un malade qui est à l'agonie , sur-tout si c'est un Rabin savant & vertueux. Ceux qui se trouvent présens, lorsqu'il expire, déchirent leurs habits en quelque endroit ; c'est ordinairement au côté gauche par devant ; la déchirure doit être longue d'un huitieme d'aune. Quelques-uns jettent dans la rue toute l'eau qui se trouve dans la maison ; d'autres donnent un baiser au malade agonisant , comme pour prendre congé de lui. On trouve dans l'antiquité des traces de cet usage , par lequel on recueilloit l'esprit d'un mourant , errant sur ses levres.

II. Tavernier , parlant des Guebres réfugiés dans les Indes , dit que lorsqu'un Guebre est à l'agonie , on prend un chien

dont on applique la gueule sur la bouche du mourant, afin qu'il reçoive son ame avec ses derniers soupirs. Ce fait donne lieu de conjecturer que ces peuples croient à la métempicoïse.

III. A la Chine, lorsqu'un malade est absolument désespéré, & qu'on n'en attend plus rien, on a coutume de lui présenter l'image du diable, qui tient de la main droite un soleil, & de la main gauche un poignard. Que signifie cet emblème? Les Auteurs ne le disent pas. Dans quelques endroits, le fils du mourant ôte son bonnet, & vient, les cheveux épars, s'offrir aux regards de son pere; puis il met en pieces les rideaux & les couvertures du lit, & en jette les morceaux sur son corps. Un autre usage à la Chine, non moins singulier, c'est que, dans le moment même qu'un malade expire, un de ses parens ou de ses amis se saisit de sa robe, & montant sur le toit de la maison, la déploie vers le nord, appelant à grands cris, jusqu'à

trois fois, l'ame du défunt ; il se tourne ensuite vers le midi, & repete la même cérémonie.

IV. Les habitans de Socotra n'attendent pas pour enterrer un homme qu'il ait rendu le dernier soupir, ils croient lui rendre un grand service que de lui épargner les souffrances qui accompagnent l'agonie. Ainsi lorsqu'ils jugent qu'un malade ne guérira pas, ils se hâtent de le porter en terre, après l'avoir empoisonné avec une liqueur blanche qui coule d'un certain arbre de l'Isle. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que les malades eux mêmes demandent la mort pour abrégér leurs peines. Les habitans du Royaume de Congo agissent à peu-près de même : l'opinion dans laquelle ils sont, que la mort est le plus grand bien qui puisse arriver à l'homme, leur suggere, lorsqu'ils voient un malade à l'agonie, de se jeter sur lui comme des furieux ; ils lui pressent la poitrine, lui ferment la respiration, & l'accablent de coups, afin de le délivrer

promptement des douleurs qu'il souffre , & le faire passer à un état plus heureux.

V. A la Cochinchine , lorsqu'un malade est à l'agonie , ses parens & ses amis prennent les armes , & s'assemblent autour de son lit : là ils agitent de côté & d'autre leurs sabres & leurs cimeterres , & s'efforçant sérieusement contre l'air , ils s'imaginent empêcher par-là les démons d'approcher.

VI. Chez les Sigans , quand le chef d'un canton est à l'agonie , on étend des fleurs & des herbes odoriférantes tout le long de sa cabane : douze jeunes garçons & douze jeunes filles qu'on a choisis , entrent , & chacun de ces douze couples , lorsqu'un certain signal a été donné , travaille avec ardeur à la production d'un enfant , afin que l'ame du mourant , en quittant son corps , en trouve un autre où elle se loge , & qu'elle ne soit pas long-tems errante. Quelle bonne précaution !

VII. M. Bezon , Fermier des domaines
du

du Duc de Lorraine, Leopold, demeurant à Girardinier, eut à l'âge de 85 ans une espece d'agonie de 60 heures, après laquelle la petite vérole s'est déclarée par tout son corps, & il a très-bien guéri.

VIII. M. Berniere, Notaire, & Directeur du Bureau de la Poste à Tartas, a fait le quatrain suivant, qui a été gravé sur une cloche, destinée à avertir les fideles de prier pour les agonisans.

J'annonce d'un mourant les dangereux combats :
 Priez pour lui, mortels ; méditez sur sa peine ;
 Vous êtes comme lui sujets au dur trépas.
 L'arrêt en est certain, l'heure très-incertaine.

On peut regarder ces vers comme la paraphrase de ces terribles mots : *Hodie mihi, cras tibi.*

COGNOT. Joachim Cognot, Médecin du seizieme siecle, n'est connu que par l'anecdote suivante, rapportée dans le Recueil des Arrêts du Parlement, tome II.

II. Part.

Z

En 1590 il contracta mariage à Bar-sur-Seine avec Demoiselle Marie Nassier. De plusieurs enfans dont ce mariage fut suivi, il ne resta qu'un fils, nommé Claude Cognot. Le Docteur avoit 60 ans, & sa femme 29. Il est assez ordinaire que les maris âgés, qui ont des femmes aussi jeunes, en deviennent jaloux: c'est ce qui arriva au Médecin sans le moindre fondement; pour rompre les liaisons qu'il supposoit à sa femme, il résolut de quitter Bar-sur-Seine, & alla s'établir seul, en 1597, à Fontenay-le-Comte en Poitou. Il y fut joint par sa famille l'année d'après, & le 24 juillet 1599, sept mois & demi après son arrivée, la Dame Cognot accoucha d'une fille. Le Docteur ayant trouvé cet enfant trop bien constitué pour un terme si court douta qu'il fût de ses œuvres.

Cependant il fut baptisé sous les noms de ses pere & mere, & le sieur Cognot remplit tous les devoirs de pere à l'égard de Marie Cognot, jusqu'en 1601 que, venu à Paris pour remplir la place de Médecin de la

Reine Marguerite , il laissa cet enfant en nourrice dans un fauxbourg de Fontenay-le-Comte , avec promesse de l'envoyer chercher dans un mois ou six semaines ; mais , de concert avec sa femme , il ne se pressa pas d'effectuer sa promesse. Ils firent plus : comme personne à Paris ne savoit qu'ils eussent une fille , ils résolurent de supprimer son état. Les faits qui suivirent cette cruauté sont d'une telle importance , qu'il faut les lire dans la cause même.

Marie Cognot , apportée à Paris , y fut mise chez une nourrice qu'on négligea de payer. Au bout de 15 ans , cette nourrice reconnut par hasard le Médecin , le fit assigner pour reprendre l'enfant , & lui payer sa nourriture. Ils passerent entr'eux une transaction. Marie Cognot fut ramenée à la maison paternelle , où elle fut traitée en domestique sous le nom de Marie Covissant , & ensuite mariée & dotée. Son frere mourut , & son état ne changea pas : le Docteur lui-même

mourut , & lui laissa 600 liv. par son testament. Sa mere se remaria , & dès-lors elle ne la regarda plus qu'avec peine.

Marie Cognot ayant eu des indices presque certaines de son état, elle entreprit d'en poursuivre la réclamation. Le hasard , qui lui avoit fait retrouver son pere dans la foule des habitans de Paris , voulut encore qu'elle découvrit Judith Morisset, qui l'avoit nourrie dans le fauxbourg de Fontenay-le-Comte , deux Apoticaire & un riche marchand , amis du sieur Cognot , qui vivoient encore. Le procès ayant été instruit & mis en état , la veuve Cognot , alors femme Cocquault , fut condamnée à reconnoître ladite Marie pour fille d'elle & dudit Cognot , à 80 livres d'amende pour l'exposition & déshonneur de son enfant , & à faire partage à ladite Marie des biens délaissés par ledit Cognot son pere. Cocquault & sa femme interjetterent appel. Après des plaidoyers aussi savans que curieux de M^e le Maître pour Marie Cognot , & de M^e Gauthier

pour les Appellans , après les conclusions de M. l'Avocat-Général Bignon , la Cour appointa les parties au Conseil.

COL. I. C'étoit une coutume chez les Romains , lorsqu'ils marioient une fille , que sa nourrice ou quelqu'autre femme vînt , en présence de tous les assistans , mesurer avec un fil la grosseur de son col , & lorsqu'il se trouvoit trop court , elle s'écrioit transportée de joie : *Ma fille est devenue femme*. C'est de cet usage que parle Catulle dans ces deux vers :

Non illam nutrix , orienti luce revifens ,
Hesterno collum poterit circumdare filo.

II. Charles Musitan , Médecin Italien , assure avoir fait mille fois l'expérience du fil , & qu'elle ne l'a jamais trompé. L'Auteur du livre intitulé : *De l'Homme & de la Femme* , &c. croit que cette épreuve peut quelquefois réussir , lorsqu'à l'imitation des Romains on prend les mesures du col avant & après l'acte qui est la

consommation du mariage; mais on se tromperoit souvent , ajoute-t-il , si cette épreuve , telle que la décrit Musitan , étoit faite sur toutes les femmes en général , qui sont censées vivre dans la privation des plaisirs; ne voit-on pas des filles auxquelles il survient un gonflement au col quelques jours avant l'écoulement des regles? Celles qui ont peu de penchant vers l'amour , reçoivent les caresses avec une tranquillité , une indolence qui ne peut influer sur les parties du col , & il est dans ces personnes toujours de la même grosseur , relativement aux autres parties du corps : d'ailleurs cette augmentation de volume n'est souvent que momentanée , & ne dure que très-peu après l'action. Il y a même des individus des deux sexes , qui par les transports qui les agitent , éprouvent ce gonflement chaque fois qu'ils répètent l'acte vénérien : il n'y a donc rien d'assuré sur l'état du col , pour connoître l'état de fille ou de femme.

III. C'est ici le lieu de dire quelque

chose du danger qui résulte de l'usage des cols & des colliers , que l'on compte avec raison au nombre des causes qui rendent les François plus sujets que d'autres à l'apoplexie. Nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer à ce sujet à un Ouvrage de M. Alphonse le Roi, Médecin de la Faculté de Paris, intitulé : *Recherches sur les habillemens des femmes & des enfans*. Cet Auteur fait voir très-clairement combien est dangereux dans les habillemens quelconques tout ce qui gêne & ferre les parties. Lower, le plus fameux Anatomiste qu'ait produit l'Angleterre , démontra combien étoit pernicieux , surtout chez les enfans , l'usage des cols & des colliers. Ce grand homme a joui du fruit le plus doux de ses travaux bien-faisans ; il a vu s'établir à ce sujet une réforme salutaire. Ses compatriotes ne firent plus porter à leurs enfans que des chemises ouvertes du col , & qui laissoient cette partie à découvert. Les femmes ignorent que les colliers peuvent être funestes

à leur santé ; elles le fauroient , qu'elles n'y renonceroient pas encore , si elles croyoient en les adoptant se procurer quelques charmes : qu'elles sachent donc que les colliers déforment le col , & qu'ils sont par conséquent préjudiciables à la beauté. Plusieurs parmi elles ne l'ignorent pas ; c'est pourquoi elles ont introduit l'usage de porter des gances noires très-lâches , qui , sans gêner le col , servent à faire éclater sa blancheur.

IV. Celui qui a le col long , dit Albert le Grand dans ses *Secrets admirables* , a les pieds longs & déliés , est simple , peu secret , timide , foible , envieux , menteur , fourbe , ignorant , & changeant facilement. Lorsque le col est court , ajoute-t-il , l'homme est prudent , avare , trompeur , secret , constant , discret , sujet à se fâcher , ingénieux , d'un vaste entendement , assez fort , aime la paix , & se plaît à commander. Nous ne rapportons ce passage d'Albert , que pour faire voir le ridicule de ses *admirables Secrets*.

V. Il y a dans la Caribane une sorte de Sauvages qui n'ont presque point de col , & dont les épaules sont aussi exhaussées que les oreilles. Cette monstruosité est factice , & pour la procurer aux enfans , on charge leurs têtes de poids énormes , de façon que les vertebres du col sont forcées de rentrer , pour ainsi dire , dans les clavicules. Ces barbares paroissent de loin avoir la bouche dans la poitrine , & seroient très-propres à faire renouveler à des voyageurs ignorans & enthousiastes la fable des Acephales ou des hommes sans tête , dont nous avons parlé plus haut.

DIETE. I. Les Médecins recommandent dans presque toutes les maladies la diete , comme un des moyens de guérison le plus nécessaire & le plus certain ; ils la recommandent même en santé ; ils ont sans doute raison : mais ne pourroit-on pas faire le reproche à quelques-uns , qu'ils sont excessifs à cet égard ? J'en ai

connu qui réduisoient leurs malades à un état de foiblesse incroyable , en le privant absolument de toute nourriture , lorsqu'elle seule étoit capable de rétablir ses forces , & de dissiper les restes d'un mal qui n'étoit entretenu que par le défaut de ressort dans les solides , & d'action dans les fluides. On pourroit faire le même reproche à certains Chirurgiens qui mettent à la diete la plus sévere des blessés dont toute la maladie est locale , & dont l'estomac a besoin d'alimens pour entretenir son action ; j'oserois même dire que nombre de blessés ne tombent dans le marasme & dans l'éthisie , que parce qu'on leur a opiniâtement refusé une certaine quantité d'alimens proportionnée à leur état & à leurs besoins ; j'en pourrois rapporter quelques exemples ; mais ce n'est pas ici le lieu.

II. Un Médecin Anglois avoit dit qu'avec une diete de six semaines il rendroit un homme poltron. Le Prince Maurice de Nassau étoit si convaincu de ce

principe , qu'il employoit toujours à quelque action de vigueur les Anglois , lorsqu'ils arrivoient de chez eux , & tandis , ainsi qu'il s'exprimoit , qu'ils avoient encore la piece de bœuf dans l'estomac.

III. Owen , Poëte Anglois , est Auteur de l'épigramme suivante :

*Si tardè cupis esse senex , utaris oportet
Vel modico medicè , vel medico modicè :
Sumpta cibus tanquam lædit medicina salutem ;
At sumptus prædest ut medicina cibus.*

Point de Médecin :

Point de médecine :

Point de chagrin.

Sobre cuisine ,

Si tu prétens

Vivre long-tems.

IV. On soutient que personne n'observe mieux la diete qu'un Gascon ; il est si exact , qu'il l'observe même en santé. Pour en donner un exemple , on en cite un qui disoit , que s'il étoit Gouverneur d'une ville assiégée , il ne la rendroit pas , quand

même elle manqueroit de vivres depuis 15 jours.

V. Il en coûta cher à un Médecin pour avoir quitté son malade , qui pendant son absence mangea beaucoup , & périt ; voici le fait. Alexandre le Grand , après avoir porté dans les Indes la terreur de ses armes , toujours victorieuses , étoit revenu dans la ville d'Ecbatane , capitale de la Médie : Ephestion , cet ami qu'il chériffoit autant que lui-même , étoit malade ; il avoit la fièvre , & cependant mangea beaucoup , en sorte qu'il mourut peu de jours après. Le vainqueur de l'Asie , ayant appris la cause de cette mort , fit venir le Médecin Glaucus , qui avoit traité le malade , lui reprocha d'avoir quitté son ami , & d'être la cause de ce qu'il avoit trop mangé ; ensuite il le fit pendre.

DIFFORMITÉ. I. On a eu de tout tems une idée peu avantageuse de l'esprit d'une personne dont le corps est difforme , comme si l'imperfection du corps étoit une

marque certaine de celle de l'esprit. On est pourtant aujourd'hui un peu revenu de cette erreur , & l'exemple de quantité de gens , dont le corps disgracié n'a pas laissé que de renfermer un esprit vif , agréable & solide , devroit en dissuader entièrement. L'histoire ancienne & moderne en fournit plusieurs exemples. Esope pour l'ancien tems , & Scarron de nos jours , sont les seuls que nous nous permettons de citer.

On doit encore moins regarder la difformité du corps comme un signe assuré d'un mauvais naturel , ou d'un défaut de probité , comme l'a voulu faire entendre Martial dans l'épigramme suivante :

*Crineruber, niger ore, brevis pede, lumine læsus,
Rem magnam præstas , Zoile , si bonus es.*

II. Quelque rapport qu'il y ait souvent entre le corps & l'esprit , il n'est pas rare de voir des personnes difformes remplies d'esprit & de probité , de même qu'on en voit d'une perfectibilité de corps admi-

rable , & cependant sans esprit & sans probité. Cinesias , Poëte Lyrique d'Athenes , étoit boiteux , & d'une taille si haute , mais si mince , si foible & si exténuée , que pour se soutenir & s'empêcher de plier & de rompre , il portoit une espece de cuirasse faite de bois de tilleul réduit en lames , ce qui lui avoit attiré le sobriquet de Poëte Philirin , du mot Grec *φυλινρα* qui veut dire tilleul. On jugeoit ce Poëte si léger à sa figure , que dans les *grenouilles* Comédie d'Aristophane , un Acteur dit qu'il suffira d'attacher au dos de Cléocrite , homme très-pesant , le Poëte Cinesias , que celui-ci lui servira d'ailes , & que le vent les emportera tous deux dans la mer. Strattis , autre Poëte comique , avoit composé une piece nommée *Cinesias* , où l'extrême maigreur & la mine étique de ce Poëte étoient célébrées. Le Poëte comique Platon le dépeint relevant d'une pleuresie comme un squelette , qui n'a plus de pus à cracher , tant il est desséché , ayant les jambes comme des roseaux , le

corps tout couvert de cauterés , en un mot , annonçant par son extérieur une phitisie complète. Il résulte de ce que nous venons de rapporter au sujet de Cinesias , que la taille & la figure des personnes difformes , n'étoient pas à l'abri de la critique , & qu'on se plaisoit à les jouer sur le théâtre , licence qu'un état policé ne doit jamais souffrir.

III. Quelques Auteurs confondent la monstruosité avec la difformité : il y a cependant une grande différence entre la signification de ces deux mots. La difformité est simplement une laideur , une irrégularité dans les traits ; c'est ainsi qu'Aristote a dit que les ris viennent d'une difformité sans douleur. On prise , dit Gombaut , les nains & les bossus en Turquie , pour leur difformité : elle est même la preuve de leur sagesse. La monstruosité est bien aussi une difformité ; mais c'est un prodige qui est contre l'ordre de la nature , qu'on admire , & qui fait peur. Ainsi on peut être difforme , sans être un monstre ; &c. &c.

IV. Un homme, qui avoit la malheureuse réputation de ménager à la jeunesse des plaisirs défendus, & de plus d'être cocu, entra dans une chambre où étoit une personne si difforme, que son corps avoit la figure d'une tortue : regardant de côté & d'autre, comme s'il n'y eût vu personne, ho ! ho ! dit il, on ne voit ici nichoir ni poisson. Mes yeux, dit la personne difforme en le regardant, sont meilleurs que les vôtres ; car j'y vois l'un & l'autre, c'est-à-dire, un coucou & un maquereau.

V. Un pauvre payfan, de 7 enfans qu'il avoit eu, ne put parvenir à élever qu'une fille de la figure la plus hideuse. Un meneur d'ours passant dans le village où elle demeuroit, la vit, & la demanda en mariage. Le payfan, honnête homme, lui dit : Vous n'avez donc point remarqué que ma fille est assez mal tournée, & vous ne savez pas que je n'ai rien à lui donner en la mariant ; elle est bossue par devant & par derriere. --- Voilà justement ce que je demande. --- Sa peau ressemble

à du chagrin. -- J'en suis bien aise. -- On ne lui voit point de nez. --- Fort bien. --- Ellen'a gueres que trois pieds de haut. --- Encore mieux. --- Elle a les jambes en faucilles & les talons en devant. --- Cela est bienheureux. --- Elle est presque muette & tout-à fait sourde. --- Est-il possible ? vous me ravissez. Je ne vous comprends pas , interrompit le payfan ; que voulez-vous donc faire d'une femme si difforme ? Ce que j'en veux faire ! Je roule continuellement le pays , & gagne ma vie à faire voir des monstres : si j'épouse ta fille , ma fortune est faite.

VI. Un bourgeois de Tauris , assez riche , avoit une fille qu'il aimoit , mais si difforme , qu'il falloit être son pere pour la supporter. Cet homme voulant la pourvoir , imagina de la marier à un aveugle , dans l'espérance que celui-ci ne voyant pas la difformité de son épouse , ne la mépriseroit pas. Il trouva son homme , & *Umer* épousa la fille sans la voir. Il survint peu de tems après à Tauris un fameux

Oculiste , que l'on disoit avoir rendu la vue à plusieurs personnes , qui passoient pour être tout-à-fait aveugles. Comme on prioit le beau-pere de mener son gendre à cet Oculiste , je m'en garderai bien , répondit-il , s'il rendoit la vue à mon gendre , celui-ci me rendroit bientôt ma fille ; restons tous chacun comme nous sommes. Cette anecdote est tirée des Mém. de littér. Orient. tom. II , p. 96.

VII. La difformité a quelquefois donné lieu à des procès singuliers. Voici l'extrait d'un de cette espece , rapporté dans les Causes célèbres. Un canoniat de l'église de Verdun étoit vacant. Le Chanoine , qui étoit dans la semaine où il devoit nommer , nomma le sieur Duret son parent. Lorsqu'il le présenta au Chapitre qui se tint le 11 septembre 1733 , il alarma tous les Chanoines. Il étoit petit , sans être Nain , & avoit une jambe torse , sans être boiteux. Ils furent si choqués de sa figure , qu'ils l'appellerent en plein Chapitre un homme scandaleux ; ils écrivirent

à l'Archevêque de Paris & à l'Evêque de Verdun pour demander leur protection , dans le dessein où tous étoient de ne point le recevoir. Un sieur Bourg crut qu'il ne risqueroit rien de jeter un dévolu sur le canonicat ; il obtint même un brevet du Roi. L'affaire fut cependant portée au grand Conseil. Le Chapitre, ainsi que le Chanoine difforme, se déterminèrent à y plaider : enfin sur cette cause singulière intervint l'Arrêt du 31 Décembre 1734 , qui déclara qu'il y avoit abus dans le refus du Chapitre , débouta le dévolutaire, maintint le sieur Duret , & condamna le Chapitre aux dépens. Si jamais affaire fut jugée avec équité , c'est sans doute celle-là , & il faut convenir que c'est avoir l'ame bien processive , que de plaider sur un pareil sujet.

VII. Anne Boulen , si fameuse dans l'histoire de Henri VIII , Roi d'Angleterre , si séduisante par ses manieres , si pleine de charmes , qu'il sembloit que tous les agrémens du monde se fussent

réunis en sa personne , avoit six doigts à la main droite , une dent très-difforme & mal rangée à la mâchoire supérieure , & à la gorge une tumeur ou excroissance qu'elle cachoit avec beaucoup d'art. *Larrey, Hist. d'Angleterre.*

WINSLOW. Jacques-Benigne Winslow, le plus grand Anatomiste de ce siècle , étoit originaire de Suede ; il avoit beaucoup de ferveur pour le Luthéranisme ; mais ce qu'il y a de singulier , c'est que plusieurs conférences , qu'il n'avoit entreprises avec M. Vorm son confrere , que pour se fortifier dans cette religion , servirent au contraire à le rendre Catholique. Un jour qu'il étoit allé chez un Libraire pour acheter la physique de Rouhault , l'exposition de la doctrine de l'Eglise , par l'illustre Bossuet , lui tomba dans les mains. Il la lut avec tant d'attention , qu'à la premiere lecture il commença à douter de la solidité de la religion qu'il professoit ; il crut

devoir aller consulter le favant Evêque de Meaux : il se rendit donc à fa maison de campagne de Germigni , lui propofa fes doutes , & l'Oracle de l'églife Gallicane les diffipa fi bien, après plufieurs conférences , qu'il le détermina à faire abjuration entre fes mains le 8 Octobre 1699. Quarante ans auparavant le même Prélat avoit converti le célèbre Stenon , grand-oncle de M. Winflow. Ce changement de religion attira à M. Winflow la difgrace de fes parens , qui lui refuferent tout fecours ; mais M. Boffuet lui fervit de pere. Avant qu'il fe déterminât tout-à-fait à prendre un état , il lui fit faire une retraite chez les Peres de l'Oratoire , d'où il ne fortit que pour embraffer la Médecine. Il mourut à l'âge de 81 ans , & fut enterré dans l'églife de S. Benoît à Paris , où on lit fur fon tombeau l'épitaque fuivante :

D. O. M.

Hic jacet

In fperem beatæ Immortalitatis

Jacobus Benignus Winflow

**Patriâ Danus , commoratione Gallus
Ortu & genere nobilis , nobilior virtute & doctrinâ.**

**Parentibus Lutheranis natus ,
Hæresiam , quam infans imbiberat , vire ejuravit ,
Et adnitente illustrissimo Episcopo Meldensi**

**Jacobo-Benigno Bossuetio ,
Cujus nomen Benigni in confirmatione suscepit ,
Ad Ecclesiam Catholicam evocatus ,
Stetit in ejus fide , vixit sub ejus lege ,
Obiit in ejus sinu ,**

**In pauperes summè misericors ,
Nullâque erroris aut vitii pravitate afflatus.
Regius linguarum Teutonicarum interpres ,
Salub. Facultatis Parisiensis Doctor-Regens ,
Illum medicæ artis , & præsertim anatomicæ
Doctorem ac Professore peritissimum ,
Regia eruditorum societatis Berlini ,
Regia scientiarum Academia Lutetiæ ,
Socium communi suffragio elegere ;
Et utrâque dignissimum
Ejus scientiâ illustratus orbis
Publico judicio comprobavit.**

**Vitâ excessit 5. h. non. apr. an. sal. M. DCCLX.
ætatis 91.**

**Pio conjugii & parenti
Uxor & liberi hoc monumentum
Mœrentes posuere.**

Si M. Winslow dut presque tout au célèbre Bossuet, il dut aussi beaucoup à M. du Verney, qui, après la mort du Prélat, ayant connu en lui les plus grands talens, en fit son Pensionnaire, & le présenta en 1707 à l'Académie des Sciences en qualité de son élève. Il fit long tems pour M. du Verney les leçons d'Anatomie & de Chirurgie au Jardin du Roi.

YEUX. I. On demandoit à l'aveugle de Puiseaux en Gatinois, dont les Journaux & sur-tout celui de Verdun ont tant parlé, ce que c'étoit que les yeux. C'est, répondit-il, un organe sur lequel l'air fait l'effet de mon bâton sur ma main. Cela est si vrai, ajouta-t-il, que quand je place ma main entre vos yeux & un objet, ma main vous est présente; mais l'objet vous est absent. La même chose m'arrive, quand je cherche une chose avec mon bâton, & que j'en rencontre une autre. Le même aveugle définissoit un miroir une machine qui met les choses en relief loin d'elles-

mêmes, si elles se trouvent placées convenablement par rapport à elles. C'est comme ma main, ajoutoit-il, qu'il ne faut pas que je pose à côté d'un objet pour le sentir. Combien de Philosophes renommés, dit à ce sujet un Auteur moderne, ont employé moins de subtilité pour arriver à des notions aussi fausses !

II. La renne, si utile en Norwege & dans tout le Nord pour tirer les traîneaux, a sur les yeux une espece de membrane, à travers laquelle elle voit, lors même que pendant la grande chute de la neige, elle est obligée de fermer entièrement les yeux.

III. Les Naturalistes accordent au papillon jusqu'à 34650 yeux, & plusieurs ont observé dans un seul œil de papillon 17325 éminences taillées à facettes, qu'ils regardent comme autant de cristallins. Il est bien malheureux pour ces pauvres phaleres de ne pouvoir avec tant d'yeux distinguer la lumiere d'une chandelle, à laquelle ils viennent si souvent se brûler.

IV. Les yeux du cameleon ont deux
mouvemens

mouvemens tout-à-fait indépendans l'un de l'autre : l'un se trouve en devant pendant que l'autre est tourné en arriere : l'un regarde en haut , pendant que l'autre regarde en bas , & ces mouvemens opposés font en même tems extrêmes.

V. Il y a quelques années qu'un payfan, je ne me souviens plus de quel canton, prétendoit avoir naturellement imprimés autour de ses prunelles ces mots : *Sit nomén Domini benedictum*. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que tous les autres payfans les lisoient dans ses yeux. Le bruit de cette singularité se répandit bientôt jusqu'à Paris, & sur ce que l'homme en question offrit d'y venir pour satisfaire la curiosité du public, on lui manda de partir, en lui promettant même de lui rembourser les frais de son voyage. Cependant on eut beau attendre, il ne vint pas ; apparemment que dans l'intervalle l'inscription s'étoit effacée par quelque accident.

VI. Une Dame qui avoit le regard fort

Part. II.

B b

rude étant dans une compagnie, un particulier, qui ne la connoissoit pas, demanda à son voisin qui elle étoit. C'est, répondit celui-ci, la Marquise de ***, à qui le Duc de *** a fait les yeux doux. Il y a, répliqua l'autre, fort mal réussi.

VII. Dans une autre compagnie où étoit une grande fille dont les yeux étoient fort rouges, assez belle d'ailleurs, un blondin qui lui faisoit beaucoup la cour, la cajola sur ses yeux, & alla jusqu'à dire que c'étoit un trône, où l'amour faisoit sa résidence ordinaire. Parbleu, dit un vieux Abbé qui entendit cela, si l'amour réside dans ces yeux-là, il doit donc être en habit de Président, qui prononce en robe rouge.

VIII. Un Poëte a envoyé à Madame de *** ces vers sur les yeux bleus & les yeux noirs :

Les yeux jaloux du prix de la beauté
Vantoient entr'eux le pouvoir de leurs armes :
Dans leur langueur les bleus avoient des charmes ;
Les noirs piquoient par leur vivacité.

Sans triompher ni les uns ni les autres ,
 Leur différend partageoit les esprits ;
 Mais quand chacun en jugea par les vôtres ,
 Ce fut aux bleus que l'on donna le prix.
 Si peu content de cette préférence ,
 Quelqu'un de leurs rivaux prend la défense ,
 Et porte d'eux un autre jugement :
 A ses raisons je n'ai rien à répondre :
 Charmante Iris , montrez-vous seulement ;
 D'un seul regard vous saurez les confondre.

XI. Homere appelle une belle fille , *une beauté aux yeux noirs , qui inspire la tendresse* , Iliad. lib. IV. 98. Anacreon veut qu'on peigne sa maîtresse avec des yeux noirs , & Bathylle avec des yeux & des sourcils noirs. Tel est aussi le lycas d'Horace :

Nigris oculis nigroque crine decorum. Od. 29.

X. Les yeux noirs sont tellement estimés par les Grecs actuels, que les hommes même en prennent quelquefois leur surnom. M. Guys , dans ses Lettres sur la Grece , dit en connoître plusieurs qu'on

appelle *Macromati*, c'est-à-dire, en langue vulgaire, *aux yeux noirs*.

XI. Il y a dans une brochure intitulée : *l'Art d'aimer*, un discours assez singulier, prononcé à Florence dans l'Académie des Apathistes, relatif à la préférence des yeux bleus sur les noirs. Cette question est agitée avec autant d'intérêt & d'apparat, que s'il s'agissoit d'un problème de morale ou de physique très-intéressant. Voici enfin la conclusion de l'Auteur : s'il faut absolument résoudre ce problème, dit-il, je le ferai en deux mots. Sans m'arrêter à la couleur des yeux, soit qu'ils soient bleus, soit qu'ils soient noirs, ceux qui tourneront vers moi les regards les plus favorables, auront la préférence.

XII. Sous le regne des Rois de la première race, l'usage du supplice emprunté des Grecs de crever les yeux étoit fort en vogue, sur-tout parmi les tyrans, qui dévastoient l'Occident. Louis l'aveugle, Roi de Provence, fut appelé ainsi, parce qu'ayant dépouillé de ses Etats Berenger,

Roi d'Italie , & étant ensuite tombé entre ses mains , celui-ci lui fit crever les yeux ; mais on ignore la maniere dont Louis fut aveuglé. Cette barbarie s'exerçoit de trois manieres différentes , ou en crevant les yeux simplement , ou en les arrachant , ou en les brûlant. Dans ce cas ci , on forçoit le patient de regarder fixément dans un bassin d'acier poli que l'on présentoit au soleil. Les rayons de cet astre se réunissant dans le bassin , réfléchissoient avec tant d'ardeur , qu'en peu de tems la vue étoit éteinte ; il en restoit cependant encore assez pour mettre sa signature sur un papier. *Charier* croit que le malheureux Louis fut aveuglé de cette maniere. Il se fonde sur ce que depuis ce funeste accident , on voit des Chartres signées de la main de ce Prince , ce qui semble prouver que sa vue n'étoit pas entièrement éteinte.

XII. On a dit que Démocrite s'étoit crevé les yeux , soit pour s'adonner avec moins de distraction à l'étude , soit pour

n'être pas séduit par la beauté des femmes. Bien des Auteurs regardent, & avec raison, ce fait comme apocriphe. Démocrite aura perdu la vue par quelque accident, & comme c'étoit un Philosophe singulier, on aura voulu qu'il se soit lui-même crevé les yeux, pour n'être pas témoins des sottises de ses semblables. Quoiqu'il en soit, à la Chine il y a beaucoup d'anachorettes qui se crevent les yeux, & disent pour raison qu'ils ferment deux portes à l'amour, pour en ouvrir mille à la sagesse.

XIV. Les Esquimaux, peuple de la baye d'Hudson, se servent d'une espece de garde-vue, qu'ils appellent yeux de neige, & voici ce que c'est. Ce sont de petits morceaux de bois ou d'yvoire, de forme égale, proprement travaillés, dont ils se couvrent l'organe de la vue, & qu'ils attachent derriere la tête. Ils ont chacun deux fentes de la longueur précise de l'œil, mais étroites, & au travers desquelles on voit très-distinctement. Cette

invention les préserve de l'aveuglement de neige , maladie grave & douloureuse qu'occasionne l'éclat de la lumière réfléchie sur ce météore. Ces instrumens augmentent la force de la vue , & deviennent à ces peuples si habituels , que quand ils veulent regarder les objets éloignés , ils s'en servent comme de télescopes.

XV. Au sortir d'une représentation d'Œdipe , un homme de la Cour qui donnoit la main à une Dame tout à-fait attendrie du spectacle , dit à l'Auteur : Voici deux beaux yeux , auxquels vous avez fait répandre bien des larmes. Ils s'en vengeront sur bien d'autres , répliqua M. de Voltaire.

YEUX D'ÉCREVISSE. M. Meyer , fameux Chymiste Allemand , eut pendant 28 ans une maladie , qui , comme il le dit lui-même , étoit un vomissement hypocondriaque , qui lui faisoit rendre journellement plus de deux pintes de pituite & d'acide : on lui prescrivit l'usage des yeux

d'écreviffe ; il en prit intérieurement plus de 1200 livres fans aucun accident ; il en ufoit toutes les femaines une livre.

ZIGOMATIQUES (mufcles). M. Mercier , Auteur d'une brochure intitulée : *Du Théâtre , ou nouvel Effai fur l'Art dramatique* , qui a même été le fujet d'un procès qu'il a eu avec les Médecins François , parlant de Moliere , dit que s'il revenoit , il ne viendrait jamais à bout de nous faire rire ; voici pourquoi. C'eft que les deux mufcles de la face , nommés *zigomatiques* , encore fouples de fon tems , font aujourd'hui paralyfés chez tous les François. M. Freron , qui a donné dans le n°. 42 de fes feuilles , année 1774 , l'extrait de cette brochure , badine beaucoup l'Auteur fur cette expreffion , & après avoir annoncé qu'il rendra compte bientôt de deux drames énormes de fa compofition , il fe flatte d'avance de donner par cet article un exercice agréable aux mufcles *igomatiques* de fes Lecteurs.

ESCULAPEDIE. Tel est le titre d'un poëme en huit chants, publié en 1757 par M. de Seillans, & dédié à M. Remond de Sainte-Albine. L'Auteur a pris l'idée de son poëme dans un discours sur l'origine des charlatans, imprimé en 1622, où il trouva que le diable avoit été le premier charlatan de ce monde; qu'il se masqua au paradis, en prenant la figure d'un serpent; qu'il monta sur l'arbre de vie comme les charlatans montent sur le théâtre, qu'il inventa & débita des bourdes, en disant à Adam & Eve qui étoient de bonnes gens : *Vous ne mourrez point*; qu'il se moqua d'eux en leur disant, *vous serez semblables à Dieu*; qu'il leur proposa le fruit défendu, comme une de ces pommes de senteur dont les charlatans amusent les enfans & les simples. Cette idée burlesque, dit notre Auteur, suivie d'une scène que j'eus le même jour avec un petit homme sec, dont le ton décisif & le frivole caquet assortissoient l'air méprisant, & qui, aussi vain de sa prétendue

science que l'est ordinairement un parfait ignorant, se disoit Médecin, cette idée, dis-je, réveilla mon imagination. Il convient avec le proverbe Italien, que la médecine existe, *si trova la medicina*; il soutient de plus qu'il est des Médecins aussi éclairés que respectables, quoique le même proverbe ajoute : *Ma il Medico non si trova*. Nous allons donner un extrait de ce poëme, en le suivant par chant.

1^{er}. CHANT. Voici le début du Poëte.

Ce n'est point le Dieu de la grappe,
 Le Dieu des combats, ou l'Amour
 Que mon luth célèbre en ce jour :
 Je chante le grand Esculape,
 Dans son origine démon,
 Après serpent, docteur ensuite ;
 Aujourd'hui grand Voyer, dit-on,
 Du chemin qui mene au cocyte.
 A ses mortifieres travaux,
 Mortels, connoissez ce Héros.

Lucifer assemble le Sénat infernal,

auquel il adresse un discours qui excite un
gémissement général ; c'est alors que

Le démon qu'on nomme Esculape ,
Dit : Amis , quel cri vous échappe ?
Fussiez-vous tous près à périr ,
Je vous réponds de vous guérir.
Je compte assez par ma science
Mériter votre confiance.
Je suis l'antidote des maux.
Dans cette demeure infernale ,
Que le sort nous rendit fatale ,
J'ai trouvé cent secrets nouveaux
Pour rendre une santé complète.
De mon infaillible recette
Je veux vous montrer le pouvoir.

Lucifer fut le premier , après ce discours , qui voulut bien faire essai de la science du démon Esculape.

De détailler exactement
Comme il s'y prit , je suis en peine :
Je rappellerai seulement
Qu'il lui donna bien chaudement
Un remède , pour la migraine
Qui le tourmentoît rudement ;
Qu'ensuite , il lui fit largement

De la cheville ouvrir la veine ,
 De quel pied , c'est chose incertaine.
 Cependant nul soulagement ;
 Le mal empirait au contraire.
 Lucifer se désespéroit ,
 Tandis que l'autre peroroit :
 Ceci n'est rien , laissez-moi faire ,
 Disoit le charlatan cornu ;
 Si ce mal pouvoit aussi vite
 Etre dissipé que connu ,
 Dans l'instant vous en feriez quitte :
 Demain j'avale ce tison ,
 Si par dix quintaux d'émetique
 Je n'opere la guerison
 De votre altesse diabolique.
 La purgation du matin
 Fut ordonnée en vieux latin :
 C'est de-là que vient l'origine
 De toute ordonnance latine.

Cependant tous les remedes employés
 ne réussirent pas , & Lucifer , irrité , chassa
 sans retour le démon Esculape. Telle est
 la fin du premier acte.

2^e. CHANT. Esculape chassé de l'en-
 fer , traverse les airs , & ne pouvant

pénétrer dans les cieux , parcourt d'un coup d'œil la terre , voit le premier des humains , voit Eve , & vers eux s'élance : après une peinture de ce couple heureux , Esculape se cache sous un grand pommier :

Là creusons , dit-il , mon dessein :
Suis-je donc moins bon Médecin ,
Pour n'avoir pu guérir un diable ,
Qui peut-être étoit incurable ?
A mon art dois-je renoncer ?

Il se déguise en serpent , cherche parmi les fruits dont se nourrissent Adam & Eve , quelqu'un qui puisse être nuisible : en ayant découvert un qui lui donne la colique , tout joyeux de la découverte , il va trouver Eve , lui présente le fruit , l'engage à en manger ; ce qu'elle fait , & en fait manger à son époux. Cependant

Adam souffre de l'estomac ;
son poulx eût alarmé Senac :
Pour se cacher il cherche un antre :
S'éloignant du maudit pommier ,
On auroit dit qu'il avoit l'asthme.

Avec des feuilles de figuier

Il fut se faire un cataplasme :

3^e. CHANT. Le serpent , inquiet de
l'état où il a laissé Adam , & craignant
qu'il ne soit mort , va le chercher , & tâche
en même tems de trouver un remede à
ses maux :

Il découvrit bientôt des plantes ,

Telles que l'ipécacuana ,

Les salutaires meniantes ,

Le febrifuge kinkina ;

A côté de la mandragore

Il apperçut l'anus castus ,

Arbrisseau que maudit encore

Le pétulant fils de Vénus.

.

Il eût voulu décomposer

Ce qu'il venoit d'analyser ;

Mais il n'avoit à son service

Alambic , matras , ni creuset.

Cependant ne pouvant mieux faire ,

Dans une chopine d'eau claire

Il fit infuser promptement

Un peu de digestive alcée

Avec l'alisma mêlée :

Il avoit vuidé promptement
 D'un œuf d'Autruche la coquille ,
 Qui tenoit quatre fois roquille.

Ne voulant pas paroître devant Adam & Eve , il rencontre un finge qu'il prie de leur porter lui-même ce breuvage ; mais le finge se moque de lui , & le laisse là. Il court lui-même après eux , & ne les trouve plus , parce qu'un Ange les a fait sortir du Paradis. Il rencontre le même Ange , qui le prend soudain par la queue , lui fait décrire en l'air un cent de cercles à la file , & par une dernière secousse lance ses membres engourdis à cent mille du Paradis.

4^e. CHANT. Le serpent Esculape est relegué dans une caverne d'où il ne peut sortir , & où il reste jusqu'à ce que le démon de la jeunesse profite du tems du déluge pour l'en tirer. Il a quelques aventures avec une cigogne qui le sauve des eaux , & des oiseaux de passage qui veulent le dévorer : mais Noé le prend sur

son bras, & le tire du danger : cependant
à peine forti de l'Arche,

Il osa fixer le soleil.

Aussi-tôt l'astre sans pareil

Du fond brillant de sa caleche

Lui décocha fleche sur fleche ,

Dont une lui perça le flanc ,

Et le fit nager dans son sang.

La vulnérable centaurée ,

Commune dans cette contrée ,

Lui fut d'un merveilleux secours :

Il se roula sur cette plante ,

Dont la vertu toute puissante

Le guérit en très-peu de jours.

5^e. CHANT. Esculape , quitte de sa
blessure , se remet à voyager , & s'arrête
en Egypte , où regnoit Mesraïm , le meilleur
des Rois. Le serpent est reçu par

Mercuré , nommé Trimegiste ,

Qu'à bon titre des Médecins ,

Ou des célèbres assassins ,

On met le premier sur la liste ;

Qui le loge chez lui , & prône son
culte en tout lieu. Le serpent s'apperçoit
que

que Mercure est triste & rêveur. Il lui demande le sujet de sa tristesse. Mercure lui répond qu'Athot, le fils du Roi, en est le sujet. Sans cesse, dit-il, ce Prince extravague. Le serpent lui ordonne d'aller chercher de l'ellebore, de le préparer, de le donner au fils du Roi, l'assurant que cette plante le guérira infailliblement. Elle guérit en effet Athot. Mais Mercure, qui ne veut pas avoir seul la gloire de la cure, annonce que la santé d'Athot n'est pas son ouvrage, mais celui du serpent, qui lui a prescrit tout ce qu'il a fait. On érige aussi-tôt un autel au serpent dans le Temple, & d'excellentes trompettes, du nouveau Dieu publient les louanges & les bienfaits.

6e. CHANT. Ce chant commence par une invocation à la Fortune : cependant

Le serpent avoit sa chapelle
 Dans le temple qu'il habitoit ;
 Plus d'un dévot lui débitoit
 D'oremus longue kyrielle ,

Pour obtenir la guérison ,
L'un d'un mal d'œil, l'autre de ventre.

.

Un jour après avoir diné ,
Et murement examiné
Quelle faveur il pourroit faire
A son ministre tutelaire ,
Le serpent lui dit : Tes trois fils
Vivent ignorés dans Memphis.
Amene-les moi.

.

Le serpent les voyant venir ,
Approchez , leur dit-il , jeunesse ,
Vous , pour gage de ma tendresse ,
Excellez dans le nouvel art
De sonder & bander les plaies.
Pour vous , vous ferez un rempart ,
Si mes conjectures sont vraies ,
Contre des légions de maux.
Pluton , jaloux de vos travaux ,
Déjà contre vous se mutine.
Et vous poupon à fraîche mine ,
Possédez le rare talent
De bien arracher une dent.

L'Auteur donne ensuite la description
de la fête du Dieu Apis. La vue de la

cigogne & du finge , avec lesquels , comme on a vu plus haut , il avoit eu quelque altercation , le déconcerterent , & il résolut de pourvoir par la fuite à sa sûreté. Bientôt il arrive dans le Péloponese , & s'arrête près d'Epidaure , dont les habitants , chez qui sa réputation étoit déjà parvenue , le reçurent à bras ouverts. Esculape le porte dévotement au temple , où le peuple le place , & se range autour de lui :

Le premier qui forma la haie ,
 Et de son tems le plus fameux ,
 Pour avoir nettoyé deux yeux
 Offusqués , dit-on , d'une taie ,
 Ce fut Chiron qu'il présenta.
 Celui-ci menoit à sa suite
 Des élèves dont le mérite
 Fut d'abord ce qu'on lui vanta :
 C'étoit les fameux Aristées ,
 Les Patrocles & les Pelées ,
 Les Teucers & les Jasons ,
 Les Hercules , les Telamons ,
 Les Ajax & les Palamedes ,
 Qui tous inventoient des remedes ,

Ainsi que font les bonnes gens.

Après ce chef des Oculistes,

Parurent les Gymnosophistes.

Ensuite l'on vit Hippocrate,

Et le célèbre Menecrate

Qui se faisoit suivre toujours

De tous ceux qui par son secours

Avoient été guéris du rhume.

On a perdu cette coutume.

Un carrosse & deux bons chevaux

D'un air fringant n'ont qu'à paroître :

Ils font bien autrement connoître

Un Médecin & ses travaux.

Galien venoit à la file ;

Il étoit suivi d'Herophile ,

Qui le premier tâta le poul.

Portant en guise de manie

Dans ses mains un hideux crapaud

Qui n'avoit plus ni chair ni peau ,

Alcmeon de l'anatomie

Vint se donner pour l'inventeur ;

Il étoit habile écorcheur.

Le serpent jouissoit de tous les honneurs qu'on lui décernoit , lorsque la peste qui regnoit à Rome , engagea le Sénat Romain à députer des ambassadeurs

vers lui pour avoir du secours. Leur vœu du serpent fut exaucé; demain, leur dit-il, nous partirons ensemble. Ils partirent effectivement, arriverent en peu de jours à Antium; un gros tems survint tout d'un coup, & le serpent se glissa jusqu'au vestibule d'un Temple fort célèbre, qui étoit dans la ville. L'endroit étoit planté de myrtes & de palmiers; il entortilla l'un de ces arbres des longs replis de sa queue, & s'y tint attaché pendant trois jours, au bout desquels il rentra dans la galere.

7^e. CHANT. Le fameux reptile étoit prêt d'entrer dans la ville, lorsque Romulus fit tout ce qu'il put pour s'y opposer. La fanté descend du céleste empire; Romulus l'intéresse en sa faveur, & la fanté envoie sa chere Eudemonie, qui fixe au fond de l'Isle du Tibre le séjour du serpent. Mais la peste étant alors cessée dans Rome, on en fit honneur au reptile, & on lui érigea dans l'Isle un Temple, qui fut ensuite négligé. Cependant le Mé-

decin Archagatus, Grec d'origine, vient s'établir à Rome. Mais il en fut bientôt chassé avec tous ses suppôts. Le serpent ayant appris la catastrophe de son favori, veut se noyer dans le Tibre; mais, aux instances de la santé, la foudre le frappe & le calcine. Dégagé de son enveloppe mortelle, il va à Cumès consulter une forcere, qui faisoit profession de dire la bonne aventure; il va la consulter pour avoir.

Quels doivent être ses destins,
Ainsi que ceux des Médecins.

Comme l'intérêt peut seul la faire parler, il lui promet de lui faire revenir un teint frais & des traits comme à une jeune fille. Elle y consent; aussi-tôt il lui dit :

Je suis le divin Esculape
Qu'ont adoré. . . . Je fais cela,
Dit-elle en toussant; m'y voilà;
Quel céleste rayon me frappe?
Mes yeux lisent dans l'avenir :

Parts , cours , vole aux bords de la Seine ,
 La gloire , l'opprobre , la peine. . . .
 Hélas ! que vas tu devenir ?
 J'ai dit : ça , mon fils , rends-moi jeune.

Mais le drille disparut aussi-tôt sans lui
 répondre , & l'Auteur dit que la vieille
 de désespoir mourut.

8e. CHANT. Esculape arrive à Mont-
 pellier , où

Chaque habitant eut la manie
 De vouloir devenir docteur ,
 Et d'embrasser la médecine.
 Notre donneur de Gabatine ,
 Aussi séduisant qu'imposteur ,
 Rendit son aveugle routine
 Une épidémique fureur.
 Jusques aux salmis de beccasse ,
 Tout fut assaisonné de casse :
 Au pur moka l'après dîné ,
 Chacun préféra le féné ;
 Le vin fit place à la ptisanne ,
 On endossa longue soutane
 Qu'on fourra de peau de lapin ,
 Et l'on parla mauvais latin.

Cependant Esculape avoit dessein de

fixer son séjour sur les bords de la Seine ;
il fait part de son projet à Rabelais , qui
y applaudit , & lui jure de ne le plus
quitter. Ils partent , & arrivent à la bar-
riere des Gobelins , d'où Esculape députe
Rabelais vers la Faculté , pour lui faire
part de son arrivée.

La Faculté fut assemblée ,
Et son Doyen tint ce discours :
Voici le plus beau de nos jours ,
Doctes docteurs en la doctrine ,
Que nous appellons médecine ,
Ce jour que j'ai tant désiré ,
Pour lequel j'ai tant soupiré ,
Des morts qui bleffoient notre gloire ,
Va faire perdre la mémoire.
Le Médecin par excellence
Vient , pour abrégér nos travaux ,
Infuser en nous sa science.
Nous n'avons plus , à son aspect ,
Besoin de latin , ni de grec.
Sans que nous connoissions la ratte ,
Le cœur , l'estomac , les poumons ,
Qu'au hasard toujours nous nommons ,
Nous surpasserons Hippocrate.
Nous n'aurons besoin seulement

Que

Que de prononcer gravement ,
 Aidés d'un reste de mémoire ,
 Quelques mots de l'ancien grimoire ,
 Et l'argent dans nos mains pleuvra ;
 C'est à qui plus en recevra.
 Du Dieu d'Epidaure & de Rome ,
 Voilà l'intention en bref.
 Que chacun découvre son chef ,
 Toutes les fois que je le nomme.
 Puisqu'il daigne venir à nous ,
 A sa rencontre volons tous ,
 Et qu'on dise dans la contrée
 Que jamais plus superbe entrée
 Ne s'est faite & ne se fera ,
 Tant qu'à Paris on entrera.

Après ce discours du Doyen , il fut décidé qu'on iroit en corps complimenter Esculape. Afin d'éviter la confusion , on fit distribuer l'ordre de l'entrée , conçu en ces termes :

Ordre exact & fort singulier
 De l'entrée auguste & publique
 Du grand & sublime empyrique
Sa vigilance Monseigneur
Esculape , chef , protecteur
II. Part.

D d

De la respectable science ,
 Dont le titre imposant suffit
 Pour faire un homme d'importance ,
 Et lui donner bien du profit.

Maître Rabelais en brouette ,
 Six Opérateurs à cheval ,
 Chacun sonnant de la trompette ,
 Tous en habit de carnaval :
 Trente charlatans sur deux files
 Par cent patentes avérés ;
 Seize saltimbanques jurés
 Aux nerfs souples , aux reins dociles ;
 Douze excellens fumigateurs ,
 Accrédités palliateurs ;
 Deux fiacres remplis de lucines
 Qui vont élaguer nuit & jour
 Les tendres rosiers de l'amour ,
 Pour se nourrir de leurs épines ;
 En longue barbe & longs bonnets
 Huit infailibles chiromantes ,
 Suivis de quatorze ruomantes ,
 Qui des yeux & même du nez ,
 Peut-être de la bouche encore ,
 Furent les maux qu'on ignore ;
 Quatre célèbres accoucheurs
 Et huit quinze vingt renouveurs ;
 Cent barbiers portant pour livrées
 Rasoirs & perruques poudrées ;

Seize dentistes sans quartier ,
 Le bras nud , tenant un davier ;
 Trente chirurgiens en robe ,
 Précédés de leurs étendarts ?
 Où l'on remarque un Deiphobe ,
 Martyr des sondes , des trocars ,
 Des bistouris & des lancettes ;
 Vingt braconniers en robe aussi ,
 Armés de seringues bien nettes ;
 Huit marchands des eaux de Passy ;
 Six baigneurs , autant d'empyriques ;
 Quatre chimistes fameliques ;
 Enfin , tout récemment frotté
 Un vieux carrosse de remise ,
 Où sur un siège épouffeté ,
 On voit sa vigilance assise
 Au milieu de quatre docteurs ;
 Après viennent cent fossoyeurs.

Couvert d'une noble poussiere ,
 Sur le midi , de la barriere
 Descendit ce galant convoi ;
 Il prit par le jardin du Roi ,
 Et fit à pas lent dans la ville
 Un tour aussi long qu'inutile.
 Il n'arriva que sur le soir
 A ce redoutable manoir ,
 Où dans les fers de l'ignorance
 Si long-tems gémit la science ,

Où toujours un nouveau danger
 Menaçoit la santé tremblante.
 Ce fut là que vint se ranger
 Par grades la troupe ambulante :
 Elle formoit un demi-rond.
 La salle , mal illuminée ,
 Laissoit entrevoir dans le fond ,
 Au devant de la cheminée ,
 Un grand fauteuil de maroquin ,
 Sous un très-vaste baldaquin ,
 Que sa vigilance Esculape
 Prit en entrant pour une attrape.
 En tremblant il y fut s'asseoir :
 Chacun de près vouloit le voir ,
 Quand Seignet , maître en chirurgie ,
 Qui paroissoit en léthargie ,
 Tant il rêvoit profondément ,
 Vint lui faire un long compliment.
 Il crut , pour l'honneur de S. Côme ,
 Devoir lui parler l'idiome
 A la Faculté réservé.
 Son style parut énervé ,
 Rempant , dur , plein de solécismes :
 On l'accusa de barbarismes.
 Diaphoirus , grand Médecin ,
 Indigné , sonna le tocsin.
 La harangue est , dit-il , jolie :
 Vigilance , qu'en pensez-vous ?

Quelle audace , quelle folie
 De parler latin devant nous ?
 Quel respect pour la médecine !
 Il n'est donc plus de discipline ;
 Le latin blesse le respect ,
 Dit Seignet , je parlerai grec.
 Grec ! vous grec ! ah miséricorde !
 Grec , s'écria Diaphoirus :
 Taisez-vous , flambeau de discorde.
 Les médecins firent chorus.
 Seignet dit , quelle frénésie !
 Chacun parle à sa fantaisie
 La langue qui lui plaît le mieux.
 Admirez-vous son insolence ,
 Dit l'autre ? Ces vils artisans
 Font encor les mauvais plaisans.
 Artisan toi-même : on s'élance.

Il s'excite entre les Médecins & les
 Chirurgiens une forte rumeur , lorsqu'Es-
 culape prenant la parole pour les calmer ,
 dit :

Maître Seignet , envain
 Vous prétendez parler latin :
 C'est trop si vous savez le lire ,
 Le françois seul doit vous suffire.

Seignet est, comme on le pense bien ,
indigné de ce jugement , & dit en s'en
allant :

Allons , laissons-là ce magot :
Mes amis , dit-il , qu'on me suive.
Ce grand docteur à peine arrive ,
Qu'il nous prouve qu'il n'est qu'un sot.
A tort , répondit Esculape ,
La patience vous échappe :
Vous n'avez pas tout entendu :
Je fais bien ce qui vous est dû.
A votre seule académie
Je réserve l'anatomie ;
Vous connoîtrez seul les ressorts
Et le mécanisme du corps.

Diaphoirus tout en colere
Lui dit : Plutôt perdre les yeux ,
Vous extravaguez , mon confrere :
Cet article est injurieux.
Et pour qui donc nous prendroit-on ,
Si l'on savoit que la machine ,
Seul pivot de la médecine ,
C'est un secret pour nous ? Non , non ,
Bien que nous n'y connoissions goutte ,
Le vulgaire ne le croit pas ;
Il est bon que dans notre route ,
Il ne puisse éclairer nos pas.

Craignez notre juste courroux ,
 Nous n'avons plus besoin de vous.

Il fut chassé par les sequelles
 Du maître ès-arts & du docteur ,
 Qui rougirent de leurs querelles ,
 Et firent la paix de grand cœur.
 D'une liberté réciproque
 (Qu'on remarque bien cette époque !)
 Tous s'exhorterent à jouir ,
 Et dans un repas agréable ,
 Sans façon à la même table ,
 Ils allerent se réjouir.

Ainsi finit ce poëme burlesque , dont nous avons rapporté les principaux articles , sur lesquels il y auroit bien des choses à dire , & des réflexions à faire , si l'Auteur vivoit , & si la nature de notre ouvrage le permettoit.

HOUSTET , *Chirurgien*. Sa plus grande réputation est dans l'amitié que lui avoit vouée M. de la Peyronie , & dans l'enthousiasme que lui inspiroit la gloire de la chirurgie Françoisse , enthousiasme dont il a laissé des preuves signalées par le zele

qu'il a mis pour l'établissement de l'Ecole pratique, & par les prix en médailles qu'il y a fondé. Il a en outre donné, de son vivant, sa bibliothèque à l'académie de Chirurgie, & lui a légué deux mille livres pour l'augmenter.

Nous ne parlerons pas des présens, tels que tableaux, morceaux de sculpture, &c. auxquels il a employé une partie de sa fortune, toujours pour la chirurgie, parce que nous n'entreprenons pas ici son éloge: ce que nous venons de dire suffit pour prouver que M. Houstet n'étoit rien moins qu'avare. Pourquoi donc l'Auteur de son éloge, lu à une séance publique, a-t-il fait entendre que cet homme bien-faisant s'étoit approprié quarante mille livres que lui avoit confié M. de la Peyronie, pour être données par parties à M. dans le cas où des nécessités urgentes le réduiroient à avoir besoin de secours pécuniaires? Ou cette allégation est vraie, ou elle est fausse. Si elle est vraie, M. Houstet s'est déshonoré, en

gardant le dépôt qui lui avoit été remis, & alors il ne falloit pas faire mention de cette anecdote dans son éloge ; si l'allégation est fautive , c'est au public à juger son Panegyriste, qui devoit être le légataire.

ESTOMAC. I. Voici une cure singulière d'un mal d'estomac , rapportée dans l'Avant-Coureur , année 1771 , n°. 46. Le Prieur de Rano-les-Dames , lieu situé entre Sainte - Menehould & Vitry-le-François , âgé de 80 ans , étoit incommodé depuis cinq ans d'un mal d'estomac , dont le retour périodique le tenoit régulièrement tous les jours en souffrance , depuis cinq heures du soir jusqu'au souper. Il lui prit un jour envie à dîner de manger des noix , & il en mangea en assez grande quantité , pour incommoder même un homme en bonne santé. Il attendoit à l'ordinaire le retour de son mal d'estomac , mais il n'en ressentit aucune atteinte. D'après cette épreuve , il se flatta d'être soulagé , & même peut-être guéri par

un usage habituel de ce fruit : il en fit en conséquence une bonne provision , & il s'en est fait sur sa table en six mois une consommation de 14 boisseaux ; il a été entièrement guéri par ce moyen , & n'a plus ressenti depuis aucun retour de son mal.

II. Fortunius Licetus rapporte dans son *Traité de Lucernis Antiquorum reconditis* , qu'à Pise le Professeur d'anatomie disséquant en plein amphitéâtre un cadavre , & tenant une bougie allumée , il sortit de l'estomac , lorsqu'il l'ouvrit , une vapeur qui prit feu à la flamme de la bougie : on trouve une observation à peu près semblable dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences , année 1751.

III. Les gens de lettres , si l'on en croit Celse , Lib. I. cap. 2 , ont presque tous l'estomac d'une nature assez foible : *imbecilles stomacho omnes penè cupidi litterarum sunt*. Aristote avoit en effet ce viscere si délicat , qu'il étoit obligé de

tems en tems de le fortifier, au moyen d'une huile aromatique qu'il appliquoit sur la région de l'estomac, mais qui à coup sûr ne pénétrait pas jusqu'à ce viscere. Un Médecin, assez bon juge dans cette partie, a soutenu qu'on pouvoit estimer la capacité des esprits par la délicatesse de l'estomac, d'autant plus, dit-il, qu'il se rencontre peu d'hommes d'esprit qui n'aient l'estomac délicat. Voyez l'*examen de l'examen des esprits*, par Jourdain Guibelet, chap. 10, pag. 203. Si cette observation est juste, son explication n'est pas aisée à concevoir.

IV. Quelqu'un a dit avec assez de justesse que le cimetiere des animaux est l'estomac. M. Bourdet, Dentiste du Roi, qui a publié un petit livret intitulé : *Soins faciles pour la propreté de la bouche*, &c. dit dans cet Ouvrage : on a fait autrefois la fable de l'estomac & des membres : si l'on faisoit aujourd'hui celle de l'estomac & des dents, ô combien les torts de celles ciourniroient de griefs à l'estomac !

V. Bernard Swalwe , Médecin d'Amsterdam dans le dernier siècle , a publié in-12 : *Ventriculi querelæ & opprobria*. Il fait parler dans cet Ouvrage l'estomac lui-même , qui décrit en peu de mots sa structure , & qui se plaint des médecines , de ce qu'elles le privent des alimens qu'il aime , & de ce qu'elles lui font souvent user de ceux qui lui sont les plus désagréables.

VI. Erasme répondit au Pape , qui lui reprochoit de ne pas faire abstinence pendant le carême , & de manger du gras , j'ai l'ame Catholique , mais j'ai l'estomac Luthérien.

VII. Il y a dans le chameau , indépendamment des quatre estomacs qui se trouvent d'ordinaire dans les animaux ruminans , une cinquieme poche qui lui sert de réservoir pour conserver l'eau : de-là cette facilité qu'il a de s'abstenir de boire pendant long-tems , ce qui n'est pas tout-à-fait une pure habitude , mais plutôt un effet de sa conformation. Ce

cinquieme estomac manque aux autres animaux : il est rempli d'une multitude de cavités, & d'une capacité assez vaste pour contenir une grande quantité de liqueur, qui y séjourne sans se corrompre, & sans se mêler avec les autres alimens. Lorsque l'animal est pressé par la soif, il fait remonter dans sa gorge, par une simple contraction des muscles, jusques dans l'œsophage, une partie de cette eau, qui lui sert aussi, lorsqu'il a besoin de délayer les nourritures seches, & de les macerer par la rumination.

VIII. M. Anderson fait, au sujet du crocodile, la remarque que ce poisson insatiable a reçu de la nature un avantage singulier, que beaucoup de nos gourmands souhaiteroient pouvoir partager avec lui. C'est que toutes les fois que son avidité lui a fait avaler un morceau de bois, ou quelque autre chose d'indigeste, il vomit son estomac, le retourne devant sa bouche, & après l'avoir vidé, & bien rincé dans l'eau de la mer, il le retire à

sa place , & se remet sur le champ à manger. Ce fait est avéré entr'autres par *Dennys* (*descript. de l'Amér. Sept.*).

IX. C'est ici le lieu de parler de la charlatanerie de certains Juifs , qui prétendent qu'ils ont l'estomac propre à nettoyer les perles , & à en augmenter le poids. Ce fait est d'autant plus impossible , dit M. Valmont de Bomare , *Dict. d'hist. natur.* tom. VI. pag. 12 , que les perles , comme les os , l'ivoire & les dents , s'amolissent dans des liqueurs acidulées & chaudes , & qu'elles perdent alors de leur poids. On en a des preuves qu'on ne peut révoquer en doute. Si les perles se nettoyoient dans un estomac Juif , il en feroit de même dans un estomac Musulman ou Chrétien ; mais dans tous ce seroit aux dépens du volume des perles.

X. Que l'estomac surchargé d'alimens qu'il ne peut digérer , s'en débarrasse quelquefois par des efforts qui sont suivis de vomissement , rien d'étonnant à cela : mais ce qui doit étrangement surprendre ,

c'est qu'il sorte de ce même viscere des corps étrangers qu'on ne se doutoit pas devoir s'y trouver, d'autres qu'une dépravation de goût & une aliénation d'esprit y avoient introduits, & qui devoient naturellement détruire cet organe par leur présence. Ce sont-là de ces phénomènes qu'on ne peut gueres expliquer, & qui cependant sont plus communs qu'on ne pense. L'Auteur du *Dictionnaire des Merveilles de la nature* s'est plu à en rapporter plusieurs exemples, dont voici le sommaire.

XI. Vers la fin du mois d'août 1682, on voyoit à Charenton près Paris une fille qui paroissoit attaquée de vomissemens assez fréquens, dans lesquels elle rejettoit des araignées, des chenilles, des limaces & autres insectes. Ce phénomène fit beaucoup de bruit à Paris parmi les savans, & on avoit déjà imaginé plusieurs hypothèses, lorsque M. *Defita*, Lieutenant-Criminel, voulut examiner juridiquement cette question. Le résultat de son enquête fut, que cette fille avoua que

depuis sept à huit mois elle avaloit en cachette & avec un desir singulier des chenilles , des araignées & autres insectes , qu'elle rendoit ensuite , après une espece de léthargie dans laquelle elle tomboit. Elle ajouta que ces animaux étoient plus forts , lorsqu'elle les rejettoit , que quand elle les avaloit.

XII. Un garçon boucher , pressé par la soif , ayant bu avec avidité d'une eau dormante , rendit , au bout de six mois , après bien des maux d'estomac & autres accidens , trois crapauds vivans.

XIII. Il y a des exemples de personnes qui ont vécu , après avoir avalé & rendu par la bouche des serpens vivans , long d'une demi coudée & gros à proportion , ainsi que des grenouilles , qui s'insinuent ordinairement par la bouche pendant le sommeil.

XIV. Mais Le fait le plus singulier & le plus surprenant qu'on puisse citer , sur l'amas dans l'estomac de matieres tout-à-fait étrangères & en abondance , est celui du forçat de Brest , fait suivi &
bien

bien détaillé par M. Fournier, Médecin, qui a traité le malade, lequel est mort le 10 octobre 1774, un mois à peu-près après son entrée dans l'Hôpital de la Marine de Brest. L'ouverture du cadavre fut faite en présence d'environ cinquante personnes, tant Médecins que Chirurgiens & autres. On ouvrit l'estomac, qui étoit d'un volume considérable, & on y trouva quarante-quatre corps étrangers, dont on a dressé l'inventaire, tous plus grands les uns que les autres; les principaux étoient plusieurs morceaux de bois de genêt, de chêne, de sapin, une cuiller de bois, un tuyau d'entonnoir de fer blanc, deux cuillers d'étain, un briquet de fer, deux morceaux de verre blanc, un couteau avec sa lame, &c. De toutes les informations prises, il est résulté que ces corps étrangers ont été avalés par le malade lui-même, & non introduits après sa mort dans son estomac, comme quelques personnes l'avoient soupçonné.

BORDENAVE, *Chirurgien*. Il étoit de Paris, avoit fait de très-bonnes études, & jouissoit d'une excellente réputation comme Chirurgien & comme honnête homme. Il s'est distingué dans les offices qu'il a remplis, & par les Ouvrages qu'il a publiés. On lui a pourtant reproché, peut-être avec assez de fondement, d'avoir témoigné trop d'ambition pour toutes les places, auxquelles il croyoit pouvoir prétendre. On ne peut disconvenir que plusieurs étoient dues à son mérite & à ses talens : mais la maniere dont il est parvenu à celle de l'Académie Royale des Sciences, ne lui a pas mérité l'accueil du public ; qui en général n'aime pas qu'on force la main aux compagnies, pour recevoir parmi elles tout autre que celui qui a réuni leurs suffrages.

M. le Marquis de Condorcet, Secrétaire de l'Académie, ne s'est pas cru dispensé pour cela de faire l'éloge de M. Bordenave ; il l'a fait avec cette éloquence, cette précision & cette clarté qui ca-

raâterifent toutes fes productions. N'eft-il pas fingulier que M. Bordenave ait été loué après fa mort par l'Académie , qui l'avoit reçu malgré elle dans fon fein , & qu'il ne l'ait pas été par celle à laquelle il avoit appartenu prefqu'en naiffant , & dont il fut deux fois Directeur ? Son éloge eft encore à faire par le Secrétaire de l'Académie de Chirurgie , depuis plus de trois ans qu'il eft mort (le 12 mars 1782). Les renfeignemens & les détails fur fa vie étoient fi aifés à avoir de fa famille , exiftante à Paris , qu'on ne doutoit pas que cet éloge ne fût prononcé à la féance publique d'après Pâques de la même année.

L'occafion étoit d'autant plus belle à faifir , que par un concours de circonftances fingulieres , & que le tems feul a pu amener , M. Bordenave , après avoir été nommé à la place d'Echevin , qu'il follicitoit depuis très long-tems avec ardeur , après avoir eu l'honneur dans fon

échevinage de recevoir à la Ville la Famille Royale , lors de la naissance de Monseigneur le Dauphin , après avoir enfin été rassasié de gloire , de plaisirs & de biens , M. Bordenave , dis-je , s'est vu précipité dans le tombeau au milieu de son triomphe , lorsque tous ses vœux étoient accomplis , & lorsqu'il ne lui restoit plus rien à désirer , ni du côté de la fortune , ni du côté des honneurs.

Le tribut d'éloge payé à sa mémoire dans un moment aussi favorable , où les yeux du public étoient encore fixés sur lui , eût également honoré & le Panegyriste & celui qui auroit été le sujet du Panegyrique : mais au lieu de cela, M. L... s'est plu à débiter dans les sociétés l'anecdote suivante , vraie ou fausse , qu'il met sur le compte de M. Bordenave.

Il prétend que ce Chirurgien avoit pour habitude de dire , lorsqu'on le contrarioit sur quelque point , *je veux être pendu , si cela n'est pas comme je le dis ;* & que dès qu'il fut Echevin , au lieu de dire, *je veux*

être pendu, il disoit : Je veux être décapité, si, &c.

ETIENNE. La Faculté de Médecine de Paris se félicitera toujours de compter parmi ses Membres Charles Etienne, un des plus fameux Anatomistes qui ait existé au commencement du 16^e. siècle. Il étoit frere des Etienne qui se sont rendus si célèbres dans l'Imprimerie. Mais la science ne s'associant pastoujours avec la fortune, la famille d'Etienne, quoique savante, n'acquît jamais de grandes richesses. Comme elle étoit de la Religion prétendue réformée, & par conséquent exclue de nombre de récompenses, auxquelles elle auroit pu prétendre, elle éprouva plus que toute autre combien il est dur d'avoir une Religion différente de celle du Prince. Quoi qu'il en soit, il paroît par les vers suivans de Buchanan, que Charles Etienne se distinguoit dans l'exercice de la médecine :

*Sæpè mihi medicus Groscollius explicat herbas
Et sæpe languentem consilioque juvat :*

Sæpe mihi Stephani solertia provida Carli

Ad mala præsentem tristitia portat opem.

Mais on jugera encore mieux de sa science dans toutes les parties de la médecine, lorsqu'on connoîtra ses différens Ouvrages. Malgré tous ses travaux, Etienne ne fit pas une fin heureuse. Après avoir pratiqué long - tems la Médecine, & s'être acquis un rang distingué parmi les Anatomistes, après avoir donné à l'Etat nombre de savans Médecins & de Littérateurs, il eut le malheur de voir un de ses freres poursuivi par la Justice, & fut obligé de s'occuper plusieurs années des soins de son Imprimerie dans la maison paternelle, qui existe encore aujourd'hui rue Saint Jean de Beauvais. Il mourut enfin dans un cachot à l'âge d'environ 60 ans, laissant une fille nommée Nicole Etienne, qui se distingua par sa science & son esprit.

EVACUATION. I. Voici, d'après l'Auteur de l'état des arts en Angleterre, pag. 205, le raisonnement des Médecins An-

glois par rapport aux évacuations. L'humour, disent-ils, cause toutes les maladies, quand elle se loge dans les fluides; c'est elle qui en constitue le vice: or il est certain que le vice d'un fluide quelconque diminuera toujours proportionnellement à la diminution de la masse de ce fluide. Evacuez donc, & dites: L'humour étoit dans ces fluides; ils sont évacués: donc l'humour est évacuée: donc la maladie n'existe plus, *ni le malade peut-être*. On prétend que les Médecins évacuent sans distinction dans presque toutes les maladies; ce qui, en rendant ce système explicable à tous les cas, en établit d'autant mieux l'excellence & la supériorité. Les Médecins Anglois ne rejettent pas absolument la doctrine des évacuations, sur-tout à un degré qui ne sauroit diminuer beaucoup les forces du malade; mais ils s'obstinent à ne point essayer de guérir par des évacuations totales, aussi radicalement qu'on le fait ailleurs: ils suivent une pratique

différente , mais qui sans doute produit le même effet.

II. Feu M. H.... après avoir été saigné , avoit pris un vomitif : comme son mal , au lieu de diminuer , augmentoit , son Médecin lui dit qu'il feroit bien de se confesser. Le malade lui répondit : *Ce seroit trop d'évacuations en un jour.*

Fin de la seconde Partie.

T A B L E

*ALPHABETIQUE des articles con-
tenus dans la seconde Partie.*

A BRACADABRA ,	pag. 257
Acéphale ,	258
Acmella (plante)	260
Ægolethron (plante)	268
Agonie ,	262
Anus ,	248
Barbe ,	6
Barnaby, Méd.	242
Barri, Opérat.	50
Bertin, Méd.	234
Bordenave, Chir.	330
Borguese, Méd.	225
Bossu ,	52
Boughton, Chir.	242
Cancer ,	76
Castration ,	79
Cautere ,	226
Chapetonade, Mal.	266
Chimiste ,	235
Cognot, Méd.	265

II. Part.

Ff

col

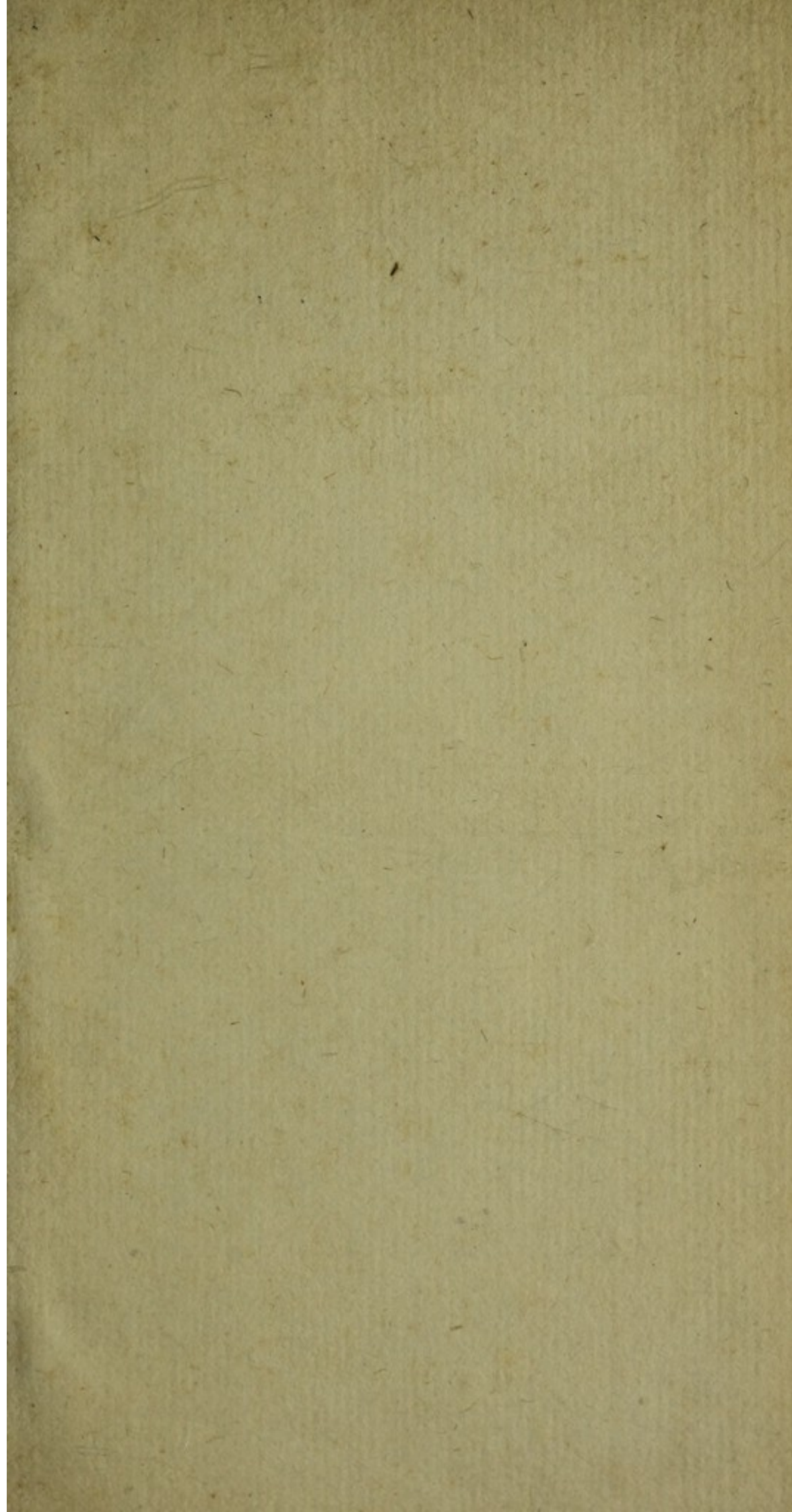
269.

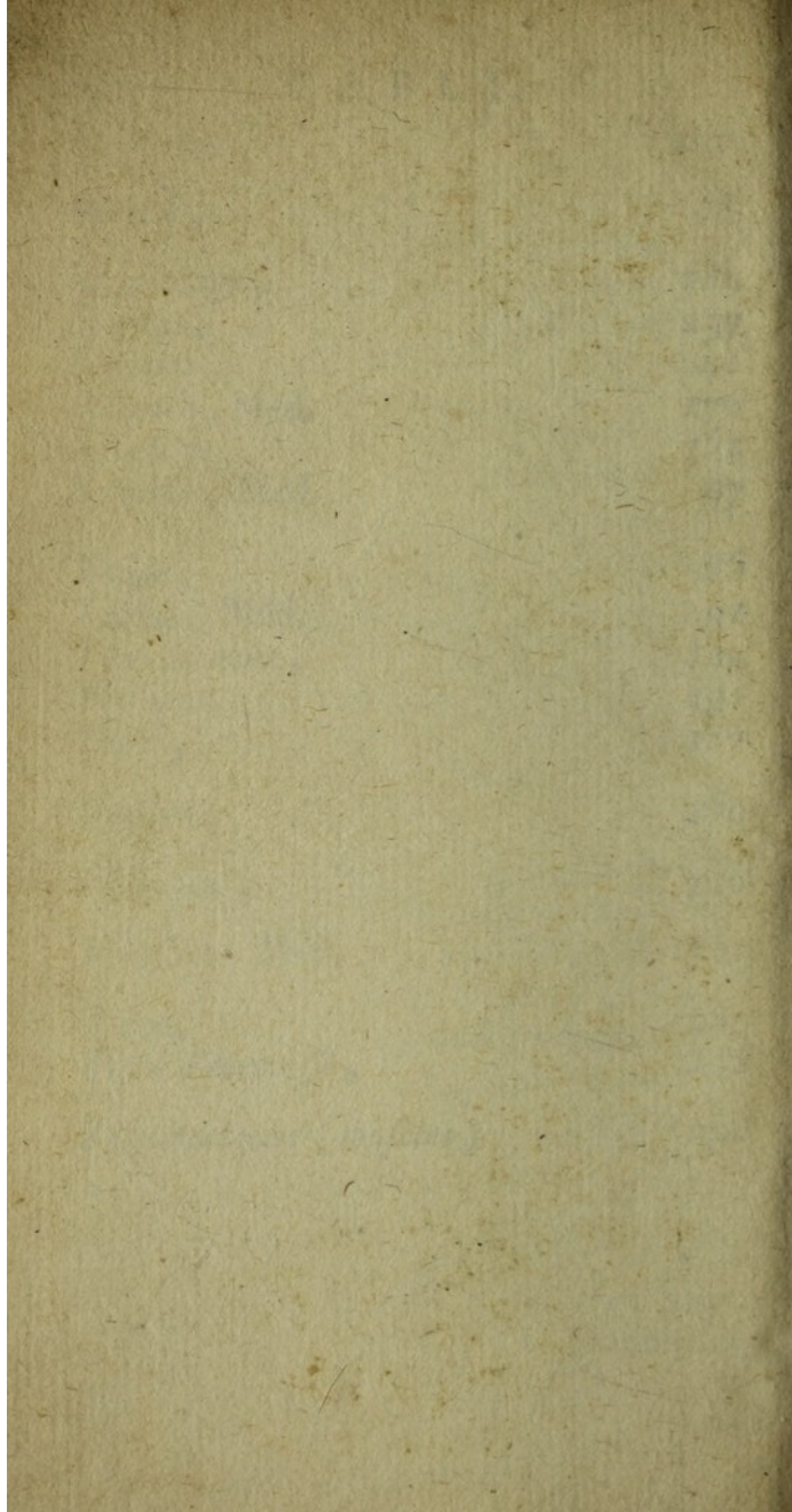
<i>Colin , Méd.</i>	161
<i>College de Chirurgie ,</i>	178
<i>Commerson , Méd.</i>	173
<i>Côte ,</i>	157
<i>Délire ,</i>	3
<i>Diarrhée ,</i>	92
<i>Diete ,</i>	273
<i>Difformité ,</i>	276
<i>Digestion ,</i>	93
<i>Dissection ,</i>	95
<i>Dumoulin , Méd.</i>	104
<i>Eaux de Passy ,</i>	165
<i>Elixir ,</i>	14
<i>Emetique ,</i>	124
<i>Entorse ,</i>	169
<i>Esculapédie ,</i>	297
<i>Estomac ,</i>	321
<i>Etienne , Méd.</i>	333
<i>Eunome , Méd.</i>	147
<i>Evacuation ,</i>	334
<i>Existence ,</i>	164
<i>Flux menstruel ,</i>	64
<i>Gallabert , Méd.</i>	12
<i>Galle ,</i>	7
<i>Gardes-malades ,</i>	13
<i>Goutte ,</i>	242
<i>Haleine ,</i>	117

T A B L E.

	339
<i>Harvée , Med.</i>	123
<i>Hernie ,</i>	169
<i>Hias-taam-tomcham (plante)</i>	17
<i>Hippocratine (plante)</i>	45
<i>Houftet , Chir.</i>	319
<i>Hydropisie ,</i>	179
<i>Jambe de bois ,</i>	27
<i>Jammabos , Méd.</i>	29
<i>Impuissant ,</i>	33
<i>Incisions ,</i>	30
<i>Labrosse , Chir.</i>	151
<i>Le Cat , Chir.</i>	214
<i>Levret , Chir.</i>	216
<i>Logomancie ,</i>	62
<i>Loupe ,</i>	60
<i>Maladie ,</i>	191
<i>Maladie lunaire ,</i>	218
<i>Maladie pediculaire ,</i>	224
<i>Malaval , Chir.</i>	229
<i>Mandragore (plante)</i>	159
<i>Martiniere (de la)</i>	70
<i>Mutilation ,</i>	232
<i>Nature ,</i>	185
<i>Nez ,</i>	18
<i>Onguent ,</i>	109
<i>Ordonnance ,</i>	113

<i>Pourpre</i> ,	227
<i>Recette</i> ,	58
<i>Sanglotage</i> ,	184
<i>Scorbut</i> ,	237
<i>Scrotum</i> ,	46
<i>Scupach</i> , Méd.	176
<i>Squelette</i> ,	151
<i>Sylvius</i> , Méd.	47
<i>Taille</i> ,	85
<i>Talbot</i> , Méd.	91
<i>Tête de mort</i> ,	144
<i>Tot quot</i> ,	191
<i>Toux</i> ,	187
<i>Urethre</i> ,	150
<i>Virginité</i> ,	128
<i>Winslou</i> , Méd.	284
<i>Yeux</i> ,	287
<i>Yeux d'écrevisse</i> ,	295
<i>Zigomatiques (muscles)</i>	296





CCOO

Ms. A. 1. 1. 1.